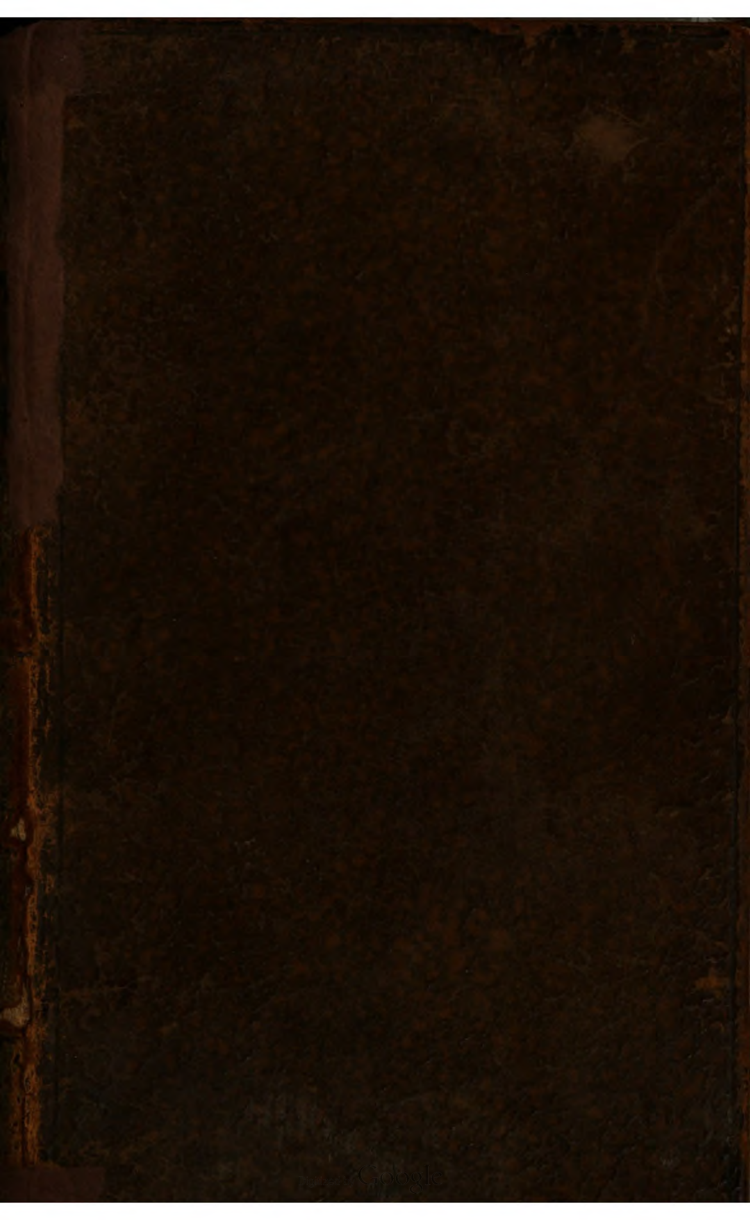
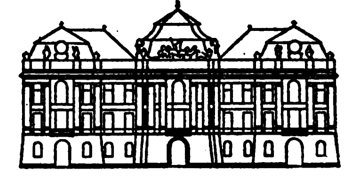
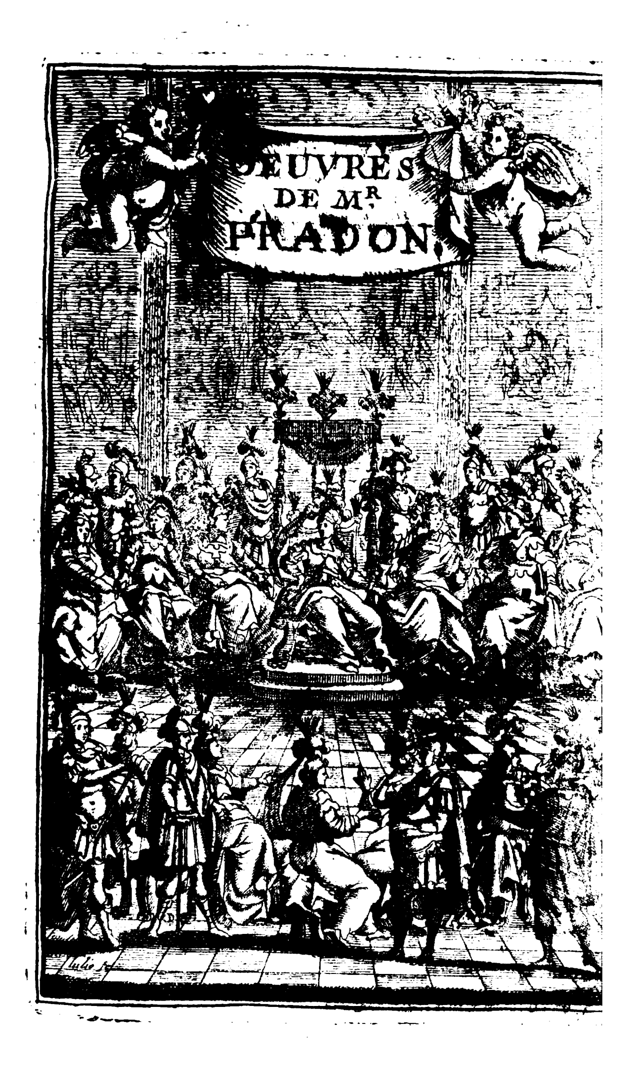









OEUVRES
DE M^R.
PRADON.

LES

ŒUVRES

DE Mr

PRADON.

Le prix 3. liv.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.


KAISERLICHE KOENIGLICHE
HOFBIBLIOTHEK

PIECES CONTENUES en ce Volume.



PIRAME,

ET THISBÉ.

TRAGEDIE.

ACTEURS.

AMESTRIS, Reine de Babylone.

BELUS, Son fils.

THISBÉ.

PIRAME.

ARSACE, Pere de Pirame.

LICAS, Confident d'Arſace.

HIRCUS, Capitaine des Gardes de Belus.

ISMENE, Confidente de Thiſbé.

BARSINE, Confidente d'Ameſtris.

GARDE, Suite de Gardes.

La Scene eſt à Babylone, dans le Palais de Belus.



PIRAME, ET THISBE', TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.



JE veux te faire part de ma peine secrete.
Licas, mon fils m'allarme, & Thisbé m'inquiete;
Tu la vois depuis peu revenuë à la Cour,
J'en fremis, & craint tout d'un si fatal retour.
Il semble que Belus a parlé pour Pirame,
Que la Reine elle-même authorise leur flâme:

Je ne sçay plus qu'en croire, & je vais succomber
Sous ce funeste coup qui s'apreste à tomber.
Quoy, Licas, malgré moy pouray-je voir la Fille
D'un Ennemy mortel entrer dans ma Famille?
Pouray-je voir mon Fils braver impunément
Le respect qu'il devoit à mon ressentiment?
Non, par trop de raisons sa tendresse me gesne.

LICAS.

D'où peut venir, Seigneur, cette implacable haine?
L'on vous vit triompher du Pere de Thisbé:
Ouy sous vostre faveur Narbal a succombé;
Vous estiez Ennemis & Rivaux pour la gloire,
Mais vostre heureux génie emporta la victoire;
Il demeura bien-tost le Maître, & l'on vit bien
L'ascendant que par tout il avoit sur le sien.
Aprés la mort du Roy, vous seul prés de la Reine
Eûtes une puissance entiere & souveraine:
Ce fut par vos conseils que l'on vit Amestris
Usurper la Couronne & les droits de son Fils,
L'élever mollement, & nourir loin du Trône.
Alors elle chassa Narbal de Babylone;
Il est mort en exil; Cependant aujourd'huy
Vostre haine n'est pas éteinte avec luy?

ARSACE.

Bien qu'il soit mort, Licas, ma haine est immortelle;
Thisbé revient enfin, & Narbal vit en elle.

LICAS.

Mais encor contre vous que peut-elle, Seigneur?

ARSACE.

Pénetres mieux, Licas, le secret de mon cœur;
L'interest de mon Fils rallume cette haine;
Je voudrois qu'il portât ses vœux jusqu'à la Reine.
Ce discours te surprend: Mais écoute j'ay veu
Du penchant de la Reine un éclat impréveu:

Ouy, son superbe cœur entraîné vers Pirame,
D'un reste de fierté combat encor sa flâme:
Mais quand Thisbé parût, certaine émotion
Par un dédain jaloux trahît sa passion.
A l'abord de mon Fils, je vis sur son visage
Ce trouble, de l'amour l'infaillible présage,
Des regards échapez, & des soûpirs perdus,
Qu'un autre que Pirame auroit bien entendus.
Sur un si grand espoir mon ame possedée
De cette trop charmante & trop pompeuse idée,
A déja dévoré le Sceptre pour mon fils.
Tu connois, cher Licas, la grandeur d'Amestris,
Veuve du grand Belus, Reine de Babylone;
Elle a bien soûtenu la Majesté du Trône;
On adore son nom chez cent Peuples divers,
Et sa main peut donner un Maître à l'Univers.
Ce qui semble d'ailleurs flater mon esperance,
La Reine avec son Fils a peu d'intelligence,
Elle craint que Belus ne conspire en secret,
Le voit aimé du Peuple, & le voit à regret:
De cette conjoncture il faut prendre avantage,
De l'éclat de son Fils luy donner de l'ombrage,
Du Peuple & de Belus rendre son cœur jaloux,
Et sonder son esprit sur le choix d'un Epoux;
Luy parler de Thisbé, luy parler de Pirame,
Feindre de consentir devant elle à leur flâme,
Examiner son air, sa réponse, & ses yeux.
Pirame a beau presser. Mon cœur ambitieux
Tâchant de m'assurer des desseins de la Reine,
Sçaura mettre les miens à l'ombre de ma haine;
S'il parle pour Thisbé, j'oppose à ses raisons
L'inimitié qui regne entre nos deux Maisons.
Mais il paroît ce Fils à mes vœux si contraire.

SCENE II.

PIRAME, ARSACE, LICAS.

PIRAME.

SEigneur, je connois bien que je vais vous déplaire,
Qu'au seul nom de Thisbé... Déja remply d'éfroy,
Vostre couroux est prest d'éclater contre moy,
Pour elle au nom des Dieux désarmez vostre haine,
Il est temps de finir ou ma vie, ou ma peine;
Et si la Reine même authorise mon feu,
Si Belus avec elle y donne son aveu,
Souffrez....

ARSACE.

Pourquoy viens-tu m'importuner sans cesse
Pour l'aveugle interest d'une injuste tendresse?
Oubliant ton devoir, tu n'écoutes plus rien,
Au sang d'un Ennemy tu veux joindre le mien?

PIRAME.

S'il fut vôtre Ennemy, sa faveur fit son crime,
Et vous sçavez, Seigneur, qu'il fut vostre victime.
J'ay tâché d'étouffer mon amour pour Thisbé,
Mais malgré mes efforts mon cœur a succombé;
Je ne puis resister au penchant qui m'entraîne,
Seigneur, j'ay plus d'amour que vous n'avez de haine.

ARSACE.

Souviens-toy que Narbal m'a toûjours outragé.

PIRAME.

Et malgré mon amour vous ay-je pas vangé?

Vous le sçavez, Seigneur, il sentit ma vangeance,
Et son sang répandu sçeut laver vôtre offence;
Narbal privé d'honneurs, depuis fut exilé,
Ce Prince malheureux fut par vous accablé;
Sa Maison desolée à tous vos coups en bute,
En tombant avec luy, l'écrasa sous sa chûte.
Dieux! n'est-ce pas assez? n'estes-vous pas content?
Est-ce un reste de sang que vostre haine attend?
(Ce reste précieux d'une illustre Famille)
Le Pere est-il chez vous le crime de la Fille?
Cent fois vous m'avez veu pour elle à vos genoux;
Mais helas! je n'ay fait qu'aigrir vostre couroux.
Eh du moins pour un Fils fléchissez....

ARSACE.

Ah Pirame!
Si j'osois découvrir tout le fond de mon ame,
La tienne prévenuë adore son erreur:
Mais si tu connoissois jusqu'où va ton bonheur.
Si tu sçavois....

LICAS.

Seigneur, la Reine entre.

SCENE III.

AMESTRIS, BARSINE, ARSACE, PIRAME, LICAS.

PIRAME.

Ah Madame!
Vous venez au secours du malheureux Pirame,

Et mon heureux destin vous a conduite icy
Pour m'aider à fléchir un cœur trop endurcy.
Prononcez en faveur d'une juste tendresse....

AMESTRIS.

Vous verrez à quel point pour vous je m'interesse,
Prince, & vostre destin vous fera des jaloux,
Si je puis faire icy quelque chose pour vous :
Mais, Arsace, en secret j'ay deux mots à vous dire,
Je parleray pour vous, Prince, qu'on se retire.

SCENE IV.

AMESTRIS, ARSACE.

AMESTRIS.

DAns le comble où je suis de gloire & de grãdeur;
Plus d'un ennuy pressant me devore le cœur,
Bien que depuis long-temps ma gloire sans seconde
Me rende la Maîtresse ou l'Arbitre du Monde,
Que tant de Nations fléchissent sous mes Loix.
Le Sceptre a ses chagrins, & j'en sens tout le poids,
Il faut le soûtenir. Une Reine qu'on brave,
De son authorité se doit rendre l'Esclave,
Et pour se maintenir dans cet illustre rang,
Abaisser (s'il le faut) jusqu'à son propre sang.
Je suis jalouse, Arsace, & jalouse du Trône.
Mon Fils semble à mes yeux regner dans Babylone;
Le Peuple le cherit, l'idolatre, & je voy
Que lorsqu'on me neglige, on le regarde en Roy.
Sur ce Fils (il est vray) j'usurpé la Couronne,
Mais ma vertu me doit ce que le sang luy donne.

Sa teste estoit trop foible, & je crûs qu'un Enfant
Ne pouvoit soûtenir un fardeau si pesant ;
J'eus, pour l'en soulager, une assez noble audace ;
Le Roy mort, je voulus seule remplir sa place ;
A grand pas j'ay suivis ceux de Semiramis,
Et je regne comme elle aux dépens de mon Fils ;
J'ay comme elle étendu l'Empire d'Assyrie,
J'ay subjugué le Pont, la Thrace, & l'Armenie,
Et jusqu'au fond de l'Inde allant porter des fers,
J'en ay vaincu les Rois au bout de l'Univers.
Ayant donc entassé victoire sur victoire,
Je me suis mise, Arsace, à l'abry de ma gloire ;
Et l'éclat de mon nom me répondant de moy,
J'affermis une Reine en la place d'un Roy.
Babylone (il est vray) dans ses places publiques
Eleva ma Statuë, & des Arcs magnifiques,
Pour marquer que mon cœur ennemy du repos,
Dans un Sexe si foible eût l'ame d'un Heros.
Depuis j'ay reconnu son ardeur & son zele,
J'ay rendu sa memoire & la mienne immortelle.
J'ay relevé ses murs, ses superbes jardins,
J'ay de Semiramis achevé les desseins ;
Enfin par mes travaux en miracle feconde ;
Babylone se voit la merveille du Monde.
Voila ce que j'ay fait. Et l'Ingrate aujourd'huy
Contre moy de mon Fils se veut faire un apuy ;
Sa Cour est à present plus grosse que la mienne,
S'il caballe, je crains qu'elle ne le soûtienne,
Je veux y donner ordre, & prendre vos avis
Sur ce qui me regarde, & le Peuple, & mon Fils.

ARSACE.

Madame, le grand cœur de Belus m'intimide,
Le Peuple l'aime, & prend son caprice pour guide,

La nouveauté luy plaist. Le Prince vôtre Fils
S'étudie à gagner les cœurs & les esprits.
Semiramis, Madame est l'auguste modelle
Que vous avez suivy, vous avez fait plus qu'elle ;
Mais enfin nous voyons le genereux Belus
S'écarter du chemin du trop foible Ninus :
Comme luy nous l'avions nourry dans la molesse,
Sans qu'il en ait jamais contracté la foiblesse.
Il trompe nostre attente, il est ambitieux,
Et déja sur ses droits il ouvre trop les yeux.

AMESTRIS.

Sur ses droits ! En a-t'il pour prétendre à ma gloire ?
S'il a les droits du sang, j'ay ceux de la victoire.
Et quel titre auroit-il sur ces vastes païs,
Qu'à mes propres perils j'ay moy-mesme conquis ?
Je veux me conserver la Puissance supréme ;
Et pour vivre & mourir avec le Diadéme,
Arsace, je pourois en disposer un jour,
Et le partager mesme au gré de mon amour.

ARSACE.

Vous le pouvez, Madame, & tout vous y convie ;
Par là vous confondrez l'insolence & l'envie ;
Et sans tant balancer, choisissez un Epoux
Qui vous preste son nom, & tienne tout de vous.
Il faudra que Belus obeïsse à ce Maistre ;
Un Roy de vostre choix l'empêchera de l'estre ;
Cependant vous serez Maistresse de ce Roy,
Qui tenant tout de vous, en recevra la loy.
Nommez-en un, Madame, & le placez au Trône ;
Vous avez une Armée auprés de Babylone,
Je dois la commander, vous l'avez résolu ;
Montrez dans Babylone un pouvoir absolu :
Vous deviez sur l'Egypte étendre vos conquestes,
Mais bornez-les, Madame, à conserver deux Testes,

La vostre la premiere, & celle de l'Epoux
Que vous aurez choisi pour regner avec vous.

AMESTRIS.

C'est à quoy je pensois, & cet avis fidele
Touchant mes interests me marquent vostre zele ;
Mais pour le reconnoistre, & vous ouvrir mon cœur,
Parlez, qui croyez-vous digne de cet honneur ?
Car si je fais un choix, de vous il peut dépendre,
Et c'est de vostre main.....

ARSACE.

Non, vous devez attendre
Ce choix de vostre cœur, & non pas de ma main.
Ne consultez que luy sur un si grand dessein.

AMESTRIS.

Je ne veux prendre avis que de vous.

ARSACE.

Non, Madame.

AMESTRIS.

Je pouray donc tantost prendre avis de Pirame.

ARSACE.

On croit qu'avec Thisbé vous le voulez unir,
Et qu'exprés à la Cour vous l'avez fait venir.
Si vous le cõmandiez pour vous marquer mon zele.

AMESTRIS.

Qui, moy, le commander ? Quoy, Pirame avec elle ?
Et vous consentiriez à haster leur bon-heur ?
Non, je n'exige rien qui gesne vôtre cœur :
A Thisbé voulez-vous unir sa destinée ?
N'avez-vous plus d'horreur de voir leur hymenée ?
La Fille de Narbal charme-t'elle vos yeux ?

ARSACE.

Le sang d'un Ennemy m'est toûjours odieux ;
Mais par respect, Madame, & par obeïssance,
Je vous aurois sans doute immolé ma vangeance.

AMESTRIS.

Je n'apuiray jamais, Arsace, un tel amour:
Si j'ay fait revenir la Princesse à la Cour
J'avois quelques raisons, mais j'ay goûté les vostres;
Pour vostre Fils encor je puis en avoir d'autres :
Mais pour luy faire voir quel est mon sentiment,
Je veux luy reprocher son lâche attachement,
Et vous verrez... Enfin envoyez-moy Pirame,
Je parleray pour vous.

ARSACE.

Tant de bontez, Madame..

AMESTRIS.

Ayant veu vostre Fils, nous pourons entre nous
Consulter à loisir sur le choix d'un Epoux.

ARSACE.

Je pars & j'obeïs.

SCENE V.

BARSINE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

Barsine, peux-tu croire
Que ce pompeux discours de grandeur & de gloire,
Ce dehors fastueux, cet orgueil, cet éclat,
Coloroient mon amour de maximes d'Estat ?
S'il faut qu'à cœur ouvert avec toy je m'explique,
C'est un amour caché qui parle en politique ;
Je le sens, je l'avouë, & je doute en ce jour
Si mon ambition égale mon amour.

Vois donc & reconnois mon ame toute entiere ;
Cette Amestris toûjours si superbe & si fiere,
Au seul nom de Pirame a changé de couleur,
Et poussé des soûpirs qu'il arrache à mon cœur.
Fiere Amestris, helas! malgré ta grandeur d'ame,
Oüy, ton cœur de Héros est le cœur d'une Femme ;
Ce cœur qui s'est rendu maître de l'Univers,
Dans Babylone esclave y languit dans les fers.
Ah ! j'en rougis, Barsine, & j'ose icy te dire
Que toute ma fierté frémit quand il soûpire :
Cependant quand je voy son aimable vainqueur,
Cette fierté devient une douce langueur.

BARSINE.

Madame, vous aimez, & ce n'est pas un crime,
C'est une passion & tendre & legitime ;
Pirame est Prince, il peut devenir vostre Epoux.
Cependant si j'osois m'expliquer avec vous,
Connoissant pour Thisbé son ame prévenuë,
Vous l'avez fait venir....

AMESTRIS.

Et c'est ce qui me tuë.
Barsine, dans ma Cour je l'ay fait revenir,
Pour rassurer mon cœur tout prest à se trahir.
J'ay fait ce que j'ay pû pour éteindre ma flâme,
J'ay fait venir Thisbé pour l'unir à Pirame ;
Mais, Dieux, en les voyant, je sçû trop pressentir
Que j'en aurois bien-tôt un jaloux repentir.
Oüy, quoy que ma fierté combatit ma tendresse.
Au retour de Thisbé je connus ma foiblesse,
Je devins inquiete & triste à son retour,
Je la vis à regret le charme de ma Cour ;
Et connoissant alors la force de ma flâme,
Thisbé me fit sentir que j'adorois Pirame.
Il vient, que luy diray-je ?

SCENE VI.

PIRAME, AMESTRIS, BARSINE.

PIRAME.

Ah Madame ! auriez-vous
Pour Thisbé de mon Pere appaisé le couroux ?
Il m'est venu trouver, & d'un œil moins severe,
D'un visage content, & me parlant en Pere,
Allez trouver la Reine, elle a parlé pour vous,
M'a-t'il dit. Je viens donc embrasser vos genoux,
Madame, & vous marquer mon respect & mon zele.

AMESTRIS.

Ouy, j'ay parlé pour vous aussi-bien que pour elle;
Mais, Prince, il m'a donné de si fortes raisons,
Il a tourné mon ame, & de tant de façons,
D'un discours si pressant, que je ne puis comprendre
De quel front contre luy vous pouvez vous défendre.

PIRAME.

Dieux! qu'entens-je, Madame ?

AMESTRIS.

Il m'a fait souvenir
Qu'il ne pouroit jamais à Thisbé vous unir,
Dont le sang odieux a répandu le vôtre,
Et qu'une forte haine éloigna l'un de l'autre.
Il m'a fait souvenir de ce combat fatal
Où son mauvais destin fit triompher Narbal:

Il dit que vous avez oublié cette injure,
Que l'amour dans vôtre ame étouffe la nature,
Et qu'il ne peut souffrir que son sang répandu
Dans celuy de Narbal soit icy confondu.

PIRAME.

Madame, à ces raisons si j'osois vous répondre,
Devant vous en deux mots je pourois les confondre;
Et s'il estoit present, il verroit à son tour
Que pour luy j'ay long-temps combatu mon amour.
Ouy, je voyois Thisbé sans luy rendre les armes,
Mon cœur se refusoit à l'éclat de ses charmes:
Mais, Dieux! ce mesme jour dans vôtre Apartement
Je la vis, & l'amour prit alors son moment.
Ses yeux par des regards desarmez de colere,
Sembloient désavoüer le combat de son Pere;
Ils estoient languissans, les miens estoient soûmis,
Et nos regards enfin n'estoient point d'Ennemis.

AMESTRIS.

Quoy! Prince, pouviez-vous....

PIRAME.

Et sçavez-vous, Madame,
Les efforts que je fis à combattre ma flame?
Cruelle politique! impitoyable honneur!
De Narbal je devins à regret le vainqueur,
Et son sang répandu....

AMESTRIS.

Je loüe vôtre audace,
Et je pris hautement les interests d'Arsace;
Les vôtres me sont chers. Mais enfin aujourd'huy,
Prince, faites paroître un Fils digne de luy;
Plus que vous ne pensez vôtre interest me touche:
J'ay tâché d'adoucir son esprit trop farouche,
Il ne peut voir Thisbé....Mais quoy? si la grandeur
Ou si l'ambition regnoit dans vôtre cœur,

On pouroit..Car l'amour regle une ame commune;
Mais un grand cœur s'éleve & court à la fortune.

PIRAME.

Qu'il me coûteroit cher, ce funeste bonheur,
Qui feroit ma fortune aux dépens de mon cœur!
Mais, Madame, aujourd'huy pour élever Pirame,
Abaissez sa fortune, & relevez sa flâme.

AMESTRIS.

Mais comment réünir vôtre sang & le sien?

PIRAME.

Si j'ay versé leur sang, ils ont versé le mien;
Helas! que pour Thisbé j'en ressentis d'allarmes:
Pour son sang répandu, qu'il me coûta de larmes!
Pendant deux ans entiers épris des mêmes feux,
Nous eûmes le loisir d'en répandre tous deux:
Mais, Madame, arrestez nos larmes & nos plaintes,
Et devenez sensibles à nos vives atteintes;
Nos Peres divisez n'ont pû rien obtenir;
L'amour nous unissant, vouloit les réünir;
Pour Thisbé fléchissez un Pere impitoyable:
Mais vous seule à l'amour estes inéxorable.
Vous ne répondez rien, Madame?

AMESTRIS *tout bas.*

Ah! le cruel.

à Pirame tout haut.

J'y répondray, sortez.



SCENE

SCENE VII.

AMESTRIS, BARSINE.

AMESTRIS.

AH Dieux! quel coup mortel?
A present je suis libre, exalez-vous ma flâme;
Sortez, lâches soûpirs, avec l'ingrat Pirame:
Toy, Barsine, aide-moy, m'en donnant de l'horreur,
A le faire sortir (si tu peux) de mon cœur.
Malgré tout mon orgueil sa tendresse m'accable,
Il me dit qu'à l'amour je suis inéxorable:
Mais quand je luy parlois à cette heure, en ces lieux,
Ne devoit-il pas voir cet amour dans mes yeux?
Ne devoit-il pas voir ma jalousie extréme?
Parlant contre Thisbé, je parlois pour moy-mesme;
Mon desordre, mon air, mon trouble, mon ennuy,
Mes soûpirs, tout enfin en disoit trop pour luy.
Que m'a-t'il répondu? Son amour qu'il étalle,
Pour me braver, me vient prier pour ma Rivalle.
Quels discours, quels transports, dans son égarement!
Que de soûpirs! Helas! qu'il aime tendrement!
Mais c'est contre Thisbé que doit tourner ma rage,
Pirame est innocent, c'est Thisbé qui m'outrage.
Que je vais leur causer de mortels déplaisirs,
Et qu'il en va coûter à Thisbé de soûpirs!
Pour luy que de transports! pour elle que de larmes!
Peut-estre que ses yeux en perdrôt quelques charmes.

Que j'auray de plaisir à les voir malheureux !
Va, fait venir Arsace, il est ambitieux,
Il a sçeu découvrir le secret de mon ame :
Je veux luy proposer le Sceptre pour Pirame ;
Et si par son éclat je ne puis le toucher,
Si son cœur de Thisbé ne pouvoit s'arracher,
Il sçaura ce que peut une Reine outragée,
Et dans peu de Thisbé je me verray vangée.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.



Smene, penses-tu, nous voyant en ces lieux,
Que nous ayons fléchy la colere des Dieux ?
Aprés avoir soufert de si longues alarmes,
Aprés deux ans d'exil, de chagrins, & de larmes,
Enfin j'ay veu Pirame, & mon ame en suspens
L'a retrouvé fidelle aprés un si long-temps :
Mais, Ismene, d'où vient que de mortelles craintes
Me donnent tous les jours de secretes atteintes ?
Sur le point d'un Hymen qu'on nous fait esperer,
Je suis triste, & mon cœur ne fait que soûpirer ;
Le grand soin de Belus m'embarasse & me gesne,
Je n'ose penétrer les froideurs de la Reine ;
Et l'implacable Arsace augmentant mes frayeurs,
Jette dans mon esprit de nouvelles horreurs.

ISMENE.

Que craindre, si Belus parle pour vostre flâme?
Il semble partager les soûpirs de Pirame,
Tout répond à vos vœux, on n'adore que vous.
Ah! Madame, les Dieux ne sont plus en couroux,
Vous revoyez la Cour aprés deux ans d'absence,
Et vous devez, Madame, avoir quelque espérance.

THISBE.

Ismene, tu le veux, espérons, j'y consens;
Tâches donc de calmer le trouble de mes sens;
Dissipes, si tu peux, tout l'effroy qui me glace,
Oublions un moment Belus, la Reine, Arsace,
Ne songeons qu'à Pirame, il doit icy venir,
A present sans obstacle il peut m'entretenir;
En l'attendant, parlons de nos peines passées,
Et donnons quelque tréve à nos tristes pensées.
Helas! il m'en souvient, quand malgré nos desirs
Nos Peres ennemis étoufoient nos soûpirs;
Si la parole alors nous estoit défenduë,
Si l'on nous déroboit les plaisirs de la veuë,
Contre tant de rigueurs l'Amour ingenieux,
Nous prestoit en secret une bouche & des yeux,
Nos Palais se touchant (il t'en souvient Ismene)
Un Cabinet secret, pour flater nostre peine,
Malgré la resistance & l'épaisseur du mur,
Sembla se fendre exprés par un endroit obscur,
Je le vis la premiere; & l'apris à Pirame;
C'estoit là qu'il m'ouvroit les secrets de son ame;
Ce passage commun à nos tendres soûpirs,
Estoit le confident de tous nos déplaisirs,
Helas! en nous parlant dans ce lieu solitaire,
Cent fois nous avons craint la surprise d'un Pere,
Pirame dans ces doux & tristes entretiens,
M'aprenoit ses malheurs, je luy contois les miens;

Nous nous disiõs tous deux nos craintes, nos allarmes,
Souvent sans nous parler nous répandions des larmes,
Un seul mot de ma Bouche appaisoit ses douleurs,
Et ses soûpirs sechoient la moitié de mes pleurs.
Que nous formiõs de vœux, de murmures, de plaintes,
Quand tous deux ennuyez de ces dures contraintes,
Nous prenions à partie & le mur & les Dieux!
Mais quand il estoit temps d'en venir aux adieux,
Cent promesses alors tendres & mutuelles,
Mille & mille sermens de nous estre fidelles,
Apuyoient.... Mais on vient.

ISMENE.

Madame, c'est Belus.

SCENE II.

BELUS, HIRCUS, THISBE', ISMENE.

BELUS *à Hircus.*

LA Princesse est icy; retirez-vous, Hircus,
Et sur tout observez les démarches d'Arsace,
à Thisbé. Il faut vous avertir de tout ce qui se passe.
Vous l'ignoriez, Madame, & jusques à ce jour
Vous avez mal connu les desseins de la Cour.
Si mes soupçons sont vrais, je commence à connoître
Qu'Arsace veut vous perdre, & me donner un Maître.
Il ménage la Reine & vous devez trembler,
Madame, pour le coup dont il veut m'accabler.
Ce coup que l'on prépare en secret pour ma teste,
Pouroit à vôtre cœur ravir une conqueste;

L'éclat d'une Couronne ébloüit aisément,
Et peut tenter la foy du plus fidele Amant :
De cet ambitieux nous avons tout à craindre ;
J'ay les yeux penetrans, s'il sçait bien l'art de feindre ;
Et si la Reine tourne au gré de ses desirs,
Il va nous préparer de mortels déplaisirs.

THISBE'.

Quoy, la Reine, Seigneur, aime-t'elle Pirame ?

BELUS.

Son chagrin, ses regards, m'ont découvert sa flâme ;
Sa jalousie enfin depuis vôtre retour
M'a trop fait voir qu'elle est contraire à vôtre amour ;
J'en ay parlé souvent pour sonder sa pensée ;
Elle a rougy, paru surprise, embarassée,
M'a repeté qu'Arsace y devoit consentir.
Aprés cela, jugez ce qu'on doit pressentir.

THISBE'.

La Reine aimer Pirame ! Ah je ne le puis croire ;
Pour vous ravir son Trône, elle aime trop sa gloire ;
Et le devoir du sang exige qu'Amestris
Ne le donne jamais à d'autre qu'à son Fils.

BELUS.

Hé, Madame, est-ce là sa premiere injustice ?
Voyez de mon destin le bizarre caprice.
Quoy-que né pour le Trône, elle usurpa mon rang,
Et tâcha de corrompre en moy son propre sang :
Du moins pour retarder ma haute destinée,
Elle a tenu long-temps ma valeur enchaînée ;
Pour amortir l'ardeur de mes nobles desirs,
Elle me mit en proye aux plus tendres plaisirs :
Dans des lieux éloignez du commerce du monde ;
Mon ame s'endormoit dans une paix profonde ;
Mais l'éclat de sa gloire, & le bruit de ses faits,
Trahît sa politique & perça ce Palais,

Ce Palais où j'estois noury loin des allarmes,
Où l'on me défendoit l'exercice des armes.
Ce fut là cependant que tant d'exploits fameux
Me fraperent l'oreille, & m'ouvrirent les yeux:
Ce fut là qu'à l'aspect du Trône de mon Pere,
Je connus que j'estois l'Esclave de ma Mere;
Qu'un genereux dépit élevant mes desirs,
J'écarté loin de moy la foule des plaisirs:
J'en dissipé la nuit, & je vis la lumiere,
Mon ame à la grandeur se tourna toute entiere;
Ma Mere le connut, & je la fis trembler,
Que son Fils ne sçeut trop un jour luy ressembler.

THISBE'.

Soufrirez-vous, Seigneur, qu'on vous ravisse un
Trône?

BELUS.

Madame, j'ay pour moy les Dieux & Babylone;
Et même dans l'Armée où j'ay fait des Amis,
Ma Cabale est puissante, & l'on m'a tout promis.
Depuis long-temps je brigue, & je prens mes mesures,
Je me fais tous les jours par tout des Creatures;
Et si l'on éclatoit pour faire un nouveau Roy,
Je trouverois des bras qui s'armeroient pour moy.
Ce que je vous aprens vous étonne, Madame,
De me voir pour le Sceptre un Rival en Pirame;
Mais j'ay des seûretez du costé de la Cour.
Heureux, si prés de vous j'en avois pour l'Amour.
Heureux, si je pouvois du costé de vostre ame
Devenir à mon tour le Rival de Pirame!

THISBE'.

Seigneur, que dites-vous?

BELUS.

Il faut le declarer.
Je vous aime, il est vray, mais c'est sans esperer;

Avant vôtre retour, touhant vostre hymenée,
A Pirame pour vous ma parole est donnée;
Je luy promettois tout; mais j'éprouve à mon tour
Qu'un grand cœur est sensible aux charmes de l'Amour.
Pourquoy vos yeux, Madame, ont-ils tãt de puissance?

THISBE'.

Ne les accusez point d'aucune violence:
Des yeux comme les miens accoûtumez aux pleurs,
Seigneur, ignorent l'art d'attenter sur les cœurs,
Ils ont trop de respect pour le vôtre...

BELUS.

Ah! Madame,
Que n'ont-ils ce respect pour le cœur de Pirame?
Mais en vain j'ay pour luy si long-temps combatu,
Vos yeux ont triomphé de toute ma vertu,
Leur feu charmant....

THISBE'.

Seigneur, auroient-ils quelques charmes?
Leur feu, s'ils en avoient s'est éteint dans mes larmes;
Et ce peu de beautez dont l'éclat est passé,
Aprés deux ans d'ennuis, n'est que trop effacé.
Une Princesse, helas! toûjours infortunée,
Aux plus mortels chagrins sans cesse abandonnée,
Qui vit mourir son Pere, & ses fiers Ennemis
Elever leur grandeur sur son triste débris;
Dans ce funeste état errante & desolée,
Dans le fond de l'Egypte en secret exilée,
Sans apuy, sans secours, seule avec mes douleurs,
Seigneur, qu'aurois-je fait que pleurer mes malheurs?
Mais, Seigneur, vôtre cœur n'a point tant de foiblesse,
Il est trop au dessus d'une indigne tendresse;
Songez plûtost, songez à conserver vos droits,
A voir fléchir un jour l'Univers sous vos Loix;

Et pour faire avorter les desseins de la Reine,
Ah ! Seigneur, empêchez que l'Amour ne l'entraîne.

BELUS.

Pour conserver mes droits, pour estre ambitieux,
Helas ! il me faudroit éloigner de vos yeux;
Je sacrifierois tout, & prés de vous, Madame,
Je voudrois que Belus pût devenir Pirame.

THISBE'.

Craignez plûtost, Seigneur, suivant de tels refus,
Que Pirame à son tour ne veüille estre Belus:
Mais quoy ? le verriez-vous regner en vostre place ?
Ah ! Seigneur, détournez ce coup qui vous menace,
Prévenez d'Amestris les desseins dangereux,
N'enviez point le sort d'un Amant malheureux,
Seigneur, il m'est fidele, & tout me le fait croire:
Pour vous, vostre grandeur, la raison, vostre gloire,
L'éclat de vostre sang, celuy de vos vertus,
Seigneur, tout cela veut que vous soyez Belus.
Vostre parole mesme....

BELUS.

Et c'est ce qui m'accable.
J'ay donné ma parole, elle est inviolable;
Quoy qu'il m'en coûte, helas ! il faut garder ma foy,
Il faut en vous aimant estre maître de moy.
Je le feray, Madame, & si mon cœur soûpire,
Je sçauray le forcer à ne m'en pas dédire:
Si Pirame est fidele, il sera vostre Epoux,
Contre moy vous voyez ce que je fais pour vous.
Je me rens donc au Trône, & vous rens à Pirame:
Mais pour le conserver, & combattre ma flâme,
Je dois vous éviter, car lorsque je vous voy
Il ne me souvient plus d'une si dure Loy.
Adieu, Madame.

SCENE III.

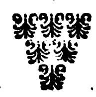
THISBE', ISMENE.

THISBE'.

HE' bien que m'a-t'il fait entendre?
Je m'en estois doutée, & tu viens de l'apprendre.
Tu disois que les Dieux n'estoient plus contre nous;
Que nous avions fléchy leur haine & leur couroux;
Mais nous y succcombons, & l'amour de la Reine,
Et l'amour de Belus, sont des traits de leur haine;
La Reine est ma Rivale, & par un coup fatal
Belus est de Pirame un dangereux Rival.
La Reine aime Pirame, & me perdra peut-estre;
Belus de mon Amant peut devenir le maître.
Si Pirame sçavoit nos malheurs....

ISMENE.

Le voicy.



SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

PIRAME.

Je viens de rencontrer Belus ſortant d'icy,
Madame, il m'a paru dans un deſordre extréme,
Il marchoit en révant, il n'eſtoit plus luy-même,
Le regard incertain, le viſage égaré,
Il paſſoit, par reſpect je me ſuis retiré:
Mon abord l'a ſurpris, j'ay veû ſon ame émuë;
Il a même changé de couleur à ma veuë,
Et contre ſa coûtume évitant mon abord....

THISBE'.

Ah! Seigneur.

PIRAME.

Ah! Madame aprenez-moy mon ſort.
Vous ſoûpirez! Pourquoy ces ſoûpirs? Ce ſilence
Que veut-il dire?

THISBE'.

Helas! il dit plus qu'on ne penſe.

PIRAME.

Seroit-ce que Belus, jaloux de mon bonheur,
Vous aimeroit, Madame?

THISBE'.

Il me l'a dit, Seigneur.

PIRAME.

Il vous aime, Madame! Ah quel amour funeſte.

THISBE'.

Ne vous allarmez point, mais écoutez le reſte.

Seigneur, il m'a promis en faveur de nos feux,
De vaincre son amour.

PIRAME.

Que je suis malheureux !

THISBE'.

Belus est genéreux ....

PIRAME.

Ah ! que je suis à plaindre,
Ce Rival genéreux est d'autant plus à craindre,
Et sous ce faux éclat de genérosité. ....
Mais pardonnez, Madame, à ma crédulité;
Belus a le cœur grand, son ame est noble & belle;
Mais un Prince accommply peut faire une Infidelle.
Quoiqu'il vous ait promis, le poura-t-il tenir ?
D'une telle promesse on perd le souvenir :
Et si j'avois promis d'étoufer ma tendresse,
Je tiendrois mal, Madame, une telle promesse.

THISBE'.

Craindre Belus, Ingrat.... Je me trompe, Seigneur,
Oüy, vous avez raison de douter de mon cœur :
Mais enfin un scrupule à mon tour m'inquiete.
Sçavez-vous les soupçons où la Reine me jette ?
Sa froideur avec moy, ses regards envieux ?
On droit pour vous voir, qu'elle emprunte mes yeux.
Une Reine, Seigneur, peut faire un infidele.

PIRAME.

La seule idée, ah Dieux ! en est trop criminelle.

THISBE'.

Si le sang de Belus a pour moy des apas,
Seigneur, pour vous la Reine en auroit-elle pas ?
Vous l'avez craint pour moy, je craint pour vous de mesme;
Sa grandeur m'ébloüit, sa puissance est extrême,

En vain je veux fermer les yeux sur tant d'éclat,
Je puis vous voir un jour Maistre de cet Etat.
Ah! j'en fremis, Seigneur; & quand je considere
Que la Reine peut tout, qu'Arsace est vostre Pere,
Elle pourroit, Seigneur, vous prendre pour Epoux;
Et moy, dans mes malheurs je ne puis rien pour vous.

PIRAME.

Madame, à ce discours faut-il que je réponde?
Je vous sacrifierois tous les Trônes du Monde...

SCENE V.

ARSACE, PIRAME, THISBE'.

ARSACE.

QUoy, jusques à mes yeux l'on me désobeït,
Fils ingrat? & ton cœur sans cesse te trahit?
Toûjours d'intelligence avec une Ennemie....

THISBE'.

Ah! Seigneur, permettez que je le justifie;
Accusez-en plûtost un destin malheureux;
Qui malgré vous & nous, nous entraîne tous deux:
Mais du moins cet amour toûjours dans l'innocence....

ARSACE.

Madame, cet amour est contre ma défense,
Il suffit; contre moy vous révoltez mon Fils,
Et rendez mes desseins & mes desirs trahis;
Enfin vostre beauté rallume ma colere,
Elle seule arme icy le Fils contre le Pere,
Je ne puis plus souffrir cet éclat odieux,
Et son crime, Madame, est celuy de vos yeux;

THISBE'.

Ah ! Si mes triſtes yeux, Seigneur, ont fait ſon crime,
Il faut vous en vanger, voila voſtre victime ;
Et dans ma mort, Seigneur, rempliſſant vos ſouhaits,
Il faudra les fermer, & fermer pour jamais.
Que ne me laiſſoit-on à l'exile condamnée,
Couler dans les douleurs ma triſte deſtinée ?
Mais la Reine à la Cour ne m'a fait revenir,
Que pour mieux vous vanger, & pour mieux me punir :
Ainſi vôtre vangeance a pour vous plus de charmes :
Vous voyez de plus prés mes ſoûpirs & mes larmes ;
De ce que j'aime, helas on me fait approcher,
Et cependant ce n'eſt que pour m'en arracher.
Ah Dieux peut-on plus loin pouſſer la barbarie ?
Et n'eſt-ce pas aſſez qu'il m'en coûte la vie ?
Je la perdray bien-toſt, vous ſerez ſatisfait,
Je m'en vais reparer le crime que j'ay fait,
Ma preſence vous geſne, & ſes pleurs vous aigriſſent.
Finiſſez mes malheurs, il eſt temps qu'ils finiſſent ;
Je partiray, Seigneur, pour terminer mon ſort,
Et j'attens de la Reine, ou l'exil, ou la mort. *Elle ſort.*

PIRAME.

Helas ! ſi pour un Fils quelque pitié vous reſte,
Détournez, arreſtez un deſſein ſi funeſte ;
Perdez plûtoſt, Seigneur, ce Fils infortuné,
Puiſqu'à tant de malheurs vous l'avez deſtiné :
Que vôtre haine acheve un ſi funeſte ouvrage,
De Thiſbé dans mon cœur enſanglantez l'image,
Elle y vit, elle y regne, elle y joignit le ſien,
Et pour percer ſon cœur, il faut percer le mien.

ARSACE.

Je ne demande point ce ſanglant ſacrifice,
Je veux que dans ton cœur cette image periſſe :

Mais si la gloire enfin te rendoit tout à toy,
De Prince né Sujet, tu pourois estre Roy.

PIRAME.

Moy, Seigneur?

ARSACE.

Ah! mon Fils, si tu voulois me croire,
Ou si jamais ton cœur soûpira pour la gloire,
Tu dois jusques au Trône élever tes desirs:
La Reine t'aime, il faut répondre à ses soûpirs,
Il faut....

PIRAME.

Qui moy? Seigneur, je croirois que la Reine...

ARSACE.

Tu ne meriterois, Fils ingrat, que sa haine;
Mais il faut que ton cœur par un juste retour,
L'adorant aujourd'huy, merite son amour.

PIRAME.

Ah! Seigneur ce dessein seroit-il legitime?
Un Trône est odieux, acheté par un crime;
Et l'on ne doit jamais monter à ce haut rang,
Que par l'ordre des Loix, ou les degrez du sang.
Il faut, Seigneur, il faut que Belus le possede;
Les Dieux, le sang, les Loix, veulent que tout luy cede:
La chûte en est à craindre à qui veut y monter,
Et c'est un crime enfin de l'oser attenter.

ARSACE.

Le crime est beau qui met en nos mains le Tonnerre,
Et qui range à nos pieds le reste de la Terre.

PIRAME.

Mais, Seigneur, le peril où vous vous exposez,
Me fait déja trembler pour vous, si vous l'osez.

ARSACE.

Esclave malheureux d'une tendresse vaine,
Tu ne fais que gemir sous le poids de ta chaîne,

Je vois trop que ton cœur n'y veut pas consentir,
Crains donc pour ta Thisbé, crains de t'en repentir;
Puisque ton lâche cœur, de peur d'estre infidelle,
Sçait refuser un Thrône où la gloire t'apelle.
Je connois ton sensible & ton endroit fatal,
Je te feray trembler pour le sang de Narbal;
Crains un Pere irrité, crains une auguste Reine,
Qui poura sur Thisbé faire éclater sa haine.
Je te laisse y songer. *Il sort.*

PIRAME.

Quel projet plein d'horreur!
Il perdra ma Princesse, ah Dieux! quelle fureur!

SCENE VI.

LICAS, PIRAME.

PIRAME.

AH! cher Licas, aprens une triste nouvelle.

LICAS.

J'en ay tremblé pour vous, aussi-bien que pour elle;
Il menace Thisbé, vous vous estes perdu:
Ouy, Seigneur, je sçay tout, & j'ay tout entendu,
Il m'en a fait luy-même une entiere confidence:
Mais ayant eu l'honneur d'élever vostre enfance,
Je dois vous avertir que son ambition
Veut servir d'Amestris l'injuste passion.
Si le projet est grand le peril est extréme;
Il va vous exposer, & s'exposer luy-même;
Belus est adoré du Peuple & des Soldats,
Vous verrez contre vous armer cent mille bras.

PIRAME.

Licas, penetres-tu dans l'horreur qui m'accable,
Tout ce que nous prépare un destin implacable?
De ma Princesse, helas! j'ay hâté le retour;
Et je vois contre nous la Nature, l'Amour,
Une Reine, son Fils, mon Pere, ma tendresse,
Tout conspire en ce jour pour perdre ma Princesse;
Mon amour l'assassine, & l'amour d'Amestris
Me rend le plus mortel de tous ses Ennemis.
Dans cet affreux état que faire? que resoudre?
Le temps presse, on menace, on va lancer la foudre;
Il la faut écarter.... Le Ciel en ce moment
M'inspire un artifice...Ah! malheureux Amant!
Tu vas trahir tes vœux, ton amour, & ta haine:
Mais il faut arrester & mon Pere, & la Reine;
Partons, sans diferer, viens, suis moy, cher Licas;
Au nom des Dieux, sers-moy, ne m'abandonnne pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.


SON retour me surprend ; mais tu sçais sa tendresse,
Son Billet n'est qu'un jeu, son discours qu'une adresse.
Licas, mon Fils t'abuse, & nous trompe tous deux ;
Il n'auroit pû si-tost éteindre tant de feux.
Aprens donc que s'il parle à present à la Reine,
Ayant craint pour Thisbé quelque éclat de sa haine,
Il l'ébloüit, l'amuse, & parce qu'il la craint,
Il luy feint un amour dont il n'est pas atteint.

LICAS.

Pourquoy feindre, Seigneur, & pourquoy ne pas croire
Que le desir d'un Thrône ou celuy de la gloire,
N'ait pû charmer son cœur par un juste retour ?
La gloire a ses momens, aussi-bien que l'Amour.

ARSACE.

Quand d'un objet charmant une ame est possedée,
Elle immole sa gloire à cette folle idée,
Et si l'ambition parle au cœur d'un Amant,
La gloire en ces momens n'a jamais qu'un moment.
Mais que ce soit amour, ambition, ou crainte,
Il n'importe, Licas, je me sers de sa feinte,
Et tu vois de quel poids elle est à mon projet:
Car enfin soit qu'il feigne, ou qu'il aime en effet,
Je vais exagerer sa flâme & sa tendresse,
Achever d'entraîner la Reine avec adresse,
Et pour cette nuit mesme accomplir mes desseins.
Je sçauray la presser de nous donner les mains,
Qu'elle parle, je suis Maistre de Babylone;
Encore un mot, Licas, & mon Fils est au Thrône;
Tous nos amis sont prests, Hircus m'a tout promis,
J'ay remis dans ses mains le Billet de mon Fils;
Pour la Reine il doutoit de l'amour de Pirame;
Mais il m'a demandé ce gage de sa flâme,
Pour rassurer l'esprit de tous nos factieux.
Je dois perdre Belus, ce Prince ambitieux
Sans doute me perdroit, s'il devenoit mon Maistre;
Il faut l'en empêcher; & la Reine peut-estre,
Possedant un Amant dont son cœur est épris,
Sçaura se consoler de la perte d'un Fils.
Déja l'Amour chez elle en a fait sa victime;
Pour mon Fils la Nature achevera le crime.
A nostre seûreté dois-je le refuser?
Un homme comme moy, Licas, peut tout oser:
Amestris craint Belus, elle le hait dans l'ame.
Mais la voicy, sçachons le succés de Pirame,
Je sçauray si....

SCENE II.

AMESTRIS, ARSACE.

AMESTRIS.

J'Ay veu le Prince vostre Fils;
A vos ordres, Arsace, il m'a paru soûmis:
Il m'a dit que son cœur brûloit d'impatience
De marquer son respect & son obéïssance,
Et que si quelque ardeur avoit sçeû le trahir,
Qu'il adoroit la gloire & sçauroit obéïr.
Le changement est grand, & j'auray peine à croire...

ARSACE.

Madame, vous aimer, c'est courir à sa gloire:
Ouy, bien qu'il ait paru sensible à d'autres feux,
Vous estes Reine, aimable, & mon Fils a des yeux;
Tantost devant Licas il m'a fait voir son ame,
Son respect le fit taire, il étoufa sa flâme;
Mais pour toucher un cœur qu'on adore en tremblant,
Pour une autre on peut feindre un amour éclatant.
Quand on voit à ses yeux une Rivale aimée,
D'abord par jalousie une ame est enflâmée,
Se pique du desir d'estre aimée à son tour,
Et ce desir la presse & l'entraîne à l'amour.
Oüy, ce fust l'artifice innocent de Pirame;
Il parloit pour Thisbé brûlant pour vous, Madâme,
Et ses empressemens, ses soûpirs, son ardeur,
Tout enfin ne tendoit qu'à toucher vostre cœur.

AMESTRIS.

Peut-eſtre que le Trône a ſçeu charmer ſon ame ;
C'eſt par là qu'il me doit ſon amour & ſa flâme.
Je pouray l'y placer ; & s'il a de bons yeux,
S'il vous reſſemble, Arſace, il eſt ambitieux :
D'ailleurs j'ay des raiſons de craindre une ſurpriſe,
Du Peuple & de Belus je crains quelque entrepriſe ;
Il faut les prévenir, & ſuivant mon avis,
Surprendre en même temps Babylone & mon Fils :
Puiſque mon intereſt eſt icy joint au voſtre,
Aſſurez-vous de l'une, & je répons de l'autre,
Pour arreſter Belus je vais tout préparer.

ARSACE.

Madame, de Belus laiſſez-moy m'aſſurer :
Mais de peur que la Ville en puiſſe eſtre allarmée,
Je vais ſecretement rejoindre noſtre Armée,
Diſpoſer nos Soldats, & dés qu'il ſera nuit,
Faire couler icy quelques Troupes ſans bruit :
Alors à la faveur de l'ombre & du ſilence,
Dans Babylone ayant plus d'une intelligence,
Je ſaiſis une Porte, & par les ſoins d'Hircus,
Nous nous rendrons bien-toſt les maiſtres de Belus :
Il eſt Chef de ſa garde, Arcas Chef de la voſtre,
Ils pouront dans ce temps ſe joindre l'un à l'autre.
A voſtre premier ordre Hircus meſme a promis
D'aller dans le Palais arreſter voſtre Fils :
Il cherche à vous parler ; prenons garde, Madame,
De laiſſer échaper ce ſecret de noſtre ame.
Belus eſt penetrant....

AMESTRIS.

Je ſçay diſſimuler.
Qu'il vienne, je l'attens, je ſçauray luy parler :
Je crois avoir, Arſace, un peu de prévoyance,
Ma bouche ne dit pas toûjours ce que je penſe,

Fiez-vous-en à moy. Vous, partez de ces lieux,
Pour un si graud projet le temps est précieux.

SCENE III.

AMESTRIS.

HE' bien foible Amestris, t'y voila résoluë!
Ta flâme est en ce jour ta maîtresse absoluë!
Cependant laisse entendre à ce cœur abbatu
Le murmure innocent d'un reste de vertu.
Je vois avec regret toute mon injustice,
Et je suis en aveugle un aveugle caprice.
Infortuné Belus, ne te plains point de moy,
La Nature & la gloire ont combatu pour toy,
Mon cœur en est témoin, & tu pourrois l'en croire,
Plains-toy donc de l'amour qui m'arrache à ma gloire.
Mais quoy? tout l'Univers a veu jusqu'à ce jour
Que j'ay tout fait pour elle & rien pour mon amour.
N'ay-je pas augmenté l'éclat de ma Couronne?
Mon nom luy rend-il pas celuy qu'elle me donne?
Par ma seule vertu j'ay soûtenu son poids,
Et le Sceptre me doit plus que je ne luy dois.
Ouy, pour le conserver, j'en fais part à Pirame.....
Desirs ambitieux, vous parlez pour ma flâme,
Je vous entens, helas! ambitieux desirs:
Pour Pirame il suffit d'entendre mes soûpirs.
Mes soûpirs! Dieux! faut-il qu'un si grãd cœur soûpire?
Faut-il que tant d'orgueil. . . Helas! que vais-je dire?
En vain vous me parlez, je ne vous entens plus,
Gloire, vertu, grandeur... Mais, Dieux! je vois Belus.

SCENE IV.

BELUS, AMESTRIS.

BELUS.

JE viens icy, Madame, avec quelque contrainte,
Vous faire entendre encore une inutile plainte ;
Toutefois elle est juste, elle est digne d'un Fils
Qui descend de Ninus & de Sémiramis.
Je vois avec chagrin l'autorité d'Arsace ;
En commandant l'Armée, il occupe ma place,
Madame, & je devrois en marchant sur vos pas,
Rechercher les périls, pour signaler mon bras:
Vous m'en avez donnez l'exemple, il faut le suivre ;
Quand on brave la mort, on est digne de vivre.
J'ay vécu jusqu'icy dans une obscure nuit,
Il est temps qu'à son tour mon nom fasse du bruit.
Soufrez-moy d'acquerir un peu de renommée,
Vous devez dans l'Egypte envoyer vostre Armée,
Commandez qu'à la teste...

AMESTRIS.

Un si grand cœur, mon Fils,
Est digne de Ninus, & mesme d'Amestris:
Cette fierté me plaist, mais je suis vôtre Mere,
Je n'ose hazarder une teste si chere.
Si vostre cœur vous fait demander des combats,
Il le doit, mais je dois retenir vostre bras ;
Sur vous seul aujourd'huy tout mon espoir se fonde,
Je veux vous élever à l'Empire du Monde :

Et sans vous exposer à de si rudes coups,
Tout l'éclat de mon nom se répandra sur vous.

BELUS.

Madame, c'est avoir un peu trop de tendresse,
La vostre iroit pour moy jusques à la foiblesse:
C'est la pousser trop loin. Mais, Madame, entre nous,
Craindriez-vous d'avoir un Fils digne de vous?
Je vois que je seray, si je veux vous en croire,
De ces Héros de nom qui dérobent leur gloire,
Et qui de leurs Ayeux en vain enorgueillis,
Se couvrent de Lauriers qu'ils n'ont jamais cueillis.
Mais enfin les grands cœurs de leur sort étant maîtres,
Veulent se devoir tout, & rien à leurs Ancestres.
Je tiens du grand Belus le nom, avec le jour;
Il est mort, & je veux le luy rendre à mon tour:
Ses hauts faits me traçant le chemin qu'il faut suivre,
Dans moy je veux le faire éclater & revivre;
Et tirant de l'oubly les faits de mes Ayeux,
Faire parler de moy, pour faire parler d'eux,

AMESTRIS.

Prince, ces sentimens font voir une grande ame,
Mais ma prudence doit modérer tant de flâme.
Si je vous exposois, en suivant vos avis,
Je meriterois peu de vous avoir pour Fils:
Déja de l'Assirie on vous nomme l'arbitre,
Déja vous estes Roy, sans en avoir le titre;
Et mon bras qui vous sert, & vous couvre d'éclat,
N'est que le défenseur & l'apuy de l'Estat.
Goûtez paisiblement les fruits de sa victoire;
Sans courir ses périls, joüissez de sa gloire;
Le Peuple vous adore....

BELUS.

Oüy, Madame, je voy
Que je suis en effet le fantôme d'un Roy,

Que

Que je traîne une vie & languissante & sombre,
Et vous estes le corps dont je ne suis que l'ombre:
Mais si nous agissions par de justes ressors,
Vous n'en seriez que l'ombre, & j'en serois le corps.

AMESTRIS.

Je vous entens, Belus, la Puissance suprême
Vous déplaît en mes mains, vous la voulez vous-même:
Mais enfin croyez-moy, mon Fils, apprehendez
Que vous n'ayez trop tôt ce que vous demandez.
Quand vous serez rongé des chagrins politiques,
Qu'il faudra pour le bien des affaires publiques
Vous immoler vous-mesme, & ne rien épargner,
Vous me direz alors s'il est doux de régner.
Que vous connoissez mal le poids du Diadême!
Pour estre à tout le monde, on n'est plus à soy-même;
On se voit ébloüy de son trop de splendeur,
On se sent accablé sous sa propre grandeur;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du Maître de la Terre, en sçait faire l'Esclave.
Par combien de périls ay-je acheté ce rang?
J'ay souvent cimenté le Trône de mon sang:
Et nos Chefs sont témoins que plus d'une victoire
A payé de ce sang tout l'éclat de ma gloire.
Icy combien de fois d'un Peuple furieux
M'a-t-il fallu calmer l'esprit séditieux,
Desarmer par mes soins & la rage & l'envie,
Renverser des complots formez contre ma vie,
Apaiser de l'Estat les troubles intestins,
Et changer contre moy les Arrests des Destins?
Aprés cela, Belus, ne mettez plus en doute
La pesanteur du Sceptre, & le prix qu'il me coûte;
Croyez qu'heureux sont ceux dont les justes desirs
Dans leur tranquille vie ont borné leurs plaisirs,

De qui l'ambition ne devore point l'ame,
Qui dans un doux repos . . . .

BELUS.

Hé, gouftez-le, Madame,
Ce repos fi charmant, ces tranquilles plaifirs,
Et rempliffez en vous de fi juftes defirs;
Il ne tiendra qu'à vous de vous rendre à vous-même,
Soûlagez-vous fur moy du poids du Diadême,
Et m'en donnant enfin les penibles emplois,
Faites fuer mon front fous un fi noble poids.
Laiffez-moy devorer aux chagrins politiques,
Madame, accablez-moy des affaires publiques,
Et ceffez de gémir fous ces illuftres fers.
Il eft temps qu'à mon tour je ferve l'Univers:
Mais helas! je crains bien que voftre injufte flâme
Ne charge de ces fers le trop heureux... Madame,
Vous rougiffez...Mais quoy? ne dois-je pas trembler,
Que quelqu'autre à mes yeux ne s'en laiffe accabler?
Que vous ne partagiez avec luy....

AMESTRIS.

Témeraire;
Aprenez à parler, ou plûtoft à vous taire;
Voftre peu de refpect va me faire fonger
Avec qui je pourrois un jour les partager.



SCENE V.

BELUS.

J'Avois voulu par là sonder encor son ame ;
Mais enfin son discours, le Billet de Pirame,
Tout fait voir leur projet prest à s'exécuter :
Mais j'ay donné mon ordre, Hircus doit l'arrester,
Babylone est pour moy, plusieurs Chefs de l'Armée...

SCENE VI.

THISBE', ISMENE, BELUS.

THISBE'.

JE vous cherchois, Seigneur. Que je suis allarmée !
Un bruit trop bien fōdé me fait craindre pour vous
Que la Reine en effet ne choisisse un Epoux ;
Vous me l'aviez bien dit, & je le sçais d'Ismene.
Ouy, Seigneur, elle a veû Pirame chez la Reine,
Et ce qui fait encore mon plus grand embaras,
Il en sort, cherche Arsace, & ne me cherche pas.
Quelques momens aprés leur secrete entreveuë,
J'ay veû passer la Reine encore toute émeuë ;
Son visage sembloit s'aplaudir de ses feux,
Et j'ay veu trop de joye éclater dans ses yeux.

Il n'en faut point douter, c'est Pirame qu'elle aime;
Elle sort d'avec vous, l'aimeroit-il de mesme?
Son air si satisfait, me trouble & me surprend;
Quand on n'est point aimée, a-t'on l'air si content?
Ah! Seigneur, que je crains!

BELUS.

Vous avez lieu de craindre:
Ouy, Madame, & pour vous le perfide a sçeu feindre;
Il adore la Reine, & vous trompe en effet.
Je vais vous confirmer par son propre Billet,
Qu'il l'aime, & qu'il est prest de m'enlever le Trône:
De plus, je sçay qu'on doit surprendre Babylone;
Sans un fidele Amy nous serions tous perdus:
Arsace ayant tenté de suborner Hircus,
Hircus luy promet tout, afin de tout apprendre.
Arsace s'ouvre à luy, l'oblige d'entreprendre,
L'engage pour la Reine, & luy dit leur secret,
Luy fait voir de son Fils l'amour & le Billet;
Hircus le prend, le lit, semble approuver leur flâme:
Mais luy-mesme dans peu doit arrester Pirame,
Va soûlever le Peuple & tout faire pour moy,
Et nous l'empêcherons, s'il se peut d'estre Roy.
Mais voicy le Billet, il l'écrit à son Pere,
Lisez-le.

THISBE'.

J'y connois son seing, son caractere.

Elle prend & lit le Billet.

J'Ay fait reflexion sur vos bontez, Seigneur,
Je ne dois point aimer l'objet de vostre haine,
Et n'ay que trop veu la grandeur
Et le merite de la Reine:
Le respect m'a fait taire & m'a mis à la gesne;

J'ay feint, pour mieux sonder vostre cœur & le sien;
Je les connois, voyez le mien;
Et tandis que Licas va vous ouvrir mon ame,
Je vais avec respect luy découvrir ma flâme.

Elle reprend.

Cét outrageant Billet seroit-il de sa main ?
Mais Dieux ! j'en reconnois l'écriture & le seing;
Oüy, c'est sa propre main, c'est sa mesme écriture.
Justes Dieux ! se peut-il que Pitame parjure....

BELUS.

Son Billet en dit trop, vous n'en sçauriez douter,
Madame, & vous voyez qu'il est prest d'éclater.
Mais puisque le perfide ose rompre sa chaîne,
Qu'il feint de vous aimer quand il aime la Reine,
Que pour m'oster le Trône il vous ravit son cœur,
Aimerez-vous toûjours l'Infidelle....

THISBE'.

Ah Seigneur !
Tout semble le charger d'une tache si noire;
Je le voy, mais enfin je ne sçaurois le croire.
Oüy, si vous l'eussiez vû (funeste souvenir !)
Jurer qu'il m'aimeroit jusqu'au dernier soûpir,
Sentir pour mon amour d'innocentes allarmes,
Se jetter à mes pieds, les baigner de ses larmes,
Vous douteriez, Seigneur, du moins autant que moy
Qu'aprés tant de sermens il me manquât de foy.
Tantôt mesme tantôt, que m'a-t-il fait entendre,
Aprenant vostre amour ? Que sa douleur si tendre,
Que ces jaloux transports m'ont charmée en ce jour!
Dieux ! est-on si jaloux, quand on feint de l'amour?
Tant de vœux, de soûpirs, d'allarmes, & de craintes
Depuis un si long-temps, n'estoit-ce que des feintes?

Eut-il surpris mon cœur, sans me donner le sien ?
Et s'il feignit, Seigneur, que l'Ingrat feignit bien !

BELUS.

Puisque sa trahison vous est indubitable,
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il est coupable.

THISBE'.

Non, Seigneur, il sentit un amour trop pressant ;
Et si j'en crois mon cœur, Pirame est innocent.

SCENE VII.

UN GARDE, BELUS, THISBE', ISMENE.

UN GARDE à *Belus.*

Babylone, Seigneur a pour vous pris les Armes.

BELUS.

Qu'entens-je ?

GARDE.

Que la Reine a tout mis en allarmes :
Ouy, Seigneur, pour Pirame elle vient d'éclater.
Quand par vostre ordre Hircus est venu l'arrester,
Et qu'en tumulte au Fort nostre troupe l'entraîne,
Arcas l'a veû, s'est joint aux Gardes de la Reine,
Et pour le dégager, a chargé nos Soldats :
Mais la Reine à ce bruit accourant à grands pas,
A fait voir dans ses yeux le trouble de son ame ;
Et pour servir d'exemple à dégager Pirame,
Elle-mesme s'est mise à la teste des siens.

BELUS à *Thisbé.*

Pardonnez, si je sors pour secourir les miens.

SCENE VIII.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

QU'entens-je ? Ah Dieux ! que vois-je ? ou suis-je ? je frissone ;
Je tremble. Que d'horreurs ! Pirame m'abandonne !
Fiere Amestris, helas ! tu me viens arracher
Par l'éclat de ton Trône un cœur qui m'est si cher :
Malheureuse Princesse ! innnocente Victime !
Un Perfide t'immole à l'orgueil de son crime ;
Il te sacrifioit le Thrône & la Grandeur,
Et cependant l'Ingrat n'immoloit que ton cœur,
Puisqu'il a veu la Reine, & qu'il ne m'a point veuë,
Quel présage ! Je lis un billet qui me tuë,
Quelle preuve ; On l'arreste, & pour le dégager
La Reine, oüy la Reine, éclate en ce danger.
Quel secours ! De quel bras ce secours ?

ISMENE.

Mais, Madame,
Peut-estre ignorons-nous les desseins de Pirame,
Et quoiqu'il en arrive, ou puisse réüssir,
Il faudra luy parler pour vous en éclaircir.
Les dehors sont trompeurs, suspendez vos allarmes.

THISBE'.

On m'apprend que pour luy la Reine prend les armes,
Se hazarde elle-mesme, & vole à son secours.
Dieux pour un Insensible expose-t'on ses jours ?

Puis que tant de tendresse anime ma Rivale,
Pirame à son ardeur montre une ardeur égale;
Il n'en faut plus douter, je le voy, ç'en est fait;
Mais pour le confirmer, écoute son billet.
Ie ne dois point aimer l'objet de vostre haine,
Ecrit-il à son Pere: Il adore la Reine.
Mais tiens, pren, lis le reste, Ismene, il faut mourir.
Qu'en dis-tu? qu'en crois-tu? Pirame me trahir!
J'ay cent fois soûpiré, voyant le caractere
Des traits de cette main & si tendre & si chere!
Mais pouvois-tu penser que cette mesme main
Formât un jour des traits pour me percer le sein?
Verse, verse des pleurs, Princesse infortunée!
Amante trop credule! Amante abandonnée!
Puis qu'on te sacrifie à la splendeur du rang,
Va noyer ton amour dans des larmes de sang;
Etoufe cet amour qui t'a servy de guide.
Mais dois-je m'étonner si Pirame est perfide?
Je me trahis moy-mesme, & mon cœur aujourd'huy
En l'aimant, m'est-il pas plus perfide que luy?
Dieux! tandis que je pleure un Amant infidelle,
Je sens qu'à son secours ma tendresse m'apelle:
Oüy, peut-estre on me vange, & l'on va le punir;
J'envisage & je crains un funeste avenir.
Peut estre que Belus en fera sa Victime.
J'aime le Criminel, si j'abhorre le crime.
Sortons, Ismene, allons, car je veux aujourd'huy
Sauver mon Infidelle, ou mourir avec luy.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

De mon triste destin, Ismene apprens la suite,
Et le funeste Etat où mon ame est reduite,
Mais comme tu n'as pas le mesme desespoir,
Tes yeux n'auront pas veu ce que je viens de voir.
Pourois-tu, comme moy, t'en retracer l'image?
Quel spectacle sanglant! quel combat! quel carnage!
Je trouve une Forest de Piques & de Dards,
J'aperçois mille Morts voler de toutes parts,
Je les crains pour Pirame, & chaque trait me tuë.
Juge dans cet état d'une Amante éperduë,
Qui voit tant de Soldats tomber en un moment,
Et parmy ces horreurs, qui cherche son Amant;
Malgré la foule enfin je l'aperçois à peine,
Et dans le même instant je voy qu'Hircus l'entraîne;

Je l'ay suivy, l'ay joint, & l'ay vû dans le Fort;
Mais on dit que la Reine a fait un grand effort.
Je t'ay fait demeurer, aprens moy donc le reste.

ISMENE.

La valeur de Belus à la Reine funeste,
A répoussé sa Garde, & par un noble effort
A par tout sçeu porter la terreur & la mort:
Aussi-tost qu'elle a vû disparoistre Pirame,
Ses régards ont marqué le chagrin de son ame;
Ses Soldats ont plié, mais elle avec fierté
A fait voir jusqu'au bout son intrépidité,
A rallié sa Garde, & perçant dans la Ville,
Elle s'en est rendu l'issuë assez facile.
Arsace l'a reçeuë, & les siens répoussez
Par le Peuple & Belus, viennent d'estre chassez.
Belus est Maître icy... Vous soûpirez, Madame?

THISBE'.

Helas! Belus est Maître, & Maître de Pirame;
Mon Amant m'est fidele, il m'a luy-mesme apris
Le secret du Billet qu'Hircus avoit surpris
Pour abuser son Pere & prévenir l'atteinte
Des fureurs de la Reine, il a fait cette feinte.

ISMENE.

Avez-vous vû Pirame, & vous ont-ils permis....

THISBE'.

J'estois seule, ils n'avoient que mes yeux d'ennemis.
J'ay volé vers le Fort d'une ardeur insensée,
A travers des Soldats je me suis empressée;
Pour escorte, n'ayant que mes propres malheurs;
Pour armes, que mes cris, mes soûpirs & mes pleurs;
(Un reste de pitié pour moy les interesse)
Et ces pleurs m'ont servie à mieux fendre la presse.
Ils ont eu du respect, me voyant aprocher;
J'ay couru vers l'Ingrat, j'allois luy reprocher...

Mais helas ! qu'ay-je vû ? que m'a-t-il fait entendre?
Qu'il s'est justifié d'une maniere tendre !
Ses yeux que j'évitois ? ont rencontré les miens,
Il a vû tous mes feux, & j'ay vû tous les siens ;
Ses discours ont banny mes mortelles allarmes,
Ses soûpirs ont grossy le torrent de mes larmes,
Elles m'ont entraînée, & malgré mes soupçons
Mon cœur n'a pû tenir contre tant de raisons.
Pour lever tout ombrage alors je suis sortie
Et pour voir les moyens de luy sauver la vie.
Je crains tout de Belus, puisque Pirame est pris ?
Il arreste, il enchaîne Arsace dans son Fils ;
S'il presse Babylone on verra sa colere
Sur la teste du Fils punir le bras du Pere,
J'entendray menacer des jours si précieux,
Je verray contre luy....

ISMENE.

Madame, faites mieux,
Declarez à Belus sa feinte pour la Reine,
Dites-luy qu'il n'a point....

THISBE'.

Le croira-t-il, Ismene,
Qu'il n'en veut pas au Trône? Et pour n'en croire rien,
Helas ! Belus a-t-il un cœur comme le mien ?
L'ardeur de mon amant pour moy fut convainquante,
Mais un Prince jaloux a-t-il des yeux d'amante ?
Pour Pirame d'ailleurs j'aprehende Amestris,
Je crains plus son amour que tous nos Ennemis,
Et je l'exposerois, découvrant le mystere,
Pour le sauver du Fils, aux fureurs de la Mere ;
Car si la Reine alloit triompher à son tour.
Si Babylone estoit reprise quelque jour,
Que Maîtresse absoluë elle se vit trahie,
Je craindrois qu'à Pirame il n'en coûta la vie.

Que faire donc, Ismene, en ces perplexitez ?
Je ne voy que la mort pour nous de tous costez,
Du costé de Belus, de celuy de la Reine,
Tout m'embarasse helas ! tout me met à la gesne,
Je cherche des moyens, & je n'en puis trouver,
Et par tout je le pers, si je veux le sauver.

ISMENE.

Du moins devant Belus, Madame, il faudra feindre ;
Vous sçavez son amour, vous devez vous contraindre ;
Pirame est dans ses fers, gardez-vous de parler.
Mais le voicy, Madame, il faut dissimuler.

SCENE II.

BELUS, THISBE', ISMENE.
Suite de Gardes.

BELUS.

GRace aux Dieux, je suis Maître, & tiens en ma puissance
Un Ingrat, dont je viens vous offrir la vangeance ;
Madame ; je l'expose à tout vostre couroux,
Et c'est de vostre main que vont tomber les coups.
Ouy, vous-même ordonné de la peine du Traître ;
Le Perfide a trahy sa Maistresse & son Maistre,
Je prens vêtre interest, & je veux vous vanger,
Son sort dépend de vous, c'est à vous d'y songer,
Il a voulu vous perdre, & mesme à vostre veuë...

THISBE'.

Epargnez-moy, Seigneur, un discours qui me tuë ;

Et si vous exposez Pirame à mon couroux,
Si l'Ingrat de ma main doit attendre les coups,
Seigneur, puisqu'il m'a fait la plus sensible offense,
Reposez-vous sur moy du soin de ma vangeance.
Mais depuis qu'il est pris, l'avez-vous entendu?
Et de sa trahison s'est-il mal défendu?

BELUS.

Je me trompe, Madame, & commence à comprendre
Que Pirame à vos yeux aura pû se défendre;
Hircus me l'avoit dit, & vous avez raison
De douter de son ame & de sa trahison:
Mais mon sceptre & mes jours si proches de leur perte,
Tant de sang, tant de morts dont la terre est couverte
La Reine avecque Arsace, une armée à nos murs,
S'en sont-ils expliquez en des termes obscurs?
Qu'aura-t'il répondu, quand pour m'ôter le Trône?
Me perdre? On a voulu surprendre Babylone,
On l'assiege, & l'on tâche à renverser l'Estat.
Faut-il pour vous convaincre un plus noir attentat?
Mais si ma destinée est contraire à la sienne,
A luy laisser la vie il y va de la mienne,
Il y va de mon Trône, il y va de mon cœur,
Il y va de vous-mesme, & de tout mon bonheur.

THISBE'.

Ah! Seigneur, si jamais j'eus pour vous quelques charmes,
Si jamais vostre cœur fust touché par des larmes,
Ne précipitez pas... Mes sens embarassez,
Et mes soûpirs, Seigneur, vous en disent assez.

BELUS.

Madame, vous n'avez pour moy que trop de charmes;
Mais je trouve un Perfide indigne de vos larmes,
Et ces tendres soûpirs réveillent tour à tour
Ma haine pour Pirame, & pour vous mon amour.

Quoy ? tout ingrat qu'il est, l'aimeriez vous, Madame ?
Cet amour....

THISBE'.

Moy ? Seigneur, moy ? J'aimerois Pirame ?
J'aimerois un Ingrat, qui pour se couronner
Aprés mille sermens ose m'abandonner ?
Un Perfide qui brise une si belle chaîne ?
Non, Seigneur, non, pour luy je n'ay que de la haine,
Je demande sa grace afin de de m'en vanger ;
Si j'ay voulu le voir, c'estoit pour l'outrager,
Et pour luy reprocher toute son injustice,
Mais je veux prolonger sa vie & son supplice,
Je seray comme une ombre attachée à ses pas
Pour luy causer des maux pires que le trépas :
Ainsi je verray mieux ma vangeance assouvie,
Et ma haine sera le bourreau de sa vie.
Donnez-la-moy, Seigneur, puisqu'il m'a sçeû trahir,
Qu'il vive, & laissez-moy le soin de le haïr.

BELUS

Hé bien, Madame, hé bien, il faut luy faire grace,
Je veux récompenser son crime & son audace :
Pour accorder mes droits avec ceux d'Amestris,
Je luy rendray Pirame, & je crois qu'à ce prix.
Elle me cedera le Trône de mon Pere.
Et vous, pour vous vanger de l'amour de ma Mere,
Quittez vostre Infidele, & regnant avec moy.....

THISBE'.

Quoy ? Seigneur, je verrois Pirame estre mon Roy ?
Si vous aviez unis la Reine avec ce Traître,
Songez à vostre tour qu'il seroit vostre Maistre,
Que vous succomberiez vous-même sous vos coups,
Et que vostre vangeance éclateroit sur vous.

BELUS.

Laissez, laissez sur moy retomber ma vangeance,

Madame & consentez à leur juste alliance,
N'y mettez point d'obstacle.

THISBE'.

Ah ! je mettray, Seigneur,
Des obstacles pour vous, pour moy, pour vostre honneur,
Et j'ay trop de raisons de craindre que la Reine
Pour regner seule icy, ne nous livre à sa haine;
Vous sçavez sa fureur & son emportement,
Et que ne fait-on point, Seigneur pour un Amant?
Vous en estes témoin, vous l'avez veu vous-même,
Il vous en a coûté presque le Diadême;
Vostre vie exposée en ce dernier combat.....

BELUS.

Il faut donc l'immoler au repos de l'Etat,
Cet Amant trop heureux qui menace ma vie.

THISBE'.

Ah ! Seigneur, étoufez cette funeste envie.

BELUS.

Madame, vous l'aimez, vostre cœur s'est trahy,
Je vous aime, & je suis malheureux & hay:
Tout criminel qu'il est, vous excusez son crime;
Quand je dois l'immoler, je deviens sa Victime;
Mais son sort & le mien va dépendre de vous,
Si vous craignez pour luy l'éclat de mon couroux;
Sa vie est en vos mains, & je vous l'abandonne,
Je hazarde pour vous la mienne, & la Couronne;
Un mot de vostre bouche en fera le destin,
Pour sa teste il me faut promettre vostre main.
A cet unique prix je fais grace à Pirame,
Je vous donne ce jour pour y penser, Madame,
Songez que vostre amour luy peut estre fatal,
Songez qu'il vous trahit, & qu'il est mon Rival.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

ISmene, il faut mourir, & l'heure en est venuë,
Belus, la Reine, Arsace, & mon amour me tuë;
Tu sçauras, cher Amant, combien tu m'estois cher,
Je vais percer ce cœur qu'on te veut arracher;
Ouy, je mourray, Pirame, & je mourray fidelle,
Du plus parfait amour je seray le modelle,
Et nous serons peut-estre un exemple fameux
Des plus tendres Amans & des plus malheureux:
Mais si je meurs, Ismene, empêche que Pirame
Ne me suive, & ne coupe une si belle trame.
Cette pensée helas! me fait trembler d'éfroy.
Je vais mourir pour luy, fais-le vivre pour moy;
Dis-luy, pour détourner cette fatale envie,
Que j'eus mille raisons de sortir de la vie,
Que Belus me pressoit de luy donner la main,
Que c'estoit luy porter un poignard dans le sein,
Qu'Amestris redoubloit mes mortelles allarmes,
Qu'un peu de sang versé m'épargne bien des larmes,
Que toûjours son amour se souvienne de moy,
Qu'il vive, & s'il se peut, qu'il me garde sa foy.

ISMENE.

Quel funeste penser vous accable, Madame?
Les Dieux auront pitié de vous & de Pirame,
Et vous ne serez pas toûjours si malheureux....
Mais qu'aperçois-je? ô Ciel! Pirame dans ces lieux!

SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

THISBE'.

AH ! Seigneur, se peut-il qu'enfin je vous revoye ?

PIRAME.

Madame, suspendez l'éclat de vostre joye ?
Je suis libre, il est vray, par les soins de Licas,
Il a gagné du Fort les Chefs & les Soldats,
J'en sors, Madame, il faut marquer vôtre tendresse,
Il faut fuir à cette heure avec moy ; le temps presse,
Tout flâte ce dessein ; malgré l'obscurité,
La Lune cette nuit nous offre sa clarté ;
Pour ménager Belus avec plus de conduite.
Ismene en demeurant, peut cacher nôtre fuite.
Les superbes Jardins que fit Sémiramis,
Ne sont point investis du Camp des Ennemis ;
Rangez prés de l'Eufrate, ils assiegent la Ville,
Par ces lieux écartez l'issuë en est facile ;
Ainsi nous pouvons fuir & gagner la Forest,
Et Licas va nous suivre, & nous tenir tout prest ;
Au Tombeau de Ninus il doit bien-tost se rendre,
Proche de la Fontaine où nous devons l'attendre.
Hé bien, partirons-nous, Madame, de ces lieux ?
Mais quoy ? je vois tomber des larmes de vos yeux ;
Pourquoy tant de soûpirs, Madame ? & que veut dire....

THISBE'.

Ah ! Seigneur, aprenez pourquoy mon cœur soûpire,
Quoy ? fuirois-je avec vous, seule, & pendant la nuit?
Pour ma gloire, Seigneur, ah ! quel funeste bruit !

Soüillerois-je mon nom d'une tache si noire ?
Prince, si vous m'aimez, ayez soin de ma gloire.

PIRAME.

A la fuite, sans vous pourois-je consentir ?
Quoy ? Madame, sans vous ?

THISBE'.

Oüy, Prince, il faut partir,
Il faut partir sans moy, sans cette Infortunée,
Qui fait tout le malheur de vostre destinée.
Je fuirois avec vous, si j'en croyois mon cœur,
Je vous suivrois par tout ; mais ma gloire ; Seigneur,
Retraçant à mes yeux la noirceur de l'envie,
Ne luy veut point donner de prise sur ma vie.
Si vous m'aimez, Pirame, ah ! sortez de ce lieu,
Epargnez à mon cœur ce douloureux adieu,
De mes sens desolez vous redoublez la peine,
Fuyez....Mais n'allez pas vers le Camp de la Reine.

PIRAME.

Partirois-je sans vous ? resteriez-vous sans moy ?
Vous abandonnerois-je aux tendresses d'un Roy ?
Vous laisserois-je en proye aux fureurs d'une Reine
Egalement Victime ou d'amour, ou de haine ?
Et que sçais-je, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne seriez pas la Victime d'Amour ?
Epargnez à mes sens cette funeste image,
Epargnez des transports de douleur & de rage,
Et sans nous attendrir en soûpirs superflus,
Fuyons, fuyons ensemble & la Reine, & Belus.
Vous craignez (dites-vous) quelques traits de l'envie,
Et ne craignez-vous rien, cruelle, pour ma vie ?
Un sentiment de gloire étoufant vostre amour,
S'il vous coûte des pleurs, me va coûter le jour.
Encore un coup songez que ma mort est certaine ;
Si vous ne me suivez, je rentre dans ma chaîne,

Je me livre à Belus, & je cours au trépas.
Ah Dieux ! si vous m'aimiez....

THISBE.

Je ne vous aime pas,
Ingrat ? de mon amour pouriez-vous estre en doute ?
Et vous voyez si bien les larmes qu'il me coûte :
Mais sur tant de foiblesse enfin fermez les yeux,
Prince, je vais rentrer, sortez au nom des Dieux.
Adieu, Pirame, adieu ...Mais je demeure encore,
Je ne puis m'arracher d'un Amant que j'adore :
Pour la derniere fois adieu, Prince..... Ah cruel !
Que ne m'épargnez-vous cet adieu si mortel ?
Pour vous je tremble, helas ! que d'éfroy ! que d'allarmes !
Quel plaisir prenez-vous à voir couler mes larmes ?
Cher Prince, fuyez donc, qu'un genereux effort....

PIRAME.

Cruelle, je le voy, vous demandez ma mort,
Peut-estre que Belus.... Ah ! penser trop funeste !
Mais, Madame, ma mort vous dira mieux le reste.

THISBE.

Ah ! Seigneur, étoufez ce sentiment jaloux ;
Non, je crains de traîner mon malheur avec vous,
Je ne sçay quelle horreur me retient & me glace ;
Pirame, au nom des Dieux, soufrez que je vous chasse.
Un mouvement secret m'arreste dans ces lieux,
Il n'en faut point douter, c'est un ordre des Dieux ;
Si je fuis avec vous. qu'en devons-nous attendre ?
Les Gardes de Belus viendront pour nous reprendre ;
Je vous verray tout seul contre tant de soldats
Tomber percé de coups, peut-estre entre mes bras ;
A vos regards mourans, je m'ofriray mourante.
Quel spectacle, Seigneur, hélas ! pour une Amante !

PIRAME.

Non, la mort à mes yeux n'a rien de si fatal,
Que de vous voir en proye à l'amour d'un Rival.
Il n'est point à mes yeux de si grande infortune,
Je souffre mille morts pour en éviter une,
Pour moy vous la craignez, & vos tristes adieux
Sçauront me la donner, & peut-estre à vos yeux;
Un moment diferé rend ma perte assurée,
Vous la voyez, cruelle, & vous l'avez jurée.
Si quelqu'un me surprend icy, je suis perdu,
Vous vous repentirez d'avoir trop attendu,
Il ne sera plus temps, je mourray......

THISBE'.

Quelle peine?
Hé bien, Seigneur, allons où le sort nous entraîne.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BELUS, HIRCUS.

HIRCUS.

ENfin, Seigneur, les Dieux sont déclarez pour vous,
La Reine est arrestée, Arcas percé de coups,
Son Party cette nuit est défait par le vostre,
Nos Chefs ont fait merveille à l'envy l'un de l'autre;
Mais le profond respect que l'on doit à son rang,
Leur a fait épargner en elle vostre sang:
Arsace s'est sauvé dans la Forest prochaine,
On le poursuit, nos Chefs vous ameinent la Reine,
Elle est dans Babylone, elle veut vous parler,
Et tout ce grand revers a peine à l'ébranler:
Mais, Seigneur, dans le bien que le Ciel vous envoye,
Pourquoy vous refuser à la publique joye?
Et ce sombre chagrin qui nous paroît.....

BELUS.

Hélas !
Ma gloire est satisfaite, mon cœur ne l'est pas.
Je sens je ne sçay quoy dans l'ame qui me gesne,
Vous, Garde, approchez, allez trouver la Reine,
Et lorsque vous l'aurez conduite jusqu'icy,
Faites sortir Pirame, & l'amenez aussi.
Je veux luy reprocher sa flâme criminelle,
Devant la Reine il faut.... Mais s'il estoit fidele,
Hircus ? Si pour Thisbé.... Cependant aujourd'huy
Puisque la Reine même a combatu pour luy,
Il faut bien qu'avec elle il soit d'intelligence.

HIRCUS.

Quand la Reine, Seigneur, courût pour sa défence,
Qu'elle chargea les miens lorsque je l'arrestois,
Je l'observois toûjours, moy seul je le tenois;
Cependant dans l'instant que la Reine elle-même
Combatist, & fist voir une tendresse extrême,
Il ne répondit point à de si beaux transports,
Pour se sauver luy-même il ne fit point d'efforts;
Au contraire il la vit avec un œil farouche,
Le nom de la Princesse échapa de sa bouche,
Et poussant des soûpirs qu'il ne pût retenir,
(Chere Thisbé, dit-il, que vas-tu devenir ?)
Je l'entraîne, il ne fit aucune resistance,
Il demeura toûjours dans un triste silence,
Dans ses yeux éclatoit une tendre douleur,
Et du reste il estoit stupide à son malheur.
Aprés cela, Seigneur, pouvez-vous estre en peine
S'il trahit la Princesse, ou s'il aime la Reine ?

BELUS.

Ah ! Dieux, que m'aprens-tu par ce cruel recit ?
Trop fidele à Thisbé, c'est moy seul qu'il trahit.

Hélas quand de mes feux je me rendois le maistre,
Qu'un Billet outrageant le fit passer pour traître,
Que l'amour de la Reine apuya nostre erreur,
Je crus Thisbé trompée en consultant mon cœur:
Pour Pirame ayant veu les efforts de la Reine,
Cette marque d'amour sçeut désarmer ma haine,
Et sans envisager la mort où je courois,
Mon cœur estoit charmé du peril où j'estois:
Mais en fin quand je voy ma vie en assurance,
Si la Reine est trahie, hélas! plus d'esperance.
Que la gloire & l'amour dans mes desirs errans
Font sentir à mon cœur de transports differens!
La doûleur de Thisbé semble augmenter ses charmes,
Quand je voy ses beaux yeux baignez de tât de larmes,
Une tendre pitié presse & saisit mon cœur,
Je veux de mon amour devenir le vainqueur,
Et quand cette pitié rend mon ame abatuë,
Cette pitié devient un amour qui me tuë,
La Princesse & Pirame en sont plus malheureux,
Et je me trouve encore plus infortuné qu'eux.
Mais il faut m'éclaircir du doute qui me presse;
Ouy, tout-à-l'heure, Hircus, allez chez la Princesse,
Qu'on la fasse venir avec son Amant.
Voicy la Reine, allez: revenez promptement.

SCENE II.

AMESTRIS, BARSINE, BELUS, Suite de Gardes.

AMESTRIS.

TU triomphes, Belus, & les Dieux m'ont trahie ;
Tu m'arrache le Sceptre, & me laisse la vie ;
Acheve, Fils ingrat, & devenant mon Roy,
Viens me ravir le jour que tu reçeus de moy.
Tu sçais que pour la mort je n'eus jamais de crainte ;
Qui la brava cent fois, en méprise l'atteinte ;
D'un visage serain je l'attens constamment,
Mais n'attens point de moy d'indigne abaissement,
Pour réparer ma honte, & pour finir ma peine,
Je veux mourir, Belus, & veux mourir en Reine ;
Car aprens aujourd'huy, perdant ce que je perds,
Que l'on doit dans sa chûte étonner l'Univers :
Que le Trône est placé dans un lieu si sublime,
Qu'a ses pieds le destin ne fait voir qu'un abîme.
Viens, de tes propres mains, viens m'y précipiter,
Et couvert de mon sang, hastes-toy d'y monter.

BELUS.

Madame, loin d'avoir cette funeste envie,
Je respecte ce sang qui m'a donné la vie :
Ecoutez un peu moins une aveugle fureur,
Qui va jusqu'à l'excés aigrir vostre douleur.
Vous m'avez voulu perdre, & pour vous satisfaire,
Vous aviez oublié que vous estiez ma mere ;

Mais

Mais dans le triste état où le sort vous a mis,
Je veux me souvenir que je suis vostre Fils.
Vous rendant les respects qu'exige la nature,
Je fais ce que je dois. Si vostre cœur murmure
De me voir dans les mains le sceptre que je tiens,
La Nature a ses droits, & le Trône a les siens.
Je m'y place, Madame, & moy seul y dois estre,
Il faut que l'Univers connoisse en moy son Maistre.
Je ne veux plus languir dans les bras du repos,
Mais marcher comme vous sur les pas des Héros.
Si vous en murmurez, plaignez-vous de vous-mesme,
Je sçauray comme vous porter le Diadéme,
Confier à mon bras l'honneur de mes desseins,
Estre seul mon Ministre, & regner par mes mains.

AMESTRIS.

Quoy? tu veux regner seul? & ta fierté me brave?
Prétens-tu de ta Mere avoir fait ton esclave?
Etalant à mes yeux d'ambitieux projets,
Déja tu me confonds avecque tes sujets,
Fay plus, car il te faut une double Victime,
Il faut que ta grandeur te coûte plus d'un crime,
Pirame est déja mort. J'avois seule attenté
Pour conserver mes droits avec ma liberté;
Mais enfin, donne-moy le destin de Pirame,
Il estoit innocent.....

BELUS.

Non, non, il vit Madame,
A Thisbé je voudrois qu'il eût manqué de foy,
Et qu'il eût avec vous conspiré contre moy;
Devenu son Rival, ou plûtost sa Victime,
Je crains son innocence, & souhaite son crime;
Et pour vous dire, helas! ce que mon cœur ressent,
Peut-estre à mon égard est-il trop innocent.

SCENE III.

UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE, Suite de Gardes.

GARDE.

AH! Seigneur, cette nuit Pirame a pris la fuite,
Il a trompé sa Garde, ou Licas l'a séduite.
Pour le suivre, il estoit déja prest à partir,
Mais, Seigneur, nous l'avons empêché de sortir.

SCENE IV.

HIRCUS, UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE.

HIRCUS.

JE viens vous avertir, Seigneur, que la Princesse
N'est plus dans le Palais.

BELUS.

Qu'on la cherche sans cesse.

HIRCUS.

Je l'ay cherchée en vain dans son Apartement.

BELUS.

Elle aura fuy sans doute avec son Amant:
Je l'avois pressenty; tout est perdu, Madame,
Courez aprés Thisbé, qu'on reprenne Pirame.

HIRCUS.

Pour courir aprés eux, mes ordres sont donnez,
Et de tous les costez des Soldats destinez....

BELUS.

Faites venir Licas, il nous dira le traître,
En quels lieux auront fuy la Princesse & son Maître.
Pirame vous trahit, Madame, à mon malheur,
Il n'en veut point au Trône, il en veut à mon cœur.

AMESTRIS.

Arreste, c'en est trop, Destin impitoyable!
Voila le dernier coup dont ta fureur m'accable;
Belus, je suis trahie, & ce funeste jour
N'éclaire qu'à ma honte un trop indigne amour.
Ne crois pas cependant qu'une servile flâme
Seule par son ardeur eût embrasé mon ame,
J'avois ma politique, & j'aimois cet Ingrat,
Pour me rendre avec luy Maîtresse de l'Etat:
Je craignois ta fierté, ta faveur, tes intrigues,
Un Epoux m'auroit mise à couvert de tes brigues,
J'en aurois fait ton Maistre; & cette passion
Ne servoit que d'esclave à mon ambition.
Cependant j'en fremis, & je sens ma foiblesse,
Je sens mon triste cœur qui soûpire sans cesse,
J'effaceray sa honte, & je sçauray punir
Ses indignes soûpirs par son dernier soûpir:
Il faut pour rappeller tout l'éclat de ma vie,
Par une illustre mort faire taire l'envie:
Mais du moins, pour le prix du Trône que je perds
Fais poursuivre Pirame au bout de l'Univers:
Dans ma juste douleur, que ma fureur éclate;
Vange-moy d'un Ingrat, vange-toy d'une Ingrate;
Que leurs cœurs arrachez, pour estre réünis,
Vangent par tout leur sang tous nos soûpirs trahis.

SCENE V.

ARSACE, HIRCUS, AMESTRIS, BELUS, BARSINE, Suite de Gardes.

HIRCUS.

Seigneur, Arsace est pris, on l'ameine.

ARSACE *à Amestris.*

Ah! Madame,
J'ay tout perdu pour vous, quand j'ay perdu Pirame.
à Belus, Seigneur, vangez un Fils sur un Pere inhumain;
De qui l'aveugle orgueil vient d'estre l'assassin;
Mon bras m'eût épargné ce recit trop funeste,
Mais enfin l'on m'a pris... mes pleurs disent le reste;
Contre moy seul, Seigneur, armez vostre courroux.

BELUS.

Parlez plus clairement, Arsace, expliquez-vous,
Nous sçavons que Licas avoit tramé sa fuite.

ARSACE.

Hé bien, apprenez-en la déplorable suite.
La Princesse & Pirame à peine estoient venus
Dans la Forest prochaine au Tombeau de Ninus;
Ils attendoient Licas, Licas alloit s'y rendre,
Quand il fut arresté: Mon Fils las de l'attendre,
Fait demeurer Thisbé, sort, & fust quelque temps
Au bord de la Forest à compter les momens.
Moy, dans ce temps, Seigneur, dans l'horreur qui me guide,
Nostre Party défait, je pousse à toute bride.

Du costé de ce Bois, où je trouve mon Fils.
Si tost qu'il m'aperçoit, il s'en fuit, je le suis,
Il perce la Forest, je le joins, je le presse,
Il me dit qu'il venoit de quitter la Princesse,
Mais ne la trouvant plus, il la cherche en tremblant,
Et rencontre à ses pieds son Voile tout sanglant;
Nous voyons de Thisbé quelques traces formées,
Et celles d'un Lion sur ces pas imprimées,
L'herbe teinte de sang, ce Voile déchiré:
Pirame alors demeure interdit, égaré,
Un long fremissement le saisit & le glace,
De ce Lion encore examinant la trace,
Il la suit, la démesle, & voit de tous costez
Des morceaux de ce Voile épars, ensanglantez.
Ah! Seigneur (me dit-il) Thisbé meurt, puis-je vivre?
C'est moy qui l'ay pressée & forcée à me suivre,
Ah! sans doute un Lion approchant de cette eau
A surpris ma Princesse, & j'en suis le Boureau.
Viens cruel (disoit-il) pour m'ouvrir tes entrailles,
De Thisbé donne-moy les mêmes funerailles,
Je suis le criminel qu'il faloit déchirer,
Et du moins par pitié reviens me devorer;
Mais non, ce n'est point toy, c'est moy seul qui la tuë.
A ces mots d'un poignard il se perce à ma veuë,
Je me jette sur luy, j'arrache ce poignard,
J'arreste en vain son sang, Dieux! il estoit trop tard:
Il tombe, il voit ce coup qui n'a rien qui l'éfraye,
Et de ses propres mains il agrandit sa playe,
Et malgré mes efforts s'ouvrant ainsi le flanc....
Mais, Seigneur, pardonnez ces larmes à mon sang.

AMESTRIS.

Qu'ay-je fait? que d'horreurs où mon ame est plongée!
Pirame est mort, ah Ciel! vous m'avez trop vangée.

Elle sort.

BELUS.

Il fait signe à ses Gardes de la suivre.

Et la Princesse, Arsace ?

ARSACE.

Ah ! triste souvenir !
Dans ces instans, je vis la Princesse venir ;
Me prenant pour Pirame, elle me dit hors d'haleine,
Qu'un Lion plein de sang venant vers la Fontaine,
L'avoit fait fuir, qu'enfin son Voile estoit tombé ;
Mais, Seigneur, concevez ce que devint Thisbé,
Concevez (s'il se peut) son horreur imprévëuë,
Quand mon Fils estant prest d'expirer à sa veuë,
La reconnût encore, & luy tendant les bras,
Sembla, pour luy parler, retarder son trépas,
Et luy dit son erreur d'une voix languissante,
Alors je vis tomber Thisbé pasle, mourante,
Et ne pûs discerner en cet affreux instant
Qui de nous trois estoit le vif, ou le mourant :
Nos soûpirs seuls marquoient quelque reste de vie ;
Je crûs que la Princesse estoit évanoüie,
Moy j'estois immobile : Helas dans ce moment
Thisbé voit le fer teint du sang de son Amant,
Soudain elle s'en perce, & prenant la parole,
Arreste encore un peu ton ame qui s'envole,
Cher Prince (a-t'elle dit) vois mon sang répandu.
A ces funestes mots, je me tourne éperdu,
Je luy saisis le bras, mais son sang qui boüillonne
Rejaillit sur Pirame, il le voit, en frissonne,
Et ranimant encore un regard presque éteint,
Par ce regard mourant il l'accuse, & se plaint ;
Il veut parler, murmure, & n'acheve qu'à peine
Un reproche confus, lorsque la mort l'entraîne ;
Thisbé le suit de prés, un soûpir douloureux
Avance son trépas & les unit tous deux ;

Et voyant expirer mon Fils & la Princesse,
La pitié malgré moy fait naître une tendresse,
Jusqu'alors inconnuë à mon barbare cœur,
Et qui vange Thisbé de son Persécuteur:
Ouy, Seigneur, tout remply de ma douleur amere,
Quand il n'en est plus temps, je sens que je suis Pere,
Leur image sanglante à toute heure me suit,
Je n'ay que de l'horreur pour le jour qui me luit,
Mes pleurs vous font assez connoître mon envie,
Hé de grace, Seigneur, qu'on m'arrache la vie,
C'est la seule faveur que demande à genoux
Un Pere infortuné criminel envers vous,
Aux Dieux, à la Nature, à vous, rendez justice,
Et pour vanger le Fils, que le Pere périsse;
Je l'aurois déja fait, Seigneur, mais vos Soldats
Ont eû la cruauté de m'arrester le bras.

BELUS.

Quand je pleure Thisbé, je plains vostre infortune;
Arsace, & nous, faisons une perte commune,
Mon amour de ce crime a commis la moitié,
Et je sens moins pour vous d'aigreur que de pitié.

SCENE DERNIERE.

HIRCUS, BELUS, ARSACE, Suite de Gardes.

HIRCUS.

AH! Seigneur, aprenez une étrange avanture
Qui touche également l'Amour & la Nature.
On portoit au Palais les corps des deux Amans,
Babylone éclatoit toute en gemissemens,

La Reine a rencontré cet objet à sa veuë,
Vos Gardes par respect ne l'ont point retenuë,
Elle approche, elle voit leurs corps ensanglantez
Dans l'horreur de la mort conserver leurs beautez,
Une tranquile paix marquoit sur son visage
Les traces de l'amour plûtost que de la rage,
Et sans avoir cet air pasle, afreux de la mort,
Tous morts ils paroissoient satisfaits de leur sort.
La Reine à ce spectacle a répandu des larmes,
Et prenant la parole, elle a plaint tant de charmes:
Helas! (a-t-elle dit Amans infortunez
Je vous ay par ma flâme à la mort entraînez,
Mais j'iray vous rejoindre en vos demeures sombres
Et je feray ma paix avec vos cheres Ombres:
N'attendez plus de moy de soûpirs, ny de pleurs,
Je répandray du sang pour vanger vos malheurs,
Oüy c'est icy qu'il faut montrer toute mon àme
Et qu'un bras de Héros punisse un cœur de femme.
A ces mots d'un poignard caché pour ce dessein,
Qu'elle a voulu porter devant nous dans son sein,
J'ay rompu, grace aux Dieux, & la force & l'ateinte,
Mais, Seigneur, sa douleur nous donne de la crainte.

BELUS.

Malgré son desespoir, allons la secourir,
Elle est ma Mere, il faut l'empescher de mourir.

ARSACE.

O Ciel! ne laisse pas mon audace impunie:
Si Belus par pitié veut épargner ma vie,
Que ta foudre me soit favorable aujourd'huy,
Et soit moins pitoyable, ou plus juste que luy.

FIN.

TAMERLAN

TAMERLAN,

OU LA MORT DE BAJAZET,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TAMERLAN, Empereur des Tartares.

BAJAZET, Empereur des Turcs.

ASTE'RIE, Fille de Bajazet.

ANDRONIC, Prince Grec, refugié à la Cour de Tamerlan.

LEON, Confident d'Andronic.

TAMUR, Capitaine des Gardes de Tamerlan.

ZAIDE, Confidente d'Asterie.

SUITE DE GARDES.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan.



TAMERLAN, OU LA MORT DE BAJAZET, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.



ENfin, Leon, tu vois cette grande Journée
Qui doit de Tamerlan éclairer l'hymenée ;
La Princesse Araxide est l'objet de ses vœux,
Elle arrive en ce Camp, & couronne ses feux :
Ce superbe Vainqueur, déja l'éfroy du Monde,
Unit à ses Etats celuy de Trebizonde ;
Araxide en hérite, & va faire trembler
Tant de Rois ses voisins qui vouloient l'accabler.

Auroit-on crû qu'un cœur si fier & si sauvage,
Qui n'avoit respiré que sang & que carnage,
Pour un second hymen soûpirât en ce jour,
Et voulût tout entier se livrer à l'Amour?
Mais l'amour a rendu Tamerlan plus traitable;
Sur Bajazet il jette un regard pitoyable,
Et son cœur moins farouche oubliant sa fierté,
Il le laisse joüir de quelque liberté.
De pressantes raisons sçauront bien-tost t'apprendre
Le secret interest que mon cœur y doit prendre:
Mais instruy-moy, Leon, que font les Bizantins?
Sont-ils toûjours en bute aux fureurs des Destins?
Et nos Grecs revoltez, lassez de leurs miseres,
Verront-ils Andronic au Trône de ses Peres?
Tu m'apreus que mon frere en est abandonné,
Et tu crois que dans peu j'y seray couronné.

LEON.

Je l'espere, Seigneur, la superbe Byzance,
Aprés tant de fureurs, rentre en l'obéïssance:
La prise de Sebaste & tant d'autres combats,
Où Tamerlan vainqueur employa vostre bras,
Et Bajazet captif, & l'Europe allarmée,
La font trembler au bruit de vostre renommée.
Nos Grecs ont députe: Phocas & Leontin
De l'Empire à ses pieds ont soûmis le destin,
Et par ce coup d'Etat prévenant la tempeste,
Esperent par sa main couronner vostre teste.

ANDRONIC.

Ouy, j'espere & je crains; tu connois l'Empereur,
Sa liberalité repond à son grand cœur,
D'une main il attaque & prend une Couronne,
Et de l'autre souvent il la rend, ou la donne;
Dans cet offre Byzance a pris le bon party.
Mais que le cœur des Grecs, Leon, s'est démenty!

Ces Héros autrefois Arbitres de la Terre,
Qui portoient en tous lieux la terreur & la guerre,
Qui devoient commander un jour à l'Univers,
Succombent sous le joug, & reçoivent des fers;
A nostre honte ils sont le joüet des Barbares,
La proye & le butin des Turcs & Tartares;
Et cet Empire enfin si beau, si florissant,
Tombe par ce débris sans force, & languissant.
Tu sçais qu'aprés la mort de l'Empereur mon Pere,
Bajazet apuya le Party de mon Frere;
J'imploray le secours du bras de Tamerlan,
Implacable Ennemy du Monarque Otoman;
Avec deux de ses Fils j'exercé mon courage,
Nous fismes de la guerre un noble aprentissage,
Avec eux j'esperé de vaincre Bajazet,
Et ma funeste main leur servit en effet.
Helas! pour mon malheur j'en partagé la gloire;
Mais j'ay besoin encore de plus d'une victoire,
Je laisse à Tamerlan le soin de ma grandeur,
Un interest plus cher occupe tout mon cœur,
Et je sens dans le trouble où ce cœur s'abandonne,
Que pour le rendre heureux, c'est peu qu'une Couronne.

LEON.

Je vous entens, Seigneur, ce cœur si genereux,
Qui n'aimoit que la gloire est peut-estre amoureux.

ANDRONIC.

Je l'avoüe, il est vray, je ne l'ay que trop tendre,
La Gloire m'a parlé, l'Amour s'est fait entendre,
Et les suivant tous deux, j'ay donné tour-à-tour
Tout mon sang à la Gloire, & mon cœur à l'Amour.
Le Camp de Pruze a veu mes premieres allarmes,
J'y répandis du sang, & j'y versé des larmes;

Mon bras fut l'instrument des maux que j'ay soufers,
Ce jour me vid donner & recevoir des fers;
Et si j'en accablé cette illustre Famille,
Bajazet fut vangé par les yeux de sa fille.
Ouy, dans le mesme instant que plein de ma fureur
Mon cœur ne respiroit que carnage & qu'horreur,
Que sortant tout sanglant des bras de la Victoire,
Je croyois arriver au comble de la Gloire,
Un coup d'œil m'arresta, je me sentis charmé,
Ce cœur victorieux fut vaincu, désarmé,
Et vid sa liberté tremblante & fugitive,
S'enchaîner & se perdre aux pieds de ma Captive.
Enfin j'en fus aimé; que de soûpirs, de soins?
Dont l'Amour & nous seuls ont esté les témoins!
Que d'ennuy, de contrainte, & que de violence
Ont serré les doux nœuds de nostre intelligence!
Tu connois Bajazet, outré de son malheur,
Il falloit l'arracher à sa propre fureur:
Cet orgueilleux Captif, qui sçait trop se connoistre,
Tout Esclave qu'il est, bravoit toûjours son Maître,
Et le fier Tamerlan ne pouvant le soufrir,
Cent fois je l'ay vû prest à le faire périr.
Juge de nos douleurs: L'adorable Asterie,
Qui vôyoit que son Pere alloit perdre la vie,
Me venoit toute en pleurs demander du secours;
J'y volois en tremblant, j'en arrestois le cours,
Je tâchois de fléchir la fierté de son Pere,
Et courois du Tartare adoucir la colere.
Voila les embaras & les soins douloureux
Qui sçeurent trop unir deux Amans malheureux.
Nostre ame de nos feux également atteinte,
A noury nostre amour de douleurs & de crainte,
Et la foule des maux que je dois prévenir,
Leon, me fait encor trembler pour l'avenir.

LEON.

Seigneur, pour Bajazet vous n'avez rien à craindre,
Par vos soins du Tartare, il n'a plus à se plaindre;
Sans doute l'Otoman le touche, & son malheur
Fait naître un mouvement de pitié dans son cœur.

ANDRONIC.

Oüy, je vois Tamerlan d'une humeur triste, sombre,
Et quand de son chagrin je tâche à percer l'ombre,
Cette pitié me flate, & j'y crois concevoir
Pour Bajazet & nous quelque rayon d'espoir;
Mais toûjours l'Otoman me paroist plus farouche,
Sa Fille quelquefois & l'arreste & le touche.
Ah! si pour Tamerlan il domptoit sa fierté,
Je pourois ménager entr'eux quelque Traité,
Je pourois quelque jour les réünir ensemble;
Helas! dans ce projet si j'espere, je tremble,
J'y voudrois conserver l'interest de mon cœur;
J'en soûpire, & je crains ma prochaine grandeur.

LEON.

Seigneur, à l'Empereur demandez la Princesse;
Et tandis que son Camp est remply d'allegresse,
Que l'on croit que son cœur va goûter à son tour
Dans un second hymen les douceurs de l'amour,
Que ses Fils sont allez au devant d'Araxide,
Faites que cet hymen de vostre sort décide;
Ménagez Tamerlan, Bajazet trop heureux,
Consentira sans doute à l'honneur de vos feux.

ANDRONIC.

Araxide, il est vray, m'est d'un heureux présage,
Son arrivée au Camp m'est un grand avantage,
Je puis la faire agir auprés de l'Empereur,
C'est de luy que dépend ma vie & mon bonheur.
Bajazet vient, sondons cette ame si hautaine,
Et tâchons d'étoufer les restes de sa haine.
Laisse-nous.

SCENE II.

BAJAZET, ANDRONIC.

BAJAZET.

C'Est à vous sans doute à qui je dois
Ce peu de liberté, Seigneur, où je me vois.
Tamerlan par vos soins a suspendu sa haine,
Et c'est vous, qui brisez la moitié de ma chaîne;
Je m'en flate, & mon cœur seroit au desespoir,
Si c'estoit au Tyran qu'il fallût le devoir.
Croit-il par le retour d'une feinte clémence,
Que j'oublie un moment ma haine & ma vangeance?
S'il pense me fléchir, il se trompe, Seigneur,
Ses afronts sont gravez trop avant dans mon cœur:
D'Ortobule égorgé la trop funeste image
Renouvelle toûjours ma douleur & ma rage,
(Ce cher fils qui parût incapable d'éfroy,
Et qui chargé de fers, luy parla comme moy.)
Je me retrace encore la Sultane expirante,
Astérie à ses pieds éperduë & tremblante;
Cette indigne Prison, où je me vis enfin
La fable & le joüet d'un insolent destin.
Je vois donc un Tyran me couvrir d'infamie,
Que tira du Néant ma fortune ennemie,
Et qui sans le secours de ses grands changemens,
A peine auroit servy d'Esclave aux Otomans.

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, oubliez une vangeance vaine,
Tamerlan peut briser tout-à-fait vostre chaîne;
Il est Maistre, il peut tout, & j'entens à regret....

BAJAZET.

Pour eſtre ſon captif, ſuis-je moins Bajazet?
Ouy, quand il m'ofriroit le Sceptre, la Couronne,
La liberté, le jour, ſa main les empoiſonne;
Il me laiſſe la vie, & peut-eſtre aujourd'huy
Je la perdray, Seigneur, pour n'avoir rien de luy.

ANDRONIC.

Quoy, Seigneur? vôtre cœur à vous même barbare,
Et plus cruel pour vous, que ne fut le Tartare,
Va-t-il nous replonger dans les meſmes douleurs?
Et quand vous pouvez voir la fin de vos malheurs,
Que Tamerlan touché d'une pitié ſincere....

BAJAZET.

Son indigne pitié rallume ma colere;
Mais Tamerlan peut-eſtre en mon funeſte ſort
Envîra quelque jour la gloire de ma mort,
Cette feinte pitié que marque le Tartare,
Aigrit mon deſeſpoir par ſa douleur barbare;
Et lors qu'il voit la mort qui vient à mon ſecours,
Preſte à briſer mes fers, en terminant mes jours,
Sa pitié politique, & ſa fatale envie,
Veulent malgré la mort m'enchaîner à la vie,
Et donner en ſpectacle aux yeux de l'Univers
Un Empereur qui traîne & ſa vie & ſes fers.
Ainſi je ne veux plus d'une vie importune,
Triſte & funeſte objet des coups de la fortune.
J'oſe m'ouvrir à vous; car loin d'eſtre ennemis,
Je vous ay toûjours veu pour moy le cœur d'un Fils,
Seigneur, & j'eus pour vous depuis l'ame d'un Pere,
Mais, le Ciel fit cette ame & trop grande & trop fiere,
Pour ſoufrir plus long-temps les injures du Sort;
Je veux ſortir des fers, ou courir à la mort.
Ce n'eſt point avec vous, Prince, que je dois feindre,
J'ay ſçeu depuis long-temps me taire & me cõtraindre,

Et je n'ay point voulu vous charger d'un secret
Qui pût vous entraîner au sort de Bajazet,
Je sçay que Tamerlan vous chérit, vous apuye,
Je respecte en vous deux l'amitié qui vous lie;
Et pour mes intérests je ne fais point de vœux
Qui tentent la vertu d'un Amy genéreux.
Ainsi, j'ay bien voulu, Prince, vous faire entendre
Que pour ma liberté je vais tout entreprendre;
Mais que tout mon espoir dans un si beau dessein,
Est de mourir au moins les armes à la main.

ANDRONIC.

Ah! que pretendez-vous, Seigneur, qu'allez-vous [faire?
Songez où vous expose un dessein teméraire;
Que vous allez jetter par ce cruel effort
Et vostre Fille & vous dans les bras de la Mort:
Si vous avez pour elle encor quelque tendresse,
Ménageons un accord...

BAJAZET.

Vous sçavez ma foiblesse;
Ne la réveillez point dans mon cœur abatu,
Pour corrompre mon ame, & tenter ma vertu.
Je fuiray, mais sans doute une fuite sanglante
Par une heureuse mort, remplira mon attente;
Et je veux dans l'espoir que mon cœur s'est promis,
Du moins sortir couvert du sang des Ennemis.
Tout est prest, l'heure est prise. Il me reste Astérie,
Je vous la recommande, ayez soin de sa vie,
Pour son intérest seul je vous ouvre mon cœur:
Ouy, pour elle ayez soin d'appaiser l'Empereur,
Je me suis aperçeu qu'elle vous estoit chere;
Que l'Amour soit le sceau du secret de son Pere.
Vous essuyrez ses pleurs, si je meurs aujourd'huy;
Ne l'abandonnez pas, & luy servez d'apuy.
Adieu, Seigneur.

SCENE III.

ANDRONIC.

AH Ciel ! que vient-il de m'aprendre !
Et dans son desespoir que va-t'il entreprendre !
Il faut en détourner l'orgueilleux Bajazet,
Etoufer, s'il se peut, son funeste projet ;
Le Ciel me dictera ce que je dois luy dire.
Mais Tamerlan paroist, je tremble & je soûpire.

SCENE IV.

TAMERLAN, ANDRONIC, TAMUR, Capitaine des Gardes, Suite de Gardes.

TAMERLAN.

PRince, j'ay veu les Grecs, & leurs Ambassadeurs
Ont remis dans mes mains leur Empire & leurs cœurs :
Mais quand pour tout objet on regarde la gloire,
Que l'on combat toûjours pour la seule victoire,
Et qu'on est l'ennemy, la terreur des Tyrans,
L'on n'abuse jamais du droit des Conquerans :
Ce titre spécieux n'a rien qui m'ébloüisse,
Il faut que de ses droits chaque Prince joüisse :

Je vous rends vostre empire, & pour comble d'hon-
Moy-mesme je vous veux declarer Empereur. [neur,
Vous partirez dans peu, vous reverrez Byzance....

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, permettez que ma reconnoissance
Réponde par mon trouble aux bontez que j'attens,
Mais pour les meriter donnez-moy quelque temps,
Soufrez qu'auprés d'un bras qui maîtrise la Terre,
Je m'instruise à loisir du grand art de la Guerre?
Et vous pouvez, Seigneur, me faire un sort plus doux
En ne m'exilant pas si-tost d'auprés de vous.
Soufrez qu'auprés de vous je combate, & j'espere....

TAMERLAN.

J'y consens, & de plus vous m'estes necessaire,
Et je craignois deja que la soif de regner
Avec plaisir de moy ne vous fist éloigner;
Mon cœur qui ne se peut ouvrir avec un autre,
Est charmé de se voir d'accord avec le vostre,
Puisque vous pouvez seul, lors que tout m'est soumis,
Vaincre le plus mortel de tous mes Ennemis.

ANDRONIC.

Quel est cet Ennemy, Seigneur, qui vous irrite?
Le Persan, l'Indien, le Turc, le Moscovite,
Ont trop senty la force & le poids de vos coups.
Cependant quelqu'un d'eux s'arme-t-il contre vous?
Seigneur, si tout mon sang....

TAMERLAN.

Il n'en faut point répandre
De sang, contre un captif qui ne peut se défendre,
Dont l'orgueil cependant veut m'imposer la Loy:
Enfin, c'est Bajazet qu'il faut vaincre pour moy.
Vous seul pouvez fléchir son courage indomptable,
Adoucir sa fierté la rendre plus traitable;
C'est aujourd'huy qu'il faut nous réünir tous deux,

ANDRONIC.

Vous réünir ? Ah Ciel ! c'est l'objet de mes vœux ;
Soufrez qu'à ce dessein, Seigneur, ma joye éclate,
Et quand pour Bajazet vostre pitié me flate,
J'aprenne avec plaisir que sa juste douleur
Ait attendry vostre ame, & touché vostre cœur.

TAMERLAN.

Prince, vous le sçavez, trop jaloux de sa gloire,
Des mains de Bajazet j'enlevé la victoire ;
Mais vous ne sçaviez pas qu'un Ennemy secret
Eût vaincu Tamerlan, & vangé Bajazet.
Bajazet dont le bras a desolé la Terre,
Bajazet qui porta le foudre de la guerre.
Fut terracé luy-mesme, & gemit dans les fers :
J'ay du bruit de sa chûte étonné l'Univers,
Ce foudre cependant fixé dans sa Famille,
A passé de ses mains dans les yeux de sa Fille.

ANDRONIC.

Quoy, Seigneur, vostre cœur en seroit-il épris?

TAMERLAN.

Je l'aime, (avec raison vous en estes surpris ;)
Mon cœur qui de la guerre avoit fait son étude,
N'eut point fait des soûpirs une indigne habitude ;
Il ne connoissoit point ces tendres mouvemens,
Ce trouble, ces transports si connus aux Amans ;
Mais Astérie & vous depuis avez fait naître
Ce trouble & ces transports dont je ne suis plus maî- [tre,
Quand le fier Bajazet insultoit mon couroux,
Vous ameniez sa fille en pleurs à mes genoux ;
Je ne pûs soûtenir l'éclat de tous ses charmes,
J'aperçeus trop de feux au travers de ses larmes,
Et ses yeux si charmans, armez de leur douleur,
Furent conduits par vous pour m'en percer le cœur.

Prince, de mon amour soyez dépositaire,
Préparez-y l'esprit de la Fille & du Pere,
Faites-luy de ma part espérer un Traité
Qui luy rende aujourd'huy sa pleine liberté :
Allez, & luy portez cette grande nouvelle ;
Je veux par cet hymen finir nostre querelle,
Je suis Maître, & pourois l'y contraindre en ce jour ;
Mais, Prince, je ne veux le devoir qu'à l'Amour.

ANDRONIC.

Mais vous souvenez-vous d'une illustre Princesse,
Qui vous aporte un Sceptre avec sa tendresse ?
Araxide, Seigneur, qui malgré tant de Rois
Soûmet un grand Empire & son cœur à vos Loix,
Dans peu vous l'attendez, elle arrive peut-estre ;
Et quand ce changement se fera reconnoistre,
Songez à quel mépris vous allez l'exposer.
Vos refus....

TAMERLAN.

Mon dessein n'est pas de l'épouser,
J'en fais courir le bruit pour donner jalousie
A tous ces petits Rois qui rampent dans l'Asie,
Et qui voulant agir avec moy comme égaux,
Ont osé s'honorer du nom de mes Rivaux.
Je leur veux enlever une si belle proye ;
Que je l'épouse, ou non, qu'importe qu'on le croye ?
Je sçauray de ma main luy choisir un Epous ;
Et si vous m'en croyez, Prince, ce sera vous.

ANDRONIC.

Moy, Seigneur, l'épouser ?

TAMERLAN.

Que pouriez-vous mieux faire ?
Son Frere est mort, d'un Trône elle est seule heritiere ;
Songez-y, vostre cœur en sera satisfait,
Mais sur tout, ménagez l'esprit de Bajazet,

Allez-le voir ; pour moy, j'iray chez Asterie.
J'attens tout de vos soins, Prince, & je m'y confie ;
Et songez en ce jour, si je suis son Epoux,
Que Bysance, Araxide, enfin, tout est à vous.

SCENE V.

ANDRONIC.

IL adore Astêrie, & m'en fait confidence,
Il vient sur son Rival fonder son esperance ;
D'une main il m'éleve & me fait Empereur,
Et de l'autre, il m'accable & me perce le cœur.
Il va voir ma Princesse, & m'envoye à son Pere ;
Il attend tout de moy, lorsqu'il me desespere ;
Et pour comble d'horreur, il m'apprend que ses feux
Sont accrus & nouris par mes soins malheureux.
Trop téméraire Amant, devois-tu pas connoître,
Que pour estre adorée, elle n'a qu'à paroître ?
Pouvois-je à Tamerlan l'amener sans éfroy ?
Et n'a-t-il pas un cœur & des yeux comme moy ?
Dans ce sombre chagrin qui devoroit son ame,
Ne devois-je pas voir quelque éclat de sa flâme ?
Et ses soûpirs, enfin sa funeste pitié,
Ne m'en avoient-ils pas découvert la moitié ?
Mais quoy dans cet instant, que résoudre ? que faire ?
Allons voir Asterie, allons trouver son Pere ;
Dans le goufre & l'horreur des maux que je prévois,
O Ciel ! ferme mes yeux sur tout ce que je vois.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

TU m'aprens que la Cour est pleine d'allegresse,
Que l'heureux Andronic va regner dans la Grece,
Qu'il sera couronné des mains de l'Empereur;
Mais de quel œil voit-il sa nouvelle grandeur?
Quand Tamerlan luy fait un si grand avantage,
Sans doute que la joye éclate en son visage:
Mais bien que pour son cœur le Trône ait des apas,
Dis-moy, quelque chagrin ne s'y mesle-t'il pas?
Ouy, Zaïde, Andronic bien-tost nous abandonne,
Il retourne à Bysance, il court à sa Couronne:
Mais encore, penses-tu qu'il ait la dureté
De nous abandonner avec tranquilité?

ZAIDE.

Il vient de me parler; son desordre, Madame,
M'a fait assez connoître le trouble de son ame;

Il viendra vous trouver, il est triste, inquiet,
Il a veu l'Empereur, & cherche Bajazet.

ASTE'RIE.

Il a veu l'Empereur, & va trouver mon Pere!
Ah! sçais-tu quelle perte en luy nous allons faire?
Auprés de Tamarlan il nous servoit d'apuy;
Nous le perdrons, Zaïde, & peut-estre aujourd'huy:
Un Empire éclatant le rapelle en la Grece,
Il laisse dans les fers une triste Princesse;
Et s'il cherche mon Pere, & s'il vient en ce lieu,
Ce n'est peut-estre, helas! que pour nous dire adieu.
Mais, Zaïde, il est temps que mon secret éclate,
Aprens donc que l'espoir n'a plus rien qui me flate;
Et si Bajazet perd en ce Prince charmant
Un veritable amy, moy j'y pers un Amant.

ZAIDE.

Vous, Madame, un Amant?

ASTE'RIE.

Connois toute mon ame...
Mais quoy, mes tristes yeux t'ont-ils caché ma flâme?
Les soûpirs d'Andronic ont-ils parlé si peu,
Et suis-je la premiere à t'en faire l'aveu?
Je n'osois, il est vray, languissante, abatuë,
T'avoüer sans rougir un amour qui me tuë;
Et croyois qu'Andronic, mes yeux, & ma langueur,
T'auroient apris pour moy le secret de mon cœur.

ZAIDE.

Le respect m'empêchoit d'en percer le mystere,
Madame, & je n'osois....

ASTE'RIE.

Helas! pourquoy le taire,
Quand mon cœur à tes yeux prest à me déceler
A soûpiré cent fois pour te faire parler?

Te faut-il rapeller la fatale journée
Où le Ciel décida de nostre destinée,
Cette afreuse Bataille où le fier Tamerlan
Donna le coup mortel à l'Empire Otoman?
Dans l'horreur du Combat tu pûs voir que ma Mere,
Incertaine du sort de l'Empereur mon Pere,
Voulut sortir, le suivre, ou courir au trépas;
Avec toy j'estois seule, & tombée dans tes bras,
Tremblante, desolée, au comble des miseres,
Lors qu'Andronic défit nos braves Janissaires,
Perça jusqu'à ma Tente, & l'Epée à la main,
S'avança, m'aperçeût, & s'arresta soudain;
Je parus dans tes bras de pleurs toute trempée,
A ce triste spectacle il baissa son Epée,
Et ne trouvant qu'éfroy, qu'horreur de toutes parts;
Quand je tourné sur luy mes timides regards,
(Peut-estre ma douleur eût pour luy quelques charmes)
Je crûs voir ses yeux prests à répandre des larmes;
Il m'aborda d'un air & d'un pas chancelant,
Et ne me rassura luy-mesme qu'en tremblant.

ZAIDE.

Je vis que vostre trouble au sien estoit semblable.

ASTERIE.

Jamais un Ennemy ne parût plus aimable,
En vain je retraçois à mes sens effrayez
Ce Vainqueur tout sanglant, il tomboit à mes pieds,
Zaïde, & bien qu'il fust tout fumant de carnage,
Son repentir estoit dépeint sur son visage.
Te l'avoüray-je enfin? lors que je vis couler
Son sang qu'avec mes pleurs il venoit de mesler,
Que sa main de ce sang me parut toute teinte,
Je me sentis saisir d'une secrette crainte,

Et je vis qu'à travers mon trouble & mon ennuy
Déja mon foible cœur s'intéreſſoit pour luy.

ZAIDE.

Jamais deux Ennemis n'eurent ſi peu de haine,
Il vous traita bien moins en Eſclave qu'en Reine ;
Et depuiss, ſes reſpects, & les ſoins aſſidus,
Qu'auprés de Tamerlan pour vous il a rendus,
Madame, font connoiſtre....

ASTERIE.

Ecoute cette hiſtoire,
Et connois d'Andronic le triomphe & la gloire.
Tu voyois qu'il venoit partager nos douleurs,
D'une main ſecourable il eſſuyoit nos pleurs,
Il tâchoit d'adoucir Tamerlan & mon Pere,
Et ſouvent, pour me voir, il venoit chez ma Mere.
Je ne l'y vid que trop, & je ſentis un jour
Qu'Andronic me voulut déclarer ſon amour :
Mais, helas ! ſon reſpect luy faiſant violence,
Il ſe tut, & mon cœur entendit ſon ſilence ;
Je connus que j'avois partagé ſes liens,
Et les fers de ce Prince adoucirent les miens.
Depuis nos cœurs brûlant d'une pareille flâme,
En ont ſçeu reſſerrer le ſecret dans noſtre ame,
J'ay contraint devant toy mes pleurs & mes ſoûpirs,
Je t'ay caché mes feux ſous d'autres déplaiſirs,
Et n'oſant ſoûpirer du tourment qui me preſſe,
Mes malheurs ont preſté des pleurs à ma tendreſſe.
C'eſt ainſi que mon cœur à l'amour deſtiné,
Se voit de tous les cœurs le plus infortuné ;
Je vais perdre Andronic, ce coup me deſeſpere,
Il quitte ſans chagrin & la Fille & le Pere,
Peut-eſtre avec plaiſir il part ce meſme jour,
Et je demeureray ſeule avec mon amour.

ZAIDE.

Tamerlan vient icy, songez à vous, Madame,
Et cachez le desordre où se trouve vostre ame.

SCENE II.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE,
Suite de Tamerlan.

TAMERLAN.

MAdame, il n'est plus temps de cacher un secret
Qui doit faire le sort de vous, de Bajazet,
D'Andronic, de moy-même, & de toute l'Asie:
Vostre Pere verra sa liberté, sa vie,
Dépendre de vous seule, & vous allez enfin,
En décidant de nous terminer son destin.
Ouy, je veux en ce jour étoufer nostre haine,
Finir son esclavage, & briser vôtre chaîne,
Nous réünir ensemble; & pour nous accorder,
Il faut....

ASTE'RIE.

A vos bontez, Seigneur, il faut ceder,
Il faut leur rendre hommage, & vous laisser la gloire
Que vous sçavez par tout remporter la victoire,
Et que seul vous pouviez vous vaincre à vostre tour.

TAMERLAN.

La victoire, Madame, en est dûë à l'Amour,
Luy seul a pû suspendre une juste colere;
Andronic s'est chargé d'aprendre à vôtre Pere....

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, Andronic est-il assez heureux
Pour vous faire approuver....

TAMERLAN.

Il sçait ce que je veux,
Luy-même à Bajazet en doit parler, Madame;
Et tandis que je viens vous découvrir mon ame,
Il le voit à cette heure, & le doit disposer,
Pour mieux vous réünir, à vous faire épouser.

ASTE'RIE.

Qui, Seigneur?

TAMERLAN.

Moy, Madame.

ASTE'RIE *à part.*

Ah Ciel!

TAMERLAN.

Ouy, je vous aime,
Je le dis, je l'avouë, il suffit. Mais vous-même
Aprenez que vos yeux seuls ont eu l'ascendant
Sur la fierté d'un cœur superbe, indépendant.
Je n'avois respiré que le sang & la guerre,
Le nom de Tamerlan faisoit trembler la Terre;
Cependant aujourd'huy desarmé, sans couroux,
Vous voyez Tamerlan soûmis auprés de vous.

ASTE'RIE.

Seigneur, un tel aveu me paroist incroyable;
Qui fait trembler la Terre, a l'ame inébranlable;
Et le grand Tamerlan, l'éfroy de l'Univers,
N'eût jamais le cœur propre à recevoir des fers.
Mais quand il seroit vray que quelques foibles charmes
Toûjours ensevelis sous un torrent de larmes,
Auroient touché vostre ame, hé pourois-je, Seigneur,
Répondre à cet amour qui doit me faire horreur?
Peut-estre j'en dis trop, & devrois me contraindre,
Mais le sang Ottoman, Seigneur, ne sçauroit feindre,

Et pour prix de ce sang que vous fistes couler,
Vous ne voulez mon cœur que pour vous l'immoler;
L'on a vû vostre bras teint du sang de mon frere,
Vous menacez souvent la teste de mon Pere,
La Sultane ma Mere est morte de douleur,
Vous fistes nostre chûte & tout nostre malheur;
Vous nous faites encor gémir sous vostre chaîne,
Et l'amour pouroit-il naître de tant de haine?

TAMERLAN.

Madame, à vos discours & vos yeux irritez,
Je connois la fierté du sang dont vous sortez,
Et je ne voy que trop l'orgueilleux caractere
D'un frere impetueux & d'un barbare Pere,
Qui malgré ma clemence à leur perte obstinez,
M'ont arraché les fers que je leur ay donnez.
Ortobule, il est vray, d'une extréme insolence
S'attira malgré moy les traits de ma vangeance;
Mais, Madame, en ce temps je ne vous voyois pas;
Et n'avois pas vos yeux pour arrester mon bras;
Celle de Bajazet me fust encor plus vive,
Mais vos yeux ont tenu ma vangeance captive,
Et malgré sa fureur & ses emportemens,
Vos larmes ont noyé tous mes ressentimens
Cependant je suis prest à briser vôtre chaîne,
Il est temps que l'amour finisse nostre haine,
Et contre Bajazet mon plus grand ennemy,
N'allez pas réveiller mon couroux endormy.
Madame, vous sçavez qu'il me brave sans cesse,
Et par là voyez mieux l'excez de ma tendresse;
Mais si sa haine encor combattoit mon amour,
S'il refuse sa grace avant la fin du jour,
Quand je fais tout pour luy, s'il n'en fait pas de même,
Je pouray le haïr autant que je vous aime;

Je ne répons de rien, & mon juste couroux
Pouroit...mais c'est à vous d'en prévenir les coups,

ASTERIE,

Seigneur, il faudra voir Andronic & mon Pere;
Et puisqu'à vostre amour le Prince est necessaire,
Il faut sçavoir de luy ce qu'ils ont résolu,
Mon Pere a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Et puisqu'Andronic parle....

TAMEREAN.

Oüy, ce Prince, Madame;
Par son propre interest doit agir pour ma flâme;
Je luy rends son Empire, & pour charmer son cœur,
Je luy donne Araxide.

ASTERIE.

Araxide, Seigneur!
Quoy? Seigneur, la Princesse....

TAMERLAN.

Elle arrive à l'armée,
Madame, elle a dequoy rendre une ame charmée,
Peut-estre que sans vous j'aurois pû l'épouser,
Mais l'amour autrement en a sçeu disposer.
S'il faut qu'à mon dessein son adresse réponde,
J'uniray ses Estats à ceux de Trébizonde;
Araxide en est Reine, & par son propre éclat
Elle unit cent Beautez à cent raisons d'Estat.
Vous seule à nos desseins ne soyez pas contraire,
Parlez avec le Prince, & gagnez vostre Pere;
Pourveu que vostre main soit le prix du Traité,
Je luy laisse la vie avec la liberté.
Je vous laisse y penser, & vous quitte, Madame,
Pour vous donner le temps d'y résoudre vôtre ame.

SCENE III.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

QU'ay-je entendu, Zaïde, & que m'a-t'il apris ?
Quel trouble, quelle horreur, glacent tous mes esprits ?
Pour Tamerlan j'aprens qu'Andrónic s'interesse,
Que mon Amant devient l'apuy de sa tendresse,
Qu'il en parle à mon Pere, & par un coup fatal,
Qu'il est son Confident, & non pas son Rival.
S'il faut qu'à son dessein son adresse réponde,
Il unit ses Etats à ceux de Trebizonde:
Araxide en est Reine, & par raison d'Etat
Il l'épouse.... Ah ! raisons propres pour un Ingrat.
O Ciel ! quel interest & quelle récompense !
Araxide est le prix de cette confidence :
Ouy, je commence à voir l'excés de mon malheur,
Pour deux Trônes sans doute il a vendu son cœur.
Quel revers pour le mien si tendre & si timide !
Je craignois son départ, & non pas Araxide,
Elle arrive bien-tost.... Un Empire éclatant....
Ah ! que n'est-il party, Zaïde en cet instant ?
Mais ne t'a-t'on jamais parlé de la Princesse ?
A-t'elle cet éclat qui surprend, intéresse ?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur,
Pouront-ils d'Andronic me conserver le cœur ?
Les siens sont-ils à craindre ? est-elle jeune, belle ?
Enfin, est-elle propre à faire un Infidele ?

On

ZAIDE.

On a crû l'Empereur charmé de sa beauté,
La vostre cependant a vaincu sa fierté ;
Mais, Madame, Andronic poura mieux vous aprendre.

SCENE IV.

ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

HE' bien, Seigneur, de vous quel destin dois-je attendre ?
Et puisqu'à Tamerlan vous prestez vostre main
Pour me venir porter un poignard dans le sein,
Ma mort avec mon Pere est-elle résoluë ?
J'y souscriray, Seigneur, si vous l'avez concluë.

ANDRONIC.

Quoy ? pouriez-vous penser, Madame.....

ASTE'RIE.

Non, Seigneur ;
Je sçauray de mon sang payer vostre bonheur ;
Pour mon Pere & pour vous ma perte est légitime ;
Prononcez-en l'arrest, j'en seray la Victime,
Victime malheureuse, & qui n'attendoit pas
De la main d'Andronic le coup de son trépas.
Cependant de vos feux l'ame préoccupée ;
Je ne m'attendois pas si-tost d'estre trompée ;
Mon cœur qui nourissoit d'inutiles desirs
Reposoit sur la foy de vos tendres soûpirs ;
Je croyois qu'Andronic dont la perte me touche,
A ce cruel Arrest dust refuser sa bouche ;

Mais puis qu'il en sera doublement couronné,
Deux Trônes valent mieux qu'un cœur infortuné.

ANDRONIC.

Quand je viens vous chercher le desespoir dans l'ame,
Tout plein de ma douleur, dans cét instant, Madame,
Que tout est contre moy, que je n'ay plus que vous,
Vous venez m'accabler de vos soupçons jaloux.
L'Empereur vous adore, & je suis seul à plaindre;
A mes yeux son amour a trop sçeu se dépeindre,
Pour prix de tant de sang que j'ay versé pour luy,
Tamerlan vous épouse, & je meurs aujourd'huy,
Contre un autre Rival au moins dans ma disgrace
J'irois vanger mes feux, punissant son audace,
Je percerois le cœur qui voudroit m'arracher
Celuy de ma Princesse, un cœur qui m'est si cher;
Mais dans ce temps sa main barbare & liberale
S'entend avec son cœur pour m'estre plus fatale,
Et pour fraper le mien du coup le plus mortel,
Me couronne en Victime & m'entraîne à l'Autel.
Mais vous allez vous-mesme aider au sacrifice,
Je vous crains plus que luy, Madame, avec justice,
Vous allez prononcer l'Arrest de mon trépas,
Peut-estre ma vertu n'en murmurera pas;
Mais enfin, il vous faut découvrir ce mystere,
Quand je tremble pour moy, je crains pour vôtre Pere,
Il entreprend, il doit faire un dernier éfort,
Pour fuïr, percer sa Garde, ou courir à la mort.

ASTERIE.

Ciel! quel est son dessein?

ANDRONIC.

Il me l'a dit luy-mesme;
Il va pour se sauver par une audace extréme,
Briser bien-tost sa chaîne, ou se perdre.

ASTERIE.

Ah ! Seigneur,
Etoufons ce projet dont je frémis d'horreur :
Il périroit ; ah Ciel ! mettons tout en usage,
Je feray tout ; sortons pour fléchir son courage,
Courons sans balancer, proposons cet accord....

ANDRONIC.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est l'arrest de ma mort,
Je l'avois pressenty, mais elle est legitime ;
Vous voyez que c'est moy qui suis vostre Victime,
Et je m'estois douté qu'avant la fin du jour
La Nature à mes yeux immoleroit l'Amour.

ASTERIE,

Ah ! Seigneur, voulez-vous que tremblante, éperduë,
Mon Pere tout sanglant se presente à ma veuë ?
Et quand je puis d'un mot luy donner du secours,
Me redonner la vie en assurant ses jours,
Le verray-je égorger à mes yeux ?

ANDRONIC.

Non, Madame,
Je sçay vostre devoir, connoissez mieux mon ame,
Et vos yeux n'auront pas ce spectacle aujourd'huy,
C'est moy qui doit périr & pour vous & pour luy,
Loin de vous détourner de cette juste envie,
C'est moy qui vous y porte aux dépens de ma vie ;
J'ay cherché Bajazet & n'ay pû le trouver :
Hé bien, il faut me perdre, afin de le sauver ;
Allons, sortons, Madame, & prévenons la suite.

ASTERIE.

Mais, Seigneur, si mon Pere alloit prendre la fuite,
Et s'il se déroboit aux mains de l'Empereur ;
Si sans verser de sang il peut....

ANDRONIC.

C'est une erreur,

Madame, il n'en faut point flater nostre esperance.
Craignez de Tamerlan la haine & la vangeance,
Et, s'il se peut, tâchons d'en étoufer l'effet.
Mais Leon vient à nous. As-tu veu Bajazet ?

SCENE V.

LEON, ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE.

LEON.

Je viens d'estre témoin, Seigneur, de sa disgrace,
Jamais un si grand cœur n'a fait voir tant d'audace :
Tout estoit préparé pour la prochaine nuit;
Depuis un mois les Turcs avoient creusé sans bruit
Une mine secrette, où flatant leur attente,
Ils esperoient d'aller percer jusqu'à sa Tente,
L'y prendre, l'enlever, ou mourir avec luy;
Mais on les a trahis & vendus aujourd'huy :
Un Bataillon alors est venu les surprendre,
Bajazet découvert a couru les deffendre,
Il s'est mis à leur teste, & par un noble effort
Il n'a voulu chercher son salut qu'en sa mort;
D'un des siens renversez il prend le Cimeterre,
Et son bras de mourans couvre bien-tost la terre;
Il frape, il perce, il tuë, & son cœur furieux
Cherche en vain une mort qu'il portoit en tous lieux.
Tamerlan à ce bruit est accouru luy-mesme;
Bajazet qui le voit, dans sa fureur extresme,
Par un cry menaçant suivy de coup afreux,
Le brave, & fait tomber les plus audacieux.

Cependant l'Empereur qui connoît son envie,
Commande à ses Soldats qu'on épargne sa vie;
On l'enferme, on le presse, on trompe son dessein,
Son Cimeterre enfin se brise dans sa main,
Le nombre alors l'emporte, il succombe, on l'arreste,
Lassé de tant de Morts, c'est la mort qu'il regrette;
Heureux! s'il avoit sçeu dans ses vœux irritez
Tourner sur luy les coups que son bras a portez.

ASTERIE.

Tout est perdu, Seigneur, je vais trouver mon Pere,
Courez chez l'Empereur, apaisez sa colere,
Dites-luy que je puis...vous m'entendez, Seigneur,
Mais enfin il est temps de calmer sa fureur,
Faisons nostre devoir dans un coup si funeste,
Sortons, & le Destin ordonnera du reste.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ANDRONIC, Gardes.

BAJAZET *en entrant.*



NOn, je n'écoute rien.

ANDRONIC.

Mais, Seigneur, modérez
D'inutils transports....

BAJAZET.

Vous me desesperez,
Cruel, quand vous voyez mon attente trompée;
Vous m'osez cependant refuser vostre Epée.

ANDRONIC.

Oüy, Seigneur, malgré vous j'auray soin de vos jours,
Je veux en respecter & conserver le cours,
Ecoutez un secret que je dois vous aprendre,
Qui peut....

BAJAZET.

Non, c'en est fait, je ne veux rien entendre,

Et je n'écoute plus que la seule raison
Que poura m'inspirer le fer ou le poison;
Vous me les refusez & vostre barbarie
Par un Arrest mortel me condamne à la vie,
Prince, rougissez-en: Et vous Gardes, Soldats,
Ce triste cœur n'a plus le secours de ce bras,
Servez mieux Tamerlan qu'un Amy qui m'accable;
Bajazet dans les fers est-il si redoutable?
L'ordre en est-il donné? frapez, aprochez-vous,
J'enhardiray vos bras, & conduiray vos coups?
Mais quoy? loin de remplir cette juste esperance,
L'Amy, les Ennemis, tout est dans le silence.
Ah Ciel! j'avois tantost les armes à la main,
Et rien ne m'empeschoit de me percer le sein:
Helas! où m'emportoit l'ardeur infructueuse
Que je pouvois me rendre utile & glorieuse,
Pour trop m'abandonner contre mes Ennemis,
Je me suis perdu seul, & je les ay servis,
Je me suis veu trahy deux fois par la Fortune,
Je suis vaincu deux fois, & je ne meurs pas une.
Le Sort m'attache aux fers; & moy dans ce malheur,
Je veux perdre le jour, & tromper sa fureur.

ANDRONIC.

Vous devez étoufer cette funeste envie.
(Gardes, retirez-vous, j'auray soin de sa vie.)

Les Gardes se rtirent.

Vivez, Seigneur, vivez, on va briser vos fers,
Oubliez tous les maux que vous avez souferts,
Aprenez un secret dont l'aveu me déchire,
Je vous avois cherché tantost pour vous le dire,
Mais il est temps encore de vous le déclarer;
Je ne vous l'aprens pas, Seigneur, sans soûpirer,
Je sçay que cet aveu me coûtera la vie,
N'importe, Tamerlan brusle pour Astérie,

Et pourveu que sa main soit le prix du Traité,
Il vous donne la vie avec la liberté,

BAJAZET.

Il aime oit ma Fille !

ANDRONIC.

Ou plûtost il l'adore ;
Il m'a trop découvert le feu qui le dévore ;
Luy-mesme m'accablant de ce secret fatal,
A fait son confident de son propre Rival ;
Malgré mes feux, Seigneur, j'ay contraint mon cou-
Enfermant dans mon cœur une inutile rage ; [rage,
L'image d'Astérie, un reste de vertu,
Vostre interest, le sien, ont pour luy combatu,
La gloire, le devoir, & la reconnoissance,
Ont malgré mon amour enchaîné ma vangeance.
Quel contre-temps ! ô Ciel ! il vient me couronner,
Et ce n'est cependant que pour m'assassiner :
Mais si je n'avois craint, Seigneur, que pour ma vie,
Si je n'avois tremblé pour vous, pour Astérie,
J'aurois en me vangeant sçeu forcer l'avenir
A garder de mon nom l'éternel souvenir.

BAJAZET.

Je rends graces au Ciel, dans le sort qui m'entraîne,
Que l'amour ait presté ce secours à ma haine ;
Je voudrois que ma Fille eût pour luy plus d'apas ;
Ses yeux nous vangeroient au defaut de mon bras.
Que j'ay de son amour une sensible joye !
De mes plus fiers mépris il se verra la proye,
Et du moins si nos jours dépendent d'un Vainqueur,
Elle & moy nous ferons le destin de son cœur,
Par de nouveaux mépris j'aigriray sa vangeance ;
Rejettant sa fortune avec son alliance ;
C'est là que ma fierté de luy peut triompher,
L'amour me sera plus que la flâme & le fer ;

Portons les dans son cœur par les yeux d'Astérie ;
Et quand il m'ofriroit tous les Trônes d'Asie,
Ses Estats & les miens...... reprenez de l'espoir,
C'est le moindre Rival que vous puissiez avoir.

ANDRONIC.

Mais, Seigneur, quand je voy que l'orage s'apreste ;
Et qu'un simple refus vous peut coûter la teste,
Que le tonnerre gronde....

BAJAZET.

Et j'attens saus éfroy,
Qu'il éclate, qu'il tombe, & n'écrase que moy.
Si le fier Tamerlan avoit rompu ma chaîne,
Il faudroit oublier ma vangeance, ma haine ;
Et lors que je ne puis vivre que peu de jours,
Que je sens mes malheurs en abreger le cours,
Ma vertu va me faire un sort digne d'envie,
Je fais trop peu de cas de ce reste de vie,
Et je veux l'immoler pour avoir le plaisir
De braver Tamerlan jusqu'au dernier soûpir.

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur, le voicy, modérez-vous, de grace ;
Calmez......



SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR Capitaine des Gardes, BAJAZET, ANDRONIC, Suite de Tamarlan.

BAJAZET.

HE'bien, viens-tu joüir de ma disgrace ?
As-tu fait immoler ce reste de Soldats
Dont j'avois animé la vangeance & le bras ?
Ce n'estoit pas pour toy d'assez nobles Victimes,
Il faloit dans ma perte ensevelir leurs crimes ;
Il faloit que ton bras alors tournât sur moy
Tous les coups que le mien vouloit porter sur toy ;
J'ay tâché de te joindre, & malgré mon envie
Je n'ay pû. Trois des tiens l'ont payé de leur vie,
Qui recevant mes coups, pour toy-mesme éfrayez,
Sont tombez de ma main tous sanglans à tes pieds.

TAMERLAN.

Je voy qu'un peu trop loin vostre orgueil vous emporte,
Il sied mal dans les fers d'éclater de la sorte,
Et dans ces vains transports d'une aveugle fureur,
Vous parlez en Captif, & j'écoute en Vainqueur ;
Vous étalez icy toute vostre foiblesse,
Oüy cette grandeur d'ame en marque la bassesse,
Et lors qu'en un malheur on sçait trop s'émouvoir,
On fait voir sa vertu moins que son desespoir.
Bajazet, moderez cette rage inutile :
Devant moy reprenez une ame plus tranquille,
Et bien qu'elle paroisse incapable d'éfroy,
Du moins souvenez-vous que vous parlez à moy.

BAJAZET.

Oüy, je parle à Themir dont l'obscure naissance
Doit mettre entre nous deux un peu de difference;
Et le Fils de Sangal, vil Pastre qu'autrefois
Le Destin par caprice arracha de ses Bois,
En doit, dans sa grandeur, reconnoître l'ouvrage;
Voir que de sa bassesse il répara l'outrage,
Et que le sort aveugle enflant sa vanité
Le tira du Néant & de l'obscurité.

TAMERLAN.

Et c'est là ce qui fait tout l'éclat de ma gloire;
Cet éclat est tiré du sein de la Victoire,
Et ce mesme Destin qui te fait murmurer,
Ne m'arrache au Néant que pour t'y faire entrer.
Cette vaste grandeur, cette extrême puissance,
N'est point, si tu le veux, un droit de ma naissance;
Il est beau cependant de mettre aux fers les Rois,
Quand la vertu sur eux nous fait naître des droits;
Mais ce n'est point icy que je dois me défendre,
J'ay pû monter au Trône, & t'en ay fait descendre;
Je suis justifié. Ce Bras victorieux
Sçait annoblir mon sang, mon Pere, & mes Ayeux,
Et quel orgueil enfin que tu fasse paroître,
Bajazet est Esclave, & Tamerlan est Maître.

BAJAZET.

Des Captifs comme moy sçavent mal obeïr,
La fierté de leur sang ne sçait point les trahir,
Et si Thémir luy-mesme oubliant sa Famille,
Tout mon Maître qu'il est soûpiroit pour ma Fille,
Il verroit Bajazet, ce Captif malheureux,
Mépriser son amour, & rebuter ses vœux.

TAMERLAN.

Obéïs avec elle ou pour punir ton crime,
A ses yeux tu seras ma premiere Victime ;
C'est a toy d'y penser.

BAJAZET,

C'est ce que je prétens ;
D'un régard assuré c'est la mort que j'attens.
Déja dans deux combats la fortune cruelle
A conservé ma vie à ta haine immortelle,
Pour servir ta fureur elle a soin de mes jours ;
J'attens de ton amour un fidelle secours :
S'il est vray qu'Astérie ait pour toy quelques charmes,
Contre toy, dans ses yeux j'iray chercher des armes,
Et quand je la refuse à ton Trône, à ta foy,
Je suis malgré mes fers plus Monarque que toy.
Je m'égare, m'emporte, & Bajazet peut-estre
Oublie en ce moment qu'il est devant son Maistre,
Et qu'il doit s'aplaudir qu'un vil chef de brigans,
Thémir, enfin, s'allie au sang des Otomans.
Tu t'émûs, je triomphe, & lis sur ton visage
Mon Arrest, je l'attens.

TAMERLAN.

Il faut punir sa rage,
Tu seras satisfait. Qu'on l'éloigne de moy.

BAJAZET *en sortant.*

Si je meurs, je seray plus satisfait que toy.



SCENE III.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANRONIC.

AH ! Seigneur, modérez ce couroux...:

TAMERLAN.

Il me brave !
Il m'oſe refuſer ſa Fille mon Eſclave !
Oüy, oüy je l'abandonne, & dés ce meſme jour
Je me rends à la haine, & j'étoufe l'amour,
Je répandray ſon ſang pour calmer ſa furie
Bajazet périra meſme aux yeux d'Aſtérie.

ANDRONIC.

Bajazet va périr ! ah ! Seigneur arreſtez,
Et triomphez encor de luy par vos bontez ;
Vous verrez la Princeſſe elle aura trop de charmes,
Voſtre cœur ne poura tenir contre ſes larmes,
Pardonnez à ſon Pere, un Prince malheureux,
Qui ſe voit accablé par un deſtin afreux ;
Ennuyé de ſa honte, & plein de ſa diſgrace,
Et qui ne joüit plus que d'un reſte d'audace.

TAMERLAN.

Et c'eſt ce qui m'outrage ; il eſt devant mes yeux
Toûjours fier, intrépide, & toûjours furieux ;
Il oſe devant moy conſerver ſon audace,
Je le tiens dans mes fers, & c'eſt moy qu'il menace,
Et vous pouvez le plaindre? ah! plaignez mõ malheur,
Je ſuis contraint de voir la fierté de ſon cœur,

Et je trouve en secret son sort digne d'envie,
Il brave Tamerlan, & méprise la vie.
Mais, enfin c'en est fait, oüy, je ne veux songer
Qu'à dompter Bajazet, sa Fille, ou me vanger.
Hé quoy ? ne puis-pas quand son orgueil me brave,
Faire épouser sa Fille à mon dernier Esclave ?
Mais je veux....

ANDRONIC.

Ah !, Seigneur, considerez son rang,
Le sang des Otomans est un illustre sang ;
Songez que la Princesse....

TAMERLAN.

Et qui vous interesse,
Prince, pour Bajazet, ou bien pour la Princesse ?

ANDRONIC.

Vostre gloire, Seigneur.

TAMERLAN.

J'en auray soin sans vous
Et feray ce que veut un trop juste couroux,



SCENE IV.

ASTE'RIE, TAMERLAN, ANDRONIC.

ASTE'RIE.

QUoy? Seigneur, à la mort entraîne-t-on mon Pere;
Et rien ne poura-t-il fléchir vostre colere ?
Je courois l'embrasser, mais enfin vos Soldats
Viennent cruellement m'arracher de ses bras ;
A peine il m'avoit joint, à peine ses caresses
Commençoient d'assurer mes timides tendresses...
Mais quels sombres régards ? ah Ciel ! je m'aperçois
Que j'ay veu Bajazet pour la derniere fois.

TAMERLAN.

Oüy, Madame, il est temps de punir son audace.

ASTERIE.

Ah ! Seigneur, à vos pieds je demande sa grace :
Quoy, Bajazet ? ah Ciel ! mon Pere va mourir,
Soufrez-moy de le joindre, ou de le secourir,
Que sçais-je ? en ce moment peut-estre qu'on le tuë,
Voyez une Princesse à vos pieds éperduë,
Et par pitié du moins frapez de mesmes coups
Son cœur que vous voyez tremblant à vos genoux ;
Vous me flatiez tantost que je vous estois chere,
Peut-on aimer la Fille & condamner le Pere.

TAMERLAN.

Je devrois le punir, & son cœur furieux,
S'il vit encore, en doit rendre grace à vos yeux.
Profitez cependant du trouble de mon ame,
Bajazet va venir, qu'il souscrive à ma flâme,

Portez y vostre cœur aussi bien que le sien,
Jusques-là je pouray vous répondre du mien.
Vous, Prince, demeurez auprés de la Princesse
Pour peindre à Bajazet le péril qui le presse,
J,attendray sa réponse, elle fera son sort,
C'est d'elle que dépend ou sa vie, ou sa mort.

SCENE. V.

ANDRONIC, ASTE'RIE.

ANDRONIC.

VOicy l'afreux instant que nous avions à craindre,
Il faut, il faut parler, & ne plus vous contraindre;
Non, Madame, à ma mort n'ayez point de regret,
Il faut perdre Andronic, & sauver Bajazet,
Vous rendrez sa grande ame & plus douce & plus ten-
Il verra vos soûpirs, ils se feront entendre, [dre,
Vous vous acquiterez de ce triste devoir,
Et vos larmes peut-estre auront trop de pouvoir.

ASTE'RIE.

Seigneur, n'accablez point une ame infortunée,
Mais plaignez seulement sa triste destinée,
Et sans nous attendrir dans de si grands malheurs,
Cachons-nous, s'il se peut, nostre amour & nos pleurs,
A ma douleur, Seigneur, laissez-moy toute entiere,
J'attendray, je verray, je fléchiray mon Pere:
Mais sans nous accabler de soûpirs superflus,
Si vous m'aimez, partez, & ne me voyez plus.

ASTE'RIE.

Je ne vous verrois plus! hé de grace, Madame....

ASTE'RIE.

ASTE'RIE.

Hé du moins par pitié cachez-moy voſtre flâme,
Retirez-vous, Seigneur, Bajazet doit venir,
Pourois-je devant vous, helas! l'entretenir?
Que ſçay-je? ſi l'amour trahiſſoit la Nature:
Il y va de ſa vie.

ANDRONIC.

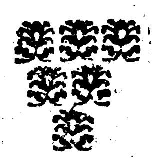
Hé je vous en conjure,
Permettez qu'avec vous je puiſſe encor le voir,
Malgré tout mon amour je feray mon devoir.

ASTE'RIE.

Et j'oubliray le mien, ſi voſtre cœur ſoûpire.
Non, Seigneur, devant vous je ne pourois rien dire,
Andronic avec moy ne doit point ſe trouver,
Vous perdriez mon Pere au lieu de le ſauver,
Mes diſcours prés de vous auroient de foibles armes,
Vous luy déroberiez la moitié de mes larmes,
Je deviendrois müette, ou devant mon Amant,
Helas! je ne pourois parler que foiblement.
On vient, retirez-vous, ſortez.

ANDRONIC.

Adieu, Madame.



SCENE VI.

BAJAZET, ASTE'RIE.

BAJAZET.

MA Fille, il faut montrer la grandeur de ton ame,
On m'envoye à la mort sans doute, & je te vois,
Et te parle aujourd'huy pour la derniere fois.
Mais quoy ? lors que tu dois répondre à ma tendresse,
Tu mesles à ma joye une indigne tristesse,
Et lors que ma vertu cherche à te consoler,
Pour réponse je voy tes pleurs prests à couler.

ASTE'RIE.

Quoy ? d'un air si tranquile, & parmy tant d'allarmes.
Vous étonnerez-vous, Seigneur de voir mes larmes ?
Puis-je avoir comme vous cette intrépidité
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté
Vous y courez, Seigneur, & moy je vous arreste,
C'est moy qui peut défendre une si chere teste,
Je ne soufriray point qu'on vous traîne à la mort,
Je vais, je cours pour vous faire un dernier éfort,
Je sçay le seul secret de vous sauver la vie,
Laissez à Tamerlan épouser Astérie.

BAJAZET.

Epouser Tamerlan, fais un plus noble éfort,
Oüy, perdons-nous plûtost, & courons à la mort ;
Astérie, est-ce ainsi qu'une servile crainte,
Te peut faire subir une indigne contrainte,
Et dans quelque revers qui nous puisse accabler,
Le sang de Bajazet doit-il jamais trembler ;

Ah ! si pour éviter la mort qui me menace,
J'achetois à ce prix & ma vie & ta grace
Que je pusse aujourd'huy jusques-là me trahir,
Quand je l'ordonnerois devrois-tu m'obéïr ?
Ma Fille, soûtient mieux la fierté de ton Pere,
Entens la triste voix d'Ortobule ton Frere,
Qui tout sanglant encore, & tout percé de coups,
Méprise Tamerlan, & brave son couroux :
Regarde ; imite, suy ta Mere la Sultane,
Qui soûtint jusqu'au bout la grandeur Otomane,
Et qui nous donne à tous en ce funeste sort
L'exemple de braver le Tyran & la Mort.
Pour moy, tu le sçais bien, je suis trop las de vivre,
Mon malheureux destin s'obstine à me poursuivre ;
J'avois tenté la fuite, il n'a pû le soufrir,
Enfin j'avois voulu me sauver, ou mourir ;
Il m'a trahy, pour luy ma haine est implacable,
Je ne fais que gémir dans l'horreur qui m'accable ;
La douceur & la paix par un coup si mortel
Ont fait avec mon cœur un divorce éternel ;
Dans ce comble de maux où ce revers me plonge,
Tu vois que le chagrin me devore, me ronge,
Qu'il entretient ma rage, & que dans ma douleur
Je n'attens que la mort pour finir mon malheur ;
Mais je ne puis soufrir qu'un hymen si funeste
M'immole tous tes jours pour le peu qui m'en reste.

ASTERIE.

Mais, Seigneur, songez-vous dans ce fatal instant,
Si nous n'obéïssons, que la mort vous attend ;
Ces Gardes, ces Soldats, cette funeste Escorte,
Helas! qu'attendent-ils rangez à cette Porte ?
Si vous sortez, peut-estre ils fondront tous sur vous,
Et peut-estre à mes yeux vous perceront de coups ;

Je vous verray sanglant dans leurs mains vous débatre,
Par cent coups redoublez ils sçauront vous abatre,
Et cependant, d'un mot je puis les arrester :
Je le prononceray, quoy qu'il puisse coûter,
Et vous ne verrez point l'infidelle Asterie
Par ses cruels refus vous arracher la vie.
J'en tremble? ah! si pour vous vous n'avezpoint d'éfroy,
Ah! Seigneur, ah ! mon Pére, au moins tremblez pour [moy!
Et quand vous périrez par l'ordre du Tartare,
Seray-je moins en proye à sa fureur barbare ;
Sans pouvoir vous ofrir à mon cœur éperdu,
Je demeureray seule, & j'auray tout perdu,
Je demande à vos pieds par toute ma tendresse,
Que pour moy vous ayez un peu plus de foiblesse ;
D'une ame plus tranquile attendez vostre sort,
Ne courez point vous-même audevant de la mort,
Ortobule a péry, j'ay veu mourir ma Mere,
Je voy le mesme bras qui menace mon Pere ?
Mais enfin malgré vous je dois vous secourir,
Ils sont morts, vous vivez, & vous allez mourir.

BAJAZET.

Je vois avec plaisir la grandeur de ton ame,
Elle est digne de moy. Mais l'innocente flâme
D'un Prince... Croyez-moy, ma Fille, & m'entendez,
Vous craignez d'obtenir ce que vous demandez,
Et si je contentois cette funeste envie.....

ASTE'RIE.

Je ne veux obtenir de vous que vostre vie,
Ne vous informez point du trouble de mon cœur,
J'en rougis, mais soufrez que je parte, Seigneur ?
Oüy, je vais de ce pas....

BAJAZET.

Epouser le Tartare,
Immoler Andronic, rendre heureux un Barbare.

ASTE'RIE.

Ah ! ne m'exposez plus au trouble où je me voy,
Vous armez un Amant contre vous, contre moy,
Ne me repetez point ce seul nom qui m'accablo,
Et si j'obéïssois vous en seriez coupable.

BAJAZET.

Ma Fille, obéïssez, je le veux, & je suis.....

ASTE'RIE.

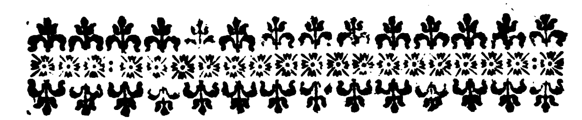
Vous obéïr ? ah Ciel ! non, Seigneur, je ne puis :
Mon Pere, soufrez-moy contre une injuste envie
De vous desobéïr une fois en ma vie ;
Je vous quitte, & je vais vous sauver malgré vous.

BAJAZET. *Elle sort.*

Arrestez, je l'ordonne, & craignez mon couroux.
Gardes, suivez vostre ordre, à la mort je m'apreste,
Et portez au Tyran mes refus & ma teste.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.

QUE dit-on dans le Camp du sort de Bajazet,
Leon? & Tamerlan en est-il satisfait?

LEON.

Sa fortune, Seigneur, vient de changer de face,
Sa Fille à l'Empereur a demandé sa grace,
Elle est venuë en pleurs tomber à ses genoux,
Et ses pleurs du Tartare ont calmé le couroux;
Si-tost qu'elle a paru, son aimable presence
A banny de son cœur la haine & la vangeance,
Mais toûjours Bajazet remply de sa fureur
Refuse avec mépris sa Fille à l'Empereur:
Cependant Tamerlan pour le prix de sa vie
Va malgré luy peut-estre épouser Astérie,
Tout le Camp est surpris d'un si grand changement.

ANDRONIC.

Croiras-tu ce retour l'ouvrage d'un moment,

Leon ? peux-tu penser qu'aimé de ma Princesse,
Elle ait si-tost trahy ma flame & sa tendresse ?
Pour un Pere, il est vray. Mais quoy ? sans l'ofenser
Ne devoit-elle pas plus long-temps balancer ?
Elle devoit.... helas ! elle pouvoit le faire,
Un Amant peut-il pas estre aussi cher qu'un Pere ?
Tantost mesme, à mes yeux elle a veu Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son Tyran ;
Devant luy sa tristesse a paru trop touchante,
Sa douleur n'a jamais esté plus éloquente ;
Son air, son port, ses pleurs parloient si tendrement,
Enfin elle a parlé comme pour un Amant ?
Mais voyant l'Empereur, que ne dois-je point croire ?
Que sçay-je ? si ses yeux éblouïs de sa gloire,
Charmez de sa fortune, & plein de sa grandeur,
N'ont point esté gagnez pour seduire son cœur ?
Et pour me consoler, Leon, dans ma misere,
Elle va peindre aux miens les périls de son Pere,
Sa crainte, ses transports, ses soûpirs, ses douleurs,
Et peut-estre, j'auray le reste de ses pleurs.
Mais avant qu'un Rival en ait fait sa conqueste,
J'iray sur les Autels ensanglanter la Feste ;
Pour réponse à ses pleurs j'ay du sang à verser,
J'iray...Mais elle vient, Ciel ! que dois-je penser ?



SCENE II.

ASTERIE, ZAIDE, ANDRONIC.

ASTERIE.

Me plaindrez-vous, Seigneur, dans ma triste
avanture;
J'ay parlé pour mon Pere, & servy la Nature,
J'ay fait ce que j'ay dû, mais je viens à mon tour
Aux yeux de mon Amant satisfaire à l'Amour?
Ma bouche a prononcé pour un devoir funeste,
Je ne m'en repens point: mon cœur fera le reste,
Il vient entre vos mains tout plein de son malheur,
Remettre ses soûpirs, mes pleurs & ma douleur...

ANDRONIC.

Ces soûpirs estoient dûs, Madame, à vostre Pere,
Vous n'avez que trop fait ce que vous deviez faire,
Vostre triste devoir vient de changer son sort,
Enfin vous avez dû m'envoyer à la mort,
Je n'en murmure point; Tamerlan, un Empire,
Vostre devoir, un Pere, & si je l'ose dire,
Vostre peu de tendresse....

ASTERIE.

Ingrat que dites-vous;
Pouvez-vous me porter de si funestes coups,
Quand à vos yeux mon feu ne peut plus se cõtraindre;
Quand je viens devant vous soûpirer & me plaindre,
Que mon cœur vous fait voir ses vœux desesperez,
C'est vous, cruel, c'est vous qui me le déchirez;
Enfin, quand je m'apreste à finir vos allarmes,
Que bien-tost de mon sang je vais payer vos larmes,

Que

Que quitte envers mon Pere, helas ! en ce moment
Je cherche à m'aquiter auprés de mon Amant,
Il m'ose reprocher mon devoir & mon Pere,
Ce que luy-mesme enfin m'a contrainte de faire,
Tout cela, dans l'instant que je viens en ce lieu
Le pleurer, & luy dire un eternel adieu.

ANDRONIC.

Un eternel adieu ! Que dites-vous, Madame ?
Quelle subite horreur frape & saisit mon ame ?

ASTERIE.

Il n'est plus temps, Seigneur, de vous rien déguiser,
En vain Tamerlan croit aujourd'huy m'épouser ?
D'abord, j'avois voulu, pour vanger ma disgrace,
Fille de Bajazet, en soûtenir l'audace,
Et cachant un poignard, pour vanger mon malheur,
Luy donner une main qui luy perçât le cœur.
J'ay conceu sans trembler ce dessein teméraire ;
Mais quoy ? du mesme coup j'aurois perdu mon Pere,
Et ce triste penser m'a donné de l'éfroy ;
Mais il faut le sauver, & ne perdre que moy,
Engager Tamerlan d'une foy mutuelle,
Mourir, & vous prouver que je vous suis fidelle.

ANDRONIC.

Ah ! Madame, vivez, & me manquez de foy,
Sauvez Bajazet, vous, & ne perdez que moy,
Epousez Tamerlan, plutost que de répandre
Un sang qui m'est si cher, & que je veux défendre ;
Ce cœur que vous voulez.... ah ! funeste penser,
Est-il encor à vous ce cœur pour le percer ?
Je veux qu'il soit à moy dans ce péril extresme,
De grace épargnez-vous par pitié de moy-mesme,
Et si vous le frapiez dans ce cruel moment,
C'est le cœur d'Andronic, le cœur de vostre Amant.

ASTE'RIE.

Si Tamerlan m'épouse, helas! ce cœur si tendre,
Qu'Andronic malgré moy veut encore défendre,
Sera-til pas frapé du coup le plus afreux....

ANDRONIC.

Si vous vivez, mon sort sera moins rigoureux;
Et quand je mourray seul....

ASTE'RIE.

Ciel! que voulez-vous faire?
Songez que vous perdez & la Fille & le Pere;
Et quand vous m'aprenez que vous voulez mourir,
Est-ce là le secret de vous faire obéïr?

ANDRONIC.

Hé bien obéïssez, je vivray, ma Princesse,
Peut-estre loin de vous je craindray ma foiblesse,
J'en donneray l'exemple, & mon cœur abatu
Cherchera du secours auprés de sa vertu;
De puissantes raisons vous forcent à le faire,
Il y va de vos jours, de ceux de vostre Pere,
Tremblez pour eux, Madame, & leur servez d'apuy,
Si vous mouriez, helas! Tamerlan aujourd'huy
Confus d'avoir perdu le seul bien qu'il espere,
Vangeroit vostre sang en perdant vostre Pere;
Bajazet périroit sans doute.

ASTE'RIE.

Hé voulez-vous
Encor un coup me voir Tamerlan pour Epoux?
Songez-vous à l'horreur où ce destin me livre?

ANDRONIC.

J'oubliray tout, pourveu que vous songiez à vivre,
De mon triste destin je seray satisfait,
Oubliez Andronic, songez à Bajazet.

ASTE'RIE.

Quoy ? vous-mesme, Andronic ordonne qu'Astérie
Etoufe son amour, l'abandonne, l'oublie ?
Oüy, puisque mon Amant m'aprend sans s'émouvoir
Par de fortes raisons mon funeste devoir,
Que luy seul d'un œil sec contemplant ma disgrace,
Me dit tranquilement ce qu'il faut que je fasse,
Je vais luy obéïr.... Mais, Seigneur, entre nous,
Non, je n'attendois pas tant de force de vous,
J'attendois d'Andronic un peu plus de foiblesse,
J'attendois de son cœur un peu plus de tendresse,
J'attendois.... mais que dis-je, helas ! j'en dois rougir,
Seigneur, sans balancer je vais vous obéïr,
Et je cours de ce pas épouser....

ANDRONIC.

Ah ! Madame,
Arrestez, & voyez la douleur de mon ame,
Pour vous sauver je fais le plus cruel éfort,
Et ne voyez-vous pas que je cours à la mort ?

ASTE'RIE.

Vous m'arrestez? pourquoy m'avez-vous convaincuë?
Cette force, Seigneur, qu'est-elle devenuë ?
La Nature, mon Pere, Andronic, mon devoir,
Et de plus vos raisons....

ANDRONIC.

Helas ! en puis-je avoir ?
Et si pour Andronic vostre cœur est si tendre,
Madame, ces raisons les devez-vous entendre ?
Oüy, cruelle, voyez un Prince à vos genoux,
Et mille fois plus foible & plus tendre que vous,
Qui la mort dans le cœur n'eût jamais d'autre envie
Que de vous conserver un Pere & vostre vie,
Et qui vous la demande & pour vous & pour luy.

ASTERIE.

N'augmentez pas, Seigneur, mon trouble & mon ennuy,
Mais plaignez seulement l'excés de ma misere,
Il ne me souvient plus de vous prés de mon Pere,
Et lors que je vous voy dans ce triste moment,
J'oublie aussi mon Pere auprés de mon Amant;
Bajazet, Andronic, mon devoir, ma tendresse,
Enfin tout m'assassine.

ANDRONIC.

Ah! divine Princesse,
Perdez plûtost l'Amant, & vivez.

ZAIDE.

Ah! Seigneur,
J'entens du bruit, on vient, & je vois l'Empereur.

SCENE III.

TAMERLAN, ASTERIE, ANDRONIC, ZAIDE, TAMUR, Gardes.

TAMERLAN.

ENfin, Prince, l'amour termine nostre haine,
Bajazet malgré luy verra briser sa chaîne,
La Princesse en répond, elle me l'a promis.
Et par l'Hymen dans peu nous serons réünis.
Mais ne parliez-vous pas, Prince, de ma tendresse?
Vous pouviez en marquer l'excés à la Princesse?
Vous l'avez veu, Madame, & ce cœur orgueilleux
Aprend à soûpirer, & l'aprend de vos yeux;
Ce n'est plus en vainqueur qu'il vient icy paroître,
Depuis qu'il est à vous il n'agit plus en Maître....

Mais quelque chagrin, Madame, occupe voſtre eſprit?
Je vous vois étonnée, & le Prince interdit,
Pour qui ſont ces ſoûpirs, & ce regard ſi tendre,
Répondez?

ASTERIE.

Moy, Seigneur, que puis-je vous aprendre?
Quels ſoûpirs?.... ſi ce n'eſt des ſoûpirs de courous
Pour un Frere qui parle, & qui percé de coups,
Me reproche tout haut que voſtre main ſanglante
D'un ſang qui m'eſt ſi cher paroît encor fumante,
Sa chere ombre ſans ceſſe à mes yeux ſe fait voir,
Qui me ſuit, qui m'arreſte, & m'aprend mon devoir,
Et qui me retraçant ſa déplorable hiſtoire,
Me dit que j'ay vendu ſon ſang & ſa mémoire,
Et que par voſtre hymen je trahis....

TAMERLAN.

C'eſt aſſez,
Je lis dans voſtre cœur mieux que vous ne penſez;
Pour avoir écouté l'ombre de voſtre Frere,
Madame, vous avez oublié voſtre Pere,
Il ſuffit. Andronic, preparez voſtre main
Pour l'hymen d'Araxide, elle arrive demain,
Dans une heure partez, allez au devant d'elle,
Par de profonds reſpects luy marquer voſtre zele;
Ettâchez par vos ſoins de prévenir ſon cœur,
De mon autorité j'apuiray voſtre ardeur.

ANDRONIC.

Seigneur, lors qu'elle eſpere un cœur comme le voſtre,
Voudra-t-elle des ſoins & des reſpects d'un autre?
Poura-t-elle écouter ſans dédains d'autres vœux?
Et vos feux.....

TAMERLAN.

Vous prenez trop de ſoin de mes feux,

Araxide à vos vœux ne ſera point rebelle,
Répondez-moy de vous, & je vous répond d'elle,
Maître de ſes Eſtats je puis en diſpoſer,
Et d'un mot Tamerlan vous la fait épouſer.

ANDRONIC.

Puis-je eſperer, Seigneur, l'amour d'une Princeſſe
Qui ne me vid jamais, & de qui la tendreſſe...

TAMERLAN.

Prince, je vous entens: Vous, Madame, je voy
Que vous les entendez ces raiſons mieux que moy,
Tamerlan à ſon tour commence à les connoiſtre;
Vous, Prince, obéïſſez, je dois parler en Maître,
Je le veux, je l'ordonne, & ne voyez jamais...

ANDRONIC.

Seigneur, vous pouvez faire obéïr vos Sujets,
Je ſuis indépendant, & ne connois perſonne;
Qui puiſſe me parler par je veux, ou j'ordonne;
Je m'expoſe ſans doute aux plus cruels deſtins,
Mais je n'en ſuis pas moins du ſang des Conſtantins,
Et tous ceux que le Ciel dans mon rang a fait naître
N'obéïſſent jamais quand on leur parle en Maître.

TAMERLAN *à Aſtérie.*

Luy dictez vous, Madame, un diſcours ſi fatal?
Dois je voir dans ſes yeux les regards d'un Rival?
Vos yeux l'ont-ils rendu teméraire, perfide?

ASTERIE.

Moy, Seigneur... Andronic, allez voir Araxide,
Allez, ſans balancer, obéïſſez, partez.

TAMERLAN.

Madame, pour mon cœur que d'afreuſes clartez!
J'en frémis, mais enfin ſongez à quelle rage
Peut emporter l'amour contre qui nous outrage,
Et puiſque cet amour ſçait agir en Tyran,
Malheur à qui ſera Rival de Tamerlan!

ASTE'RIE.

Auriez-vous un Rival pour une infortunée,
Languissante, captive, aux pleurs abandonnée,
Qui fut long-temps en butte à vostre inimitié,
Rebut de la fortune, objet de la pitié ?
Ah! Seigneur, qui voudroit dans ma fortune afreuse
prodiguer des soûpirs pour une malheureuse,
Qui gémira toûjours des maux qu'elle a soufers,
Et qui n'a pour tous biens que des pleurs & des fers ?
Andronic a des yeux, Araxide est charmante.
Il la verra, son cœur remplira vostre attente,
Oüy, Seigneur, j'en répons, il va vous obéïr.

ANDRONIC.

Madame, jusques-là pourois-je vous trahir ?
Non, non, il faut parler, il n'est plus tems de feindre,
Oüy j'adore Astérie, & je le dis sans craindre,
Disposez de mon Trône & de mes jours, Seigneur,
Mais dumoins laissez-moy disposer de mon cœur,
Il est à la Princesse.

TAMERLAN.

Ingrat, pourquoy m'aprendre
Un secret que mon cœur n'a sçeu que trop entendre ?
Je te faisois l'honneur d'attendre tout de toy,
Tu pouvois aujourd'huy tout espérer de moy.
Je t'avois confié mon cœur & ma tendresse,
Je te donnois un Trône, une illustre Princesse,
J'allois te couronner avecque tant d'éclat....

ANDRONIC.

Seigneur, vous n'auriez fait d'Andronic qu'un ingrat,
Ne me prodiguez plus un present qui m'ofense,
Un Rival est mal propre à la reconnoissance,
N'en doutez point. Tantost mon cœur en frémissant
A gemy sous le poids d'un bienfait accablant;

Les Trônes, les grandeurs, je vous les abandonne,
Laissez-moy ma Princesse, & prenez ma Couronne,
J'aime mieux partager avec elle ses fers,
Que sans elle avec vous partager l'Univers.

TAMERLAN.

Madame; vous voyez cette ardeur qui l'entraîne,
Vous l'aimez, mais il doit demander vostre haine,
Je perce le mystere, & voy que Bajazet
Avec luy de concert entreprit son projet,
Vous-mesme d'Andronic estiez la recompense,
Mais ils seront tous deux l'objet de ma vangeance.

ANDRONIC.

Je ne crains point la mort; pour vous, pour vostre Etat,
Seigneur, je l'ay cherchée avec assez d'éclat,
Sebaste qui me vit aux pieds de ses murailles,
Connoît trop qui je suis. J'ay donné deux Batailles,
Où de mon propre sang (blessé de plusieurs coups)
J'arrosé les lauriers que je cueillois pour vous;
La plus afreuse mort n'a rien qui m'intimide,
Frapez sans balancer un Rival intrépide.

TAMERLAN.

Je sçauray contenter un si juste desir.
Qu'on l'arreste, Tamur, qu'on vienne le saisir?

à Tamerlan. ASTERIE. *à Andronic.*

Ah! Seigneur arrestez .... Prince quelles allarmes?
Au nom de nostre amour, & par toutes mes larmes....

ANDRONIC.

Et que puis-je, Madame?

TAMERLAN.

Eloignez de mes yeux
Cet objet insolent d'un Rival odieux.

SCENE IV.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE.

TAMERLAN.

MAdame, vous voyez à quel point il m'irrite,
C'est mon Rival, je suis pour luy Barbare, Scyte.
Je répandray du sang, tout me sera permis,
Maîtresse, Pere, Amant, tous sont mes ennemis.
Il faut que de leur sort vostre bouche décide,
Pour sauver Andronic, qu'il épouse Araxide,
Resolvez-l'y vous-mesme, & rejettant ses vœux,
Pour sauver Bajazet satisfaites mes feux.
Voila le seul secret d'apaiser ma colere,
Quitez, abandonnez l'Amant pour vostre Pere;
Si l'un & l'autre enfin ne subissent mes Loix,
Vous les verrez tous deux pour la derniere fois.

SCENE V.

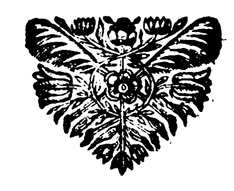
ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

AH! Seigneur... il me quite, helas! que vais-je faire?
N'estoit-ce pas assez de trembler pour mon Pere?
Et cependant je touche au funeste moment
Où je verray périr mon Pere & mon Amant?
Quoy? Zaïde, faut-il qu'à moy-mesme funeste,
En perdant tout, je livre un Amant qui me reste?

Qu'à ma Rivale enfin, j'abandonne son cœur;
Et que pour le sauver j'allume leur ardeur?
S'il faut perdre ton cœur pour conserver ta vie,
Cher Andronic, pardonne à la foible Astérie,
Je te verrois plûtost.... Zaïde n'entens pas
Les douloureux transports d'un cruel embaras;
Ferme, ferme les yeux sur toute ma foiblesse,
Excuse ma douleur, pardonne à ma tendresse;
Bajazet, Andronic, Pere, Amant malheureux,
Je sçauray périr seule, & vous sauver tous deux.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.


E m'abandonne point tout est perdu Zaïde,
As-tu veu comme moy la Princesse Araxide ?
Elle vient d'arriver, mon malheur est certain,
Peut-estre qu'Andronic l'épousera demain,
Aujourd'huy pour ma mort tout est d'intelligence,
Avant ce prompt retour j'avois quelque esperance,
Loin d'Araxide, helas ! & prés de mon Amant
Je voyois mes malheurs dans quelque éloignement ;
Mais j'ay veu de trop prés cette pompe fatale,
Qui suivoit dans le camp ma superbe Rivale,
Ces Escadrons rangez, ce grand nombre de Chars,
Qui de l'Armée entiere attiroient les regards,
Ces Gardes, ces Soldats, cette Suite nombreuse,
Cette foule qu'entraîne une fortune heureuse,

Ces cris de joye, en l'air redoublez tant de fois,
Cet apareil qui marche à la suite des Rois,
Tout allarmoit un cœur trop tendre & trop timide,
Et j'ay tremblé sur tout en voyant Araxide;
Quand son Char a paru, mon cœur en a frémy,
Dans le trouble où j'estois je l'ay veuë à demy;
Mais il faut l'avoüer enfin malgré ma haine,
Ah! Zaïde, elle est belle, & de plus elle est Reine.

ZAIDE.

Ne craignez rien, Madame, Andronic est constant.

ASTERIE.

Un cœur ne peut-il pas changer en un instant?
Voy, d'Araxide, voy la grandeur importune,
Regarde avec pitié toute mon infortune,
Sur le Trône elle brille aux yeux de l'Univers,
Moy, dans l'obscurité, je languis dans les fers,
Un Sceptre peut tenter une ame ambitieuse,
Ma Rivale est charmante, & je suis malheureuse,
Andronic est sensible, il peut manquer de foy,
Il m'aime, mais helas! s'il s'aimoit plus que moy!

ZAIDE.

Madame, suspendez ces mortelles allarmes,
Pour Tamerlan peut-estre Araxide a des charmes,
Son cœur ambitieux dans cet heureux retour
Pouroit à sa grandeur immoler son amour.
Trop de timidité vous allarme & vous trompe,
Eût-il fait sans dessein tant d'aprest, tant de pompe?
Cét éclat, ce triomphe a pû vous étonner,
Et sans doute ce n'est que pour la couronner.
Dans ces cruels soupçons, je ne vois rien à craindre,
En faveur d'Araxide il sçaura se contraindre,
Et ce superbe cœur politique & jaloux,
Doit par trop de raison se dégager de vous.

ASTERIE.

S'il est ainsi, Zaïde, ah! qu'elle ait mille charmes,
Que ses yeux soient brillans, les miens couverts de [larmes,
Que l'heureuse Araxide allume avec éclat
Cet amour politique & de raison d'Estat!
Qu'elle soit mille fois plus belle & plus aimable,
Qu'aux yeux de Tamerlan je paroisse éfroyable,
Et s'il se peut, helas! dans mon sort douloureux
Qu'Andronic ait pour moy toujours les mesmes yeux:
Mais s'il falloit, Zaïde, à moy-mesme fatale
Contraindre mon Amant d'adorer ma Rivale,
Que pour sauver ses jours il falust le ceder,
Quel discours emploiray-je à le persuader?
On m'en a menacée, & tantost le Tartare,
Condamnoit ma tendresse à cet effort barbare;
Helas! je me serois trahie à tous momens,
Ciel! que n'a-t-il quitté ces cruels sentimens?
Mais il vient, ah! fuyons, de crainte que ma veuë
Ne r'allume en son cœur le poison qui me tuë.

Elle sort.

SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR Capitaine des Gardes de Tamerlan.

TAMERLAN.

Tu dis que Bajazet rentre dans son devoir,
Tout superbe qu'il est, qu'il demande à me voir;
Il fait cette démarche, & cette ame si fiére
Souhaite une entreveuë, & parle la premiere,

Te croiray-je, Tamur ? l'as-tu bien entendu ?
Ne t'es-tu point trompé quand tu m'as répondu ?
Bajazet veut me voir ? quelle atteinte impréveuë
A fléchy son orgueil ? quoy ! dans nostre entreveuë
Il demande sa Fille ? il n'en faut plus douter,
Tamur, son cœur se rend, & j'ay sçeu le dompter ;
Parle, répete-moy ce qu'il vient de te dire.

TAMUR.

Seigneur, exactement je vais vous en instruire.
Il m'a mandé luy-mesme, & j'ay couru soudain
Par vostre ordre, en entrant il m'a donné la main ;
Un air plus satisfait brilloit sur son visage,
Qui sembloit en bannir la fureur & la rage,
La douceur & la paix y régnoient à leur tour :
Je veux voir vostre Maître avant la fin du jour,
(M'a-t-il dit) je suis las de soufrir tant de peine ;
Il faut sortir des fers, & finir nostre haine ;
Allez, & que je voye Astérie avec luy.

TAMERLAN.

Quoy donc ? j'aurois vaincu Bajazet aujourd'huy ?
Non, je ne puis le croire, & sa haine invincible
Aux périls, à la mort ne fust jamais sensible,
J'admirois son courage, & malgré sa fureur
Ce mépris de la mort qui marque un si grand cœur,
Cette ame inébranlable, & si noble & si fiere,
Ont pour luy mille fois suspendu ma colere ;
Nous sommes ennemis, je le hais, il me hait,
Mais j'aurois jusqu'icy fait tout ce qu'il a fait.
Ainsi, de ce retour j'ay trop d'incertitude,
De tous costez, Tamur, j'ay de l'inquiétude ;
Si Bajazet se rend du party de mon cœur,
Araxide & ma gloire arrestent mon bonheur ;
Je sçay bien que ma bouche est ingrate, perfide,
Qu'elle a donné parole à l'aimable Araxide,

Mais j'adore Astérie & mon cœur à son tour
S'est malgré mon orgueil donné tout à l'amour.
J'ay regardé l'amour dans les yeux d'Astérie
Comme un fier Ennemy né de mon Ennemie,
Et pour mieux me vanger d'elle & de mon Vainqueur,
J'ay voulu le forcer dans le fond de son cœur.

TAMUR.

Mais, Seigneur, Andronic épousant Araxide,
Vous n'auriez plus le nom d'ingrat & de perfide,
Ce Prince. . . .

TAMERLAN.

C'est dequoy je veux l'entretenir;
Et mon ordre est donné pour le faire venir.

à ses Gardes.

Que l'on ameine aussi la Princesse Astérie?
Bajazet veut la voir, contentons son envie;
Que je m'aplaudirois d'un peu de cruauté,
Si par là j'avois sçeu vaincre tant de fierté!
Car enfin, je ne puis soufrir qu'il la soûtienne,
La grandeur de son ame est égale à la mienne,
Il faut que je l'abaisse, & que d'un air soûmis
Il veüille entrer luy-mesme au rang de mes amis,
Je serois satisfait si le péril qui presse
Coûtoit à son grand cœur cette heureuse foiblesse,
Et si j'en triomphois ayant pû le dompter,
Peut-estre que le mien sçaura se surmonter.

Cependant de leur sort il faut que je décide,
Bajazet, Astérie, Andronic, Araxide,
Dans mes mains, il est vray, je tiens vostre destin,
Et cependant le mien en est plus incertain.
Andronic mon Rival est un Rival que j'aime,
Il m'a servy sans doute, Araxide elle-mesme
Doit s'unir avec eux dans ce commun éfroy,
Et je seray peut-estre avec eux contre moy,

Mais sur tout Bajazet, Tamur, le puis-je croire,
Que la crainte ait donné quelque atteinte à sa gloire ?

TAMUR.

N'en doutez point, Seigneur, Bajazet étonné
Se lasse de se voir captif, infortuné;
Pour sauver le débris de sa triste Famille,
Il veut sortir des fers en vous donnant sa Fille;
N'a-t-il pas fait entendre un si juste projet ?
Lors que.....

TAMERLAN.

Sa Fille vient. Fais venir Bajazet.

SCENE III.

ASTERIE, ZAÏDE, TAMERLAN.

TAMERLAN.

VOstre Pere a changé son superbe langage,
Madame, il a quitté cette fierté sauvage,
Il demande à me voir, & je vous fait venir
Pour nous voir ensemble, & pour nous réünir.
A cet accord si doux qui faisoit vostre attente,
Vous nous verrez tous deux bien-tôt nous embrasser...
Mais ce discours commence à vous embarasser,
Et je vois....

ASTERIE.

Quoy ? Seigneur, est-il vray que mon Pere ?...

TAMERLAN.

Il est vray qu'il viendra bien-tost me satisfaire,
Et sans plus écouter une aveugle fureur,
Qu'il a soin de sa vie & de vostre grandeur.

ASTERIE

ASTE'RIE *à part,*

Ah Ciel !

TAMERLAN.

Nous finirons une haine mortelle,
Elle va faire place à la foy mutuelle
Qui nous liant tous deux, vous couronne...

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur,
Les Couronnes n'ont rien de touchant pour mon cœur;
Depuis que dans les fers je suis accoûtumée,
Seigneur, de la grandeur je ne suis plus charmée,
Araxide avec vous remplira mieux que moy
Un rang que vous devez à son cœur, à sa foy,
Oubliez Astérie, Esclave infortunée,
Je ne merite point d'estre icy couronnée,
Et si mon Pere enfin plus soûmis & plus doux,
Vouloit se réünir, Seigneur, avecque vous,
Si d'un esprit moins fier.... Ah Ciel! est-il possible?
Bajazet qui parut toûjours ferme, infléxible,
Luy qui brava toûjours....tantost mesme, Seigneur,
Mes larmes, mes soûpirs, n'ont pû toucher son cœur,
J'ay fait ce que j'ay pû pour attendrir son ame,
Toûjours inéxorable, intrépide....

TAMERLAN.

Ah! Madame,
Vostre cœur a paru charmé de ses refus,
Cependant, croyez-moy, ne les souhaitez plus,
Si vous l'aimez, pour luy devenez plus timide,
Et rendez sa grande ame un peu moins intrépide,
Et puis que ses refus le pouroient accabler,
Son intrépidité vous doit faire trembler.

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, auriez-vous l'ame assez inhumaine.

TAMERLAN.

Non, Madame, au contraire on va briser sa chaîne,
Et Bajazet, & moy, dans nos embrassemens,
Nous allons étouser tous nos ressentimens.

SCENE IV.

ANDRONIC, Un Garde, TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE.

ANDRONIC *à Astérie.*

AH! Madame, est-il vray ce qu'on vient de m'aprendre?
Bajazet obéït, son grand cœur sçait se rendre,
Il vous immole, ah Ciel! quel honteux changement!
Ce cœur qui fut si ferme à la fin se dément,
Luy que j'ay veu cent fois par une juste envie
Demander un poignard pour s'arracher la vie?
Qui cherchoit avec soin le secours du poison,
Et qui le cherchoit mesme avec tant de raison?

à Tamerlan.

Il tremble, & dans vos mains il remet Astérie,
Mais pour la conserver prenez encor ma vie,
Il vous la faut, Seigneur, perdant ce que je pers
Je voudrois dans ma chûte entraîner l'Univers,
Oüy, perdez un Rival dont la fureur extrême
Pouroit vous perdre un jour en se perdant luy-même,
Et qui n'ayant pour luy plus rien à ménager,
Ne cherche qu'à mourir, enfin, ou se vanger.

TAMERLAN.

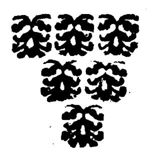
J'excuse d'Andronic la fureur & l'audace,
Je luy pardonne mesme une telle menace,
Son desespoir luy dicte un discours emporté
Que pour son interest je n'ay pas écouté.

ANDRONIC.

Pour vostre interest seul vous devriez l'entendre,
L'excés de ma douleur, Seigneur, doit vous l'aprendre,
Oüy, perdez un Rival....

ASTE'RIE.

Que dites-vous, Seigneur ?
Pourquoy donner encor ce comble à mon malheur ?
Et n'ay-je pas assez de mortelles disgraces
Sans qu'il y faille encore ajoûter vos menaces :
Tout retombe sur moy ? voulez-vous en mourant
Faire à mes tristes yeux un spectacle sanglant ?
Et faudra-il périr, pour montrer ma misere,
De la main d'un Amant & de celle d'un Pere ?
J'en seray la Victime, & je dois obéïr,
Mais je n'ignore pas quand il faudra mourir.
Il vient. Ah Ciel !



SCENE V.

BAJAZET, TAMUR, TAMERLAN, ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE. Suite de Gardes.

BAJAZET,

MA Fille, il faut que je t'embrasse,
La fureur du Destin aujourd'huy me fait grace,
Viens partager ma joye, essuye enfin tes pleurs,
Bajazet a vaincu son sort & ses malheurs.

ASTE'RIE.

A ce nouveau bonheur immolez Astérie,
Je n'en murmure point, qu'il me coûte la vie,
Dois-je pas vous la rendre? il n'importe, Seigneur,
Finissez vostre haine, embrassez l'Empereur,
Réünissez deux cœurs....

BAJAZET.

Que je me réünisse
Avec mon Ennemy? par quel honteux caprice
Me donner un conseil qui me remplit d'horreur?
Mais enfin, Tamerlan, je connois son erreur,
Si j'ay voulu te voir, ce n'est que pour t'aprendre,
Que sur moy tu n'as plus aucun droit à prétendre,
Et que brisant mes fers peut-estre devant toy,
Tu me verras dans peu libre & maistre de moy.

TAMERLAN.

Bajazet, j'avois crû qu'un conseil salutaire
Remettroit au devoir & la Fille & le Pere,

Mais ne me contraint plus à la juste rigueur,
Qui malgré mes bontez puniroit ta fureur.

BAJAZET.

Tu peus intimider un malheureux Esclave,
J'écoute sans aigreur un Vainqueur qui me brave,
Tu sçais bien que la mort ne m'a point fait d'éfroy;
Et quand je l'ay cherchée elle a fuy devant moy;
Mais je t'ay prévenu, j'ay remply mon envie,
Je quitte avec plaisir le fardeau de la vie,
Je sens que ma fureur s'éteint avec mes jours,
Je cede, & suis tranquile en finissant leur cours,
Et puisque je vais perdre une vie importune,
Je me reconcilie avecque la fortune,
Je luy pardonne tout. Ma Fille est dans tes fers,
Elle attache sur toy les yeux de l'Univers,
Si la vertu t'est chere, ah! je te la confie,
Et ta gloire aujourd'huy me répond d'Astérie,
Je l'en charge, il suffit. Ma Fille, c'est à toy
De vivre, ou s'il le faut de mourir comme moy.

ASTERIE.

Seigneur, que dites-vous, & quel triste présage...
Mais Ciel! à chaque instant vous changez de visage,
Mon Pere, qu'avez-vous? quel afreux changement?

BAJAZET.

Ce mal se doit passer, ma Fille en un moment,
Ce n'est rien.

ASTE'RIE *à Andronic.*

Mais que vois-je? ah! Seigneur, il chancelle;
Je tremble.

ANDRONIC.

Quoy? Seigneur....

BAJAZET.

Vostre amitié cruelle
Me refusa cent fois un poignard pour mourir,
Seigneur, mais un Esclave a sçeu me secourir,

Et je me suis rendu par son adresse extrême
Maître de mon destin malgré le Destin même ;
C'est ainsi que j'ay pris le trop heureux poison
Qui des fureurs du Sort m'a sçeu faire raison.

ASTERIE.

Juste Ciel !

TAMERLAN.

Quoy ? veux-tu me dérober la gloire
D'emporter sur mes sens une entiere Victoire ?
Qu'on cherche du secours ;

BAJAZET.

Il n'est plus de secours
Qui puisse retarder de si malheureux jours,
Je sens déja la mort & secourable & prompte,
Qui m'enleve à la vie, & m'arrache à la honte,
Console-toy, ma Fille, & malgré ta douleur
Souvien-toy que ton Pere expire en Empereur.

TAMERLAN.

Qu'on l'emporte, Tamur ?

ASTERIE.

Seigneur, je veux vous suivre,
Et je ne pouray pas un moment vous survivre.

TAMERLAN.

Madame, demeurez, dans un tel malheur....

ASTERIE.

Ah ! laisse-moy, Tyran, expirer de douleur !
Tu pers tout aujourd'huy, malheureuse Astérie,
Et pour dernier malheur il te reste la vie. *Elle sort.*



SCENE DERNIERE.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANDRONIC *veut suivre Astérie.*

SI vous l'aimez, Seigneur, craignons son desespoir,
Et soufrez....

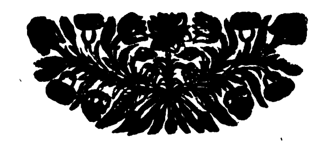
TAMERLAN.

Demeurez, c'est à moy d'y pourvoir.
Hola, Gardes, Tamur, veillez sur la Princesse,
Qu'on la suive, & surtout qu'on l'observe sans cesse.
C'en est fait, on verra si je suis un Tyran,
Il faut que l'Univers connoisse Tamerlan.
Bajazet de sa Fille ose charger ma gloire,
Oüy, Prince, elle en répond, & vous l'en devez croire,
Il triomphe du Sort, & je veux aujourd'huy,
En triomphant de moy faire encor plus que luy.
Ainsi, Prince, je veux oublier vos caprices,
Et ne me souvenir que de tous vos services,
Et quand Bajazet meurt, pour triomphe nouveau,
Enfermer mon amour dans le mesme tombeau.
Allez voir la Princesse, apaisez ses allarmes,
Quand elle aura donné quelque tréve à ses larmes,
Elle peut à son gré terminer vostre sort,
Araxide & ma gloire exigent cet éfort,
Je l'épouse, & je pars.

ANDRONIC.

Quelle reconnoiſſance,
Seigneur, pour des bontez qui paſſent l'eſperance...
Ciel! pouvois-je eſperer en ce funeſte jour
Que la gloire vangeât la Nature & l'Amour.

FIN



PHEDRE

PHEDRE & HIPPOLYTE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

THESE'E, Roy d'Athenes.

PHEDRE, Fille de Minos & de Pasiphaé, enlevée par Thesée.

HIPPOLYTE, Fils de Thesée & d'Antiope Reyne des Amazones,

ARICIE, Princesse de la Contrée d'Attique.

IDAS, Gouverneur d'Hippolyte.

ARCAS, Confident de Thesée.

CLEONE, Confidente d'Aricie.

MEGISTE, Femme de la Suite de Phedre.

GARDES.

La Scene est à Trezene.

PHEDRE ET HIPPOLYTE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, IDAS.

HIPPOLYTE.

OUy, j'en frémis, Idas, tant de tristes présages
Sont du Ciel en couroux les funestes messages,
Je ne sçay par quel crime Hippolyte odieux
Peut attirer sur luy les menaces des Dieux ;
Je vois toutes les nuits cent images funebres
Qui meslent leur horreur à celle des tenebres,
Ce matin, dans le Temple où j'ay sacrifié,
Au col de la Victime un Serpent s'est lié,

Qui luy perçant la gorge, en écumant de rage ;
M'en a fait rejaillir le sang sur mon visage,
Le Prestre, à ce prodige, interdit & tremblant,
Seul auprés de l'Autel m'a laissé tout sanglant,
Je suis sorty du Temple, & jamais Sacrifice
Ne s'est veu commencé sous un plus noir auspice,
Ah ! j'en frissonne encore, & vois de tous costez
Et la Foudre qui gronde & les Dieux irritez.

IDAS.

Ce prodige, Seigneur, me surprend & m'étonne,
A ce recit afreux moy-mesme je frissonne,
Mais il faut esperer de la bonté des Dieux....

HIPPOLYTE.

Eloignons-nous de Phedre, & fuyons de ces lieux ;
Oüy, c'est par elle, Idas, que le Ciel nous menace,
Le desir de la gloire, & Phedre, tout me chasse,
Je crains qu'elle ne soit le fatal instrument
De la haine des Dieux & de leur châtiment.

IDAS.

Je vous entens, Seigneur, au retour de Thesée
Vous craignez les malheurs d'un second Hymenée ;
Le nom d'une Marâtre est toûjours odieux ;
Mais, Seigneur, si j'en crois le raport de mes yeux,
Phedre, pour adoucir ce titre de Marâtre,
Vous chérit, vous respecte, enfin vous idolâtre,
A tant d'égards, de soins....

HIPPOLYTE

Et c'est là, cher Idas,
Ce trop d'égards, de soins, qui fait mon embarras ;
Sa trop tendre amitié me pese & m'importune,
Qu'elle joüisse en paix d'une illustre fortune,
Que mon Pere pour elle avance son retour,
Qu'il luy jure à mes yeux un éternel amour,

Que Phedre ait pour Thesée une tendresse extréme,
J'y consens, à l'Autel je la conduis moy-même,
Et je voudrois déja que l'un à l'autre unis,
Phedre eût le nom de Mere, & moy celuy de Fils.
L'absence de Thesée est tout ce qui me gesne,
Je veux donc aujourd'huy m'éloigner de Trezene,
Suivre, ou chercher mon Pere, & quitant ce Palais,
L'abandonner à Phedre, & ne la voir jamais.

IDAS.

Quoy! Seigneur, croyez-vous pouvoir suivre Thesée
La route des Enfers est-ce une route aisée?
Et par toute la Grece un bruit est répandu
Que dans ces tristes lieux Thesée est descendu.
Ne trouvant plus de Monstre à vaincre sur la terre,
Il porte en d'autres lieux son bras & le tonnerre,
Il va jusqu'aux Enfers rétablir l'equité,
Et du sein de la mort à l'immortalité.

HIPPOLYTE.

Quoy? tu ne rougis pas d'une telle foiblesse?
Prétens-tu m'éblouïr des Fables de la Grece?
Peux-tu croire un mensonge? Ah! ces illusions
Sont d'un Peuple grossier les vaines visions;
Sans doute que Thesée a voulu faire croire
Que jusques aux Enfers il peut porter sa gloire;
Mais jamais aux Mortels de cet afreux sejour,
L'inéxorable sort n'a permis le retour.
Peut-il (enorgueilly d'une Race Divine)
Dans les bras de Pluton enlever Proserpine;
Traverser le Cocyte avec Pirrythoüs,
Bien qu'ils soient des Héros, Idas, c'est un abus,
Quoy qu'audessus de nous ils sont ce que nous sommes,
Et comme nous enfin les Héros sont des Hommes.

IDAS.

Mais, Seigneur, où Thesée a-t-il tourné ses pas,
En quels lieux, quels païs?

HIPPOLYTE.

Nous l'ignorons, Idas;
Aprés la mort d'Egée on sçait que dans Athenes
La Brigue de Pallas luy donna mille peines;
Il vint mettre en ces lieux la Reine en seûreté,
Et jura de punir cette ingrate Cité.
Ils estoient sur le point d'unir leur destinée,
Et leur foy mutuelle estoit déja donnée,
La mort de mon Ayeul en recula le jour,
Avec Pirrythoüs il sortit de sa Cour,
Ainsi de cet hymen la pompe fut remise;
Sans-doute ils ont formé quelque haute entreprise,
Phedre le vit partir, & le vit sans regret,
Et de tous leurs desseins ignore le secret;
J'en veux estre éclaircy, je veux chercher mon Pere;
Mais aprens aujourd'huy ce qui me desespere,
Prest à suivre Thesée & sortir de ces lieux
Pour soûtenir en moy l'honneur du sang des Dieux,
Te l'avoûray-je enfin quand la gloire m'entraîne,
Que de puissans liens m'attachent à Trezene.

IDAS.

Qui peut vous retenir, Seigneur, en cette Cour?
Vous estes l'ennemy declaré de l'Amour,
Vous n'aimez que la chasse & le plaisir pénible,
On vous donne par tout le titre d'insensible,
Et vostre Pere mesme & chagrin & jaloux,
Mit Phedre en vostre garde & se confie en vous.
La belle Æglé; sur tout la Princesse Aricie,
Que l'on voit avec Phedre étroitement unie,
Qui doit porter un jour la Couronne d'Argos,
Et qui charma le cœur d'un des Fils de Minos,

Ne touchent point le vostre ; & cette jeune Helene,
Que Thesée enferma dans les Murs de Trezene,
Et dont l'enlevement nous coûta....

HIPPOLYTE.

C'est assez,
Sauvons-nous de ces Dieux qui nous ont menacez,
Ne sondes point un cœur que j'ay peine à connoître,
Je croy voir Aricie, oüy, je la voy paroître,
Laisses-nous un moment, & sans plus differer,
Pour mon depart, Idas va-t-en tout préparer.

SCENE II.

ARICIE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Madame, vous passiez sans doute chez la Reyne;
Mais puis que je suis prest d'abandõner Trezene,
Soufrez que je vous parle, & qu'en quittant la Cour...

ARICIE.

Quoy, Seigneur, vous partez ?

HIPPOLYTE.

Peut-estre dés ce jour
Je vais chercher Thesée,

ARICIE.

Ah Ciel! est-il possible ?
Qu'à ce depart, Seigneur, Phedre sera sensible!
Mais quoy ? vous n'avez rien qui vous retienne icy;
Thesée est loin de nous, vous nous quittez aussi,
Sans trouble, sans chagrin vous sortez d'une Ville
Où.., Que l'on est heureux d'estre né si tranquile!

HIPPOLYTE.

Si j'estois si tranquile en sortant de ce lieu,
Sans crainte, sans chagrin je vous dirois adieu,
Madame, & cependant....

ARICIE.

Seigneur, parlons sans feinte,
Quand on est sans amour, on est toûjours sãs crainte,
Vostre superbe cœur l'a toûjours outragé.

HIPPOLYTE.

Eh! Madame, vos yeux ne l'ont-ils pas vangé?
Assez & trop long-temps d'une bouche profane
Je méprisé l'Amour, & j'adoré Diane;
Solitaire, farouche, on me voyois toûjours
Chasser dans nos Forêts les Lions & les Ours;
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarasse,
Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse,
Elle fist autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.
Tous nos Grecs m'accusant d'une triste indolence,
Font un crime à mon cœur de son indifference,
Et je crains que vos yeux qui le trouvoient si fier
Ne prennent trop de soin de le justifier;
Mais le sang dont je sors leur devoit faire croire
Que le Fils de Thesée estoit né pour la gloire,
Madame, & vous voyant ils devoient présumer
Que le cœur d'Hippolyte estoit fait pour aimer.

ARICIE.

Seigneur, je vous écoute, & ne sçais que répondre,
Cet aveu surprenant ne serts qu'à me confondre,
Comme il est impréveu, je tremble que mon cœur
Ne tombe un peu trop tost dans une douce erreur;
Mais puis que vous partez je ne dois plus me taire,
Je souhaite, Seigneur, que vous soyez sincere:

Peut-estre j'en dis trop, & déja je rougis
Et de ce que j'écoute & de ce que je dis;
Ce depart cependant m'arrache un aveu tendre
Que de long-temps encor vous ne deviez entendre,
Et dont mon cœur confus, d'un silence discret,
En soûpirant tout bas m'avoit fait un secret;
Je ne sçait dans quel trouble un tel aveu me jette,
Mais enfin, loin de vous je vais estre inquiete,
Et si vous consultiez icy mes sentimens,
Vous pouriez bien, Seigneur, n'en partir de lõgtemps.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, faut-il que par un sort bizarre,
Quand l'Amour nous unit la Gloire nous separe?
Puisqu'enfin de Thesée Hippolyte jaloux
Veut en suivant son Pere estre digne de vous.
Que me sert de sortir d'une Race Divine,
Si mon cœur ne répond à sa noble origine?
Je suis chargé d'un Nom qu'il me faut soûtenir,
Je suis Fils de Thesée, & dois m'en souvenir,
Et je n'ay point encor par aucune victoire
D'alliance avec luy du costé de la Gloire.
Consentez-donc, Madame, à ce juste depart.

ARICIE.

Ah! pour y consentir je sens qu'il est trop tard,
Seigneur, & croyez-vous qu'il soit tẽps de m'aprendre
Sur le point d'un depart que vostre cœur est tendre?
Ce depart me confond, cet aveu me surprend,
Helas! que n'estes-vous encore indifferent!

HIPPOLYTE.

Non, Madame croyez qu'Hippolyte vous aime,
Qu'en s'éloignant de vous il s'arrache à luy-même,
Mais j'ay mille raisons d'abandonner ces lieux.
Que diray-je: J'y crains la colere des Dieux,
Sãs doute un grãd malheur nous menace, & peut-estre

Vous vous repentirez...

ARICIE.

Je le dois bien connoître,
Ce malheur me regarde, & puis que vous partez,
Sans-doute contre moy les Dieux sont irritez.

HIPPOLYTE.

Non, non, c'est sur moy seul que tombẽt leurs menaces;
De l'illustre Thesée il faut suivre les traces,
Et s'il le faut encore avoüer entre nous,
Je m'éloigne bien plus de Phedre que de vous.

ARICIE.

Ah! Seigneur, je le voy, vous haïssez la Reine,
Vous ne pouvez soufrir qu'elle regne à Trezene,
Et le Bandeau Royal qu'elle porte à vos yeux,
Au front d'une Marâtre est peut-estre odieux.
Cette Phedre pourtant si charmante & si fiere
Fait voir une amitié pour vous tendre & sincere;
Oüy, Seigneur, tous les jours mes yeux en sõt témoins,
Peut-estre pour Thesée en auroit-elle moins;
Dans vostre air, de Thesée elle trouve l'image,
Ces traits qui luy sont chers sont sur vostre visage,
Je l'écoute avec joye, helas! je m'aplaudis
Qu'en brûlant pour le Pere elle adore le Fils,
Tous ses soins vont pour vous jusqu'à l'inquiétude,
Et je rougis, Seigneur, de vostre ingratitude.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame!

ARICIE.

Hier encor elle parloit de vous
D'un air, dont mon esprit estoit presque jaloux;
Que j'endurois, Seigneur, une dure contrainte,
Quand luy cachant mes feux sous une injuste feinte,
Elle me reprochoit alors avec ardeur
Que je parlois de vous avec trop de froideur.

On diroit à la voir languiſſante, abatuë,
Qu'un poiſon lent, ſecret, la conſume, la tuë,
Et de ſon cher Epoux le triſte éloignement
Depuis un ſi long-temps la touche tendrement;
Elle pleure ſouvent, ſans ceſſe elle ſoûpire,
L'abſence de Theſée eſt pour elle un martyre....

HIPPOLYTE.

Et pour elle & pour nous que n'eſt-il de retour?
Madame, vous verriez l'excés de ſon amour.
Elle vient, je vous quitte.

ARICIE.

Helas! il fuit la Reyne,
Et ſon empreſſement n'attire que ſa haine.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE *à part.*

ARreſte, Phedre, arreſte, & cours plûtôt cacher
Un ſecret que l'Amour commence à t'arracher,
Et vous, cruels Tyrans, impétueuſe flâme,
Gloire, dépit, raiſon, qui déchirez mon ame,
Secret fardeau peſant qui me fait ſoûpirer
Helas! pour un moment laiſſez-moy reſpirer
Princeſſe, vous voyez une Reyne affligée
Dans les plus noirs chagrins mortellement plongée,
Qui ne peut plus ſe taire, & qui n'oſe parler,
Et qui cherche par tout qui la peut conſoler.

ARICIE.

Madame, je conçois les douleurs d'une Amante,
Quand d'un Héros qu'elle aime elle eſt long-temps abſente:

Vous adorez Thesée, & sans doute les Dieux
Par son heureux retour exauceront vos vœux,
Ils seront attendris de l'état pitoyable....

PHEDRE.

Que vous connoissez mal la douleur qui m'accable !
Je ne pourois le voir sans un mortel éfroy,
Et Thesée infidele a dégagé ma foy.
Toute la Grece sçait que Phedre infortunée,
De mesme qu'Ariane en est abandonnée ;
Sur le point d'un Hymen il ose me trahir,
Il me quitte l'Ingrat, & je dois le haïr,
Et bien que contre luy tout me parle & m'irrite,
Je ne sçaurois haïr le Pere d'Hippolyte.

ARICIE.

Ah ! conservez, Madame, un si beau sentiment,
Thesée est vostre Epoux & toûjours vostre Amant,
Bien qu'il vous ait quittée, il n'est point infidele,
Il court sans balancer où la gloire l'apelle,
Les Héros comme luy par cent périls divers,
Vont chercher les Tyrans au bout de l'Univers,
Et souvent sa valeur à son amour fatalle
Vous donne dans son cœur la Gloire pour Rivalle,
Mais son retour enfin...

PHEDRE.

A ce fatal retour,
Pour Rival à sa Gloire il trouvera l'Amour,
Mais peut-estre un amour qui nous sera funeste,
Un Amour malheureux que ma vertu déteste ;
Aricie, il est temps de vous tirer d'erreur,
Je vous aime, aprenez le secret de mon cœur ;
Et les soûpirs de Phedre & le feu qui l'agite,
Ne vont point à Thesée, & cherchent Hippolyte.

ARICIE.

Hippolyte !

PHEDRE.

Et Trezene est le fatal sejour
Où le Fils de Thesée alluma cet amour.
On fust à nostre abord rendre les Dieux propices,
Au Temple de Diane on fist des Sacrifices,
D'une pompeuse Feste Hippolyte eut les soins,
Mes yeux, mes tristes yeux, en furent les témoins.
Escorté d'une illustre & superbe Jeunesse,
En luy je vis l'honneur & la fleur de la Grece,
L'air d'un jeune Héros, un front majestueux;
La douceur de ses traits & le feu de ses yeux,
Cette fierté charmante, & ce grand caractere
(Tel que porte le front de son auguste Pere)
Ebloüirent mes yeux, & passant à mon cœur
Je connus Hippolyte, & sentis mon vainqueur,
Il offrit la Victime, & d'un desir profane
J'enviois en secret le bonheur de Diane,
J'aurois voulu luy faire un larcin de ses vœux,
Je conjurois Venus de luy donner mes feux,
Mais la Déesse enfin me punit de ce crime,
Du Sacrifice helas! Phedre fust la Victime,
Et sans plus respecter la sainteté du Lieu,
Mon cœur n'y reconnut qu'Hippolyte pour Dieu.

ARICIE.

Ah! Madame, Thesée avec plus de justice
Devoit estre l'objet d'un si beau Sacrifice;
Mais brulãt pour son Fils, Dieux! que pretẽdez-vous?
Hippolyte le Fils de vostre illustre Epoux!

PHEDRE.

Non, non, les derniers nœuds des Loix de l'Hymenée
Avec Thesée encor ne m'ont point enchaînée,
Je porte sa Couronne, il a reçeu ma foy,
Et ce sont mes sermens qui parlent contre moy.

Les Dieux n'allument point de feux illégitimes ;
Ils seroient criminels en inspirant les crimes ;
Et lors que leur couroux a versé dans mon sein
Cette flâme fatale & ce trouble intestin,
Ils ont sauvé ma gloire, & leur couroux funeste
Ne sçait point aux mortels inspirer un Inceste,
Et mon ame est mal propre à soûtenir l'horreur
De ce crime, l'objet de leur juste fureur.

ARICIE.

Mais, Madame, songez qu'Hippolyte infléxible,
Aux charmes de l'Amour ne fust jamais sensible,
Son naturel sauvage & sa sombre fierté
Luy font toûjours fermer les yeux à la Beauté ;
La farouche Amazone, Antiope sa Mere,
Luy donna dés l'enfance une humeur triste & fiere ;
Et farouche comme elle, & dans nos bois errans,
Solitaire, il promene un cœur indifferent.

PHEDRE.

Helas ! je me croyois plus superbe & plus fiere,
De la Race des Dieux, Fille de la Lumiere,
Avec dédain j'ay veu des Rois humiliez
En la Cour de Minos soûpirer à mes pieds ;
Mais Dieux ! nous méprisons les conquestes faciles,
Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquiles,
Et c'est le piege adroit où l'Amour nous surprend,
Quand il arme nos yeux contre un indifferent.
Par orgueil on veut vaincre, on s'attache, on s'oublie,
En voulant l'attendrir on se trouve attendrie,
Nostre fierté commence à nous abandonner,
Et l'on prend de l'amour lors qu'on croit en donner.

ARICIE.

Que je vous plains, Madame, & que vous devez craindre !

PHEDRE.

C'est trop long-temps me taire, & c'est trop me contraindre,
Parlons puis qu'il y va du repos de mes jours,
Ne me refusez pas de fideles secours,
J'aime Hippolyte, aimez Deucalion mon Frere,
Son cœur brûle pour vous d'une flâme sincere,
Et pour unir la Crete au Royaume d'Argos,
Il doit mettre à vos pieds le Sceptre de Minos;
Oüy, Princesse, portez une double Couronne;
Pour moy, qui suis les Loix que mõ amour m'ordõne,
Aux ordres du Destin je vais m'abandonner,
Hippolyte dans peu se verra couronner,
J'ay préparé l'esprit du Peuple de Trezene
A le proclamer Roy comme il me nomma Reine;
De la mort de Thesée on va semer le bruit,
Et pour ce grand dessein j'ay si bien tout conduit,
Qu'il faudra qu'Hippolyte à mes vœux moins cõtraire
Reçoive cette Main destinée à son Pere,
Et que s'il veut regner, le Trône estant à moy,
Qu'il ne puisse y monter qu'en reçevant ma foy.
Quoy? de ce grand projet Aricie est surprise?

ARICIE.

Madame, je frémis d'une telle entreprise,
Et je tremble pour vous.... enfin pour vostre amour,
Justes Dieux! si Thesée avançoit son retour,
Que feriez-vous, Madame?

PHEDRE.

Ah! ma chere Aricie,
Il est plus d'un chemin pour sortir de la vie,
Mais mon Frere dans peu viendra me secourir,
Et j'attens une Armée avant que de mourir;
Je sçay qu'elle amitié pour moy vous intéresse,
Unissons-nous ensemble, & plaignez ma foiblesse,

J'aime, je brule, ainsi l'ont ordonné les Dieux ;
La mort, la seule mort, peut éteindre mes feux ;
Puis que le Destin veut que j'adore Hippolyte,
J'obéïs, son Arrest me tient lieu de merite ;
Mais si je suis réduite à ne rien esperer,
Je puis tout perdre. Adieu, je vais tout préparer,
Et pour ce grand dessein, où mon amour m'entraîne ;
Travailler en Amante, & commander en Reine,

SCENE IV.

ARICIE.

AH! Dieux, c'estoit donc là cette tendre amitié,
Ces maux, & ces langueurs de qui j'avois pitié ?
Ses feux m'ont abusée, & j'en suis interdite,
Phedre, Phedre à mes yeux brûle pour Hippolyte.
Credule & jeune encor, jusqu'à ce triste jour
Je n'ay sçeu démesler l'Amitié de l'Amour ;
Mais quoy ? ses yeux remplis de langueur & de flâme,
Trahissoient si souvent le secret de son ame,
Ses soûpirs & ses feux me devoient éclairer,
Et la simple amitié fait-elle soûpirer ?
Cependant Phedre cede au torrent qui l'entraîne,
Que faire ? Juste Ciel ! elle est Amante & Reine,
Cher Hippolyte hélas ! tu voyois ce danger ;
Elle peut tout, du moins elle peut se vanger ;
Fuis de ces tristes Lieux ; va, si tu m'en veux croire,
Mettre en depost ton cœur dans le sein de la Gloire,
Et malgré mon amour qui veut me démentir,
Je cours en soûpirant t'ordonner de partir.

Fin du premier Acte.

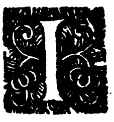
ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, HIPPOLYTE.

ARICIE.


E n'en puis revenir, & j'en soûpire encore;
Pourquoy me cachiez-vous que Phedre vous adore?
Sa bouche en m'accablant a dissipé l'erreur
Dont ses soûpirs devoient avoir instruit mon cœur.

HIPPOLYTE

Madame, de quel front pouvois-je vous aprendre
Ce secret si fatal que vous deviez entendre?
Helas! estoit-ce à moy de parler?

ARICIE.

Non Seigneur,
Ce n'estoit point à vous, mais c'estoit à mon cœur,
C'estoit moy qui devois estre plus penétrante,
Et sans estre jalouse, helas! est-on Amante!
Quoy donc, tranquilement j'ay veu Phedre pleurer?
j'ay pû la voir sans crainte à vos yeux soûpirer?
Non, Seigneur, l'amitié ne fût jamais si tendre,
Et sans crime, l'Amour ne pouvoit s'y méprendre.
Mais enfin, ç'en est fait, & je veux m'en punir,
C'est à present, Seigneur, que je dois vous bannir,

Moy-mesme loin d'icy je consens...

HIPPOLYTE.

Ah ! Madame,
Je ne connoissois pas la force de ma flâme,
Et je sens que mon cœur par un prompt repentir
A cet éloignement a peine à consentir ;
Je le pressois tantost, vous m'osiez le deffendre,
Vous le pressez, mon cœur refuse de s'y rendre ;
Tremblant auprés de vous, incertain, & confus,
Je ressens des transports qui m'estoient inconnus ;
Quand je veux rapeler en ma triste memoire,
Que mon Pere me parle aussi bien que ma gloire,
Je l'entens prés de Phedre, & lors que je vous vois,
L'Amour parle & mon cœur n'écoute que sa voix.

ARICIE.

Ah ! Seigneur, craignons Phedre, & j'ose vous le dire
Son pouvoir, ses desseins, son amour, j'en soûpire,
Elle est belle, elle regne, & peut unir son sort...
Que feriez-vous, Seigneur, si Thesée estoit mort ?

HIPPOLYTE.

Je vous couronnerois, Madame, dans Trezene,
Aux yeux de Phedre mesme.

ARICIE.

Ah ! redoutez sa haine,
Je connois sa fureur, il faut la ménager,
Un amour offensé peut-il pas se vanger ?
Si Phedre penétroit ce dangereux mistere,
Je serois exposée à toute sa colere,
Heureuse, si moy seule attirois son couroux !
Mais helas ! je craindrois qu'il ne tombât sur vous.
Que diray-je ? je crains vos yeux, vostre visage,
Et pourquoy n'a-t-il plus cet air triste & sauvage
Qui glaçoit autrefois mes feux & mes desirs ?
Ah ! s'il se peut, Seigneur, étoufez vos soûpirs,

Rapelez, rapelez vostre heureuse indolence ;
Que l'Amour vous redonne un air d'indifference
Et pour cacher à Phedre une innocente ardeur,
Demandez à vos feux une feinte froideur ?
Mais non, partez plûtost, & suivez vostre Pere,
Voyez ce qu'il a fait, ce que vous devez faire,
Le depart est plus seur & dût-il m'accabler,
Rapelez ces vertus qui me faisoient trembler.

HIPPOLYTE.

Quoy? donc....

ARICIE.

J'aperçois Phedre, ah! cachons nostre flâme,
Et craignons que nos yeux ne trahissent nostre ame.

HIPPOLYTE.

Je ne répons de rien en l'état où je suis.

ARICIE.

Souvenez-vous, Seigneur, de qui vous estes Fils ?

SCENE II.

PHEDRE, HIPPOLYTE, ARICIE.

PHEDRE.

On vient de nous donner de sensibles allarmes.
Seigneur, & qui pouroient nous coûter bien des larmes ;
Idas prepare tout, & pour un grand dessein
On dit que vous partez peut-estre dés demain.
Quoy? Seigneur, croyez-vous que le Peuple tranquile
Vous laisse aprés Thesée abandonner sa Ville ?

Mais pour vous faire encor demeur avec nous,
Vous verrez tous les Grecs tomber à vos genoux;
Vous connoissez l'amour du Peuple de Trezene,
Il ne souffrira point. . . .

HIPPOLYTE.

J'aimerois mieux sa haine,
Madame, pretend-il pour me prouver sa foy,
Disposer d'Hippolyte & du Fils de son Roy?
Je veux suivre mon Pere, & ce départ l'étône;
Quoy? sorty d'Antiope, une illustre Amazône,
Et Fils du grand Thesée, il sçait trop qu'aujourd'huy
Je n'ay rien fait encor digne d'elle ou de luy.
A mon âge Thesée avoit purgé la terre
De cent Monstres cruels qui luy faisoient la guerre,
Et dés les premiers coups qui partoient de ses mains,
Attachoit à son bras le repos des Humains;
Qu'ay-je fait jusqu'icy qu'errant & solitaire
Entendre en soûpirant les hauts faits de mon Pere?
Mon Ayeul Pytheüs prist soin de m'élever,
Je cherché les périls que je pouvois braver,
Et ce Peuple est témoin que le Fils de Thesée
A du sang des Lions fait rougir son Epée;
La Chasse seule alors eut pour moy des attraits,
De Monstres à mon tour je purgé nos Forests,
Et j'ay perdu des coups qui meritoient peut-estre
D'accabler des Tyrans qui m'auroient fait connoître.
Cependant jusqu'icy ma sterile valeur
D'un vil sang répandu ne peut me faire honneur;
Mon nom à peine écrit sur l'écorce des Arbres,
N'est point encor gravé sur l'airain ou les marbres,
Et le nom d'Hippolyte, & ses plus grands exploits,
Sont connus seulement aux Echos de nos Bois,
Quand le nom glorieux de l'illustre Thesée
Occupe avecque éclat toute la Renommée,

PHEDRE.

De si grands sentimens sont dignes d'un Heros,
L'on vous a toûjours veu l'ennemy du repos,
Et vostre ame, Seigneur, de la gloire embrasée,
Fait reconnoître en vous le Fils du grand Thesée:
Mais qui nous défendra contre nos Ennemis?
Le Pere est mort peut-estre, & nous perdons le Fils,
Ce Fils qu'avec raison la Grece aime, revere,
Ce Fils l'auguste image & le cœur de son Pere,
Dont les traits sont si chers à mes sens desolez,
D'un Pere (quoy qu'ingrat) à qui vous ressemblez,
Seigneur, il m'abandonne, & du moins s'il respire
Pour Phedre encor, peut-estre en secret il soûpire,
Et son cœur est touché d'un reste de pitié,
Quand le vostre insensible aux traits de l'amitié,
Dans son indifference, & cruel, & barbare,
Rend Hippolyte helas! de ses regards avare.
Ah! Seigneur, si jamais vostre cœur enflâmé
Connoissoit la douceur d'aimer & d'estre aimé! ....

HIPPOLYTE.

Ah! qu'il est dangereux de le trop bien connoître,
Madame, cet amour qui devient nostre Maître!

PHEDRE.

Tout aime cependant, & l'Amour est si doux,
La Nature en naissant le fait naître avec nous,
L'Univers n'eut jamais de Peuple si sauvage,
Qui des premiers soûpirs ne luy rende l'hômage;
Si-tost que la Nature aprend à respirer,
L'Amour en mesme temps aprend à soûpirer,
Un Scyte, un Barbare aime, & le seul Hippolyte
Est plus fier mille fois qu'un Barbare & qu'un Scyte.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, depuis que j'ay receu le jour,
Je n'aime que la Gloire, & déteste l'Amour.

Mais les brûlans desirs que sa beauté m'inspire,
Attendrissent mon cœur, il gemit, il soûpire,
C'est elle qui le touche, il la voit, il s'y rend...
Vous voyez que mon cœur n'est pas indifferent,
Madame, mais aussi c'est cette mesme gloire
Qu'Hippolyte a toûjours presente à sa memoire;
L'image de Thesée & de ses grands exploits,
Excite ma vertu, l'apelle à haute voix.
C'est elle qu'il faut suivre, & qu'adore Hippolyte,
Et c'est pour elle enfin qu'il faut que je vous quitte.

PHEDRE

Ah! Seigneur, demeurez, ne précipitez pas
Un depart qui m'annonce un funeste trépas,
Sans Thesée ou sans vous je ne sçaurois plus vivre,
Si vous partez enfin, Phedre sçaura vous suivre,
Si Thesée estoit mort, helas! dans mes malheurs
J'attendrois vostre main pour essuyer mes pleurs;
Mais enfin ce depart ne sert qu'à me confondre,
Et de Phedre, Seigneur, devez-vous pas répondre?
Elle est en vostre garde, & son sort en vos mains,
Mais vous estes toûjours le plus fier des Humains;
Ah! Princesse, parlez, joignez-vous à mes larmes.

ARICIE.

Madame, pour un cœur la gloire a bien des charmes;

PHEDRE.

Si ce depart, Seigneur, se pouvoit différer;
Faut-il pas quelques jours pour vous y préparer?

ARICIE *tout bas*.

Partez, Seigneur, partez.

HIPPOLYTE *à Phedre*.

Hé le puis-je, Madame,
Différer un depart...quel trouble dans mon ame!
Cependant je prévois qu'il faudra différer
Ce depart dont mon cœur commence à murmurer;

Je dois trop de respect aux ordres d'une Reine;
Pour quelques jours encor je demeure à Trezene;
Oüy, j'obéïs, Madame, & cet ordre est si doux,
Qui malgré mes desseins me retient prés de vous,
Que ma gloire jalouse en demeure interdite,
Mais helas! je ne suis ny Barbare, ny Scyte.
Adieu, Madame.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

AH Ciel! qu'ose-t-il declarer?
Tout farouche qu'il est je le voy soûpirer,
En croiray-je mes yeux? ah! ma chere Aricie:
Depuis quand Hippolyte a-t-il l'ame attendrie?
Oüy, j'ay leu dans ses yeux une tendre langueur,
Son desordre annonçoit le trouble de son cœur,
Son visage inquiet m'a paru moins farouche,
Malgré luy ses soûpirs échapoient de sa bouche,
En parlant pour la Gloire il parloit foiblement,
Et contre l'Amour mesme il parloit tendrement.

ARICIE.

Mais s'il vous en souvient, l'exemple de son Pere,
D'Hippolyte a fait voir l'ame & le caractere;
Quel desir de la gloire, & quelle avidité
Nous marquoit d'un Héros la noble activité?

PHEDRE.

Je ne sçay si la gloire excitoit son envie,
Mais cette activité s'est bien-tost rallentie,

Et bien qu'elle ait pour luy des charmes assez doux ;
Il partoit, cependant il demeure avec nous.
Son esprit agité, sa douce incertitude.....
Mais depuis quelque temps il hait la solitude,
Il n'est plus si souvent dans le fonds des Forêts,
Il va moins à la Chasse, il demeure au Palais.
Il n'a plus l'air sauvage, il nous cherche, il soûpire ;
Je repasse en secret tout ce qu'il a sçeu dire,
La gloire le pressoit de sortir de ma Cour,
Mais Dieux ! y seroit-il arresté par l'Amour ?
Et, si nous en croyons à ce mesme Hippolyte,
Il n'est plus, a-t-il dit, ny Barbare, ny Scyte ;
Si son cœur est sensible, il peut l'estre pour moy,
Je pouray luy donner la Couronne & ma foy,
Thesée est loin de nous, un rayon d'espérance
Me flate, & l'on peut tout par la persévérance.
Princesse, ah ! je commence enfin à respirer,
Thesée est mort, peut-estre, & je dois esperer......

SCENE IV.

CLEONE, PHEDRE, ARICIE.

CLEONE.

APrenez le bonheur que le Ciel nous envoye,
Tout le Peuple à grãds flots par mille cris de joye
Solemnise, Madame, un si fortuné jour.
Et de l'heureux Thesée annonce le retour.

PHEDRE.

Ah Ciel !

CLEONE.

CLEONE.

Du fier Pallas il a puny l'audace,
Aux portes de Trezene Hippolyte l'embrasse,
Tous deux vers le Palais....

PHEDRE.

Il suffit, laissez-nous.

SCENE V.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

O Ciel! injuste Ciel! ce sont là de tes coups,
Acheve, & pour punir mon amour & mes crimes,
Du centre de la terre ouvre-moy les abîmes?
Thesée est à Trezene? Ah! funeste retour,
Qui m'arrache à jamais l'espoir de mon amour:
Quoy? l'ame toute en feu d'Hippolyte embrasée,
Iray-je recevoir l'infortuné Thesée,
Iray-je m'exposer à ses chagrins jaloux?
Thesée est cependant un Héros, mon Epoux,
Je l'aimé, je l'avouë, il eut pour moy des charmes,
Au defaut de mon cœur je te donne des larmes,
Heros, que malgré moy je quite & je trahis,
Mais helas! ne t'en prens qu'aux vertus de ton Fils?
Pourquoy l'as-tu fait naître avec tant de merite?
Pourquoy te trouves-tu le Pere d'Hippolyte?
Et puisque c'est ton sang qui triomphe de toy;
Accuses-en les Dieux, sans te plaindre de moy,
Que ne puis-je changer de cœur & de visage,
Je crains que de son Fils il n'y trouve l'image,

P

Mon trouble, ma rougeur, mes regards languissans,
Tout parle d'Hippolyte & du feu que je sens,
Mon front va me trahir, & ma langue interdite
M'accuser à Thesée, & nommer Hippolyte,
Mes yeux en sont remplis, mon cœur en est atteint,
Et dans tous mes transports Hippolyte est dépeint,
Il vient avec Thesée, ah Ciel! ils sont ensemble,
Je les verray tous deux? ah! Princesse, j'en tremble,
J'entens du bruit, on vient, je cours dans ce malheur
Leur cacher mon amour, ma rage, & ma douleur.

SCENE VI.

THESE'E, HIPPOLYTE, IDAS, ARICIE, Gardes.

ARICIE.

QUoy, Seigneur, est-ce vous? Ah Dieux! quelle allegresse,
Pour nous, pour Hippolyte, & pour toute la Grece,
De revoir un Héros toûjours victorieux...,

THESE'E.

Madame avec plaisir je reviens en ces lieux,
Et suis charmé de voir une belle Princesse
Prendre encor quelque part en ce qui m'interesse;
Allez trouver la Reine, allez la préparer
A revoir un Epoux à ses pieds soûpirer;
Je connois l'amitié qui vous lie avec elle;
Princesse, portez-en la premiere nouvelle,
Je vous suivray de prés & dans peu de momens
Ayant donné quelque ordre, avec vous je m'y rends

SCENE VII.

THESE'E, HIPPOLYTE, IDAS, Gardes.

THESE'E.

Vous me voyez, mon Fils, une insigne victoire
Ajoûte un nouveau lustre à l'éclat de ma gloire.
Non pas, comme l'ont crû mille Peuples divers,
Qui me font aujourd'huy revenir des Enfers,
Du reste des Humains je distingue Hippolyte,
A cent autres j'ay peint le Styx & le Cocyte,
La flame & les horreurs de ces Fleuves ardans;
Et la sombre pâleur de leurs manes errans;
Mais je crois vous devoir un recit plus sincere,
Vostre esprit est guery des erreurs du vulgaire,
J'ay dû par politique en répandre le bruit,
J'ay d'un pareil projet un vain Peuple séduit;
Aprenez donc, mon Fils, que sortant de Trezene,
Je suspendis l'amour pour faire agir la haine,
Pallas me fist quiter Phedre pour le punir,
Et differer l'Hymen qui nous alloit unir:
Le superbe Pallas par de sourdes intrigues
Formoit depuis long-temps de redoutables brigues;
Et déja comme luy ses orgueilleux Enfans
Dans Athenes marchoient sur les pas des Tyrans;
Je pouvois, il est vray, venir à force ouverte,
Avec cent mille bras travailler à leur perte,
Et j'aurois veu bien-tost mes desseins achevez
Sur le débris des murs que j'avois élevez,

Mais j'aurois confondu le crime & l'innocence ;
Je donné quelque temps pour meurir ma vangeance,
D'Athenes je voulus moy-mesme me bannir,
Et je n'oublié tout que pour m'en souvenir.
Un grand dessein se forme à l'ombre du mistere,
L'art de la Politique est d'aprendre à se taire,
Je me tûs, je partis avec Pirrithoüs,
Et dans plusieurs Païs passant en inconnus,
Nous avons étoufé des victoires celebres,
Et cent faits éclatans sous d'heureuses tenebres ;
J'ay déguisé mon nom, de crainte que mon bras
Ne trahit mon dessein, ne l'apprit à Pallas ;
Plus que mes ennemis j'ay redouté Thesée,
Et craignant que ma gloire, ou que ma renômée
Ne courust déceler mon nom à l'Univers,
J'ay sçû l'ensevelir jusques dans les Enfers.

HIPPOLYTE,

Ce grand projet, Seigneur, charmoit la Populace,
Et la Grece imbécille adoroit une audace
Qui devoit....

THESE'E.

Ecoutez un dessein mieux formé,
Et les puissans motifs qui m'avoient animé ;
Quand Pallas me croyoit ou mort, ou dans les chaînes,
J'endormis sa prudence, & volé vers Athenes,
Je m'y rends inconnu, j'y gagne en peu de temps
Des Amis, des Soldats, & des Chefs importans,
Il se trouve surpris, il se met en défense,
Mais mon bras dans son sang assouvit ma vangeance ;
Ses Gardes, ses Enfans viennent de toutes parts,
Et font tomber sur nous une gresle de dars :
Pirrythoüs succombe. & ma juste colere
Immole les Enfans sur le corps de leur Pere,

J'en fais un sacrifice aux mannes irritez
D'un Amy tout sanglant qui tombe à mes côtez,
A mille coups afreux, enfin à cette Epée
Toute Athenes frémit & reconnut Thesée,
Elle tombe à mes pieds, & presque en un instant
Fust d'un Peuple rebelle un Peuple obéïssant.
De tout ce que j'ay fait j'ay voulu vous instruire,
Voila, dans ses projets, comme on doit se conduire,
Avec quelle prudence on forme un grand dessein,
Et comme on doit agir & de teste & de main;
Voila par quelle route Alcide qu'on renomme,
Devenant un Héros, s'est distingué d'un Homme,
Je l'ay suivy: Mon Fils, devenez-en jaloux,
Soyez nostre Rival, & faites plus que nous.

HIPPOLYTE.

Seigneur, à quelle ardeur vostre exemple me livre!
Pour faire plus qu'Alcide, il ne faut que vous suivre,
Et marchant sur les pas que vous m'avez tracez,
Passer tous les Héros qui nous ont devancez,
Vous m'avez enseigné le chemin de la gloire,
Et je brûle, Seigneur....

THESE'E.

Il m'est doux de le croire,
Voyons Phedre, & donnons quelque chose à l'amour,
Je l'adore, & je vais l'épouser en ce jour.
Puissent les justes Dieux oublier leurs menaces,
Et verser loin de nous leurs fatales disgraces,
Mais mon Fils me rassure, & je vois mon erreur,
Phedre cherit Thesée, & je connois son cœur,
Sans doute elle a fait voir pendant ma longue absence
Bien de l'inquietude & de l'impatience;
Parloit-elle souvent de Thesée?

HIPPOLYTE.

Oüy, Seigneur ;
Mais vous cõnoîtrez mieux ſes tranſports,ſon ardeur,
Vous-méme....

THESE'E.

Allons, mon Fils, ſans tarder davantage,
De mon cœur à ſes yeux faire un nouvel hômage,
Et rempliſſant bien-toſt ſes plus ardans ſouhaits,
Voir le plus heureux jour que nous verrons jamais.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, PHEDRE.

PHEDRE.

OUY je romps avec vous pour un ſoin trop fidelle ;
Que vous avois-je fait pour m'eſtre ſi cruelle,
Lors que vôtre barbare & funeſte amitié
Vous rend inéxorable à force de pitié ?
J'eſtois heureuſement tombée évanoüye,
Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie,
Seule & ſans nul ſecours, preſte à finir mon ſort,
Dans cet afreux ſommeil j'enviſageois la mort ;
Enfin ſans mouvement en proye à ma foibleſſe,
Par un dernier ſoûpir j'étouſois ma tendreſſe,
Quand vos cruels ſecours ſont venus m'arracher
La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher.

ARICIE.

Madame, je devois avoir ſoin d'une vie
Si chere à voſtre Epoux. . .

PHEDRE.

Non, vous m'avez trahie,

Et mes yeux se couvrant d'un éternel sommeil,
N'auroient point veu Thesée à leur triste réveil.
A peine en respirant ma debile paupiere
Joüissoit à regret d'une foible lumiere,
Quand Thesée & son Fils ont paru dans ces lieux ;
Tremblante j'ay voulu tourner sur luy les yeux,
J'ay rougy, j'ay pâly ; languissante, interdite,
J'ay voulu voir Thesée, & n'ay veu qu'Hippolyte,
J'ay soûpiré, fremy ; mes pleurs en ce moment
A mon crédule Epoux ont caché mon Amant,
Dans mon trouble Thesée a sçû trouver des charmes,
En secret je l'ay veu s'aplaudir de mes larmes,
Et luy-mesme abusé de mes sens interdits,
A reçû des soûpirs envoyez à son Fils.

ARICIE.

Ce Héros meritoit ses soûpirs pour luy-mesme,
Madame, il a pour vous une tendresse extrême,
Et vostre cœur remply des vœux qu'il a trahis,
Doit de l'amour au Pere, & de l'estime au Fils.
Oüy, Madame, songez que le jaloux Thesée
Brûlant pour vous, vous croit de sa flâme embrasée,
Et voyez les perils où vous vous exposez,
Si bien-tost par malheur vous l'en desabusez ;
Quand Thesée est jaloux, il y va de la vie,
La Mere d'Hippolyte éprouva sa furie
Ponr un leger soupçon, & peut-estre son Fils
Serviroit de victime à ses soûpirs trahis.

PHEDRE.

Thesée aime Hippolyte, & toute la tempeste
En épargnant son sang tomberoit sur ma teste,
Et tranquile, j'irois pour un destin si beau
Affronter sans pâlir les horreurs du tombeau.
Mais enfin, je ne sçay si je me suis flâtée,
D'Hippolyte tantost j'ay veu l'ame agitée,

Vous estiez prés de moy ; ne vous souvient-il pas
Qu'en nous voyant, le Prince a soûpiré tout-bas ?
Son desordre a fait voir un feu qu'il vouloit taire,
Il n'a pû le cacher, même aux yeux de son Pere,
Thesée est penétrant, il a paru surpris,
De trouver de l'amour dans les yeux de son Fils;
Ce Fils qu'il avoit cru jusqu'alors insensible,
L'embarras de Thesée estoit assez visible,
Et sur la foy d'un air & chagrin, & jaloux,
Je me suis cruë helas! digne de son couroux.

ARICIE.

Ah! cherissez plûtost un Héros qui vous aime,
Vous perdrez Hippolyte, & vous perdrez vous-même,
Pour luy tous vos soûpirs seront empoisonnez,
Et songez en l'aimant que vous l'assassinez...
Que deviendrois-je helas! si cet Amant si tendre
Perissoit... Oüy, Madame, & vous devez m'entendre,
J'y prens sans y penser mesme interest que vous,
Songez encore un coup que Thesée est jaloux,
Respectez un Hymen qui vous tient enchaînée,
Respectez un grand Roy qui vous a couronnée,
Thesée à vos sermens, Thesée à vostre foy,
Helas! de si beaux nœuds....

PHEDRE.

Dieux! qu'est-ce que je voy?
L'interest d'Hippolyte, & celuy de Thesée
Frapent sensiblement vostre ame embarrassée,
Et vous feriez juger à vos sens interdits
Que le Pere vous touche icy moins que le Fils.

ARICIE.

Moy, Madame?

PHEDRE.

Oüy, vous? Justes Dieux! ah! je tremble.
Il soûpiroit, Madame, & nous estions ensemble,

Est-ce vous, qui tantost l'avez fait demeurer ?
Est-ce vous ? est-ce moy qui l'ay fait soûpirer ?
Parlez, qui de nous deux ?...

ARICIE.

Ah ! sans doute, Madame,
S'il soûpire, vos yeux ont fait naître sa flâme.

PHEDRE.

Souhaitez-le du moins, voyez avecque horreur
Et toute ma tendresse, & toute ma fureur.
Le retour de Thesée & m'étonne & m'accable,
Je suis dans un état afreux, épouvantable,
Je vous aime, Aricie, & ma tendre amitié,
Ma rage, ou mon amour, vous doit faire pitié.
Des Hommes & des Dieux j'éprouve la colere,
Vous, Thesée, Hippolyte, & tout me desespere.
Du moins que l'amitié dans ce funeste jour
Ne coûte point encor un crime à mon amour.
Vos discours m'ont fait voir une flame fatale,
Cachez, cachez à Phedre une heureuse Rivale,
Epargnez-moy le crime où je vais succomber,
Et détournez les coups qui sont prests à tomber.

ARICIE.

Ah ! Madame, croyez....

PHEDRE.

Je crois tout, Aricie,
Vous sçavez mon secret, c'est fait de vostre vie,
Si vous osez jamais.. Le Roy vient, laissez-nous,
Et de Phedre jalouse évitez le couroux.

SCENE II.

THESE'E, PHEDRE, Gardes.

THESE'E.

ENfin, les Dieux, Madame, avec plus de justice
Exigent de nos cœurs de nouveaux sacrifices,
Ils vous rendent Thesée, & dans cet heureux jour
Me redonnent l'objet d'une si tendre amour;
Je viens avec plaisir remettre dans vos chaînes
Et le cœur de Thesée, & la superbe Athenes;
Mais il faut aujourd'huy par des nœuds éternels,
A la face des Dieux, aux pieds de leurs Autels,
Pour accomplir les loix d'un si saint Hymenée,
Renouveller la foy que vous m'avez donnée;
Par mon ordre le Peuple en ce mesme moment
En prépare la pompe avec empressement;
Mais je veux qu'Hippolyte.. Ah Dieux! pourquoy ces larmes,
Madame, & quels soûpirs?...

PHEDRE.

J'ay de justes allarmes,
Seigneur, je crains pour vous qu'un Pere furieux
Ne me vienne bien-tôt arracher de ces lieux,
Et que de nostre Hymen l'appareil si celebre,
Ne serve à mon cercueil d'une pompe funebre.

THESE'E.

Madame, expliquez-vous?

PHEDRE.

Aprenez en deux mots
Le funeste secret du dessein de Minos;

Mon Frere arme, Seigneur, déja sa Flote est preste,
Tout ce grand apareil menace vostre teste,
Il vous traite par tout d'injuste Ravisseur,
Ænarus avecque eux vient pour vanger ma Sœur,
Oüy, dans l'Isle de Naxe Ariane trahie
Luy doit donner la main pour prix de vostre vie,
Phedre fust cause helas ! de cette trahison,
C'est ma fatale main qui détruit ma Maison,
Tout mon sang à la fois, & Pere, & Sœur, & Frere;
Sont armez contre nous d'une juste colere;
Songez, Seigneur, songez à chercher du secours,
Differez nostre Hymen encor de quelques jours,
Vous seul, & sans Armée....

THESE'E.

Est-ce là cette crainte
Et l'indigne douleur dont vostre ame est atteinte?
Mais pour vous rassurer & calmer vos ennuis,
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez qui je suis;
Oubliez les perils où mon amour me jette,
Je ne crains point Minos, ny les forces de Crete:
Le sang du Minautore à ses yeux répandu,
Un répos éternel à mon Païs rendu,
Cynnis & Cercyon, mes premieres victimes,
Cette épée en tout temps qui sçait punir les crimes,
Fumante encor du sang du perfide Pallas,
Répondent de Minos, & de tous nos Etats.
Il doit se souvenir que Thesée intrépide,
A marché jusqu'icy sur les traces d'Alcide,
Et nous avons tous deux sans armer les Humains
Moissonné nos Lauriers avec nos propres mains.
Ænarus & Minos sçavent trop qui nous sommes,
L'on ne nous vit jamais suivy de cent mille hommes
Attaquer, conquerir, renverser les Etats,
Alcide seul l'a fait, & le doit à son bras:

Aidé de sa valeur & de sa renômée,
Son bras seul jusqu'icy luy tint lieu d'une Armée,
Et si dans l'Univers il a tout fait trembler,
Je le suivray, Madame, & luy veux ressembler.

PHEDRE.

Un Héros cependant peut tomber comme un autre;
Seigneur, mon interest est icy joint au vostre,
Je crains qu'on ne m'enleve à ce que j'aime... Helas!
Nous devons assembler nos Peuples, nos Soldats,
Opposer une Armée aux forces de mon Frere,
Et différer l'Hymen...

THESE'E.

Il n'est pas necessaire,
Et les murs de Trezene, & ses fiers Habitans;
Vous offriroient sans moy de braves Combatans;
Mais les Dieux me font craindre un peril domestique
Contre qui doit s'armer toute ma politique,
Je tremble au souvenir d'un Oracle fatal,
Qui menace mon cœur d'un trop heureux Rival,
Mais d'un Rival si cher que je n'ose le dire.

PHEDRE.

Quel Oracle, Seigneur, quel Rival?

THESE'E.

J'en soûpire,
Madame, mais enfin l'Oracle de Délos
En passant m'a rendu ces redoutables mots,

Tu seras à ton retour
Malheureux Amant & Pere,
Puis qu'une main qui t'est chere
T'enlevera l'objet de ton amour.

Ah! Madame, voila sa réponse funeste.
Vos yeux, comme les miens, ont tantost veu le reste.
Je crains l'Oracle, helas! ce que j'aime le mieux,
Ce Fils qui m'est si chere, il soûpire à vos yeux,

Les miens en sont témoins.

PHEDRE.

Dieux ! seroit-il possible ?

THESE'E.

Ce Fils indifférent, je l'ay trouvé sensible,
Et lors que la Princesse estoit auprés de vous,
Sans doute elle aura veu son trouble comme nous.
Les transports, que pour moy vous avez fait paroître,
L'ont chagriné, Madame, il me l'a fait connoître,
Par un dédain secret expliquant ses desirs,
Ses soûpirs insolens ont suivy vos soûpirs,
J'ay leu dans ses regards sa temeraire flâme,
L'Oracle l'a prédit, sera-t-il vray, Madame,
Qu'une main qui m'est chere, à mon fatal retour,
Osera m'enlever l'objet de mon amour ?

PHEDRE.

Hippolyte, Seigneur, sçaura tromper l'Oracle,
Thesée est à ses feux un invincible obstacle,
Il connoît les liens qui m'attachent à vous,
Il doit trembler au nom & de Pere, & d'Epoux ;
Helas ! s'il avoit veu dans le fonds de mon ame
L'ardeur qui me devore, & l'excés de ma flâme,
Il eut rougy, l'Ingrat....

THESE'E.

Madame, c'est assez,
Par ce perfide seul mes feux sont offensez,
Je connois vostre amour, & dans cette disgrace
Ce n'est que par mon Fils que le Ciel me menace,
Mais je veux par l'Arrest que je vais prononcer,
Faire mentir ces Dieux qui m'osent menacer,
Et pour mieux étoufer ma juste jalousie,
Je veux...

PHEDRE.

Quoy donc ? Seigneur.

THESE'E.

Qu'il épouse Aricie.

PHEDRE.

Aricie !

THESE'E.

Oüy, Mame, il faut dés aujourd'huy
Parler à la Princesse, & l'unir avec luy,
J'ay des raisons d'Etat qui veulent qu'Aricie
Par l'ordre de son Pere à mon Fils soit unie,
Par un Traité secret nous en sommes d'accord,
Il faut par cet Hymen disposer de son sort,
Et sans plus differer, qu'une mesme journée
M'unissant avec vous, voye un double Hymenée,
Que l'on cherche Hippolyte ?

PHEDRE.

Ah ! Seigneur, arrestez,
Laissez-moy luy parler, je sçay vos volontez,
Chargez Phedre du soin d'en instruire Hippolyte,
Je crains que contre un Fils un Pere ne s'irrite,
Je veux parler pour vous, & luy faire sçavoir
Vos ordres souverains, & quel est son devoir,
Vos discours seroient pleins d'aigreur & de colere;
Peut-estre oubliriez-vous que vous estes son Pere.

THESE'E.

Oüy, je luy parlerois avec trop de hauteur,
Vous tournerez son ame avec plus de douceur,
Vous tirez mon esprit d'un embarras extrême,
Madame, je le sçay, vous m'aimez, je vous aime;
Faites-luy voir son crime à soûpirer pour vous,
Montrez-luy dans Thesée un Pere, & vostre Epoux;
Pour éteindre ses feux découvrez-luy vostre ame,
Dépeignez-luy pour moy l'excés de vostre flâme,
Repetez-luy cent fois pour le desesperer,
Qu'en vain, pour Phedre en vain il ose soûpirer,

Sur tout, tournez ses vœux du costé d'Aricie ;
Faites qu'à cet Ingrat elle se voye unie,
Ventez-en le merite, & sur tout la beauté,
Que vos mains de ses fers chargent sa liberté ?
(Je sçay que vous aimez cette illustre Princesse)
Ah ! Madame, tâchez d'y tourner sa tendresse,
Je vais vous envoyer Hippolyte, & du moins
Qu'il tremble.... Mais enfin j'atens tout de vos soins.

SCENE III.

PHEDRE.

QUe de trouble & d'horreurs dont mon ame est saisie !
Tu veux, cruel, tu veux que j'unisse Aricie
A ton Fils, & tu crois te servir de ma main
Pour ma Rivale... oüy, pour luy percer le sein.
Mais Ciel ! en cet instant qu'estois-je devenuë.
Si je n'eusse surpris cet ordre qui me tuë ?
Thesée alloit parler, son Fils alloit venir,
Helas ! qu'aurois-je fait le voyant obeïr ?
De son sort & du mien je suis encore maîtresse,
Il faut sonder son cœur, surprendre sa tendresse,
Je dois feindre, je dois, mais helas ! quel effroy !
Si j'y trouve des feux pour un autre que moy,
Verray-je sans horreur cette flâme fatale
Qui me perdra... Mais non, je perdray ma Rivale.
Cependant si les Dieux parlent en ma faveur,
S'ils prédisent des maux qui feroient mon bonheur,
L'embarras de Thesée, & l'amour qui l'agite,
Tous ses soupçons jaloux tombans sur Hippolyte,
S'accordent

S'accordent à l'Oracle, & me font pressentir...
Mais le cœur d'un Ingrat les peut tous démentir.
Je ne le sçay que trop, dans ce fatal mistere
Les Dieux parlent en vain, si l'Amour sçait se taire,
Je vais voir Hippolyte, & chercher dans ses yeux
Mon Arrest, mon Destin, mon Oracle, & mes Dieux;
Il vient, dissimulons.

SCENE IV.

PHEDRE, HIPPOLYTE.

PHEDRE.

C'Est par l'ordre d'un Pere,
Que j'exige de vous un aveu necessaire;
Et puis que vous pouvez le faire en liberté,
Je vous demande au moins de la sincerité.
Pour moy, vous le sçavez, son auguste Hymenée
Fera voir ma fortune à la sienne enchaînée,
Thesée a mes sermens, & je l'épouse enfin,
Je cede à mon étoile, & subis mon destin;
Mais, Seigneur, nous voulons aprendre l'un & l'autre,
Quand nous donnõs nos cœurs, si vous gardez le vôtre.
Et si l'Hymen pour vous avoit quelques apas,
Seigneur, la jeune Helene...

HIPPOLYTE.

Ah! ne m'en parlez pas,
Madame, je hais trop le joug de l'Hymenée,
Je ne soufriray point que mon ame enchaînée
Par d'éternels liens gémissent sous le poids
D'un Hymen qui nous rend l'Esclave de ses Loix,

Nostre ame au mesme objet pour jamais attachée,
Que par la seule mort n'en peut estre arrachée,
Et cette jeune Helene avec tous ses appas,
Si j'en crois à mon cœur, ne le touchera pas.

PHEDRE.

Vous estes donc, Seigneur, toujours fier, infléxible,
A l'Amour, à l'Hymen, vostre cœur insensible,
En dédaigne le joug, chérit sa liberté,
Et puis qu'un si grand cœur refuse avec fierté
La plus grande Beauté de l'Europe & l'Asie,
Je n'ose vous parler d'Æglé, ny d'Aricie.

HIPPOLYTE.

Madame, Helene est belle, & peut se faire aimer,
Mais les yeux d'Aricie auroient dequoy charmer....

PHEDRE.

Aux charmes d'Aricie, il n'est rien d'impossible,
Mais par bonheur, Seigneur, vous estes insensible,
Vous avez de bons yeux pour en voir tout le prix,
Mais enfin vostre cœur n'en fust jamais épris,
Oüy, je vous aplaudis de vostre indifférence,
Elle va me permettre une illustre Alliance
Qui doit unir la Crete au Royaume d'Argos,
Et qui fera dans peu ma páix avec Minos.

HIPPOLYTE.

Quoy, Madame?

PHEDRE.

Seigneur, je prétens, & j'espere
Unir dans peu de jours Aricie à mon Frere.

HIPPOLYTE.

Vous, Madame?

PHEDRE.

Oüy, moy? Quel interest, Seigneur,
Prenez-vous à l'Hymen....

HIPPOLYTE.

L'interest de mon cœur ;
Madame, & vous verrez peut-estre vostre Frere
Me payer de son sang ce dessein temeraire,
Je periray plûtost avant ce coup fatal....

PHEDRE.

Que dites-vous ? ah Dieux !

HIPPOLYTE.

Que je suis son Rival,
Que j'en fis un secret, que j'adore Aricie,
Et qu'à me l'arracher il y va de la vie,
Je n'en fais plus mistere, & je sçauray si bien....

PHEDRE.

Je connois ton secret, Ingrat, aprens le mien,
Ton heureuse imprudence, & ton ardeur fatale,
M'ont enfin malgré toy découvert ma Rivale,
Tremble, je la connois, Phedre dans son malheur
Luy fera voir dans peu sa Rivale en fureur,
Car dans mon desespoir & ma douleur extrême,
Je rougirois, Ingrat, de dire que je t'aime.

HIPPOLYTE.

Moy, Madame ?

PHEDRE.

Oüy, toy, ç'en est fait pour jamais,
Je t'aimois, il est vray, Barbare, & je te hais....
Je t'aimois cependant, & tu l'as dû connoître,
Mille fois dans mes yeux ma flâme a dû paroître,
Infidelle à Thesée, & toute entiere à toy,
Tu luy volois mon cœur, mes sermens, & ma foy,
Oüy, cruel, & c'est là ce qui me desespere,
Rends-moy mõ cœur, Ingrat, pour le rendre à tõ Pere,
Pour toy seul j'immolé ma gloire & mon repos,
Ton amour me força d'oublier ce Heros,

Je sentis que mon ame alloit estre enchaînée ;
Par un fatal panchant je me vis entraînée,
J'en ay gémy long-temps, j'ay long-temps combatu ;
Et suis reduite enfin à pleurer ma vertu.

HIPPOLYTE.

Non, ce n'est point à moy que ce discours s'adresse ;
Madame, & vous voulez surprendre ma tendresse ;
C'est sans doute à Thesée, & ce n'est pas à moy
Que vous avez donné vostre cœur, vostre foy ;
Songez, songez, Madame, à la grandeur du crime
Qui nous perdroit tous deux...

PHEDRE.

J'en seray la victime ;
Mais puis que malgré moy tu luy voles son bien,
C'est ton crime, Barbare, & ce n'est pas le mien.
Ah ! c'en est fait, Cruel, toûjours fier & farouche,
Aucun soûpir pour moy n'échape de ta bouche,
Tu vois sans t'émouvoir mes pressantes douleurs,
Avec tranquilité tu joüis de mes pleurs,
Je connois que ton cœur brûle pour Aricie,
Tu la veux épouser, mais tremble pour sa vie,
Je perdray ton Amante, & moy-mesme en mourant,
Helas ! j'iray percer son cœur en soûpirant,
Et ma Rivale heureuse au milieu des allarmes
Voyant couler sur elle & mon sang & mes larmes,
Peut-estre en ce moment, malgré tout son effroy,
En mourant de ma main, aura pitié de moy.

HIPPOLYTE.

Ah ! songez que ma vie est unie à la sienne,
Que pour la perdre il faut commencer par la mienne,
Que je ne connois plus ny respect, ny devoir,
Madame, & que je puis....

PHEDRE.

Tu vois mon desespoir,

Je puis tout perdre helas! dans ma fureur extrême,
Aricie, & Theſée, Hippolyte, & moy-meſme,
Mon Frere n'eſt pas loin, ſon Armée à tes yeux
Poura me ſecourir & deſoler ces lieux,
Ma rage & ſon amour pouront tout entreprendre,
Je mettray ce Palais & ma Rivale en cendre,
Et ſi tu m'y contraints par l'éclat de tes feux,
C'eſt ton crime, Barbare, ou le crime des Dieux;
Il n'eſt rien de ſi ſaint que je ne ſacrifie...
Aprés cela, tu peux épouſer Aricie.

SCENE V.

HIPPOLYTE.

Ciel! voila les malheurs que tu m'avois prédis,
Ah! Pere infortuné, mais plus malheureux Fils,
Que vas-tu devenir? & que pouras-tu faire?
Iras-tu découvrir ce funeſte miſtere?
Et portant à Theſée un poignard dans le ſein,
Te ta Princeſſe encor ſeras-tu l'aſſaſſin?
Je plains Phedre, elle m'aime, & je crains ſa furie,
Mon amour imprudent aſſaſſine Aricie,
Phedre l'a découvert, elle peut s'en vanger;
Que de perils à craindre! Il faut la ménager,
Diſſimulons encor. Dans ſon deſordre extrême
Sans doute que ſon cœur un trahira luy-meſme.
Quels malheurs je prévois! Allons hors de ces lieux
Conſulter mon amour, Aricie, & les Dieux.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, ARCAS, Gardes.

THESE'E.



On, je sçauray punir une telle insolence,
Que l'on me laisse seul songer à ma vengeance,
Qu'on se retire, Arcas, je le veux.

ARCAS.

Mais, Seigneur,
De grace, aprenez-moy quel crime ?...

THESE'E.

Ma fureur
Va bien-tost éclater contre ce qui l'irrite;
Pouvois-je croire helas ! que Phedre... qu'Hipolyte...
Ah ! j'en frémis, Arcas.

ARÇAS.

Dieux ! vous les menacez,
Seigneur, ces noms si chers que vous me prononcez;
Est-ce la Reine enfin qui vous trahit ?...

THESE'E.

La Reine ?
Ah ! laisse-moy cacher mon amour & ma haine,

Laisse-moy mon secret, je te connois, Arcas,
Le bras déja levé, tu retiendrois ce bras;
Mais je veux qu'aujourd'huy tõbant sur ma victime,
Il découvre à tes yeux le coupable, & le crime.

ARCAS.

Considerez, Seigneur, qu'il ne sera plus temps,
Quand vous aurez puny ce crime....

THESE'E.

Je t'entens,
Mais je veux prendre seul le soin de ma vangeance,
Je sçauray mesurer la peine à cette offense:
Seur de son amitié, pouvois-je avec raison
Prévoir une si lâche & noire trahison?
Devois-je redouter cette flâme ennemie,
Et que ma gloire un jour tremblast d'une infamie?
Je ne m'attendois pas à mon triste retour,
De trouver dans son cœur ce criminel amour.

ARCAS *à part.*

C'est la Reine sans doute. Ah! Seigneur, si la Reine
Par un coupable amour allume vostre haine;
Hippolyte....

THESE'E.

Aprens donc que par un coup fatal,
Hippolyte aime Phedre, & qu'il est mon Rival.

ARCAS.

Quels témoins avez-vous de son crime?

THESE'E.

Mes yeux,
Ses soûpirs, Phedre enfin, & luy-mesme, & les Dieux;
Je ne te diray point qu'un Oracle funeste
M'a prédit ce malheur, mais écoute le reste,
Tu verras mieux que moy dans ce Fils odieux
Le fidelle instrument des menaces des Dieux.

Oüy, j'en doutois encore, j'avois quelque espérance;
Je dormois sur la foy de son indifférence,
Son cœur fier & farouche (eh! qui l'eût pû penser)
Entre les Dieux & luy me faisoit balancer;
Helas! il m'a tiré de cette incertitude,
Pour Phedre j'ay trop veu sa tendre inquietude,
Et ses soûpirs plus seûrs qu'un Oracle fatal,
M'ont fait en fremissant connoître mon Rival.

ARCAS.

Mais s'il aime, Seigneur, les yeux de la Princesse
Ont pû toucher son cœur, meriter sa tendresse,
Peut-estre qu'Aricie...

THESE'E.

Il la refuse, Arcas.

ARCAS.

Il la refuse? ah Dieux!

THESE'E.

Ne t'en étonnes pas,
Puisqu'il aime la Reine, il n'est que trop possible
Qu'à l'hymen d'Aricie il paroisse insensible,
La Reine mesme helas! m'avoit presté sa voix
Pour marquer à l'Ingrat mes ordres & mon choix,
Pour ce perfide encor je fondois ma clemence,
J'attendois sa réponse avecque impatience;
Quand je l'ay veu sortir d'avec Phedre. A mes yeux
Il a paru surpris, ce Fils audacieux,
Il vouloit m'éviter, j'ay percé le mistere,
Ses yeux estoient brillans d'amour & de colere;
Son visage irrité, tout émeu, plein de feu,
D'un refus insolent me prédisoit l'aveu;
Alors en l'arrestant j'ay voulu me contraindre,
Pour le faire expliquer, mon couroux a sçû feindre,
J'ay parlé d'Aricie, & d'Hymen à la fois;
Il a rougy l'Ingrat, & tremblé de ce choix;

J'ay

J'ay beaucoup de respect, Seigneur, pour la Princesse
(M'a-t-il dit) mais l'Hymen n'a pour nous rien qui presse,
Je suis jeune, elle est jeune, & l'on peut differer
Cét Hymen... A ces mots je l'ay veu soûpirer,
Son desordre m'a dit tout ce qu'il vouloit taire,
J'ay contraint cependant ma trop juste colere,
Et sans trop écouter ses mauvaises raisons,
Il m'a trop éclaircy mes funestes soupçons.

ARCAS.

Dieux! que croire?

THESE'E.

Aussitôt j'ay passé chez la Reine;
Ses yeux étincelans de colere & de haine,
Où des larmes encor couloient abondamment,
M'ont sçeu tracer sa honte & son ressentiment.
Helas! qu'en cet état une Amante a de charmes!
Ma veuë & mon abord ont redoublé ses larmes,
Et pour mieux expliquer ses mortels déplaisirs,
Elle a laissé parler ses yeux & ses soûpirs.
Phedre ne fust jamais si touchante & si tendre,
Loin d'accuser l'Ingrat, elle veut le défendre,
Mais plus elle s'efforce à le justifier,
Plus je vois son audace, & ne puis l'oublier;
Pour un Perfide encor sa bonté s'intéresse,
Pour pallier son crime, elle parle, elle presse,
Mais ses soûpirs, ses pleurs, & tous ses tristes soins,
Du crime qu'elle taist sont autant de témoins.
Je prêvois donc, Arcas, qu'il faudra me défaire
D'un Rival insolent, & d'un Fils témeraire,
Je ne répons de rien, s'il paroît à mes yeux,
Et je veux pour jamais le bannir de ces lieux.

ARCAS.

La Reine vient, Seigneur,

THESE'E.

Dans ma fureur extréme
Pour m'apaiser encor elle vient elle-même,
Mais elle espere en vain...

SCENE II.

PHEDRE, THESE'E, ARCAS.

PHEDRE.

Seigneur, au nom des Dieux
Ecoutez un peu moins un transport furieux,
La douleur & l'amour dont mon ame est atteinte
Pour vostre sang me donne une mortelle crainte,
Et dans le triste état où je vous ay laissé,
Je crains trop les éclats d'un amour offensé;
Mais, Seigneur. la Nature en faveur d'Hippolyte
Doit parler pour un Fils.

THESE'E.

A ce nom qui m'irrite,
Plus odieux pour moy que Procruste ou Cinnis,
Je ne reconnois plus qu'un Monstre dans mon Fils.
Helas ! qui l'auroit crû qu'un Chasseur solitaire,
Dont le front paroissoit triste, farouche, austere,
Ennemy des plaisirs, & qui n'eût autrefois
Rien d'humain, que les yeux, la démarche, & la voix,
Commençât à brûler par de honteuses flâmes,
Et courût choisir Phedre entre toutes les Femmes
Pour s'instruire à ses yeux comme il faut soûpirer,
Et prist un cœur humain pour me des-honorer ?

Mais enfin, depuis quand ce Chasseur si sauvage
A-t-il changé d'humeur, d'esprit, & de langage,
Sans respect du Bandeau qu'il voit sur vostre front?
Depuis quel temps, l'Ingrat, vous fait-il cet affront?

PHEDRE.

Ce n'est que d'aujourd'huy que sa perfide flâme
D'un aveu qui m'outrage assassine mon ame,
Et jamais à ma honte un aveu si cruel
Ne pouvoit me fraper par un coup plus mortel.
J'avois crû comme Hippolyte inflexible,
Et cependant, Seigneur, il n'est que trop sensible,
Il m'a sçeu détromper, & dans ce triste jour
L'audace de son cœur a trahy son amour.
Oüy, Seigneur, quand je songe à ce feu teméraire,
Ah! je rougis encor de honte & de colere,
J'en soûpire de rage, & mon cœur offensé
Tremble pour l'avenir, & frémit du passé.

THESE'E.

Madame, c'est à moy que s'adresse l'offense,
C'est à moy seul aussi d'en prendre la vangeance,
Je suis charmé de voir qu'un si juste couroux
Contre ce Fils ingrat va m'unir avec vous,
Mais ne redoutez plus sa flâme teméraire,
Pour vous en garantir je sçay ce qu'il faut faire,
Rassurez-vous. Je suis tout prest à le punir,
Oubliez le passé sans craindre l'avenir;
Je vous épargneray cette fatale veuë,
Qui blesse nostre amour, vous chagrine, vous tuë,
Le conseil en est pris, Madame, & desormais
Hippolyte à vos yeux ne paroistra jamais.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, qu'avez-vous résolu?

THESE'E.

Non, Madame,
Le Perfide aujourd'huy d'une insolente flâme
Ne méprisera plus & les Dieux & les Loix,
Puis qu'il vous a parlé pour la derniere fois.

PHEDRE.

Pour la derniere fois! qu'elle funeste envie!
Quoy? Seigneur, voulez-vous attenter à sa vie?
Songez-vous sans pâlir qu'en luy perçant le flanc
Ce seroit vous vanger sur vostre propre sang?
C'est vostre Fils, Seigneur, c'est ce cher Hippolyte,
De qui toute la Grece adore le merite,
Dont le front vous fait voir vostre image & vos traits,
Et de qui la valeur vous doit suivre de prés.
Oubliez comme moy son amour & son crime,
Ne vous immolez pas cette chere Victime,
A nostre amour, Seigneur, vous devez la donner,
Et si vous aimez Phedre, il faut luy pardonner.

THESE'E.

Non, ne m'en parlez plus, & sans vous mettre en peine
D'un Rival insolent qui merite ma haine,
Tant de bontez, de soins, pour luy sont superflus,
Son Arrest est donné, vous ne le verrez plus.

SCENE III.

PHEDRE,

JE ne le verray plus! malheureuse Princesse!
Peux-tu voir en ce jour ta barbare tendresse
Te rendre la Nature & les Dieux ennemis,
Et par la main du Pere assassiner le Fils?

Le cruel cependant me va perdre luy-mesme,
Il adore Aricie, il me hait, & je l'aime,
Je respecte son cœur quand il perce le mien,
Et tremblante, je veux qu'on épargne le sien.
Sur le bord de la Tombe où son amour m'entraîne,
Puis-je encore à l'Ingrat refuser de la haine?
Il m'ofense, il m'outrage, ah! c'est trop balancer,
N'ayons plus de pitié pour qui m'ose offenser,
Meurs? Barbare... mais quoy? je soûpire, je tremble,
Dieux! a-t-on tant de haine & tant d'amour ensemble?
Gloire, honte, dépit, douleur, rage, pitié,
Raison, haine, fureur, jalousie, amitié,
Tous déchirent mon ame en ce desordre extrême,
J'aime ce que je hais, & je hais ce que j'aime,
Tous ces cruels Tyrans m'entraînent tour à tour,
Mais la haine est toûjours plus foible que l'amour.
Je me suis assurée en secret d'Aricie,
Un ordre de ma part luy peut oster la vie,
J'ay remis ma Rivale en de fidelles mains,
Mais Dieux! pour un Ingrat je pâlis & je crains,
Oüy, consulte ton cœur, Princesse infortunée,
Verras-tu sans frémir trancher sa destinée?
Verras-tu sans horreur un Pere furieux
Dans le sang de son Fils se baigner à tes yeux?
Et c'est toy cependant qui d'une main timide
Pousse le bras d'un Pere à faire un parricide,
Quand ton coupable cœur dans le feu qu'il ressent
Sçait qu'Hipolyte helas! en est trop innocent.
Innocent! & c'est là ce qui fait tout son crime,
C'est par là que de Phedre il sera la Victime;
La Victime! Ah grands Dieux! quels funestes desirs!
Quelle Victime helas! qui coûte des soûpirs.
Sors, malheureuse, sors, pour finir tant d'allarmes,
Va, ne perds plus de temps à répandre des larmes,

Cours aux pieds de Thesée, & le tirant d'erreur,
Découvre-luy ton crime, & te perces le cœur ?
Dérobe ta Rivale à l'horreur qui l'agite,
Et puis que tu ne peux vivre pour Hippolyte,
Rends-toy toute à la gloire, & mourant aujourd'huy,
Fais-luy voir Phedre au moins toute digne de luy.
Dieux ! il vient.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, PHEDRE.

HIPPOLYTE.

IL me faut éclaircir d'un mistere,
Si j'ay tû par respect ce qu'il a fallu taire,
Madame, & si pour vous je me suis arraché
Aux plus étroits liens qui m'avoient attaché,
Si j'ay sceu differer le bonheur de ma vie,
Aprenez-moy de grace où peut estre Aricie,
Je la cherche par tout, & ne la trouve pas,
Madame, tirez-moy d'un cruel embaras,
Vous sçavez l'interest de l'amour qui me presse,
Il faut sans balancer me rendre ma Princesse,
Parlez, expliquez-vous ?.. Dieux ! qu'est-ce que je voy ?
Que dois-je croire ? helas ! c'est attenter sur moy,
C'est sur mon propre sang, sur mon cœur, sur ma vie,
Dites, répondez-moy, qu'a-t-on fait d'Aricie ?

PHEDRE.

Vous devez me parler avec moins de fierté,
Prince, pour vostre gloire, & pour sa seûreté ;

A qui parle si haut, je ne sçay point répondre,
Quand on a de l'orgueil, j'ay l'art de le confondre,
Vous cherchez Aricie, & vous craignez sa mort,
Tremblez devant qui peut décider de son sort.

HIPPOLYTE.

Je vous entens, Madame, & voy ce qu'il faut craindre;
Mais je puis la vanger, & c'est trop me contraindre,
Craignez à vostre tour un Amant furieux
Qui pouroit tout...

PHEDRE.

J'ay sçeu l'arrester en ces lieux,
Elle est en mon pouvoir, & pour vanger ma flâme
Je n'ay qu'à dire un mot, elle est morte.

HIPPOLYTE.

Ah Madame!
Quelle étrange fureur vous anime....

PHEDRE.

Ecoutez,
C'est assez, & c'est trop fatiguer mes bontez.
Aprens, cruel, aprens qu'en perdant l'esperance
Du moins pour assurer mon secret, ma vangeance,
J'ay remis ton Amante en de fidelles mains,
Helas! je balançois mes funestes desseins,
Peut-estre j'allois faire un noble sacrifice
A ma Rivale, à toy j'allois rendre justice,
A Thesée, aux Dieux mesme, & mourant sans éfroy
J'aurois versé du sang & des larmes pour toy?
Contre elle cependant tu m'as déterminée,
Je mouray, mais viens voir trancher sa destinée,
Mes yeux se repaîtront de son sang odieux,
Je vais faire expirer ma Rivale à tes yeux,
Et me voyant moy-mesme interdite, éperduë,
Barbare, elle verra ton amour qui la tuë;

Aprés donne un cours libre à ta juste fureur,
Vange ton Aricie, & me perce le cœur,
Et la mort de ta main remplissant mon envie
Me sera mille fois plus douce que la vie ;
[illegible] moy, cruel ?

HIPPOLYTE.

[illegible] Madame, demeurez,
Tournez plûtost sur moy de[illegible]ureз,
Et sans aller plus loin cherch[illegible]ce,
En punissant le crime, épargnez [illegible]ence,
Je voudrois sans blesser & Thesée & les Dieux,
Pouvoir vous faire icy l'hômage de mes vœux,
Rendre à vostre merite un tribut légitime ;
Mais quand je le pourois, le ferois-je sans crime ?
Et l'Amour en Tyran qui dispose de nous,
Me donne à la Princesse, & m'éloigne de vous.
Malgré nous à son gré le Destin nous entraîne,
Il verse dans nos cœurs ou l'amour ou la haine,
On n'en est point le maître, & chacun en naissant
Reçoit son influence, & court à son penchant,
Je repete à regret que j'adore Aricie,
Mais pour vous en vanger je vous offre ma vie,
Epargnez la Princesse, & par un coup mortel
Vangez sur tout mon sang cet aveu criminel.
Que tardez-vous, Madame, à punir un coupable,
Pour Hippolyte ingrat soyez moins pitoyable,
A vos justes rigueurs il vient s'abandonner,
Déchirez donc ce cœur qu'il ne peut vous donner...
Madame, vous pleurez sans me vouloir entendre !
C'est du sang, & non pas des pleurs qu'il faut rêpâdre.

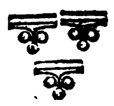
PHEDRE.

Quel sang puis-je verser, Ingrat est-ce le tien ?
Et tu sçais que pour toy je répandrois le mien,

Et quand tu m'attendris, & que tu me desarmes,
Prés de toy je ne puis répandre que des larmes.
Je sçay qu'en cet instant, dans l'état où je suis,
Tu fais ce que tu dois, je fais ce que je puis,
Je connois ton devoir & le mien pour m'y rendre,
Je tâche en vain...pourquoy rends-tu mon cœur si tendre?
Je connois tout mon crime; & ne puis l'éviter,
Montre-moy des vertus que je puisse imiter,
Et puis que mon amour s'acroît par mon estime,
Ta vertu ne me sert qu'à faire un nouveau crime.
Impitoyables Dieux! tranchez mes tristes jours,
O Mort! des malheureux l'azile & le recours,
Finissez de ces Dieux la haine & l'injustice,
Chaque instant de ma vie est un trop long suplice,
Qu'ay-je dit? qu'ay-je fait? quel crime ay-je commis
Pour oublier Thesée, & brûler pour son Fils?

HIPPOLYTE

Souffrez que son amour & vous parle, & vous touche,
Ecoutez-le, Madame, il emprunte ma bouche,
Pour le Pere, voyez le Fils à vos genoux, *il se met à*
Il joint le nom d'Amant avec celuy d'Epoux, *genoux.*
Recevez un amour....



SCENE V.

THESE'E, IDAS, PHEDRE, HIPPOLYTE, Gardes.

THESE'E *en entrant s'arreste, & veut mettre l'Epée à la main.*

Dieux ! que vois-je? Ah ! Perfide,
Tu périras.

PHEDRE *en l'arrestant.*

Seigneur, vostre main parricide
Pouroit sur vostre sang...

THESE'E.

Le Traistre à vos genoux
Ne merite que trop l'éclat de mon couroux;
Laissez, laissez, Madame...

PHEDRE.

Eh ! que voulez-vous faire?
Songez au nom des Dieux que vous estes son Pere,
Epargnez vostre sang, & répandez le mien,
C'est le crime de Phedre, & ce n'est pas le sien.

THESE'E.

Ah ! Monstre, Fils ingrat tu demeures stupide,
Tu trembles, je le voy, ton crime t'intimide.

HIPPOLYTE.

Mon silence, Seigneur, & ma stupidité,
Ne sont point un effet de ma timidité,
Tout ce que vous voyez à droit de me confondre;
Contre un Pere irrité je n'ay rien à répondre,
Aprés cela, Seigneur, vous pouvez m'accabler,

Hippolyte attendra son Arrest sans trembler,
Je vous quitte, & dans peu vous pourez me cõnoître.

SCENE VI.

THESE'E, PHEDRE, Gardes.

THESE'E.

QUoy dõc? tranquilemẽt je vois partir le Traître,
Je demeure immobile, une secrete horreur
Et m'arreste le bras, & me glace le cœur?
Ah Ciel! pour détourner une juste vangeance,
La Nature & les Dieux sont-ils d'intelligence?
Ce sont ces mesmes Dieux jaloux de leur Arrest
Qui prétendẽt tourner mon cœur cõme il leur plaist,
Ils empruntent pour eux la voix de la Nature,
Mais j'en veux étoufer jusqu'au moindre murmure,
Et s'ils parlent encor pour un perfide Fils,
La Nature & les Dieux seront mes ennemis?
Ils osent proteger le crime & l'injustice,
Et c'est par là qu'il faut qu'Hippolyte périsse,
C'est trop peu que l'exil? hola, Gardes, à moy?

PHEDRE.

Ah! Seigneur, arrestez, que de trouble & d'éfroy!
Perdez, perdez plûtost la fatale furie
Qui vous fait immoler une si chere vie.
Quoy? je verrois périr ce Prince infortuné,
Et ma perfide main l'auroit assassiné!
Hé! de grace, Seigneur, épargnez-moy ce crime,
D'un rémords éternel vous seriez la victime,

Vous ne verriez jamais Phedre qu'avec horreur,
Je deviendrois l'objet d'une juste fureur,
Celuy de vostre haine & de vostre vangeance,
Par pitié laissez-moy ce reste d'innocence,
Je la demande en pleure en ce malheureux jour,
Et du moins que je meurs avecque vostre amour.

THESE'E.

Ah! Madame, je sçay discerner le Coupable,
Vôstre cœur innocent du crime qui m'accable
Marque vostre tendresse avec assez d'éclat,
Et vous en avez trop encor pour cet Ingrat.
Vous parlez pour mon sang, & mon ame interdite
Refuse de connoître un Fils dans Hippolyte,
Je n'y voy qu'un Rival qui redouble aujourd'huy
Ma tendresse pour vous, & ma haine pour luy;
Mais de peur que l'Ingrat n'irrite cette haine,
Je m'en vais pour jamais l'exiler de Trezene.
C'est à vous que j'adresse un vœu si solemnel,
Justes Dieux! punissez un Fils si criminel!
Et toy? Neptune, & toy? dont la Race Divine
De Thesée annoblit le sang & l'origine,
Plongeant ce sang impur dans l'abisme des eaux,
Donnes ce Monstre en proye à des Mõstres nouveaux,
Et vous, Dieux! qui là-haut faites trembler la terre.
Lancez sur ce Perfide un éclat de tonnerre,
Ma gloire est vostre ouvrage, il la veut outrager,
Et c'est bien moins à moy qu'à vous à la vanger.

PHEDRE.

Et toy, Ciel! qui connois l'innocence & le crime,
Sauve Hippolyte, frape, & choisis ta Victime.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ARICIE, CLEONE.

PHEDRE.

PRINCESSE, pardonnez à mes emportemens,
Oubliez mes fureurs dans mes embrassemens;
Si je vous ay donné de mortelles allarmes,
Si dans mon desespoir j'ay fait couler vos larmes,
J'ay d'un cruel déstin éprouvé le couroux,
Et mon cœur a souffert mille fois plus que vous.
Malgré tous mes transports & ma funeste envie,
Hippolyte aujourd'huy vous redonne la vie,
Aprés ce que j'ay veu, ce qu'il a fait pour moy,
C'est là le moindre prix que je doive à sa foy,
Je luy dois en ce jour & la vie & la gloire,
Et pour en conserver l'éternelle memoire,
Je veux... Adieu, Princesse.

SCENE II.

ARICIE, CLEONE.

ARICIE.

AH Ciel ! qu'entens-je ? helas !
Cleone, conçois-tu mon cruel embarras ?
Conçois-tu les raiſons du retour de la Reine ?
Ses remords impréveus ont étoufé ſa haine,
Je ſuis libre, je vis, & crains pour mon amour
Les funeſtes raiſons de ce fatal retour ;
Tu vis avec horreur ſa noire jalouſie
Se nourir de l'eſpoir de m'arracher la vie ;
Furieuſe tantoſt m'ayant fait arreſter,
Je voyois le trépas ſans pouvoir l'éviter,
Et dans ſon Cabinet en ſecret enfermée
J'attendois mon deſtin ſans en eſtre allarmée.

CLEONE.

Quoy ? vous ne craignez pas ſon funeſte tranſport,
Madame, & ſans pâlir vous attendez la mort.

ARICIE.

Le diray-je, Cleone ? à ſa fureur en proye
Je ſentois dans mon cœur une ſecrete joye,
Ses menaces, ſes pleurs, ſon éclatant couroux,
Avoient pour mour quelque choſe de doux,
Dans ſes plus vifs tranſports de douleur & de rage
Je voyois mon bonheur écrit ſur ſon viſage,
Je liſois à travers ſon trouble & ſon effroy
Les dédains d'Hippolyte, & ſa flâme pour moy ;
Bien que ſon deſeſpoir me duſt rendre allarmée,
Je mourois, il eſt vray, mais je mourois aimée,

Et pour se consoler dans les plus grands malheurs
On voit avec plaisir une Rivale en pleurs.
Cependant à present sa fureur est éteinte,
Ce calme inopiné me donne de la crainte,
La Reine vient en pleurs me plaindre, m'embrasser,
Me rendre libre enfin. Ciel ! que dois-je penser ?
Contre moy sans raison se vit-elle animée ?
D'Hippolyte inconstant serois-je moins aimée ?
Ou mon cruel Amant plus timide que moy
pour le prix de mes jours luy donne-t-il sa foy ?

CLEONE.

Quoy ? lors que vous voyez sa fureur rallentie,
Vous craignez sa clemence, & redoutez la vie,
Madame ? Je ne sçay si vos feux sont trahis,
Mais Thesée irrité ne veut plus voir son Fils,
Hippolyte en ce jour est l'objet de sa haine,
On dit mesme en secret qu'il brûle pour la Reine,
Ce bruit est répandu, l'on en parle tout bas,
Et l'on croit dans Trezene....

ARICIE.

Ah Dieux ! n'acheve pas,
Thesée est irrité, la Reine est adoucie,
Elle est venuë en pleurs me redonner la vie,
Et la cruelle helas ! dans mon funeste sort
M'arrachant mon Amant, me redonne la mort.
Dieux ! que fait cet Ingrat lors que Phedre m'accable,
Il viendroit me trouver s'il n'estoit point coupable,
Je le verrois, Cleone, & loin de m'oublier,
Il chercheroit du moins à se justifier,
Mais il ne paroît point, tout est dans le silence
Et Thesée irrité ne prend pas sa deffense;
La Reine sans couroux le condamne aujourd'huy,
Et je n'ay que mon cœur qui parle encor pour luy.

Juſte Ciel ! qui voyez mon amour & ma peine,
De Phedre rendez-moy la colere & la haine !
Dût-elle me coûter tout mon ſang en ce jour,
Qu'Hippolyte à ſes yeux me rende ſon amour.

SCENE III.

THESEE, ARICIE, CLEONE, Gardes.

THESE'E.

AH ! venez prendre part en la douleur d'un Pere
Dont un Fils inſolent irrite la colere,
Son audace aujourd'huy me trouble, me confond,
Mais, Madame, avec moy vous partagez l'affront ;
Le Traiſtre, comme à moy, vous a fait cet outrage,
D'une éternelle Paix vous eſtiez le ſeul gage,
Mon Fils au Roy d'Argos pour vous ſe vit promis,
Et vous fuſtes par luy deſtinée à mon Fils ;
Envoyée en ma Cour par le Roy voſtre Pere,
De nos ſecrets deſſeins je vous fis un miſtere,
J'attendois qu'Hippolyte en voyant vos beautez
Par ſon propre panchant ſuivy nos volontez,
Mais ſon humeur farouche & ſon indifférence
Suſpendit pour un temps cette illuſtre Alliance,
Je le vis à regret. A mon fatal retour
J'ay trouvé dans ſon cœur un deteſtable amour,
Et loin de s'enflamer d'une ardeur légitime,
Il n'aime le plaiſir qu'aſſaiſonné de crime ,
Les menaces des Dieux, ſes regards, ſes ſoûpirs,
M'avoient fait preſſentir ſes injuſtes deſirs,
Au Perfide aujourd'huy je vous ay propoſée,
Et Madame, à ma honte il vous a refuſée,
Sans reſpect d'un Hymen qui doit m'eſtre ſi cher
Il ſoûpire pour Phedre, & veut me l'arracher,

J'en ſuis trop éclaircy ; ſans redouter ma haine,
Je l'ay trouvé, l'Ingrat, ſeul aux pieds de la Reine:
Une juſte fureur m'ordonnoit ſon trépas,
Mais Phedre & la Nature ont retenu mon bras,
Et de peur que ce bras pour punir le Perfide,
[illegible] gner mon ſang ne faſſe un parricide,
J'abandonne ce Fils, & ce Monſtre odieux,
Et j'ay remis le ſoin de ma vangeance aux Dieux.

ARICIE.

Aprenez donc, Seigneur, les malheurs d'Aricie,
Je croyois qu'il m'aimoit & l'Ingrat m'a trahie,
Luy-meſme ce matin m'eſt venu declarer
Que j'a[illegible]s le feu qui le fiſt ſoûpirer ;
Pour me p[illegible]der de toute ſa tendreſſe,
Mon cœur n[illegible]nſulté que ma propre foibleſſe,
Et ſon am[illegible] n'eſtoit qu'un amour affecté
Que mes foibles attraits n'avoient pas merité ;
Pour Phedre il m'oſa feindre une immortelle haine,
Et cependant l'Ingrat court aux pieds de la Reine.

THESE'E.

Quoy donc ? il vous voyoit, il vous rendoit des ſoins,
Il vous aimoit, Madame?

ARICIE.

Il le feignoit du moins,
Oüy, tantoſt devant vous il me faiſoit entendre
Qu'il m'aimoit, mais d'un air ſi touchant & ſi tendre,
Que j'en eſtois charmée, & mon cœur abuſé
Par Hippolyte alors n'eſtoit pas refuſé.

THESE'E.

Ah Dieux ! c'eſtoit pour vous qu'il ſoûpiroit, Madame,
Devant Phedre à mes yeux vous allumiez ſa flâme,
Pour vous tous ſes ſoûpirs....

ARICIE.

Il m'en flatoit, Seigneur,

Et j'avois pour garans d'une si douce erreur
Son aveu, les transports qu'il m'avoit fait paroître,
Tous ses brûlans soûpirs dont il n'estoit plus maître,
Que devant Phedre mesme il n'a pû retenir,
Et que par mon trépas elle a voulu punir.
Quand on voit sa Rivale à sa perte animée,
Helas ! peut-on douter que l'on ne soit aimée ;
Sans respect des liens qui l'attachoient à vous,
La flâme d'Hippolyte allumoit son couroux,
Vostre absence nourit cette flâme fatale,
Elle aimoit Hippolyte, & j'estois sa Rivale,
Elle m'a cruë aimée, & dans ce triste jour
J'ay par mille périls acheté cet amour,
Et j'esperois du moins voyant sa jalousie
Payer un peu d'amour aux dépens de ma vie.

THESE'E.

Dieux ! qu'entens-je, Madame ? interdit, étonné,
Vous me rendez l'effroy que je vous ay donné !
Quel horrible nuage ! & quel afreux mistere,
Trop malheureux Amant ! mais trop barbare Pere !
Les Dieux m'ont-ils trompé dans ce funeste jour ?
Où mes yeux n'ont-ils pû démesler cet amour ?
Mon Fils est mon Rival, ou Phedre est infidelle,
Hippolyte innocent, ou Phedre criminelle,
L'un ou l'autre m'offense, & j'ay pour ennemis
Ou le sang, ou l'amour, ma maîtresse, ou mon Fils,
Helas ! de quel costé que paroisse le crime,
Il n'offre à ma fureur qu'une chere Victime,
Et Pere malheureux, Amant desesperé,
Faut-il de tous costez que je sois déchiré,
Et que pour me vanger d'une injuste tendresse,
Je me doive immoler mon Fils, ou ma Maîtresse ?
Ah ! Madame, je n'ose emprunter des clartez,
Je cherche de l'erreur & des obscuritez,

Je crains de rencontrer Hippolyte fidelle,
Et je tremble de voir la Reine criminelle.
Dieux ! quand je reflèchis sur ses emportemens,
Sa douleur pour mon Fils, ses tendres mouvemens,
Quand je l'ay menacé, pour Phedre quelle atteinte !
Que de pleurs, de soûpirs, que d'horreur, & de crainte !
Ah ! ses injustes feux ont sçeu trop éclater,
Et mesme je n'ay pas la douceur d'en douter.
Cependant Hippolyte est sorty de Trezene,
Je l'ay banny, Madame, & chargé de ma haine,
Mes imprécations dans mon jaloux transport
Pour toute grace aux Dieux ont demandé sa mort,
Et je crains que suivant l'effet de leur menace
Ils n'accordent trop tost cette funeste grace.

ARICIE.

Seigneur, qu'avez-vous fait dans vostre emportement?
Je crains pour vostre Fils, je crains pour mon Amant,
Rapelez au plûtost ce seul Fils qui vous reste,
Retractez prés des Dieux un ordre si funeste ?
Que deviendrois-jé helas ! si pour vous en punir
Ces Dieux trop prompts....

THESE'E.

Je vais le faire revenir,
Qu'on coure aprés mon Fils, Gardes qu'on le rameine,
Mais en partant, icy faites venir la Reine,
Je veux la voir, je veux luy parler devant vous, *à Ar.*
Dans ses feux criminels allumer mon couroux,
Nourir ma jalousie, irriter ma colere,
Perdre le nom d'Amant, prendre celuy de Pere,
Et dans ses tristes yeux, sans espoir de retour,
Boire à longs traits la haine où j'ay puisé l'amour,
Mais j'aperçois Megiste; hé bien, que fait la Reine,
Viendra-t-elle?

SCENE IV.

MEGISTE, THESE'E, CLEONE, ARICIE. Gardes.

MEGISTE.

SEigneur, elle eſt hors de Trezene,
Sur ſon char, d'Hippolyte elle a ſuivy les pas,
L'un & l'autre partis...

ARICIE.

Je ſuis trahie helas !

THESE'E.

Ciel ! qu'entens-je ? mon Fils eſt-il d'intelligence
Avec Phedre ? & tous deux me font-ils cette offenſe ?
L'Oracle eſt accomply, Fils trop audacieux,
Ta fureur ſçait tenir la parole des Dieux,
Oüy, j'ay trop differé d'en faire ma victime,
La Nature tâchoit de me cacher ſon crime,
Les Dieux qui l'ont permis ne l'en puniroient pas,
Et je vais confier ma vangeance à mon bras ?
Grace à ces Dieux cruels, grace à leur injuſtice,
De ce Monſtre je vais leur faire un ſacrifice,
Rien ne m'arreſte plus, je cours ſur leur Autel
Répandre avec plaiſir un ſang ſi criminel,
Je ſerviray de Preſtre, & de mes mains ſanglantes
J'iray leur preſenter ſes entrailles fumantes,
Ils verront à travers de ſon cœur enflamé
Les horreurs de ce feu qu'ils avoient allumé.
J'en frémiray ſans-doute, & vangeant mon injure
Il en poura coûter des pleurs à la Nature,
Et s'ils forcent le Pere à m'aſſurer le Fils,

Peut-estre ils frémiront de se voir obéïs.

SCENE DERNIERE.

IDAS, THESE'E, ARICIE. CLEONE, MEGISTE.

IDAS.

Ah ! Seigneur, aprenez l'avanture funeste
D'Hippolyte.

ARICIE.

Quoy donc?

THESE'E.

Parle, acheve le reste,
Les Dieux ont-ils puny ce teméraire Fils?

IDAS.

Tous vos desirs cruels ont esté trop remplis.
Aprés qu'il eût parlé quelque temps à la Reine,
Cher Idas, m'a-t-il dit, abandonnons Trezene,
Mon Pere me l'ordonne, & mon cœur y consent,
Je serois criminel d'y paroître innocent,
Phedre malgré ses feux, malgré sa jalousie,
A calmé sa colere, & me rend Aricie,
Mais par reconnoissance Hippolyte en ce jour
Par un heureux exil éteindra cet amour.
Partons, Idas, partons sans revoir ma Princesse,
Je mourrois à ses pieds de douleur, de tendresse,
Sauvons-nous en Argos, & sortons de ce pas,
Car si je la voyois je ne partirois pas.

ARICIE.

Cher Prince!

IDAS.

Sur son Char il monte avec adresse,

Ses superbes Chevaux dont il sçait la vitesse,
De leurs hannissemens font retentir les airs,
Et partant de la main devancent les éclairs;
Je cours à toute bride, & le suis avec peine,
Il se tourne cent fois vers les murs de Trezene,
Il s'éloigne à regret d'un rivage si cher,
Et va plus lentement sur le bord de la mer.
  Dans un calme profond la Mer ensevelie,
Ainsi qu'un vaste Etang paroissoit endormie,
Et le Zephir à peine en ce calme si beau
Frisoit legerement la surface de l'eau,
Quand de son propre sein s'éleve un prompt orage;
L'eau s'enfle à gros boüillons menaçant le rivage,
L'un sur l'autre entassez, les flots audacieux
Vont braver en grondant la foudre dans les Cieux;
Une Montagne d'eaux s'élançant vers le sable,
Roule, s'ouvre, & vomit un Monstre épouvantable,
Sa Forme est d'un Taureau, ses yeux & ses nazeaux
Répandent un deluge de flâmes & d'eaux,
De ses longs beuglemens les Rochers retentissent;
Jusqu'au font des Forests les Cavernes gémissent,
Dans la vague écumante il nage en bondissant,
Et le flot irrité le suit en mugissant.

ARICIE.

Helas!

IDAS.

A cet aspect, Les Chevaux d'Hippolyte
Tous remplis de frayeur veulent prendre la fuite,
De la voix, de la main il veut les arrester,
Pour un combat affreux que son bras va tenter.
  Essayons (a-t-il dit) si le sang de Thesée
Sur les Taureaux emporte une victoire aisée,
Le Minautore en Crete à son bras estoit dû,
Et les Dieux reservoient ce Monstre à ma vertu;

Mais ſes Chevaux fougueux que le Monſtre intimide,
Ne reconnoiſſent plus de Maiſtre ny de Guide,
Ils emportent le Char, prennent le frein aux dents,
La crainte les maîtriſe, & les rend plus ardens,
Tous blanchiſſant d'écume, ils s'élancent de rage
A travers les Rochers qui ſont prés du rivage;
Hippolyte alors tombe, & d'un trait malheureux
S'embaraſſe en tombant d'indiſſolubles nœuds;
Par les reſnes traîné dont le nœud ſe reſſerre,
Sa teſte qui bondit enſanglante lr terre,
Sur les Rochers pointus qui luy percent le flanc
Il trace avec horreur des veſtiges de ſang.
Enfin le nœud ſe rompt, & les Chevaux en fuite
Sur la terre étendu laiſſent cheoir Hippolyte.
J'y cours baigné de pleurs, & le trouve expirant;
La Reine qui de loin nous ſuivoit en tremblant,
Toute éperduë arrive en ces triſtes allarmes,
Sur le corps d'Hippolyte elle verſe des larmes,
Embraſſe avec tranſport ce Prince malheureux,
Tâche à le rapeler par des cris douloureux,
Et luy voyant encor quelque reſte de vie,
Luy prononce le nom de ſa chere Aricie.
Le Prince ouvre les yeux, & d'un regard mourant
Il cherche la Princeſſe encore en ſoûpirant,
Il ne trouve que Phedre, & ſa triſte paupiere
Se ferme, & pour jamais refuſe la lumiere.

ARICIE.

Deſtin, cruel Deſtin, tes ordres ſont ſuivis,
Hippolyte eſt donc mort?

THESE'E.

Ah Madame,! ah mon Fils!

ARICIE.

Ah! Seigneur, puniſſez la cauſe criminelle
Qui plonga voſtre Fils dans la nuit éternelle,

Phedre perd Hippolyte, ose vous outrager,
Seigneur, & nous pleurons au lieu de le vanger.

IDAS.

Au lieu de vous vanger, vous la plaindrez, Madame,
Phedre éteint dans son sang sa déplorable flâme.

THESE'E.

Ciel !

IDAS.

A peine Hippolyte avoit fermé les yeux,
Qu'accusant son amour, & le Monstre, & les Dieux,
Par un coup de poignard elle tire sanglante
Sa main qui de son sang paroît toute fumante,
J'y cours, mais de ce coup son grand cœur s'aplaudit,
Sur le Prince elle voit son sang qui rejaillit,
Oüy, dit-elle, je veux que mon sang te ranime,
Cher Prince, ou qu'il te serve aujourd'huy de victime,
Pour expier mon crime, & vanger tes malheurs;
Reçois, cher Hippolyte, & mon ame & mes pleurs.
Et quand tu me fuirois dans le Royaume sombre,
Que mon Ombre sanglante unie à ta chere Ombre,
Jusqu'au fonds des Enfers te suive pas à pas,
Et te cherisse encore au delà du trépas !
Elle tombe à ces mots, son ame fugitive
Va rejoindre Hippolyte en l'infernale Rive,
Et malgré les rigueurs de son funeste sort,
Son amour va braver le Destin & la Mort.

ARICIE.

Il faut suivre Hippolyte, il faut suivre la Reine,
Oüy, comme elle mourons. *Elle sort.*

THESE'E.

Gardes, qu'on la rameine,
Craignons qu'elle ne suive & la Reine, & mon Fils;
C'en est trop, Dieux cruels! vous estes obéïs.

FIN.

LA TROADE

TRAGEDIE.

ACTEURS.

HECUBE, femme & veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

POLIXENE, fille d'Hecube & de Priam.

PYRRHUS, fils d'Achille.

ULISSE, Prince d'Itaque.

LYCUS, confident de Pyrrhus.

THRASILE, confident d'Ulisse.

HESIONE & CREISE, femmes Troyennes.

GARDES.

La Scene est dans le Camp des Grecs proche les ruines de Troye.



LA TROADE.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, HESIONE, CREISE,

HECUBE.


TANDIS que nos Vainqueurs vont decider de nous,
Sortons, allons pleurer mes Fils & mon Epoux;
Avant que dans la Grece on nous traîne captives,
Allons revoir de loin ces déplorables rives,

Ce fleuve infortuné témoin de nos malheurs,
Rougy de nostre sang, & grossi de nos pleurs,
Où l'on voit nager Troye encore toute fumante;
Que les flots irritez de son onde écumante,
Qui roulent de nos murs les funestes debris
Par un murmure affreux répondent à nos cris.
Dieux ! quiconque se fie à l'orgueil d'un Empire,
Aux pompes d'une Cour que la fortune attire,
Et dont l'esprit credule ose s'abandonner
A ces fresles grandeurs qu'elle peut nous donner,
Que de ces tristes lieux il aproche, & qu'il voye
Les miseres d'Hecube & les cendres de Troye;
Oüy, ces superbes Tours, ces Palais merveilleux,
Qui menaçoient le Ciel de leur faiste orgueilleux,
Ces Temples que leurs Dieux n'ont pas osé défendre
Ne sont plus qu'un amas de fumée & de cendre,
De qui les tourbillons s'élançant jusqu'aux Cieux,
Tâchent de les vanger de l'abandon des Dieux.
O ! miserable Empire, ô ! Ville infortunée
Qui croira qu'un seul jour ait fait ta destinée ?
Oeuvre qu'un triple siecle à peine avoit produit,
Qui croira ton debris l'ouvrage d'une nuit ?
Troye helas ! ne fait voir qu'une face hydeuse,
Hecube voit périr sa famille nombreuse,
Mere de tant de Rois & de tant de Héros.
Dont la flâme & le fer ont disperse les os,
Mes fils sont écrasez sous nos propres murailles,
Priam, mon cher Epoux, privé des funerailles,
Trahy des mesmes Dieux qu'il n'avoit pû toucher,
Lors que Troye est en feu n'a pas mesme un bucher,
Mais helas ! que nous sert, miserables Troyennes
De regrêter icy nos pertes anciennes,
Mon Hector, mon Priam, puis qu'il nous reste encor
Des Enfans malheureux de Priam & d'Hector;

Le jeune Astyanax, Cassandre & Polixene
Ne sont sauvez du feu que pour estre à la chaîne,
Les Grecs vont disposer de nous, de nos Enfans,
Et nous devons pleurer de nos malheurs presens,
Nous ne sçavons encore à qui nous devons estre,
A chacune de nous l'urne prescrit un Maistre,
Tristes joüets du sort! de qui la cruauté
Nous destine à gemir dans la captivité,
Et donne un grand exemple aux Maîtres de la terre,
Dont les mains à leur gré conduisent le tonnerre,
Qu'on les voit quelquefois par un simple revers
Aujourd'huy sur le Trône & demain dans les fers.

HESIONE.

Peut-estre que le Ciel n'est plus inexorable,
Qu'il va jetter sur nous un regard favorable,
Madame, & si les Dieux attendris par nos pleurs
Mettoient à vos genoux vos superbes Vainqueurs,
Si les yeux d'Andromaque, ou ceux de Polixene
Rallumoient chez les Grecs le feu des yeux d'Helene.
Oüy, Madame, & j'ay veu le farouche Pyrrhus
Souvent prés d'Andromaque interdit & confus.
J'ay veu mesme, j'ay veu malgré son artifice
Les pleurs de Polixene en arracher d'Ulisse,
Et malgré les dehors de son inimitié
Luy faire ressentir plus que de la pitié.

HECUBE.

Ah! ma chere Hesione, Andromaque est trop fiere,
Je tremble pour son Fils de son humeur austere,
Elle abhorre Pyrrhus, & doit le ménager,
Pour conserver un fils qui pouroit nous vanger,
Et j'ay veu, comme toy, malgré toute sa haine
Ulisse s'attendrir auprés de Polixene.
Ces mortels ennemis en partageant leurs vœux
Me les pouront par là conserver toutes deux,

Et pour mieux assurer leur destin & le nostre,
On peut opposer l'un à la fureur de l'autre.

CREISE.

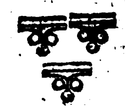
Polixene, Madame, a des malheurs secrets
Qui la font consumer en d'éternels regrets,
Et le mortel chagrin où son ame est en proye
Semble avoir devancé les miseres de Troye.

HECUBE.

Creise, je l'ay veu, sa secrette langueur
Dans nos malheurs communs luy devore le cœur,
Dans ce profond chagrin toûjours ensevelie
Il faut que mes secours prennent soin de sa vie,
Et méprisant le jour elle me fait rougir
Qu'aprés mon Epoux mort je ne puisse mourir.
Heureux! heureux sont ceux que la mort vient atteindre,
Ils n'esperent plus rien, & n'ont plus rien à craindre;
Helas! que Priam mort est heureux aujourd'huy,
Priam a veu tomber son Empire avec luy,
Il joüit du repos que l'on trouve aux lieux sombres,
Il est avec Hector chez les heureuses Ombres,
Et moy, lors que je vis pour mes tristes Enfans,
Ce n'est que pour soufrir & mourir plus long-temps.

CREISE.

Polixene paroist.



SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE, CREISE.

POLIXENE.

Je vous cherchois, Madame,
Il faut vous découvrir le trouble de mon ame,
Auprés de nostre tente un certain bruit confus
M'apprend que je deviens l'esclave de Pyrrhus,
Que je me plains du sort & de son injustice?

HECUBE.

Ah Ciel! que n'estes-vous le partage d'Ulisse.

POLIXENE.

Je vais estre à Pyrrhus, Madame, il faut perir,
C'est mon seul desespoir qui peut me secourir;
Il faut que remplissant une si juste envie
Pour sortir de ses mains je sorte de la vie.

HECUBE.

Pourquoy ce desespoir, ma Fille, car enfin
Vous estiez plus soûmise aux ordres du destin,
Malgré tous les malheurs que l'on voit nous pour-suivre
Polixene promit à sa Mere de vivre,
Il m'en souvient, ma Fille, & sur vostre secours
Vostre Mere a compté le reste de ses jours.

POLIXENE.

Madame, de Pyrrhus je deviens le partage,
Quel suplice pour moy? quel affreux esclavage?

Le seul nom de Pyrrhus....

HECUBE.

Polixene, parlez,
Expliquez les secrets que vous m'avez celez,
Découvrez-moy l'horreur dont vostre ame est atteinte,
Parlez...

POLIXENE.

Vostre bonté qui dissipe ma crainte
M'arache malgré moy ce secret de mon cœur ;
Helas ! j'ay pour Pyrrhus une trop juste horreur,
Aux pieds de nos Autels il égorgea mon Pere,
Et si j'ose avoüer ce que je voulois taire,
Trois jours auparavant ce Pyrrhus furieux
Venoit de massacrer mon Amant à mes yeux.
Madame, je rougis dans l'aveu qui me touche
Que le nom d'un amant soit sorty de ma bouche,
Mais sans vous fatiguer d'un discours superflus,
Pardonnez à l'amour, puis que l'Amant n'est plus.

HECUBE.

Ma Fille poursuivez.

POLIXENE.

Vous le voulez, Madame,
Ma crainte a decelé le secret de ma flâme,
Mais mon cœur est puny par un sort rigoureux,
S'il aima sans vostre ordre un Prince malheureux,
Ce Prince avoit pour moy un cœur soûmis & tendre,
Le mien de ses vertus eût peine à se défendre,
Il marchoit à grands pas sur les traces d'Hector,
Et par là vous devez reconnoistre Antenor.

HECUBE.

Ma Fille sa vertu m'estoit assez connuë,
Du sang de vos ayeux sa Mere estoit venuë,

Oüy, le jeune Antenor estoit digne de vous.

POLIXENE.

Bien qu'il soit mort helas! que cet aveu m'est doux?
Madame, il vous souvient de la triste journée,
Et de l'affreux hymen où je fus destinée,
Lors qu'Achille ébloüy de mes foibles appas
Nous promit une paix qui causa son trépas;
Je ne balançay point à servir ma Patrie;
Je vous sacrifiay mon Amant & ma vie,
Et dévorant mes pleurs malgré mon desespoir,
J'oubliay mon amour & suivis mon devoir.
Mais le jeune Antenor, ah! souvenir funeste
Sortit, trouva Pyrrhus, & vous sçavez le reste,
Aprés un long combat on le vit succomber,
Et moy-mesme je vis ce cher Prince tomber,
Je n'osé qu'en secret luy prodiguer mes larmes,
Je voulois les mesler aux publiques allarmes,
De peur que mon amour ne sçeût se declarer
Je pleurois devant vous sans oser soûpirer;
Mais, Madame, à present qu'il a perdu la vie,
Pardonnez des soûpirs que sa mort justifie,
Elle en ôte le crime, & je puis devant vous
Regretter un amant qui n'est mort que pour nous,



SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

ANDROMAQUE *à Hecube.*

IL faut de nos destins que je vous éclaircisse,
Nous sommes vous & moy le partage d'Ulisse,
Le sort la resolu, Madame, & grace aux Dieux
J'évite de Pyrrhus l'esclavage odieux;
Oüy, du couroux du Ciel j'auray moins à me plaindre,
Pour la Veuve d'Hector Ulisse est moins à craindre,
J'apprehendois Pyrrhus & dans mon juste effroy
J'aurois crû toûjours voir Achille devant moy.

HECUBE.

Madame, je ne sçay si ce choix doit vous plaire,
Ou plûtost si le sort ne nous est point contraire?
Et pensez-vous qu'Ulisse à nos vœux plus soûmis
Vous laisse dans son sein élever vostre Fils,
Ce Fils que vous cachez avec tant d'artifice
Pourra-t-il échaper à l'adresse d'Ulisse?
Madame, croyez-moy malgré tous vos rebuts
Vostre Fils seroit mieux dans les mains de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

Dans les mains de Pyrrhus, Madame, quel azile?
C'est un monstre pour moy que le seul nom d'Achille,
Et je pourois me voir dans les mains de son Fils?
Grace au Ciel, tous mes vœux n'ont point esté trahis,

Andromaque eût rougy d'un si cruel partage,
Je suis Veuve d'Hector, & j'en ay le courage,
On ne me verra point d'un esprit plus soûmis
Embrasser les genoux de nos fiers ennemis,
J'ay pour Astyanax des tendresses de Mere,
Mais si mõ Fils m'est cher ma gloire m'est plus chere,
Et si du fier Pyrrhus je demandois l'appuy,
Hector desavoüroit Andromaque aujourd'huy.
Pour cacher de mon Fils & le nom & la race
Je le fais élever parmy la populace,
Les Grecs, vous le sçavez, incertains de son sort
Doutent s'il est vivant encore ou s'il est mort.
Mais parmy ces enfans dont les cris retentissent,
Vils esclaves des Grecs, qui pleurent, qui gémissent,
Le seul Astyanax d'une noble fierté
Libre soûtient le poids de sa captivité.
De joye & de douleur ensemble prévenuë
Je voyois en tremblant dans leur foule inconnuë
Son orgueil, de ses fers reparant tout l'affront,
Mon Hector tout entier éclater sur son front,
Il semble dédaigner le sort qui le menace,
Il paroist au dessus de sa propre disgrace,
Il prend avec audace un tranquile repos
Et je crains qu'un enfant ne découvre un Héros.
Cette crainte, Madame, est digne d'une Mere,
Mais j'ay comme mon Fils la fierté de son Pere,
Et nous irons plûtost à la mort resolus
Dans le tombeau d'Hector qu'aux genoux de Pyrrhus.

HECUBE.

Ces sentimens sont grands, & dignes d'une Reine,
Mais pour moy qui sens mieux tout le poids de ma chaîne,

Voyant tant de malheurs qui vont tomber sur nous,
Je suis un peu moins ferme , & plus Mere que vous,
Il faut ouvrir les yeux sur le sort qui nous brave ,
J'estois Reine , Madame , & ne suis plus qu'Esclave ,
Mon cœur ainsi qu'au Trône aux fers est resolu ,
Je n'en dois point rougir, le destin l'a voulu.
Cependant quand d'Ulisse Hecube est le partage ,
Elle a honte du Maître , & non de l'esclavage ,
Et puis qu'il est le vostre , il va rejoindre encor
Les dépoüilles d'Achille avec celles d'Hector.
Pyrrhus & tous les Grecs sont l'objet de ma haine,
Mais j'aime vostre Fils , & vous, & Polixene.
Mes Enfans , oublions cette fierté des Rois ,
Qu'au Palais de Priam nous eusmes autrefois.
Sans nous ressouvenir d'une gloire importune ,
Il faut s'abandonner au cours de la fortune ,
Et n'estant plus au temps de ses prosperitez ,
Il faut aller au gré de ses adversitez ;
Nous ne commandons plus aux Peuples de l'Asie,
Nostre grandeur sous Troye est toute ensevelie ,
Nous sommes des Captifs que les Grecs ont soûmis,
Nos Enfans sont aux fers parmy nos Ennemis ,
Il faut prendre un esprit conforme à leurs miseres,
Et nous ressouvenir que nous sommes leurs Meres.

SCENE IV.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, ANDROMAQUE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

PYRRHUS *à Andromaque.*

JE vous cherchois, Madame, accablé de douleur
D'un coup qui comme à moy vous va percer le cœur,
On cherche vostre Fils sans doute, & c'est Ulisse
Qui persuade aux Grecs d'en faire un sacrifice ;
Vos pleurs & vos soûpirs ne pourront le sauver,
Il faut d'autres moyens pour vous le conserver.
Songez-y, si le Ciel à Pyrrhus moins contraire
Eût remis dans mes mains & le Fils & la Mere,
Ulisse... mais songez à calmer vostre effroy,
Il sçauroit profiter du trouble où je vous voy.

ANDROMAQUE.

Helas ! mon Fils n'est plus.

PYRRHUS.

Allez cacher, Madame,
Avec Astyanax le trouble de vostre ame.

ANDROMAQUE. *Elles sortent.*

Polixene sortons.

SCENE V.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, HESIONE.

PYRRHUS *à Hecube.*

PAr la voix des Soldats
Ulisse est venu rendre Helene à Menelas,
Sçachez qu'Agamemnon a demandé Cassandre,
De son empressement on n'a pû se défendre,
L'Urne a reglé le reste, & le sort a remis
Entre les mains d'Ulisse Andromaque & son Fils.
Madame, vous avez la mesme destinée,
Polixene est à moy, le sort me l'a donnée,
Cassandre pour Argos doit partir aujourd'huy.

HECUBE.

Ah! Seigneur, permettez pour calmer mon ennuy,
Que les derniers adieux d'une Fille si chere
Flattent quelques momens la douleur d'une Mere,
Que je l'embrasse avant qu'on l'éloigne de nous.



SCENE VI.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

ULisse éprouvera l'effet de mon couroux,
Et tout le Camp des Grecs n'est pas un seur azile
Pour l'indigne ennemy de Pyrrhus & d'Achille.
Quoy Lycus? le barbare ose donc attenter
Sur les jours des captifs qu'il m'a vûs respecter?
Le lâche n'osant pas s'attaquer à moy-mesme,
A le front d'insulter la Princesse que j'aime,
Et pour favoriser tous ses cruels desseins,
Le Sort, l'injuste sort l'a mise entre ses mains.
Ah! cherchons pour garands de ce Fils d'Andromaque
Sa femme Penelope, & son fils Telemaque.
Si les Grecs contre moy luy prestent leur appuy,
Cherchons ce qui poura me répondre de luy.
L'Ombre d'Achile veut une nouvelle offrande,
Je ne sçay point encor quel sang elle demande,
Elle se plaint des Grecs, & déja par trois fois
Nous avons entendu sa redoutable voix.
Nous devons aujourd'huy luy faire un sacrifice,
Il la faut appaiser par tout le sang d'Ulisse,
Allons dans son païs répandre ma fureur,
Et remplir tout d'éfroy, de carnage & d'horreur:
Aussi bien dans les champs de la Troyenne rive
Mon courage s'endort, & ma gloire est oisive.

LYCUS.

Sans sortir de ce camp vous pouriez arrester
La fureur de celuy qui veut vous insulter,
Seigneur, si l'amour faisant place à la haine
L'avoit rendu sensible aux yeux de Polixene,
Sans irriter les Grecs qui seront contre nous,
Pyrrhus pourroit d'Ulisse enchaîner le courroux.
Croyez-moy, je l'ay vû cet Ulisse inflexible
Auprés de Polixene....

PYRRHUS.

Ah! s'il estoit sensible,
S'il avoit sur son cœur formé quelques desseins....
Par un bizarre sort elle est entre mes mains,
Dieux! s'il avoit pour elle une tendresse extréme,
Il pourroit à son tour trembler pour ce qu'il aime,
Je veux sonder son cœur comme il a fait le mien,
Il a veu que j'ay pris l'interest du Troyen;
C'est par là qu'il le veut arracher à sa mere,
Il le cherche & je dois....

LYCUS.

Cachez vostre colere
On approuve sa haine, & l'on craint vostre amour;
Comme Ulisse, Seigneur, feignez à vostre tour,
Vous sçavez.

PYRRHUS.

Je t'entens, il faut lever leur crainte,
Et t'expliquer l'amour dont mon ame est atteinte,
Oüy, j'adore Andromaque, il est vray, mais Lycus
Entre mieux que les Grecs dans le cœur de Pyrrhus;
J'en ay crû la conqueste illustre & difficile,
Et par là je la voy digne du fils d'Achille,
Les vulgaires amans adorent la beauté,
Mais Pyrrhus d'Andromaque adore la fierté,
Cette veuve d'Hector n'eut jamais de foiblesse,

A nos

A nos yeux dans les fers elle ést toûjours Princesse,
A peine, à peine mesme alors que je la voy
Ses superbes regards daignent tomber sur moy,
Et pour te dire enfin, Lycus, ce qui m'en semble,
Son orgueil & le mien s'accordent bien ensemble.
Mais aussi n'atens pas que le cœur de Pyrrhus
Aille exposer sa gloire à d'indignes refus:
Non, Lycus, tu sçais trop que la gloire m'est chere,
Tu trouvera Pyrrhus plus semblable à son pere,
Tu trouveras Pyrrhus toûjours maître de soy,
Tel que parust Achille, & tel que je le doy.

LYCUS.

Ah! Seigneur...

PYRRHUS.

Mais il faut les défendre d'Ulisse,
Il faut en prévenir le funeste artifice,
Je vais sonder son cœur; si ses feux & les miens
Se trouvoient allumez dans le camp des Troyens.
Ah! Dieux! s'il estoit vray... Mais il est necessaire
D'aller sacrifier aux manes de mon pere;
Toute l'armée attend: s'il n'est pas satisfait
Du sang que j'ay versé, de tout ce que j'ay fait,
Et si son ombre encor demande quelque proye,
Cherchons-luy, s'il le faut, une nouvelle Troye.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ULISSE, TRASILE,

ULISSE.



OUY, puisqu'à cette mort les Grecs sont resolus,
Ulisse va dompter le superbe Pyrrhus.
La raison aujourd'huy par ma haine animée
A gagné les Soldats & les Chefs de l'armée,
De l'enfant qu'on nous cache ils ont conclu la mort,
Et je me suis rendu l'arbitre de son sort;
On le cherche par tout. Ah! si j'en suis le maître,
Pyrrhus aime Andromaque, & l'a trop fait connoître,
Je rendray son orgueil plus humble & plus soûmis
Quand j'auray dans mes mains & la mere & le fils.
Trasile, cependant le salut de la Grece
N'est pas le seul sujet où mon cœur s'interesse,
Quand je dis qu'un enfant peut troubler nos états,
Je persuade aux Grecs ce que je ne croy pas;

La seule haine helas ! n'est pas ce qui m'anime,
Et quand j'ay demandé pour eux cette victime,
Toute ma politique agissant en ce jour,
Sous le nom de la haine a servy mon amour.

TRASILE.

La prudence, Seigneur, que vous faites paroître
Des Grecs depuis long-temps vous a rendu le maître,
Sur eux vostre genie eut toûjours l'ascendant,
Mais, Seigneur, vostre cœur....

ULISSE.

N'est plus indépendant;
Le diray-je ? mais quoy ? la feinte est inutile,
Il te faut découvrir ce secret, cher Trasile,
J'ay voulu quelque temps te le dissimuler,
Mais le choix du destin me force de parler.
Pyrrhus a pour Ulisse une mortelle haine;
Le sort à ce Pyrrhus a donné Polixene,
Je l'adore, & je veux la tirer de ses mains,
J'ay de raisons d'état coloré mes desseins,
J'ay la veuve d'Hector & son fils en partage,
Et par là du destin j'ay reparé l'outrage.
Je fais chercher ce fils qu'elle a sçeu nous cacher,
Il faut que de ses bras je le puisse arracher,
Que la mere & le fils gémissans sous ma chaîne
Brisent malgré Pyrrhus celle de Polixene,
Et qu'estant allarmé pour eux d'un juste effroy,
Sans faire un pas vers luy qu'il en fasse vers moy.
Malgré luy sa fierté s'y trouvera contrainte,
Je l'y fais entraîner par l'amour & la crainte,
Puis insensiblement je le feray donner
Dans le piege secret où je veux l'amener :
Ainsi par les ressorts de cette politique,
J'enchaîne mon amour à la haine publique,

Et cachant mes desseins j'attache avec éclat
A mes seuls interests ceux de tout un état.

TRASILE.

Seigneur, de vos desseins j'admire la conduite,
Et voy dans le projet que vostre amour medite,
Qu'Ulisse ingenieux fait ceder tour à tour
Les ruses de la guerre à celles de l'amour.
Mais depuis quand, Seigneur, aimez-vous la Princesse.

ULISSE.

Puisqu'un cœur plus farouche eut la même foiblesse?
J'ose icy t'avoüer qu'Ulisse fust épris
Du feu des mesmes yeux dont Achille estoit pris.
Tu ne dois plus vanter cette fiere prudence,
Cette austere vertu ny cette indifference,
Qui servoient contre tout de rempart à mon cœur,
Luy qui bravoit l'amour en superbe vainqueur,
Qui n'estoit occupé que des soins de la guerre,
Qui voulut contre Troye armer toute la terre,
Fust par une Troyenne abbatu, desarmé,
Et dans cet instant mesme en est encor charmé:
J'en rougis; mais enfin te souvient-il, Trasile,
Quand Polixene vint dans la tente d'Achille,
Qu'avec le vieux Priam tombant à ses genoux
Ses yeux & son abord nous desarmerent tous.
Je ne sçay si l'aspect d'un Prince déplorable,
Une jeune Princesse, un vieillard venerable,
Qui demandoient la paix, & tremblans & soûmis
Attendrirent les cœurs de leurs fiers ennemis.
Achille en fust émû, les yeux de Polixene
Contre les Phrygiens affoiblirent sa haine,
Et je vis à mon tour que leurs charmans attraits
Nous declaroient la guerre en demandant la paix;

Je ne pus sans frémir soûtenir sa presence,
Sa jeunesse, son air, ses pleurs, son innocence,
Son visage, où brilloient mille charmes naissans,
Et d'Achille & d'Ulisse éblouïrent les sens.
Que son trouble me fust d'un sinistre présage!
La mesme émotion parust sur mon visage,
Et lors que mon adresse en cachoit la moitié,
Qu'à l'amour je donnois le nom de la pitié,
Je me trompois, Trasile, & malgré l'artifice,
Malgré toute l'adresse & les ruses d'Ulisse,
Je sentis que mon cœur dans ce funeste jour
Ne pust se garantir des ruses de l'amour.

TRASILE.

Il me souvient, Seigneur, qu'aprés cette entreveuë,
On croyoit que la paix devoit estre concluë,
Que malgré tous les Grecs, & mesme malgré vous
De Polixene Achille alloit estre l'époux,
Je vis tous vos transports....

ULISSE.

J'en caché la foiblesse
Sous l'interest pompeux de l'honneur de la Grece,
J'unis Agamemnon, Nestor & Menelas,
Et j'allois contre luy soûlever nos soldats,
Quand Paris nous prévint, & que d'un trait habile
Dans un Temple il trouva l'endroit fatal d'Achille;
Et par ce coup heureux détournant mon malheur,
Le frere me vangea des charmes de la sœur.

TRASILE.

Cet amour cependant, si j'ose vous le dire
Vous fait-il oublier une femme, une Empire,
Penélope, Seigneur....

ULISSE.

Trasile ne croy pas
Que je retourne encor si-tost dans mes états,

Tu vois qu'Agamemnon veut épouser Cassandre ;
Et ce qu'il entreprend puis-je pas l'entreprendre ?
Qui pourra m'empêcher de le suivre aujourd'huy,
Je suis Roy, je suis Maistre, & vainqueur comme luy;
Enfin je dois ceder à l'ardeur qui m'entraîne,
Je sens que malgré moy j'adore Polixene,
Mais, Trasile, elle vient, Ouy c'est elle....

SCENE II.

POLIXENE, CREISE, ULISSE, TRASILE.

POLIXENE.

Seigneur,
Je viens vous confier ma crainte & ma douleur,
Quand je vais de Pyrrhus estre la prisonniere,
Vous sçavez le destin qui m'arrache à ma mere,
Et que l'urne fatalle aujourd'huy ma remis
Aux mains du plus mortel de tous mes ennemis.
Loin d'une mere helas! j'en tremble, j'en soûpire,
Seule j'iray pleurer dans le fonds de l'Epire,
On nous separe enfin, & prés d'elle avéc vous,
Seigneur, j'aurois trouvé l'esclavage plus doux.
Ah! si vous pouviez rendre une fille à sa mere!
(Vostre adresse peut tout si vous voulez le faire,)
Vous avez dans vos mains dequoy fléchir Pyrrhus,
Andromaque est à vous, je ne dis rien de plus;
Mais si quelque pitié pour moy vous interesse,
Arrachez à Pyrrhus une jeune Princesse,

Qui dans la triste horreur des maux qu'elle a soufferts
Implore pour tout bien le secours de vos fers.

ULISSE.

Madame avec plaisir je vais vous satisfaire,
Il faut rendre dans peu Polixene à sa mere,
N'en doutez point, mes vœux y sont interessez,
Et j'y dois travailler plus que vous ne pensez;
Vous avez en horreur l'orgueilleux fils d'Achille,
Vous venez prés de moy demander un azile,
Surpris, confus, je voy ce que vous pretendez,
Et j'appreste ces fers que vous me demandez;
Mais quand je trouve Ulisse auprés de Polixene,
Je ne sçay qui des deux va porter une chaîne,
Mes sens auprés de vous demeurent étonnez,
Vous demandez des fers, lors que vous en donnez.

POLIXENE.

Moy, Seigneur.

ULISSE.

Vous, Madame, & je dois vous l'aprendre,
Achille desarmé vous le fit bien entendre,
Et vous devez connoistre Ulisse à vos genoux
Mille fois plus à plaindre & plus captif que vous,
Je hais Pyrrhus, Madame, & cette antipathie
Rend aujourd'huy ma haine à la vostre assortie,
Déja ce nœud secret semble nous réunir,
Et j'ose en soûpirant vous en entretenir;
Mais si mesme interest, Princesse nous assemble;
J'ay de la haine helas! & de l'amour ensemble,
Heureux, si vostre cœur plus sensible à son tour
Passoit comme le mien de la haine à l'amour.

POLIXENE.

Seigneur, un tel discours a droit de me confondre,
J'en suis embarassée, & ne sçay qu'y répondre,

Vous parlez, je vous dois écouter sans aigreur,
Je suis une captive, & vous estes vainqueur;
Mais dans un tel aveu que j'ay peine à comprendre,
Permettez-moy, Seigneur, de ne vous pas entendre.

ULISSE.

Ah! vous m'entendez trop, Madame, il n'est plus temps
De vouloir vous cacher des feux si violens,
Il faut de mon secret vous faire confidence,
Je vous aime, & mon cœur malgré sa resistance
S'est livré tout entier... Mais quoy? vous soûpirez,
Est-ce pour un rival.... A ce nom vous pleurez;
Quand on verse des pleurs, Madame, & qu'on soûpire,
Si l'on n'aime du moins un soûpire veut le dire,
Ah! Madame, expliquez...

POLIXENE.

Ne vous allarmez pas,
Seigneur, ce que j'aimois a souffert le trépas,
Et je puis & je dois sans rougir vous apprendre
L'interest de ces pleurs que vous voyez répandre,
Antenor a pery par les mains de Pyrrhus,
Et je cheris encor ce Héros qui n'est plus.
(Heureux, s'il avoit sçeu terminant sa misere
Cet aveu que jamais je n'ay voulu luy faire;)
Mais, Seigneur, pardonnez à celuy que j'en fais,
Ce rival à vos yeux ne paroistra jamais.
Si vous m'aimez, souffrez que dans mon humeur sombre
Je pousse des soûpirs que j'envoye à son ombre,
Et que loin de Pyrrhus & prés de vous, Seigneur,
Avec ma mere helas! je pleure mon malheur.
Car enfin si jamais vostre ame genereuse
Sentit quelque pitié pour une malheureuse,

Sauvez

Sauvez-moy de Pyrrhus, ah! Seigneur, le voicy,
Souffrez que je l'évite & m'éloigne d'icy.

SCENE III.

PYRRHUS, ULISSE, LYCUS, TRASILE.

PYRRHUS.

LA mort du fils d'Hector est-elle resoluë ?
L'On dit, sans m'appeller que vous l'avez concluë,
Et que vostre éloquence entraînant nos Soldats,
Toute l'armée attend un si noble trépas;
Mais vous-mesme, Seigneur, auriez-vous le courage,
Sans respecter en luy la tendresse de l'âge,
D'immoler un enfant avec tant de rigueur:
J'ay besoin d'un exemple à m'endurcir le cœur,
Les Grecs veulent du sang, & mon pere en demande,
Il faudra comme vous que Pyrrhus en répande,
Il faudra qu'imitant vostre ferocité
Je prenne comme vous l'heureuse dureté,
Qui nous fermant les yeux sur l'âge & l'innocence
D'Ulisse & de Pyrrhus couronne la vangeance,
Et que pour nous plonger dans tout le sang Troyen,
Aujourd'huy vostre bras affermisse le mien.

ULISSE.

Seigneur, quand il s'agit de servir la Patrie,
Il n'est rien de si cher que je ne sacrifie,
Pour le salut des Grecs, celuy de mon Païs,
Je sçaurois immoler jusqu'à mon propre fils.

V.

Quand pour le bien public on donne une victime
La tendresse du cœur doit passer pour un crime,
Et l'on se doit armer de cette fermeté,
Que les foibles esprits appellent dureté.
Mais, Seigneur, vous devez en sçavoir davantage,
Le meurtre de Priam fust vostre apprentissage,
Et bien loin d'ignorer tout ce que nous sçavons,
Je parle à qui pourroit m'en donner des leçons.

PYRRHUS.

Mais sçavez-vous, Seigneur, quel sang je dois répandre?
Peut-estre que....

ULISSE.

Moy? non:

PYRRHUS.

Il faut donc vous l'apprendre!
Vous aurez pour victime un jeune fils d'Hector,
Mais l'ombre de mon pere en demande une encor;
Nous venons de luy faire un pompeux sacrifice,
Que n'a pas honoré la presence d'Ulisse,
Luy seul a dédaigné...

ULISSE.

Des soins plus importans
M'ont peut-estre occupé, Seigneur, pendant ce temps,
Mais encor que nous veut l'ombre de vostre pere?
Quel sang exige-t'elle, & quel nouveau salaire....

PYRRHUS.

Ecoutez, en deux mots vous en serez instruit,
Vous aviez entendu ce redoutable bruit,
Dont par trois fois déja l'armée épouvantée
A reconnu la voix de son ombre irritée,
Aujourd'huy tous les Grecs par un zele nouveau
Sont venus se ranger autour de son tombeau,

Lorsqu'un bruit presqu'égal à celuy du tonnerre
A fait mugir la mer & fait trembler la terre,
La terre a reconnu son vainqueur, & Thetis
Aux approches d'Achille a reconnu son fils.
L'air s'est couvert d'un noir & d'un épais nuage
Où le feu des éclairs se faisoit un passage,
La terre s'en ébransle, & ses flancs entr'ouverts
Ont fait voir jusqu'au fonds l'abysme des Enfers.
Lors on a vû sortir de ce gouffre éfroyable,
D'Achille furieux l'ombre encor redoutable,
Le front pasle, farouche, & ses yeux élançans
Sur moy, sur tous les Grecs des regards menaçans,
Terrible, & tel enfin qu'orgueilleux de sa proye
Ce vainqueur à son char traînoit Hector & Troye.
Allez Grecs (a-t'il dit) vous estes des ingrats,
Joüissez des honneurs qui sont dûs à mon bras,
Rendez-moy mon épouse, ou toute offrande est vaine
Si ma cendre ne boit le sang de Polixene.

ULISSE.

Polixene?

PYRRHUS.

Aussi-tost son ombre se plongeant
Dans le fonds de ce gouffre y tombe en murmurant,
Le tombeau se resserre, & le fleuve du Xante
Semble précipiter son onde mugissante,
Et l'horreur qui saisit tout le camp à la fois
Nous ôte quelque temps l'usage de la voix.

ULISSE.

A ce recit affreux je la recouvre à peine,
L'ombre d'Achille veut le sang de Polixene?
Mais pourrez-vous vous-mesme aux pieds de son tombeau
Sans pitié, sans horreur, répandre un sang si beau?

PYRRHUS.

Vous voulez donc, Seigneur, prendre soin de sa vie,
Vous qui fistes périr la triste Iphigenie,
Vous qui d'Agamemnon endurcites le cœur,
Et qui contre sa fille armâtes sa rigueur.
J'attendois mesme appuy de vostre grand courage,
Mais vous changez de ton, de stile & de langage,
Et vous ne gardez pas malgré tous vos efforts
Toute la fermeté que vous eûtes alors.

ULISSE.

J'auray la fermeté qui sera necessaire
Pour immoler un fils mesme aux yeux de sa mere,
Vous changez de couleur, Seigneur, en cet instant ?
Ouy, s'il faut malgré nous immoler un enfant,
Cet enfant peut un jour ressembler à son pere,
Tout ce qu'Hector a fait son fils le pourroit faire,
C'est la crainte des Grecs ; ils demandent ce fils
Pour le sacrifier au repos du païs.

PYRRHUS.

Je rougis pour les Grecs d'une crainte semblable ;
Hé quoy ? donc cet Hector estoit bien redoutable ?
Qu'on me laisse élever un si jeune lion,
Que renaisse avec luy la superbe Ilion,
Qu'ont-ils à craindre ? quoy ? que peut-on entreprendre ?
N'avons-nous pas les feux qui les mirent en cendre ?
Et les Grecs craignent-ils en se laissant toucher
La gloire & les périls qui viendroient les chercher ?
C'est trop par là d'Hector honorer la memoire,
C'est d'Achille & des Grecs ternir toute la gloire,
Ouy, qu'Astyanax vive, & nous combate encor,
Quand les Troyens un jour auroient le fils d'Hector
Pour défendre les murs de leur superbe Ville,
Ne craignez rien, les Grecs auront le fils d'Achille,

ULISSE.

Cependant quand les Grecs vous possedent, Seigneur,
Déja du fils d'Hector ils semblent avoir peur,
Et lorsque de son sang on exige l'offrande,
C'est le camp tout entier, Seigneur, qui le demande,
C'est le repos des Grecs, & le vostre & le mien.

PYRRHUS.

Vous n'estes pas encor le Maître du Troyen,
Mais pour moy, grace au Ciel, ma victime est certaine;
Ce n'est pas moy qui veut le sang de Polixene,
C'est Achille, Seigneur, qui me l'a demandé,
Et je dois obéïr quand il a commandé.

ULISSE.

Je doute cependant que l'armée y consente,
Que d'un ombre cruelle on remplisse l'attente,
Pour d'un tel sacrifice honorer son trépas
Cet Achille est un Dieu que je ne connois pas.

PYRRHUS.

Ah! barbare, Pyrrhus vous le fera connoistre
Cet Achille, ce Dieu, vostre Chef, vostre Maistre,
A ce nom seul tremblez; s'il n'est pas devant vous,
Craignez jusqu'à son ombre, & fuyez son courroux.
Tous vos plus grands succez sont dûs à son merite,
Achille seul prit Troye, & vous l'avez détruite,
Sa volonté derniere est-elle à mépriser?
Si les Grecs, si l'armée osoit luy refuser....
Je ne m'explique point, mais pour punir ce crime
Son ombre joüira de plus d'une victime,
Et peut-estre Pyrrhus luy prepare aujourd'huy
Une offrande plus ample & plus digne de luy.

Il sort.

SCENE IV.

ULISSE, TRASILE.

ULISSE.

Ah ! je sçay le secret d'arrester ton audace....
Quelle subite horreur me saisit & me glace ?
L'on brise les tombeaux pour m'offenser encor ;
Ah Ciel l'ombre d'Achille & celle d'Antenor
Poursuivent Polixene, & vont m'estre fatalles,
Et je me trouve enfin deux ombres pour rivalles :
L'une contre ses jours veut armer sa fureur,
Et l'autre plus à craindre en occupe le cœur.
Mais il faut détourner le peril qui la presse,
De l'orgueilleux Pyrrhus j'ay connu la foiblesse,
Il adore Andromaque, & tremble pour son fils,
Ah ! cherchons-le, Trasile, & quand il sera pris,
J'iray mettre moy-mesme un frein à sa colere,
Il faut faire gémir une superbe mere,
Il faut avec adresse, en cachant mon dessein,
Arracher ce secret & ce fils de son sein ;
Tu voyois que Pyrrhus vouloit tantost défendre
Ce tombeau qui d'Hector renferme encor la cendre.
Mais pour le renverser j'ay fait donner l'arrest ;
Pour Andromaque on sçait qu'il y prend interest,
Insultons à Pyrrhus, il se flâte peut-estre
Que de ce fils d'Hector je ne suis pas le maistre,
Mais je vais le chercher pour le mettre en mes fers,
Et je le trouveray, fust-il dans les Enfers.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

Quelle crainte, Hesione, & quel trouble m'agite?
J'esperois tout d'Ulisse, & c'est luy que j'évite,
C'est luy dont la fureur arme nos ennemis,
Qui va me demander où j'ay caché mon fils;
Dans la juste douleur dont mon ame est atteinte
Toute ma fierté cede à l'horreur de ma crainte,
Quand je verray le coup tout prest à l'accabler
Je ne pouray jamais m'empécher de trembler,
Et si pour l'ébloüir je veux paroistre fiere,
Hesione, aprés tout je sens que je suis mere;
Et mes pleurs vont trahir cet innocent larcin,
Qu'Andromaque en veut faire aux fureurs du destin.

HESIONE.

Mais, Madame en quel lieu ſauvage & ſolitaire
Avez vous pû cacher ce fils ...

ANDROMAQUE.

Avec ſon pere,
Ce diſcours te ſurprend, & tu vas comme moy
Trembler à ce recit qui me glace d'effroy ;
Je cherchois dans les murs d'une Ville détruite
Quelque endroit écarté pour aſſurer ſa fuite,
Mais, Heſione, helas ! j'ay cherché vainement
Dans les vaſtes horreurs de ſon embraſement.
A peine l'avenir (grands Dieux) pourra le croire,
Que de tant de Palais fondez ſur tant de gloire,
Et d'un Empire enfin ſi beau, ſi triomphant,
Il ne reſte pas meſme où cacher un enfant,
Tu vois noſtre miſere, & l'état où nous ſommes ;
Abandonnez des Dieux, & pourſuivis des hommes,
Aprés avoir tenté d'inutiles efforts,
Je n'ay trouvé pour nous que la tombe & les morts.

HESIONE.

Quoy ; le tombeau d'Hector a ſervy de retraitte
A ſon fils....

ANDROMAQUE.

Oüy, c'eſt là que ſon peril le jette,
Je fremis, Heſione, & j'en paſlis d'horreur,
Mais c'eſt pour éviter la premiere fureur ;
Du moins nos ennemis dans leur vive colere
N'iront pas le chercher au tombeau de ſon pere.
Ainſi, lorſque les Grecs occupez d'autres ſoins
Sur le declin du jour nous obſervoient le moins,
Quelques femmes & moy ſortant hors de nos tentes
Nous avons pris mon fils & là toutes tremblantes
Nous l'avons (regardans cent fois autour de nous)
Conduit ſecretement auprés de mon Epoux,

Au superbe tombeau que Priam fit construire,
Que l'ennemy respecte & qu'il n'ose détruire;
C'est là qu'à la faveur des ombres de la nuit
J'ay fait entrer mon fils sans lumiere & sans bruit;
Helas! il dédaignoit dans ces lieux si funebres
D'emprunter le secours de honteuses tenebres,
L'obscurité l'irrite, & j'ay veu tout son cœur,
Déja le fils d'Hector a honte de la peur;
Sa fierté me donnant de nouvelles allarmes
Je l'ay mis dans mes bras & baigné de mes larmes.
Fils d'Hector (ais-je dit) vray sang d'un demy-Dieu,
Entre pour quelque temps dans un si triste lieu,
Cache dans ce tombeau ta vie & ta misere,
Mon fils, je te remets dans les mains de ton pere;
Si ce Héros te sauve au nom de nostre amour,
Une seconde fois tu luy devras le jour;
Que si par un destin à ta mere funeste
Les Grecs d'un si beau sang veulent perdre le reste;
Cet illustre tombeau te peut servir encor
A réünir ta cendre avec celle d'Hector;
A ces mots, il m'embrasse, & malgré son courage
J'ay senty quelques pleurs couler sur son visage,
Et les miens redoublant en ces tristes momens,
Que n'ais-je pû mourir dans ces embrassemens!

HESIONE.

Helas!

ANDROMAQUE.

Dans cet instant ma foible main le guide,
Il reprend aussi-tost son courage intrepide.
Il entre dans la tombe, on la ferme sur luy,
Et des cendres d'Hector il va chercher l'appuy.
J'en frissonne, Hesione, & mon cœur en soûpire,
Mon fils mort à demy dans un tombeau respire,

Pour tromper l'ennemy qui nous va poursuivant
Dans un sepulchre affreux je l'enferme vivant,
Et par une avanture incroyable, inoüie,
Dans le sein de la mort je conserve sa vie.

HESIONE.

C'est donc le triste azile où vous avez remis
Cet enfant qu'en tous lieux cherchent nos ennemis;
Mais, Madame, aprés tout que pretendez-vous faire?
Peut-il estre long-temps au tombeau de son pere?

ANDROMAQUE.

Je t'entens, Hesione, avant que de partir
Avec l'aide des Dieux je l'en feray sortir,
Mais j'espere des Grecs du moins tromper la haine,
Ils feront de mon fils une recherche vaine.
Le peril nous pressoit, il falloit le cacher,
Helas! parmy les morts ira-t'on le chercher?
Auprés de ce tombeau toûjours trop attachée,
Malgré tous mes transports je m'en suis arrachée,
Mes yeux incessamment tournez de toutes parts
Auroient trop fait parler mes timides regards,
Et parmy les horreurs dont je me sens atteinte
Je redoute mes pleurs, & frémis dans ma crainte,
Astyanax mon fils, Hector mon cher Epoux,
Qu'Andromaque n'est-elle enfermée avec vous?
Hesione, rappelle à mon ame abbatuë
Le triste souvenir dont l'image me tuë,
Afin que ramassant les traits de mon malheur
Je puisse pour les joindre, expirer de douleur,
Fay-moy d'un Epoux mort des peintures vivantes,
Quand je le dépoüillay de ses armes sanglantes,
S'il eut pû voir les coups dont je meurtris mon sein,
Ou du moins en mourant s'il m'eut tendu la main,
S'il eut veu la douleur dont mon cœur se consume,
Il eut quitté la vie avec moins d'amertume;

Mais helas ! je n'eus point le funeste plaisir
De le voir dans mes bras à son dernier soûpir,
Et ne pus recevoir de douleur expirante
Son esprit fugitif sur sa lévre mourànte.

HESIONE.

Ah Ciel ! que faites-vous rappellant vos douleurs
Helas ! vous vous noyez vous-mesme dans vos pleurs;
Madame, oubliez-vóus cette ferme constance
Qui vous donna toûjours une fiere assurance ;
Pour cacher vostre fils il faut la rappeller,
Songez qu'un seul soûpir pourroit le deceler ;
Ulisse va trouver vostre ame chancelante,
Gardez-vous de paroistre interdite & tremblante ;
Mais Dieux ! Madame, il vient, c'est luy, remettez-
vous.

ANDROMAQUE.

O Dieux ! Ciel....ou plûtost ombre de mon Epoux ;
Pour cacher vostre fils faites fendre la terre,
Et que son vaste sein aussi-tost se resserre.



SCENE II.

ULISSE, THRASILE, ANROMAQUE, HESIONE.

ULISSE.

MAdame, il faut partir de ces funestes lieux
Qui ne presentent rien que de triste à vos yeux,
Il faut quitter ces champs desolez par la guerre,
Tous les Grecs vont rentrer dans leur natalle terre.
Agamemnon déja fait voile vers Argos,
Pyrrhus, Idomenée, & les autres Hêros,
Tout s'apreste à partir. Chacun comblé de joye
Abandonne bien-tost le rivage de Troye.
Vous sçavez que le sort vous a mise en ma main,
Je retourne en Itaque & nous partons demain;
Mais vous avez un fils qu'il faudra qu'on emmeine.

ANDROMAQUE.

Mon fils, Seigneur!

ULISSE.

Hê quoy? le nom de fils vous gesne,
Madame, j'auray soin de vous le conserver,
En de meilleures mains pourroit-on l'élever?

ANDROMAQUE.

Andromaque, Seigneur, vous est trop redevable
De cet empressement si tendre & pitoyable,
Qui vous fait, mais trop tard, prendre soin de son fils,
Et vos pieux desseins par malheur sont trahis,

Ne dissimulons point, il n'est plus temps de feindre,
Je n'ay plus rien à perdre, & n'ay plus rien à craindre,
Grace au debris de Troye, & grace aux Dieux cruels,
Nos mains ne versent plus d'encens sur leurs Autels,
Et nostre bouche enfin déplorant nos miseres,
Est ouverte à la plainte & non pas aux prieres,
Oüy malgré ma tendresse & malgré mes efforts
Mon cher Astyanax est au nombre des morts,
J'en atteste ces Dieux qui doivent le connoistre,
Il n'est plus en état de recevoir un maître,
Et le cruel destin me ravit aujourd'huy
La funeste douceur de craindre encor pour luy.

ULISSE.

Si le plaisir de craindre est sensible à vostre ame,
Dans ce funeste jour vous l'auriez eu, Madame,
On avoit destiné vostre fils à la mort;
Mais de sa perte enfin rendez graces au sort.

ANDROMAQUE.

Quoy, Seigneur?

ULISSE.

A mon tour je dois parler sans feindre,
Puisque pour vostre fils vous n'avez rien à craindre,
J'ose vous avoüer que pour nostre repos
On eût versé le sang de ce jeune Héros,
Vous sçavez les raisons qui l'auroient fait répandre,
Le nom d'Hector suffit pour vous les faire entendre,
Ainsi les Grecs devoient en ce malheureux jour
Conduire Astyanax au haut de cette tour,
(Seul reste du débris d'une Ville enflâmée)
Où Priam autrefois luy montrant nostre armée,
Luy faisoit remarquer nostre soldat ployant
Sous l'invincible bras d'un Hector foudroyant.
C'estoit là qu'on devoit terminer sa misere,
Et vanger sur le fils les victoires du pere.

On l'eut précipité....Vous changez de couleur,
Madame, & ce front pasle où se peint la douleur
Nous fait voir malgré vous que vostre ame est atteinte
D'une subite horreur, & d'une vive crainte.

ANDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je meurs, mon cœur saisi d'effroy....

ULISSE.

Madame, vostre cœur vous trahit devant moy,
Ne dissimulons plus, il n'est point d'artifice
Dont on puisse éblouïr les yeux perçans d'Ulisse,
Vostre crainte a parlé, vostre fils vit encor,
Ce teint, cette pasleur, me peint le fils d'Hector,
Et jadis nous avons vaincu par nos adresses
Les fraudes d'une mere, & celles des Déesses.

ANDROMAQUE.

J'en atteste les Dieux par un serment nouveau,
Je vous l'ay déja dit, il est dans le tombeau,
Et que la Grece enfin ne soit plus allarmée
D'un enfant qui déja fait trembler une armée.

ULISSE.

Ah! je voy dans vos yeux un devorant soucy,
Nous tremblons, il est vray, mais vous tremblez aussi;
Cependant si la mort peut ébranler un ame,
Il faut ou la choisir, ou m'avoüer, Madame,
Où vous avez cachez ce fils....

ANDROMAQUE.

Pour m'ébranler,
C'est trop peu que la mort pour me faire trembler;
Et lorsque tu voudras contenter ton envie,
Barbare, il me faudra menacer de la vie.

ULISSE.

Hé bien donc, puisque rien ne sçauroit vous toucher,
Nous verrons à quel point vostre Epoux vous est cher;
Puisque du fils d'Hector on ne peut rien apprendre,
On va briser sa tombe, & profaner sa cendre,
Les Grecs ont ordonné que ce grand monument
Au deffaut de son fils....

ANDROMAQUE.

Dieux! quel saisissement!
J'en frémis. Quoy, Seigneur une tombe sacrée
Qui de nos ennemis fut toûjours reverée....

ULISSE.

Elle sera détruite. Hé quoy donc? pensez-vous
Qu'on laisse un tel trophée à vostre fier Epoux,
Que l'ennemy des Grecs dans un tombeau superbe
Foule mille Héros ensevelis sous l'herbe,
Et qu'Hector à l'abry d'un pompeux monument
En dépit de la mort vive éternellement.

ANDROMAQUE.

Pour conserver d'Hector l'éternelle memoire
Les Grecs sçavent assez qu'il suffit de sa gloire;
Ce Héros immortel par cent exploits divers
Au défaut d'une tombe aura tout l'Univers.

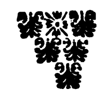
ULISSE *à Thrasile.*

Allez voir si l'on a préparé les machines,
Pour mieux l'ensevelir sous ses propres ruines,
Et si chacun est prest pour mes commandemens;
Nous les ferons saper jusques aux fondemens,
Allez, & revenez.

AMDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je tremble;
Ils vont perdre le pere & le fils tout ensemble.

Ah! barbare, arrestez, & craignez un Héròs
Dont les manes sacrez vangeront le repos.
O! subtil artisan de la fraude & du crime,
Qui voulois d'un enfant te faire une victime,
Contre son Pere mort t'oses-tu hazarder,
Toy, qui n'osas jamais vivant le regarder?
Mais helas! où m'emporte un interest si tendre,
Seigneur, au nom des Dieux laissez en paix sa cendre,
Et n'allez point ternir tant de fameux exploits,
Faisant perir Hector une seconde fois.
Que le tombeau du moins soit son dernier azile,
Des Tresors de Priam il fut fait par Achille;
Voyez l'état funeste où nous sommes reduits,
A peine l'Univers connoistra qui je suis,
Il ne me reste plus pour comble de misere
Que les noms douloureux & d'épouse & de mere;
Oüy, d'un si grand Empire il ne me reste encor
Pour mon unique bien que la tombe d'Hector,
Et de tant de grandeurs que j'avois en partage,
Seigneur, un peu de cendre est mon seul héritage.



SCENE III.

THRASILE, ULISSE, ANDROMAQUE HESIONE.

THRASILE.

Tout s'appreste, Seigneur, pour briser ce tombeau,
Le soldat obéit à cet ordre nouveau.
On n'attend plus que vous.

ANDROMAQUE.

Ah ! sors du goufre sombre,
Pour défendre ta cendre il suffit de ton ombre,
Cher Epoux, ou plûtost viens défendre ton fils.

Vlisse veut sortir.

Ah ! Seigneur, arrestez, mes desseins sont trahis,
Voyez, voyez en pleurs une mere timide ;
(Dieux ! les cendres d'Hector feroient un parricide)
Cet horrible debris va perdre mon enfant,
Et mon Astyanax est mon Hector vivant,
Seigneur, à sa douleur Andromaque succombe,
Mon fils est enfermé dans cette aff eusе tombe,
Il y respire encor. Mettez dans vos liens
Et la crainte des Grecs & l'espoir des Troyens,
Vous voyez que les Dieux en bornant leur vangeance
De la flâme de Troye ont sauvé son enfance,
Tout le reste a passé par le glaive ou les feux,
Ne soyez pas, Seigneur, plus cruel que les Dieux.

ULISSE.
Allons tirer le fils du tombeau de son pere.
ANDROMAQUE.
Eh! sauvez-le, Seigneur aux dépens de sa mere.

SCENE IV.

POLIXENE, ANDROMAQUE, CREISE, THRASILE, HESIONE.

POLIXENE *va au devant d'Andromaque.*

Ciel! je vous trouve en pleurs.
ULISSE.
Dieux!
POLIXENE.
Vous estes surpris,
Seigneur....
ANDROMAQUE.
Helas! ma sœur, il va perdre mon fils.
POLIXENE.
Ah! Seigneur, demeurez, vostre main se prépare
A commettre à nos yeux un acte si barbare;
Perdrez-vous un enfant qui n'a pour tout secours
Que ses pleurs & les miens pour défendre ses jours.
ULISSE.
Je vois en soupirant ce que vous voulez faire,
Pyrrhus vous apprendra ce funeste mistere;

Helas ! vous ignorez encor tous vos malheurs,
Ce spectacle me touche & m'arrache des pleurs;
Mais malgré la pitié que vous faites paroistre
Il faut du fils d'Hector m'aller rendre le maître,
Rien ne peut détourner ce dessein, & j'y cours,
Moins pour servir les Grecs que pour sauver vos jours.
Allons, Trasile.

ANDROMAQUE.

Ah Dieux !

SCENE V.

POLIXENE.

Quel étrange mystere !
Quel péril me menace, & que veulent-ils faire ?
Quel desordre inconnu vient me remplir d'effroy ?
Ulisse en soûpirant est allarmé pour moy;
Je vois que son amour à travers sa furie
Saisit le fils d'Hector pour défendre ma vie,
On en veut à nos jours peut-estre. Dieux cruels !
S'il faut pour vous fléchir du sang sur vos autels,
Protegez l'innocence, & prenez pour victime
Un cœur trop malheureux dont l'amour fist le crime.



SCENE VI.

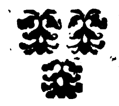
HECUBE, HESIONE, POLIXENE.

HECUBE.

Tout est perdu, ma fille, Astyanax est pris,
La crainte d'Andromaque a découvert son fils,
Ulysse court ouvrir le tombeau de son pere,
Il faut chercher Pyrrhus, c'est en luy que j'espere,
Luy seul peut nous prester son invincible appuy,
Et je dois en ce jour tout attendre de luy.

POLIXENE.

Madame, Pyrrhus vient, & le Ciel vous l'envoye,
Il faut que je l'évite.



SCENE VII.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

AH! Seigneur, quelle joye?
De voir le fils d'Achille en ce funeste jour,
Et d'implorer pour nous sa haine & son amour;
Si la veuve d'Hector, Seigneur, vous estoit chere,
On arrache le fils dans les bras de la mere,
Vous pouvez d'un barbare arrester le courroux,
Et dans nostre malheur je n'espere qu'en vous.

PYRRHUS.

Ah! c'en est trop, Madame, il faut vous satisfaire,
Je le dois à l'amour, & de plus à mon pere,
Pyrrhus aime Andromaque, & sçaura se vanger,
Mille & mille raisons m'y doivent engager,
Mon devoir, mon amour, ma haine, ma vangeance;
Tout le veut. Cependant, Madame, je balance,
Je ne sçay quoy m'arreste, & je sens prés de vous
Mon amour suspendu, ma haine & mon courroux;
Et quand je songe aux pleurs que je feray répandre...

HECUBE.

Seigneur, pour Andromaque osez tout entreprendre,
Vous me faites trembler lorsque vous balancez.

PYRRHUS.

Il vous en va coûter plus que vous ne pensez,

Oüy, pour le fils d'Hector je frémis, je soûpire ;
Dieux ! si j'avois icy les forces de l'Epire,
Je punirois Ulisse & les Grecs furieux,
Et je le sauverois à la face des Dieux ;
L'armée est contre nous par Ulisse animée,
Mais il faut arrester Ulisse & cette armée,
Il en est un moyen infaillible,

HECUBE.

Ah! Seigneur,
Contre Ulisse armez-vous d'une juste fureur,
Mettez tout en usage.

PYRRHUS.

Hé bien, j'y cours, Madame,
Les yeux de Polixene ont embrasé son ame,
Les Grecs veulent du sang, mon pere en veut aussi,
Ce mystere fatal doit vous estre éclaircy,
Et quand vous implorez ma vangeance & mon aide,
Vous devez moins trembler du mal que du remede,
C'est le seul, bien qu'il soit & terrible & douteux,
Qui peut les garantir ou les perdre tous deux ;
Puisqu'il faut pour sauver ce fils qu'Ulisse entraîne,
Au tombeau de mon Pere entraîner Polixene.

HECUBE.

Dieux cruels !

PYRRHUS.

C'est son sang qu'Achille a demandé,
Il sera pour ses jours sans doute intimidé ;
Mais si le fils d'Hector n'est rendu par Ulisse,
Son refus conduira Polixene au supplice.

SCENE VIII.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

Quelle horreur me saisit ? ai-je bien entendu,
Hesione, & quel sang doit estre répandu ?
Les Grecs demandent l'un, Achille a soif de l'autre,
Et dans ce nœud fatal quel destin est le nostre,
De quel costé tourner ? pour qui faire des vœux ?
Juste Ciel ! s'il se peut, conservez-les tous deux.
Pyrrhus aime Andromaque, Ulisse Polixene,
Cependant leur amour est pire que leur haine ;
Chacun d'eux entraîné par son penchant secret,
Veut sauver ce qu'il aime, outrageant ce qu'il hait,
Et le sort nous poursuit (malheureux que nous sommes)
Par la haine des Dieux & par l'amour des hommes.
Mes enfans, que ferai-je aprés tant de malheurs ?
Je ne puis entre vous que partager mes pleurs,
Le fils d'Hector m'est cher, Polixene m'est chere,
Mais, Hesione enfin, je sens que je suis mere,
Triste veuve d'Hector dans l'état où je suis
Je dois sauver ma fille, & toy sauver mon fils.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.


Ue ferai-je, grands Dieux! errante, abandonnée,
Des gardes de Pyrrhus ma tente environnée,
M'alarme pour ma fille, & me glace d'effroy,
Je n'ose envisager les maux que je prévoy,
Hesione, j'ay veu le furieux Ulisse,
Qui tâchant d'employer la force & l'artifice,
Demandoit Polixene, & vouloit l'enlever,
Mais Lycus & sa garde ont osé le braver,
Il est sorty les yeux étincelans de rage,
Protestant hautement pour vanger cet outrage,
Qu'aux yeux de Pyrrhus mesme il pourroit égorger,
Ce malheureux enfant qu'il vouloit proteger.

A ces

A ces mots, j'ay pâly, la triste Polixene
Craint pour Astyanax les éclats de sa haine,
Elle pleure pour luy, credule, & ne sçait pas,
Que celuy qu'elle plaint va causer son trépas.
Elle est seule insensible à ses propres allarmes,
Au malheur d'Andromaque elle donne des larmes;
Sa secourable main veut essuyer ses pleurs,
Lors qu'elle en doit verser pour ses propres malheurs;
Je l'évite, & ne puis ny la voir, ny l'entendre,
J'ay peine à soûtenir un spectacle si tendre,
Je crains à chaque instant que Pyrrhus furieux
Ne l'arrache à mes bras, ne l'enleve à mes yeux;
A quels malheurs faut-il que mon cœur se prepare?
Ne pourrais-je fléchir l'ame de ce barbare?
Sa jeunesse & ses pleurs ne pourront-ils toucher
L'inhumain... mais helas! je la vois approcher,
Que ferais-je, Hesione, & que vais-je luy dire?

SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE.

POLIXENE.

Vous m'évitez, Madame, & vostre cœur soûpire;
Pourquoy m'enviez-vous dans tous vos déplaisirs,
La douceur de mêler mes pleurs à vos soûpirs?
Mais un nouveau malheur rend mon ame troublée,
La garde de Pyrrhus vient d'estre redoublée,
Sans doute que d'Ulisse il craint quelques efforts;
Vous avez veu tantost, Madame, ses transports,

Des soldats de Pyrrhus je me suis approchée ;
Ils sembloient me voyant avoir l'ame touchée,
J'ay voulu leur parler, mais ne répondant pas,
Ils paroissoient me plaindre & murmurer tout bas ;
Et j'ay crû découvrir sur leurs tristes visages,
De quelque grand malheur les sinistres presages.

HECUBE.

Ah ! ma chere Hesione, il n'en faut plus douter,
Les malheurs que je crains sont tous prests d'éclater ;
Helas ! ma fille ?

POLIXENE.

Enfin je conçois vos allarmes ;
Le sort d'Astyanax vous fait verser des larmes,
Je le voy, vous pleurez un enfant mal-heureux.

HECUBE.

Je le plains, mais helas ! je tremble pour vous deux.

POLIXENE.

Vous me plaignez, Madame, & c'est moy qui l'accable,
Je me voy de sa perte innocemment coupable,
Pour mes yeux criminels, peut-estre qu'aujourd'huy,
Cet enfant...

HECUBE.

Vous serez plus à plaindre que luy.

POLIXENE.

Madame, je vois trop ce qui me desespere,
Pyrrhus va separer la fille de la mere,
L'a-t'il bien resolu, Madame, & desormais...

HECUBE.

Il va nous separer, ma fille, & pour jamais.

POLIXENE.

Pour jamais ? Ah ! j'entens un discours si funeste ;
Quoy, Madame ?...

HECUBE.

Bien-tost, vous apprendrez le reste,
Retirez-vous, ma fille, on veut nous separer,
A cét éloignement il faut vous preparer ;
Mais de vostre destin laissez-moy la conduite,
Dans peu de vostre exil vous serez mieux instruite,
Je crains pour vous l'abord de Pyrrhus furieux,
Ma fille obeïssez, rentrez au nom des Dieux.

SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, CREISE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

MAdame, pour mon fils je ne crains plus Ulisse,
Pyrrhus doit empescher ce fatal sacrifice,
Le hazard m'a conduit sur ses pas, & mes pleurs
Ont rendu son grand cœur sensible à mes malheurs ;
Je n'ay pû soûtenir un trop fier caractere,
Il m'a veuë éperduë & telle qu'une mere,
Qui tremble pour son fils du plus cruel trépas,
On venoit d'arracher ce fils d'entre mes bras,
Pyrrhus dans ma douleur a trouvé quelques charmes,
Il a fremy, voyant mes yeux baignez de larmes :
Et grace à la pitié de son cœur prevenu,
Sans luy rien demander j'en ay tout obtenu.
Il vouloit me parler, mais un soûpir farouche
A fait éloquemment l'office de sa bouche,
Son cœur s'abandonnant au trouble de ses sens,
A fait voir dans ses yeux des regards menaçans,

Qui tous remplis d'amour, de rage & de colere,
M'ont dépeint vivement tout ce qu'il alloit faire.

HECUBE.

Vostre fils est heureux d'avoir pour défenseur
Un Heros qui vous offre & son bras & son cœur;
Mais Ciel ! dans les malheurs de ma triste famille,
Que n'en ais-je un pareil pour défendre ma fille?

ANDROMAQUE.

Madame, quel plaisir de sauver un tel fils?
Du cœur d'Astyanax tous les Grecs sont surpris,
Et tantost quand Ulisse avec tant de colere
Est venu l'enlever du tombeau de son pere,
Qu'entourré d'ennemis, d'armes & de soldats,
Ce lugubre appareil annonçoit son trépas,
Il a gardé toûjours sa contenance fiere,
Et n'a paru touché que des pleurs de sa mere.

HECUBE.

Madame, à vostre joye en l'état où je suis,
Je m'interesse helas ! autant que je le puis;
Quand vous esperez tout mon cœur se desespere;
Vostre fils vous est cher, & ma fille m'est chere,
Vous estes mere enfin, & je suis mere aussi,
Mais pour vous expliquer... Ciel Pyrrhus vient icy.

ANDROMAQUE.

Il pourroit bien avoir quelque chose à vous dire,
Je vous laisse avec luy, Madame, & me retire.

SCENE IV.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

PYRRHUS.

ENtrons Lycus :

HECUBE.

Seigneur, où voulez-vous aller ;
Dieux, il cherche ma fille.

PYRRHUS.

Oüy, je veux luy parler,
Puis qu'Ulisse & les Grecs veulent se satisfaire,
Pyrrhus doit quelque chose aux manes de son pere,
Qu'on la fasse venir :

A Lycus qui va dans la tente d'Hecube.

HECUBE.

Je vous entends, grands Dieux !
Ah Seigneur ! suspendez cet ordre rigoureux,
Si pour l'ombre d'Achille il faut une victime,
Que vostre pieté ne fasse point un crime,
Epargnez Polixene, & s'il vous faut son sang,
Prenez-le dans sa source en ce mal-heureux flanc ;
Hecube de vos maux est la cause fertille,
Par la main de Pâris j'ay fait perir Achille ;
C'est moy qui fit tomber Priam, Troye & mes fils,
J'ay tout fait, tout perdu quand j'ay conceu Pâris ;
Hecube est cause helas ! de tant de funerailles,
Tant de feux sont sortis de mes seules entrailles,

Et puisque j'ay causé vos malheurs & les miens,
Venez vanger sur moy les Grecs & les Troyens ;
Vostre pere veut-il qu'on immole ma fille ?
Luy faut-il tout le sang d'une illustre famille ?
Et quand j'offre le mien en voudra-t'il encor ?
Ne luy suffit-il pas du sang de mon Hector,
De celuy de Priam, d'Antenor, de Troïle,
Et de l'embrasement d'une fameuse Ville,
Qui tous du fier Achille honorent le trépas,
Tout cela, tout cela, ne luy suffit-il pas.

PYRRHUS.

Non, tout cela n'est rien pour son ombre inquiète,
Rien ne peut égaler la perte que j'ay faite,
Et sans me reprocher tant de justes trépas,
S'il vous coûte du sang, ne m'en coûte-t'il pas ?
Grands Dieux ! Achille est mort, cet Achille est mon pere,
Madame, & ce seul nom consacre ma colere,
Ainsi vostre Priam, vos enfans, vostre Hector,
Vostre Empire détruit, & mille autres encor,
Tout ce dénombrement, Madame, est inutile,
Cent Hectors pourroient-ils me payer un Achille ?

HECUBE.

Hé bien, pour satisfaire à ses manes errans,
Traînez à son tombeau la mere & les enfans,
Puisque nostre trépas vous paroist légitime ;
Mais du moins prenez-moy pour premiere victime,
Et ne refusez pas à ma juste douleur
D'annoncer à Priam mon trépas & le leur.
Mais Dieux ! aprés la mort a-t'on tant de colere ?
Vostre pere veut-il d'une offrande si chere ?
Polixene ? ses yeux attendrirent son cœur,
Elle seule fléchit ce farouche vainqueur,

Par elle on alloit voir la guerre terminée,
Achille desarmé pressoit son hymenée,
Il soûpiroit pour elle, & ses yeux innocens
Rendoient l'effort d'Ulisse & des Grecs impuissans,
Mais la parque aux mortels toûjours trop inhumaine,
Fait-elle à tant d'amour succeder tant de haine,
Et veut-elle, entraînant Polixene au tombeau,
D'un amant comme Achille en faire son bourreau.

PYRRHUS.

Ce fut de cet hymen la trop funeste envie,
Que mon pere, Madame, a payé de sa vie,
Et Polixene enfin dont le cœur fut épris,
Presta le coup mortel à la main de Pâris.
Dieux! Pyrrhus laisse-t'il endormir sa colere?
Et pour la réveiller, faut-il l'ombre d'un pere?
Pour vanger ce Héros à qui je dois le jour,
Le sang a-t'il besoin du secours de l'amour?
Je rougis d'un motif si honteux, si servile;
Pardonnez à Pyrrhus, sacrez manes d'Achille;
J'empruntois le secours d'un mortel ennemy,
Et la veuve d'Hector vous vangeoit à demy,
La nature aura seule un sanglant privilege,
L'amour & la pitié feroient un sacrilege,
Ils n'auront point de part à ma juste fureur,
Et je rends à mon pere & ma gloire & mon cœur.
Héros infortuné dont j'épouse la haine,
Je vais à ta chere ombre immoler Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux!

PYRRHUS.

Elle seule a causé ton trépas;
Et pour punir ses yeux je te preste mon bras;

Je vais en cet instant, l'entraînant sur ta tombe,
De tout le sang Troyen te faire une hecatombe :
Qu'elle vienne, Lycus ?

Lycus rentre suivy de Polixene.

SCENE V.

POLIXENE, PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

Ah ! Seigneur, la voicy,
Venez, venez, ma fille, approchez-vous d'icy,
Achille a demandé le sang de Polixene.

POLIXENE.

Madame, je sçay trop le dessein qui l'ameine ;
Oüy, l'on m'a tout appris, je connois son courroux.

HECUBE.

Ma Fille, toutes deux embrassons ses genoux.

POLIXENE.

Dieux ! que voulez-vous faire ? est-ce donc-là, Madame,
Ce courage si ferme, & cette grandeur d'ame
Qui vous fist regarder le trépas sans effroy ?
Ne faisons rien d'indigne & de vous & de moy ;
L'épouse de Priam doit estre toûjours Reine,
Et moy jusqu'à la fin je seray Polixene.
Pyrrhus, ne craignez pas que la peur de mourir
M'arrache des soûpirs pour vous en attendrir,

Et fille de Priam, sœur d'Hector, ma foiblesse
Ne démentira point leur sang ny leur noblesse,
Donnez un libre cours à vostre inimitié,
Je crains vostre fureur moins que vostre pitié,
Vous devez satisfaire un pere & vostre envie,
Vous devez m'arracher une importune vie,
Envoyez Polixene avec Priam, Hector,
Et si j'ose le dire à son cher Antenor,
Vostre barbare main en fist un sacrifice,
Mais il faut en ce jour qu'elle nous réünisse,
Et que j'aye en mourant la funeste douceur,
De tomber par la main qui luy perça le cœur.
Mais quoy ? vous balancez : peut-estre ma jeunesse
Vous donne une pitié qui tient de la foiblesse,
Fermez les yeux, la mort ne me fait point d'effroy,
Ne soyez pas, Pyrrhus, plus timide que moy,
Rassurez vostre bras; que si dans ces allarmes,
Un tendre souvenir me fait verser des larmes,
Sans me plaindre aujourd'huy de mon funeste sort,
Je les donne à l'amour & non pas à ma mort.

PYRRHUS.

Madame, vostre cœur si fier, si magnanime
Me surprend, & pour vous m'arrache mon estime,
Sans plaindre des vertus que je dois reverer,
Ma pitié ne feroit que les des-honorer;
Ainsi je ne croy pas que l'ombre de mon pere
Exige de Pyrrhus une offrande si chere,
Mon bras à cet office ose le refuser:

A Hecube.

Par d'autre sang, Madame, il faudra l'appaiser,
Et lorsque je la voy, dûssais-je faire un crime,
Je ne puis immoler une telle victime.

HECUBE.

Seigneur, tant de bontez....

SCENE VI.

CREISE, PYRRHUS, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, LYCUS, GARDES.

CREISE.

Andromaque, Seigneur,
Vous apprend que du camp redouble la fureur,
Et que les Grecs armez par le barbare Ulisse,
Veulent du fils d'Hector haster le sacrifice.

HECUBE.

Helas !

PYRRHUS.

Que dois-je faire en ce pressant danger ?
Pyrrhus doit la servir, ou plûtost la vanger,

à Hecube.

Madame, vous voyez que le sort qui m'entraîne,
De vos bras & des miens enleve Polixene.
Je deviens inhumain pour n'estre pas cruel,
C'est Andromaque helas ! qui vous traîne à l'autel,
Ce n'est point moy, Madame, & l'ardeur qui m'anime,
Vous rend du fils d'Hector l'innocente victime.

HECUBE.

Seigneur, au nom des Dieux appaisez ce courroux,
Ne peut-on que par elle en détourner les coups,
Eh ! du moins attendez....

PYRRHUS.

Il faudra donc qu'Ulisse,
Fasse du fils d'Hector un sanglant sacrifice,
Madame, choisissez, & voyez qui des deux....

HECUBE.

Helas! de quel costé puis-je faire faire des vœux?

POLIXENE.

Allons, Seigneur, allons, je vous fais trop attendre,
Venez du fier Achille ensanglanter la cendre.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah! quand vous m'entraînez,
Vous voulez que je parte, & vous me retenez;
Cherchons, cherchons ailleurs dequoy fléchir mon pere,
Et d'Ulisse & des Grecs appaisons la colere;
J'entrevois un moyen, il faut le proposer....
Pour Andromaque & vous je m'en vais tout oser,
Mais si l'on me refuse, il n'est ny sang ny vie,
Qu'à ma juste fureur mon bras ne sacrifie,
Je cours en ce moment faire un dernier effort,
Allez dans vostre tente attendre vostre sort.

HECUBE.

Seigneur, que je vous dois....

PYRRHUS.

Allez, rentrez, Madame,
Je rendray si je puis un plein calme à vostre ame.

HECUBE.

Et vous, Dieux! qui déja rendez Pyrrhus plus doux,
Achevez, & d'Ulisse appaisez le courroux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

HE' bien, Lycus, tu vois qu'une insolente armée,
Contre le fils d'Hector est toûjours animée ;
Contre Ulisse & Pyrrhus tout le camp mutiné
Ne veut plus retracter l'Arrest qu'il a donné ;
Ulisse veut en vain calmer la violence,
Il va bien-tost pleurer sa fatalle éloquence,
Et s'il m'avoit fait rendre Andromaque & son fils,
Les jours de Polixene en devenoient le prix.
Contre l'arrest des Dieux que faire ? que resoudre ?
C'est le Ciel malgré nous qui veut lancer la foudre,
Par un enchaînement qui nous entraîne tous,
Si nous faisons le crime, il s'en charge pour nous.
Que je suis déchiré ! l'amour & la colere,
La pitié, le devoir, ma vangeance & mon pere,

Tout partage mon cœur dans ces cruels momens,
Je me sens combatu de mille mouvemens,
Servirais-je en ce jour, ou l'amour, ou la haine,
Andromaque, mon pere, Hecube, ou Polixene?
Et ce cœur qu'on divise en butte à tant de coups,
Ne demeure à pas un pour demeurer à tous.

LYCUS.

De cet emportement que les Grecs font paroistre,
Ulisse, ny Pyrrhus ne peut estre le maistre,
On donne Astyanax à nostre seureté,
Et Polixene enfin à vostre pieté,
Tout le camp craint encor cette ombre formidable,
Ils veulent appaiser Achille impitoyable;
Et je crains bien, Seigneur, que dans peu malgré nous,
Un sang trop innocent n'appaise son courroux.

PYRRHUS.

Lycus, à quoy faut-il que mon cœur se prépare;
Hé bien, donnons du sang à ce peuple barbare,
Si la terre d'accord avecque les enfers
Semble ne respirer que le meurtre & les fers;
C'est à vous de sortir de vos demeures sombres,
Tristes manes d'Achille errans avec les ombres...
Lycus, allons... Mais Dieux! pourais-je sans douleur,
Soûtenir des regards qui m'ont percé le cœur.
Moy qui me vois bien loin d'avoir l'ame cruelle,
Digne de la pitié que je ressens pour elle,
Ah! s'il vous faut du sang, ombre dont le courroux
Me fait trembler, ah Dieux! quel sang demandez-vous?
Pourquoy choisir mon bras pour faire un pareil crime?
Changez, changez de Prestre, ou changez de victime,
Mon pere, je sçay trop tout ce que je vous doy,
Cherchons des ennemis qui soient dignes de moy,

Et me donnez, ſans perdre une illuſtre famille,
Une armée a combatre & non pas une fille.

SCENE II.

ULISSE, PYRRHUS, LYCUS, GARDES.

ULISSE.

C'Eſt mon amour, Seigneur, qui me fait vous chercher,
Pour vous dire un ſecret qui ſçaura vous toucher,
Oüy, j'eſpere des Grecs appaiſer la colere,
Et vous rendre bien-toſt & le fils & la mere,
Un ſecret intereſt de gloire & de grandeur,
M'avoit fait balancer l'intereſt de mon cœur;
Mais cet amour enfin l'emporte ſur ma gloire,
Le peril eſt preſſant, & vous m'en pouvez croire,
Puiſque je ſuis contraint, redoutant leur courroux,
De faire un premier pas que j'attendois de vous.
Seigneur, à noſtre amour immolons noſtre haine,
Je ſauve Aſtyanax, conſervez Polixene,
Je l'avoüe à regret, mes funeſtes diſcours,
N'avoient que trop armé les Grecs contre ſes jours,
Pour les fléchir uſons d'un nouvel artifice,
Feignons de les mener l'un & l'autre au ſupplice,
J'ay feint de conſentir à la mort du Troyen,
Et leur accorde tout pour ne leur ceder rien;
Mais enfin aujourd'huy quand tout cede à la crainte,
Il faut les éblouïr par cette juſte feinte,

J'ay gagné les soldats qui sçauront murmurer,
On verra tout frémir, tout plaindre & soûpirer:
Et j'espere, Seigneur, en ce moment funeste,
Que ceux qui sont gagnez entraîneront le reste.
Feignons donc d'accomplir la volonté du sort,
Pour leur sauver le jour menons-les à la mort,
Ne craignons point icy d'augmenter leurs allarmes,
C'est par là que les Grecs attendris par des larmes,
Pourront à la pitié se reconcilier,
Et se joignant à nous viendront les essuyer.

PYRRHUS.

J'approuve ce dessein, il faut vous satisfaire,
Il faut fléchir les Grecs & l'ombre de mon pere,
Courrons les attendrir d'un spectacle nouveau,
On verra Polixene aux pieds de son tombeau;
Mais je vois avancer la Princesse & sa mere.

A Lycus.

Prens soin de la conduire au tombeau de mon pere;
Elle croit que l'on doit la mener à la mort,
Mais allons, s'il se peut faire changer son sort.

SCENE III.

HECUBE, POLIXENE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

OU voulez-vous aller, Princesse infortunée?

POLIXENE.

Madame, il faut subir ma triste destinée,

Je ne puis soûtenir vos regards ny vos pleurs!
Et ma juste douleur s'accroist par vos douleurs;
Achille veut du sang, il faut le satisfaire,
Je vais rejoindre Hector, Antenor, & mon pere;
Vous voyez qu'on m'attend, vous devez consentir
En essuyant vos pleurs à me laisser partir.

LYCUS.

J'ay de Pyrrhus, Madame, ordre de vous conduire;
Bien-tost de ses desseins il sçaura vous instruire;
Mais, Madame, esperez....

HECUBE.

Ah! je n'espere plus,
Et je ne voy que trop le dessein de Pyrrhus,
Il nous fuit, il n'a pû soûtenir tant d'allarmes,
Tout barbare qu'il est, il craint encor nos larmes;
Quand d'un soin si cruel il charge des soldats,
Ma fille, je le voy, on vous mene au trépas,
Sans doute pour vanger un crime par un crime,
Pyrrhus du fils d'Hector vous fera la victime;
J'esperois que du moins en mourant en ces lieux
Quelqu'un de mes enfans me fermeroit les yeux,
Moy qui depuis long-temps dûs mourir la premiere!
Mais je les ferme helas! à ma famille entiere,
Et la mort qui me fuit, & cherche mes enfans,
Les va tous moissonner en la fleur de leurs ans.

POLIXENE.

Nous allons occuper toute la renommée,
Une fille, un enfant vont combattre une armée!
Et ne voyez-vous pas qu'un acte si cruel,
Fait tomber sur les Grecs un opprobre éternel?
Le fils d'Hector & moy malgré nostre foiblesse,
Nous allons vanger Troye, & combattre la Grece;
Vanger Hector d'Achille, & tous deux triomphans,
Effacer en un jour la gloire de dix ans;

Laissez

Laissez, laissez aux Grecs contenter leur envie,
Et souffrez sans regret qu'il m'en coute la vie,
Quand soüillant leurs hauts faits par cette lâcheté,
Il leur en va couter leur immortalité.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

HECUBE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

HElas! pourais-je luy survivre?
Pourquoy m'empêchez-vous de mourir, de la suivre?
Que vais-je faire? Ah Dieux! contre nous animez,
Dieux que j'ay tant de fois vainement reclamez,
Pour comble de douleur, de rage, & d'infortune,
Au milieu de cent morts n'en puis-je trouver une?
Et toy mort qui me vois en butte à tant de traits,
Pourquoy sans me fraper m'approcher de si prés?
Pour tes fameux Autels suis-je une indigne proye?
Tu me fis respecter par la flâme de Troye?
Mon époux, mes enfans, avide, tu poursuis,
Moy seule je te cherche & toy seule me fuis,
Et me laisses le jour par ta pitié cruelle,
Pour me faire souffrir une mort immortelle.

SCENE V.

HECUBE, HESIONE, CREISE, GARDES.

HESIONE.

NOn, Madame, esperez que les Dieux adoucis
Vont sauver par Ulisse Andromaque & son fils;
D'abord les yeux remplis d'une feinte colere,
Luy-mesme il est venu l'arracher à sa mere.
(Car les pleurs d'Andromaque avoient eu le pouvoir,
D'obtenir des soldats la douceur de le voir ;)
Mais rassurant tout bas & le fils & la mere,
Je feray honte aux Grecs d'un dessein sanguinaire:
(A-t'il dit) & vos maux seront bien-tost finis,
Madame, laissez-moy conduire vostre fils;
Alors le fils d'Hector dédaignant de l'entendre,
Marche, & semble rougir d'avoir eu l'ame tendre,
Et honteux pour sa mere en ces derniers momens,
Il la quitte, & s'arrache à ses embrassemens,
Les Grecs en sont touchez, & bien-tost l'on espere,
Qu'ils sçauront retracter un arrest si severe.

HECUBE.

Hesione, mon cœur commence à respirer,
Ulisse....mais helas! qui me fait soûpirer?
Un noir pressentiment que mon trouble m'envoye,
Efface en un instant cette naissante joye,

Tu me dois rassurer, cependant malgré moy,
Un mouvement secret redouble mon effroy,
Tu dois par tes discours dissiper mes aliarmes,
Et je sens malgré moy qu'il m'échape des larmes,
Tout mon sang s'en émeut, tout mon corps en frémit,
Mon ame en est troublée, & mon cœur en gémit,
Et je sentis ainsi par de funestes veuës,
Quand mon Hector mourut, mes entrailles émuës.

SCENE DERNIERE.

THRASILE, HECUBE, HESIONE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

AH! Thrasile, apprens-moy le sort de mes enfans,
Dieux! que dois-je juger des pleurs que tu répans,
Que sont-ils devenus, Trasile?

THRASILE.

Helas! Madame,
Par ce triste recit j'accableray vostre ame,
Epargnez-vous.....

HECUBE.

Non, parle, & redouble mes maux,
Mon esprit n'est remply que de morts, de tombeaux,

Et dans la triste horreur du chagrin qui me ronge,
Il faut dans mes douleurs que mon ame se plonge;
Parle, je te l'ordonne

THRASILE.

Il faut vous contenter;
Vous sçavez ce qu'Ulisse avoit voulu tenter:
Mais helas! vos enfans bravant son artifice,
Ont trompé la pitié de Pyrrhus & d'Ulisse,
Ils avoient resolus de les sauver tous deux,
Mais le destin de Troye est plus fort que nos vœux
D'abord Ulisse a feint pour contenter l'armée,
Qui contre Astyanax paroissoit animée,
De consentir luy-mesme à l'arrest de sa mort;
Aussi-tost les soldats environnent le port,
On y court; vous sçavez que sur les bords du Xante,
Reste encore une tour qui fit nostre épouvante,
Qui superbe jadis & maîtrisant les eaux,
Nous lançoit mille feux pour brûler nos vaisseaux,
Et que non loin du pied de ce roc inutile,
Est le tombeau d'Hector & le tombeau d'Achille,
Là chacun court en foule, & les soldats pressez,
Paroissoient dans ces lieux l'un sur l'autre entassez.
Alors le fils d'Hector d'un visage intrepide
Monte au haut de la tour où mon Maître le guide;
Une noble fierté qui brille dans ses yeux
Luy fait lancer sur nous des regards furieux,
Et chacun reconnoist à ce grand caractere,
Qu'il a bien moins les traits que le cœur de son pere;
Des hommes & des Dieux il dédaigne l'appuy,
Il se taist, Mais helas! son front parle pour luy,
Et l'on voit d'un enfant la ferme contenance,
Ebranler tout un camp par sa noble assurance;
On l'admire, on le plaint, lorsque de toutes parts
Un tumulte confus attire nos regards,

Un spectacle nouveau qui paroist dans la plaine,
Offre à nos yeux Pyrrhus suivy de Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux ! Mais acheve, & ne tiens pas long-temps
Mon esprit inquiet & mon ame en suspens.

THRASILE.

Oüy, Madame, Pyrrhus d'accord avec Ulisse
Pour attendrir le camp d'un double sacrifice,
Et pour fléchir son pere aux pieds de son tombeau,
S'y place & donne aux Grecs ce spectacle nouveau;
Tout le monde aussi-tost tourne les yeux sur elle;
Jamais on ne la vit plus fiere ny plus belle,
Une fierté modeste, une noble pudeur,
Une démarche libre, un air plein de grandeur,
Et sur tout sa jeunesse où brilloient mille charmes,
Nous frape, nous émeut, & nous tire des larmes;
Mais lorsque tout le camp pleure & craint son trépas,
Elle est seule insensible, & ne le pleure pas.
Le plus ferme paslit regardant Polixene,
Une soudaine horreur se répand dans la plaine;
Pyrrhus est interdit, Ulisse est étonné,
Un prompt silence regne en ce camp mutiné,
Et les Grecs à leur front, honteux de tant de crimes,
De sacrificateurs paroissent les victimes.
Mais enfin on murmure, Ulisse veut parler,
Le fils d'Hector qui croit que l'on veut l'immoler,
Regardant fierement ce peuple qu'il méprise,
S'élance de la tour, & luy-mesme se brise.

HECUBE.

Dieux cruels ! c'est donc vous qui l'avez condamné!

THRASILE.

Lors Pyrrhus furieux par l'amour entraîné,

Qui croit le fils d'Hector renversé par Ulisse,
Sur Polixene veut en punir l'artifice,
Et tout plein de fureur met l'épée à la main :
Elle sans s'ébranler luy presente le sein ;
Pyrrhus à cet objet laissant tomber ses armes,
Loin de verser du sang ne verse que des larmes.
La mort (a-t'elle dit) ne me fait point d'effroy,
Frape ; mais je seray moins timide que toy,
Je mouray libre. Alors d'une vitesse extréme,
Elle leve l'épée, & s'en frape elle-mesme,
Elle tombe, & le coup qui luy perce le cœur
Frape celuy des Grecs d'une juste douleur.
Son sang qui rejaillit sur la tombe homicide
Est bien-tost englouty par une cendre avide,
Et Pyrrhus attendry de son funeste sort,
Madame, autant que vous est touché de sa mort.

HECUBE,

Qui dois-je regretter de toute ma famille ?
Dois-je pleurer mon fils ? dois-je pleurer ma fille ?
Mon païs, mon Hector, mes enfans, mon époux,
Non, non, mes justes pleurs ne seront point pour vous ;
Je les dois à moy seule en ce moment funeste,
Et je ne dois pleurer que du jour qui me reste.

FIN.

STATIRA,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

STATIRA, Fille de Darius, Veuve d'Aléxandre.

ROXANE, Fille de Cohortan, Satrape Perse, Veuve d'Aléxandre.

LEONATUS, Prince du sang d'Aléxandre, & un de ses Successeurs.

PERDICCAS, un des premiers Chefs de l'armée d'Aléxandre.

CASSANDER, Fils d'Antipater, Gouverneur de la Macédoine.

HESIONE, Confidente de Roxane.

CLEONE, Confidente de Statira.

PEUCESTAS, Confident de Cassander.

GARDES, & Suite de Gardes.

La Scene est dans Babylone, dans le Palais de Cyrus.

STATIRA



STATIRA, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, CASSANDER.

CASSANDER.



OURQUOY tant balancer, quand pour vous tout conspire ?
Vous devez vous saisir des resnes de l'Empire,
Babylone est pour vous ; Alexandre en mourant,
Vous a donné du Trône un illustre Garant,

Seigneur, & sur vous seul remettant sa Couronne ;
C'est avec son Anneau l'Univers qu'il vous donne.
Ce jour doit decider de tant de differens,
La Terre veut un Maistre, & non pas des Tyrans.
Le fier Leonatus, Cratere, Ptolomée,
Ont mis dans leur party la moitié de l'Armée,
On veut nous assieger, mais on voit Seleucus,
Eumenes, Alcetas, Python, Antigonus,
Qui soûtenant le droit où vostre espoir se fonde,
Veulent vous élever à l'Empire du monde ;
L'imbécile Philippe est-il né pour regner ?
Les Macédoniens ont sçeu le dédaigner.
Bien que Fils de Philipe & Frere d'Alexandre ;
Est-il digne du sang dont on l'a veu descendre ?
Peut-il seul commander à cent Peuples vaincus,
Et Frere d'Alexandre en a-t'il les vertus ?
Ce n'est point luy qu'au Trône Alexandre désigne ;
Ce Monarque en mourant le remet au plus digne,
Par là sans vous nommer il vous nomme en effet,
Et scelle de sa main le don qu'il vous en fait.

PERDICCAS.

Je sçay trop d'Alexandre honorer la mémoire,
Seigneur, pour me flater de tant de vaine gloire ;
Il est vray que son choix semble tomber sur moy,
Mais aprés ce Héros peut-on élire un Roy ?
Quand la Terre a perdu son Vainqueur & son Maître,
Est-il un Successeur qu'elle puisse connoître ?
Le present qu'il m'a fait n'a point dû m'ébloüir,
Il peut estre fatal à qui veut en joüir ;
Quand de la Macédoine Aléxandre eut l'élire,
Il avoit moins de Chefs que de Rois à sa suite,
Et ce Héros vainqueur des Medes, des Persans,
Ne nommoit plus de Rois que par ses Lieutenans.

Je n'ay donc point voulu me parer d'un vain Titre,
De tous ses Successeurs je veux estre l'Arbitre,
J'en ay fait nommer un pour le faire haïr,
Et n'ay choisi qu'un Roy qui me sçeut obéïr :
Ce n'est donc point ce nom où mon cœur doit prétendre,
Seigneur, nous adorons les veuves d'Aexandre,
Pourquoy le taire encor? pourquoy dissimuler?
Cassander, il est temps d'agir & de parler ;
J'adore Statira, vous adorez Roxane,
Et vous aimez en vain cette fiere Persane,
J'aime en vain Statira, mais il faut découvrir
Nos Rivaux trop heureux, & les faire périr ;
Il faut que nostre adresse à nos forces réponde,
Maistres de Babylone, il faut l'estre du Monde ;
En vain Leonatus prétend nous assieger,
Nous sçaurons le combatre, & mesme nous vanger ;
Pour gouverner l'Empire où nous devons pretendre,
Il faut nous assurer des Veuves d'Alexandre,
Et fondez sur des droits justes & souverains,
Partager son Empire & celuy des Humains.

CASSANDER.

Ce procedé, Seigneur, me paroît trop sincere,
Pour cacher plus long-temps ce que j'ay voulu taire ;
Oüy j'adore Roxane, & son cœur orgueilleux
Dédaigne mes soûpirs, & rejette mes vœux ;
Fiere d'avoir un Fils aussi-bien que Barsine,
Roxane à l'Univers pour Maistre le destine,
Sans songer que ce Fils né d'un sang ennemy,
Le Fils d'une Persane est Esclave à demy,
Et que la Macedoine a des Peuples trop braves
Pour se faire des Rois du sang de leurs Esclaves ;
Mais puisque nous voyons ces Trônes, ces Etats,
Payez de nostre sang, & conquis par nos bras,

Nous pouvons entre nous les partager sans crime,
Puisqu'il n'a point laissé d'héritier légitime,
Les armes à la main, nous ferons voir à tous
Qu'Aléxandre n'a point de Successeurs que nous.
Nos desseins sont pareils ainsi que nos tendresses,
Mais, Seigneur, il s'agit du cœur des deux Princesses,
Nous aimons l'un & l'autre, & peut-estre tous deux
Nous aurons mesme sort pour de semblables feux;
J'ay sauvé Statira des fureurs de Roxane,
En butte aux cruautez de la fiere Persane,
Cette illustre Princesse auroit perdu le jour
Sans les soins empressez qu'elle doit à l'amour;
Nous devons penétrer quelle jalouse envie
L'a fait incessamment armer contre sa vie,
Peut-estre qu'un Rival aimé de toutes deux
Leur a fait rejetter nos services, nos vœux;
Statira malgré moy veut suivre Ptolomée,
Peut-estre ce Rival est-il dans son Armée?
Leonatus peut-estre, ah! Seigneur, j'en frémis.

CASSANDER.

Oüy, c'est le plus mortel de tous vos Ennemis,
Leonatus, Seigneur, dans le party contraire
Sans doute est ce Rival que leur cœur nous préfere?

PERDICCAS.

Je sçay trop, à son nom, & mes yeux me l'ont dit,
Que Statira soûpire, & Roxane rougit;
C'est assez pour tirer de fortes conjectures,
Penétrons leurs desseins pour prendre nos mesures,
Il faut approfondir ce mystere en ce jour,
Icy la Politique est unie à l'Amour,
Roxane vient, parlez, l'occasion est belle,
Seigneur, je me retire, & vous laisse avec elle,

SCENE II.

ROXANE, CASSANDER, HESIONE.

ROXANE.

Nous sommes investis, déja Leonatus
Nous menace, & nous compte au nombre des vaincus;
Mais avant que son bras ose rien entreprendre,
Il demande à nous voir, Seigneur, il faut l'entendre,
Il m'a fait demander un ôtage, & je viens
D'envoyer Alcetas suivy de deux des miens,
Dans peu nous le verrons....

CASSANDER.

Hé! que voulez-vous faire?
Recevoir dans nos murs un mortel adversaire?
Vient-il nous menacer? & quel est son dessein?
Laissez-nous luy parler les armes à la main,
Et Perdiccas & moy, Madame..

ROXANE.

Il faut l'entendre
Ce Prince redoutable est du sang d'Aléxandre,
On doit le respecter. Peut-estre en ce moment
Vient-il nous proposer quelque accommodement.
Seigneur, j'ay mes desseins....

CASSANDER.

Et nous avons les nostres,
Que nous sçaurons regler, Madame, sur les vostres,
Aléxandre n'est plus: Dans ce débris commun
Il laisse à l'Univers vingt Maistres au lieu d'un;
Vous en avez un Fils, vous luy devez un Trône,
Madame, choisissez la Perse & Babylone.

Le Pont, la Macedoine, & tant d'autres Païs,
Où nous pourions dans peu couronner vostre Fils ;
Mais il faut à ce Fils un Tuteur qui soûtienne
Toute vostre grandeur unie avec la sienne.
Voyez, examinez s'il n'est point parmy nous
De Prince, ou de Héros qui soit digne de vous.
Ne pouvez-vous choisir ?

ROXANE.

Hé qui pouroit prétendre
A remplir dans mon cœur la place d'Alexandre ?
Pourois-je m'abaisser à souffrir qu'en ce lieu
Un Mortel usurpast le rang d'un Demy-Dieu ?

CASSANDER.

Hé ! Madame, les Dieux que ce discours offence,
Par ces raisons peut-estre ont hasté leur vangeance,
Irritez qu'un Mortel jusques sur leurs Autels
S'osast placer vivant au rang des Immortels ;
Leur justice a fait voir que ce grand Alexandre,
Ce Fils de Jupiter n'estoit qu'un peu de cendre.
Pardonnez un discours qui semble injurieux ;
Mais icy Cassander prend la cause des Dieux.
Ne l'avons-nous pas veu par ce nouveau caprice,
Ayant de son orgueil la fortune complice,
Rougir de paroistre homme, & pour le démentir,
Des-avoüer le sang dont on l'a veu sortir ?
Et sans doute qu'un jour ce vainqueur témeraire
Auroit desavoüé Jupiter pour son Pere.
Si son ambition avoit pû le flater
De trouver quelque Dieu plus grand que Jupiter.

ROXANE.

Vous ne le craignez plus, mais s'il vivoit peut-estre,
Vous ne parleriez pas si haut de vostre Maistre,
Cassander, & son nom vous auroit fait trembler,
Lorsqu'un de ses regards vous pouvoit accabler.

J'ay remarqué toûjours qu'envieux de sa gloire
Sans cesse vous tâchez d'obscurcir sa mémoire ;
Je n'examine point le caprice des Dieux ,
Ils ont eu leurs raisons pour l'oster à nos yeux.
Dûssay-je m'attirer l'éclat de leur colere ,
Il fit seul ce qu'eux tous auroient eu peine à faire ,
Et sans doute ces Dieux de sa gloire jaloux
N'ont pû souffrir qu'il fust adoré parmy nous.
J'en dis trop ; mais enfin pour reparer la gloire
D'un Demy-Dieu , je dois élever sa mémoire ;
Et vous devez songer qu'aprés un tel époux ,
Je ne puis m'abaisser d'en choisir parmy vous ,
Qu'ayant monté si haut, mon cœur ne peut descendre,
Et qu'il faut à Roxane un second Alexandre.
En est-il un encor ?...

CASSANDER

Le seul Leonatus
Sort du sang d'Alexandre , il en a les vertus ;
Mais Statira , Madame à vos desirs fatale ,
Peut-estre dans son cœur vous donne une rivale ;
Le sang de Darius qui vous donna des Loix ,
Sa beauté , son mérite , authorisent ce choix.

ROXANE.

Vous pourriez donc , Seigneur, en la trouvant si belle
Luy presenter vos vœux , & soûpirer pour elle ,
De sa gloire , mon cœur ne sera point jaloux ,
Et mesme je consens à luy parler pour vous.

CASSANDER

A luy parler pour moy! Justes Dieux! mais Madame,
Vous ne sçavez que trop le secret de mon ame ,
J'attens Leonatus , peut-estre que son cœur
Découvrant ses desseins fera voir mon erreur ;
Mais si pour Statira j'avois l'ame inquiete ,
Je ne vous prîrois pas d'estre mon interprete ,

Et peut-estre mes vœux seroient-ils mieux reçeus,
Si je faisois prés d'elle agir Leonatus ?
Ce trait vous est sensible, & vous frape, Madame,
Je connois dans vos yeux le trouble de vostre ame,
Mais enfin dans les miens voyez à vostre tour,
Avec mon desespoir ma rage & mon amour.

ROXANE.

Cassander, vous poussez trop loin vostre insolence,
C'est à vous devant moy de garder le silence,
Et sans approfondir qui j'aime, ou qui je hais,
Ayez plus de respect, & n'en parlez jamais.
Retirez-vous.

CASSANDER.

Hé bien ? Je vous quitte, Madame,
Vous sçavez mon secret, je connois vostre flâme,
Il suffit. Mais enfin si mes vœux sont déçeus,
Dans peu je serviray ceux de Leonatus.

SCENE III.

ROXANE, HESIONE,

ROXANE.

L'Orgueilleux Cassander se declare, & me brave,
Luy qui de mon Epoux estoit presque l'esclave,
Il insulte à sa gloire, & sans respecter rien,
M'ose parler en Maistre, & veut estre le mien;
Il vient avec fierté me découvrir sa flâme,
Il veut approfondir le secret de mon ame,
J'en rougis, Hesione, & mes sens trop émeus
Au nom de ma Rivale, & de Leonatus,

Qui réveillant tous deux ma haine & ma tendresse,
Malgré tout mon orgueil ont fait voir ma foiblesse ;
Je verray mes attraits peut-estre humiliez,
Moy, qui vis le vainqueur de la Terre à mes pieds,
Moy, qui devrois au nom de Veuve d'Aléxandre
Aller m'ensevelir dans sa superbe cendre,
J'ose encor luy survivre, & mon perfide cœur
Soûpire, & malgré moy luy donne un Successeur :
Dans ce trouble mortel je me connois à peine,
J'aperçois mon amour à travers de ma haine,
Et je dis en tremblant à mes sens éperdus,
Si je hais Statira, j'aime Leonatus.

HESIONE.

Mais, Madame, aprés tout oseray-je sans crime
Sçavoir quelle raison contr'elle vous anime ?
Seul reste des Enfans du sang de Darius,
Elle a mille beautez, elle a mille vertus ?
Quand Perdiccas & vous la retenez captive,
A peine malgré luy vous souffrez qu'elle vive.
Que vous a-t'elle fait ?

ROXANE.

Dieux, ce qu'elle m'a fait !
Hesione, elle est belle, & c'est là son forfait ;
Elle a sçeu m'enlever tous les vœux d'Aléxandre,
Elle a droit sur un Trône où mon fils doit prétendre ;
Mille jeunes appas qu'elle traîne aprés soy,
Et toutes ses vertus sont des crimes pour moy ;
Elle est ma Concurrente à la Perse, à l'Empire,
Mais elle est ma Rivale, & mon cœur en soûpire ;
Je la trouve par tout, ses charmes odieux
Ont toûjours balancé le pouvoir de mes yeux.
Il me souvient du jour qu'on trompa ma vangeance,
Je vis Leonatus courir à sa défense,

Des soins de Perdiccas il prenoit la moitié,
Par d'autres interests que ceux de la pitié ;
Sans leur cruel amour, sans leur pitié fatale,
Roxane en cet instant n'avoit plus de Rivale,
Et terminant son sort pour rassurer le mien,
J'allois estre en état de ne craindre plus rien.

HESIONE.

Mais Barsine, Madame, est plus à craindre qu'elle,
Et bien que Statira soit plus jeune & plus belle,
Barsine a d'Alexandre un fils de qui les droits
La rendront plus coupable à vos yeux.

ROXANE.

Je le vois,
La seule Statira cependant m'épouvante,
Et Barsine moins belle est bien plus innocente.
J'ay dans mes interests, & dans ceux de mon Fils,
Eumenes, Seleucus, & cent autres Amis ;
Mais si Leonatus se déclare pour elle,
S'il me porte aujourd'huy cette atteinte mortelle,
Statira doit trembler....Ce Prince que j'attens
Retient encor mon ame & mes vœux en suspens ;
D'une vaine esperance en secret je me flâte,
Il faut que son dessein ou son amour éclate.
Dieux ! j'en tremble, Hesione, & mon cœur agité...
Mais quelqu'un vient à nous d'un pas précipité.



SCENE IV.

PEUCESTAS, ROXANE, HESIONE.

PEUCESTAS.
LEonatus arrive, & Perdiccas l'emmeine ;
Madame, ils sont déja dans la Chambre prochaine,
Vous l'allez voir, il vient.

ROXANE.
Ah quel trouble pressant !
Cachons mieux, s'il se peut ce que mon cœur ressent.

SCENE V.

LEONATUS, PERDICCAS, ROXANE, CASSANDER, HESIONE, GARDES.

LEONATUS.
AVant que de nous faire une sanglante guerre,
Dont les grands interests arment toute la Terre,
Madame, & vous Seigneurs nous devons balancer
Ce qui peut la finir loin de la commencer.
Avant que nostre Armée ose rien entreprendre,
Nous devons ce respect aux manes d'Alexandre
De ne pas renverser un Etat si puissant
Que son Bras a rendu superbe & florissant,
Il faut qu'un grand dessein sur l'équité se fonde,
Il s'agit du destin de l'Empire du Monde,

Et nous devons, vainqueurs de cent Peuples divers;
Partager, & non pas déchirer l'Univers.
Sur tant de Nations qui sont fieres & braves,
De Maistres nous allons devenir les Esclaves,
Et travaillant nous-mesme à nos propres débris,
Nous allons par nos bras vanger nos Ennemis.
Ouy, déja l'Indien, le Persan, & le Scyte,
S'aprestent à briser le joug qui les irrite,
Et ces Peuples vaincus à demy révoltez
Nous destinent déja les fers qu'ils ont portez.
Quand nous serons en proye à la guerre civile,
Un Ennemy défait en fera naître mille,
Qui joüissans du fruit de nos communs malheurs,
Vangeront les Vaincus aux dépens des Vainqueurs,
Qui devenant alors victimes de leur gloire,
Se verront accablez par leur propre victoire;
Ainsi sans nous flater de nos prétentions,
Donnons ordre au plûtost à nos divisions.
Philipe a-t'il d'un Roy la veritable marque?
Non, vous n'avez en luy que l'ombre d'un Monarque,
Un Maistre qui vous sert formé de vostre main,
Et vous faites mouvoir un Fantôme si vain.
L'Univers peut-il estre un Trône heréditaire?
La Victoire a des droits plus forts que ceux d'un Frere,
Et puisque par nos mains un Héros la conquis,
Aléxandre est le Pere, & nous sommes ses Fils.
Madame, on aura soin des intérests du vostre,
L'intérest de Barsine est déja joint au nostre,
Ainsi sur cet article on pourra décider:
Mais, Madame, il m'en reste un autre à demander.
On tient dans ce Palais Statira prisonniere,
Qu'on luy rende aujourd'huy liberté toute entiere,
Tout le Camp la demande, & Ptolomée, & moy.

ROXANE.

Statira?

LEONATUS.

Comme vous elle est Veuve du Roy,
Madame, comme vous elle est libre, elle est Reine;
De plus, cent mille bras viendront briser sa chaîne,
Si l'on nous la refuse, & qu'on ose arrester
Une Reine d'un sang que l'on doit respecter.

ROXANE.

Ciel! qu'entens-je?

PERDICCAS.

Seigneur, vous ignorez peut-estre
Que nous parler ainsi c'est nous parler en Maistre,
Et vous devez agir avec moins de hauteur;
Attendez qu'un combat vous rende le vainqueur:
Mais je veux vous ouvrir mon ame toute entiere,
Ouy, c'est moy qui retiens la Reine prisonniere;
Mais sçachez que les fers que j'ose luy donner
Ne l'attachent icy que pour l'y couronner.

LEONATUS.

La couronner, vous?

PERDICCAS.

Moy. Je prétens & j'espere
Que cette main la place au Trône de son Pere.

LEONATUS.

Mais la Reine, Seigneur, suivant ce grand dessein,
Voudra-t'elle d'un Trône offert de vostre main?

ROXANE.

Et pourquoy non, Seigneur? Statira pouroit-elle
Refuser une place où Perdiccas l'appelle?

CASSANDER.

Madame, Statira feroit plûtost refus
De l'Univers offert, que de Leonatus.

ROXANE *à Cassander*.

Je ne sçay, mais, Seigneur, quoyqu'il arrive,
Roxane & Perdiccas la retiendront captive.

LEONATUS.

Ah! Madame, ou les Dieux n'auront point d'équité,
Ou nous l'arracherons à la captivité.
Au lieu de prévenir une funeste guerre,
Vous allez l'allumer aux deux bouts de la Terre,
Madame.

ROXANE.

Et nous, Seigneur, nous sçaurons soûtenir
Ces éclats dangereux que l'on peut prévenir.
Vous pouvez cependant assurer Ptolomée
Que nous ne craignons point ny luy, ny son Armée.
à Perdiccas.
Sortons, Seigneur.

SCENE VI.

CASSANDER, LEONATUS.

CASSANDER.

Je voy qu'on nous brave tous deux,
Roxane nous insulte, & méprise mes feux,
Perdiccas m'abandonne, & s'unit avec elle,
Je les quitte, Seigneur, & prens vostre querelle;
Dans une heure je puis délivrer Statira,
Ou dans ce grand dessein Cassander périra.

LEONATUS.

Quoy, Seigneur, se peut-il que par vostre assistance....

CASSANDER.

Seigneur, vostre interest s'unit à ma vangeance,
J'en ay des moyens seurs, mais pour les consulter,
Sortons, de peur qu'icy l'on nous puisse écouter.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

LA superbe Roxane est toûjours irritée,
Leonatus enfin rend son ame agitée ;
Quoyqu'elle dissimule, & flate Perdiccas ;
Ses yeux ont prononcé l'arrest de mon trépas :
Oüy, Cleone, c'est là ce que j'en dois attendre,
Fille de Darius, & Veuve d'Aléxandre,
Ces grands noms si fameux, si crains dans l'Univers;
Ne servent aujourd'huy qu'à me charger de fers ;
Ces grands noms aujourd'huy font ma peine & mon crime,
Et de la Politique innocente victime,
En butte à cent périls je me vois tour à tour
Et l'objet de la haine, & l'objet de l'Amour.

CLEONE.

Lorsque Leonatus est venu de l'Armée,
Madame, l'on a veu que Roxane allarmée ?
Unie à Perdiccas, a sçeu tout refuser
Ce que Leonatus est venu proposer.

Mais

Mais d'où vient que Roxane à vos jours si fatale....

STATIRA.

Pour quoy s'en étonner ? Roxane est ma Rivale;
Sa rage, ses chagrins, ses fureurs, ses refus,
Tout me dit que Roxane aime Leonatus.
Mais écoute, Cleone, il est temps de t'aprendre
Le secret & l'amour des Veuves d'Aléxandre;
Mes feux, mes tristes feux ne sont point criminels,
Quand j'adore aprés luy le plus grand des Mortels:
Car si de l'Univers il n'eut esté le Maître,
Le seul Leonatus estoit digne de l'estre.
Aprens donc mon amour, ma crainte, mes ennuis,
Et l'état pitoyable où mes jours sont réduits.
Helas! te souvient-il de ce jour mémorable
Qui fit de Darius le destin déplorable?
Quand le monde ébranlé par ce premier revers
Commença de trembler nous voyant dans les fers;
Que dans le Champ d'Issus Aléxandre eut la gloire
D'honorer de nos fers sa premiere victoire,
Nous attendions en pleurs le destin des Vaincus,
Lorsqu'on nous annonça la mort de Darius:
De cent cris douloureux nos Tentes retentirent,
Les Vaincus, les Vainqueurs, cõme nous en gémirent,
Ma Mere évanoüye avec Sysigambis,
Nous faisoit redoubler nos sanglots & nos cris,
Nous estions à leurs pieds dans ces tristes allarmes,
Et pour les secourir nous n'avions que nos larmes.
Aléxandre touché que par un faux rapport
Nous estions allarmez pour cette feinte mort,
Voulut secher les pleurs qu'il nous faisoit répandre,
Leonatus entra de la part d'Aléxandre,
Et ce Prince attendry de nos vives douleurs
D'un seul mot arresta la source de nos pleurs.

Ciel ! avec quelle grace il aborda ma Mere,
Lorsqu'il nous détrompa de la mort de mon Pere:
Que son air estoit libre & remply de grandeur !
Et qu'il me parût propre à consoler un cœur !
Je ne sçay si déja pour mon Pere attendrie,
Lorsque Leonatus m'assuroit de sa vie,
Mon cœur sans y penser par un juste retour,
Fist servir l'amitié de passage à l'amour :
Enfin dans cet instant je ne pûs me défendre
De sentir pour ce Prince un mouvement trop tendre,
Et soit que le Destin ou l'Amour le voulut,
Il me vit, je luy plûs, je le vis, il me plût.

CLEONE.

Mais, Madame, depuis, malgré ce cœur si tendre,
Leonatus vous vit l'Epouse d'Alexandre,
Et cet illustre nom qui vous couvre d'éclat....

STATIRA.

Il fallut obéir en Victime d'Etat ;
Leonatus remply d'une douleur extréme,
Desesperé, tremblant, vint m'annoncer luy-même
Qu'Alexandre dans peu me devoit épouser,
Et qu'il l'avoit chargé de me le proposer.
Juge de sa douleur, Cleone, & de la mienne,
Ma flâme estoit déja presqu'égale à la sienne,
Et dans ce dur moment, je ne puis le celer,
Je voulus luy répondre, & ne sçeus luy parler ;
Mais tous deux de concert dans ces vives allarmes,
Nous laissâmes parler nos soûpirs & nos larmes.
Je voyois à regret ce Prince mon Amant,
Luy-mesme à ma grandeur s'immoler tendrement:
Alexandre vainqueur, quoy qu'il fist pour me plaire,
Ne m'en parût pas moins le vainqueur de mon Pere :
Ravisseur de nos biens, maistre de nos Etats,
J'admiré ce Héros, mais je ne l'aimay pas,

Il fallut obeïr cependant, & mon ame
Par un triste devoir sçeut combatre ma flâme,
Et de Leonatus effaçant tous les traits,
Luy dire en soûpirant un Adieu pour jamais.
Depuis, grace aux Dieux, mon cœur pour luy moins
A soûtenu le nom d'Epouse d'Alexandre: [tendre,
Une vertu severe, un austere devoir,
M'ont cent fois arrachée au plaisir de le voir:
Loin de luy je tâchois d'étoufer ma tendresse,
Je l'évitois helas! & le trouvois sans cesse.
Le Roy qui luy donnoit comme à son favory
Le rang d'Ephestion qu'il avoit tant chery,
Vit que Leonatus me faisoit de la peine,
Et me crut pour ce Prince une secrete haine,
Et souvent malgré luy l'amenant devant moy,
M'arrachoit des soûpirs qu'il voloit à ma foy,
Souvent il me prioit dans sa tendresse extréme
D'aimer Leonatus comme il l'aimoit luy-même:
Moy qui dans cet instant eus voulu le haïr,
Cleone, je tremblois de luy trop obeïr,
Et ce Prince confus des bontez de son Maistre,
M'évitoit aussi-tost qu'il me voyoit paroistre.

CLEONE.

Mais, Madame à present qu'Alexandre n'est plus,
Vous pouvez sans scrupule aimer Leonatus:
Un Prince de son sang peut aprés luy prétendre...

STATIRA.

Je puis, sans offenser les manes d'Alexandre,
Ranimer aujourd'huy dans mon cœur abatu
Un amour immolé long-temps à ma vertu:
Mais Roxane a trouvé Leonatus aimable,
Et ma flâme à ses yeux me va rendre coupable;
Cleone, elle peut tout, les Macedoniens
Prennent ses interests, & négligent les miens.

Le seul Leonatus qui veut briser ma chaîne,
Redouble de Roxane & l'amour & la haine,
Et la force à la main pour me tirer des fers,
Veut contre Perdiccas armer tout l'Univers:
Je tremble qu'il n'expose une si chere teste
A cent périls afreux où sa valeur s'apreste,
Et que pour me vanger, ou pour me conquerir,
Ce Héros ne se mette en danger de périr.

CLEONE.

Madame, Cassander vient à nous.

STATIRA.

Ah! Cleone,
Que veut-il?

SCENE II.

CASSANDER, PEUCESTAS, STATIRA.

CASSANDER.

JE le voy, mon abord vous étonne,
Mais je viens vous apprendre un projet important.

STATIRA.

Quoy donc?

CASSANDER.

Leonatus, Madame, vous attend,
Un semblable interest nous unit l'un & l'autre,
Il m'a dit son secret, & je connois le vostre,
Il vous faut aujourd'huy rendre la liberté,
Et vous faire sçavoir ce que j'ay concerté.

STATIRA.

Avec Leonatus qu'allez-vous entreprendre,
Seigneur ?

CASSANDER.

Dans Babylone il doit bien-toſt ſe rendre,
J'appuyray ſes deſſeins, & malgré Perdiccas
Dont j'ay depuis long-temps gagné tous les Soldats,
Qui ſuivant autrefois Antipater mon Pere,
Tous dévoüez à moy m'ont promis de tout faire.
Je feray relever la Garde, & dans ce temps
Arbate qui commande à tous les Habitans,
Doit à Leonatus faire ouvrir une Porte,
Vous conduire en ſecret, & vous ſervir d'Eſcorte,
Voſtre Garde eſt à moy, mais il faut amuſer
Roxane & Perdiceas, & contre eux tout oſer.
Pour mieux les ébloüir, je connois l'art de feindre,
Je les flate tous deux, & je ſçay me contraindre,
Mais ils pouront connoiſtre avant la fin du jour,
Madame, que je ſers ma haine & voſtre amour.

STATIRA.

Ne vous étonnez pas, Seigneur, de ma ſurpriſe,
Caſſander eſt l'autheur d'une telle entrepriſe,
Un Amant de Roxane !

CASSANDER.

Un Amant outragé,
Ouy, Madame, un Amant qui veut eſtre vangé;
Ses mépris (devant vous j'avoüray ma foibleſſe)
Loin d'éteindre mes feux, augmentent ma tendreſſe,
J'en ſoûpire de rage, & vois Leonatus
Me dérober un cœur l'objet de ſes refus,
Et nous n'ignorons pas qu'en ce deſordre extréme
Il vous aime, il la hait, elle me hait, je l'aime;
Ainſi pour me vanger, & pour mieux l'obtenir,
Avec Leonatus je ſçauray vous unir;

Peut-estre que Roxane en perdant l'esperance,
Couronnera mes feux & ma perséverance,
Et pour vous engager par de si forts liens,
J'unis vos interests, Madame, avec les miens.

STATIRA.

Je respire, Seigneur, & commence à comprendre,
Qu'un homme tel que vous poura tout entreprendre;
Vous aimez, il suffit & vous avez promis....
Mais, Seigneur contre vous quel nombre d'ennemis?
Leonatus peut-il seconder vostre attente?
Perdiccas est jaloux, & Roxane est Amante.
Que de périls, grands Dieux!

CASSANDER.

Quoy, Madame?

STATIRA.

Seigneur,
Ce grand projet me trouble, & me glace le cœur.
Quand je trace à mes yeux une fidele image
De mille affreux périls où ce pas vous engage,
Je soûpire, Je tremble, & n'y puis consentir,
Je ne sçay quels malheurs mon cœur sçait pressentir.
Dieux! si Leonatus dans sa funeste envie
Payoit ma liberté de son sang, de sa vie,
Qu'il vint tomber sanglant à mes pieds... J'en frémis,
Et ne veux poinr, Seigneur, estre libre à ce prix,

CASSANDER.

Madame, au nom des Dieux, soyez moins allarmée,
Vous verrez aujourd'huy le Camp de Ptolomée,
Laissez-moy tout conduire, allez en ce moment,
En attendant Arbate, en vostre Apartement;
Là, Madame, dans peu vous le verrez paroistre,
Un plus long entretient seroit suspect peut-estre;
Si Roxane en ces lieux me trouvoit avec vous,
Sa jalousie,...

STATIRA.

Hé bien, évitons son couroux ;
Mais songez bien, Seigneur, quoy que l'on entrepren-
A sauver une vie où j'attache la mienne, [ne,
C'est vous en dire trop. Adieu.

SCENE III.

CASSANDER, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.

Leonatus
Allarme Statira, rend ses desirs confus ;
Mais, Seigneur, vous devez bien-tost briser sa chaîne;

CASSANDER.

Mon intérest est joint à celuy de la Reine ;
Voy donc ma politique, & connois mes desseins,
Peucestas, je la sers, cependant je la plains ;
Une telle entreprise aux yeux de sa Rivale
Peut enfin estre heureuse, ou devenir fatale ;
Mais qu'elle réüssisse, ou non, je me promets
D'en avoir pour mes feux l'infaillible succés.
Leonatus qui craint les ennuis d'un long Siege,
Voulant les prévenir, court de luy-mesme au piege ;
Il le veut, je le sers. Si le succés heureux
Luy donne sa Princesse, il couronne mes feux ;
S'il périt, mon Rival deviendra ma victime,
Et sa propre valeur va m'épargner un crime ;
Je hais Leonatus, il me fait de l'horreur,
Tu vois que de Roxane il m'enleve le cœur,

Et quoyqu'enfin le sien pour Statira soûpire,
De l'amour de Roxane il ne faut pas l'instruire,
Il l'ignore, & je veux qu'il l'ignore toûjours,
Ou qu'il n'en soit instruit qu'aux dépens de ses jours:
Mais Roxane qui craint le pouvoir de mon Pere,
Qui sçait qu'Antipater peut servir ma colere,
Que son Armée avance, a connu que tantost
Son esprit irrité m'avoit parlé trop haut.
Dieux! si son cœur pouvoit.....la voicy, la cruelle,
Cours prendre garde à tout, & me laisse avec elle.

SCENE IV.

ROXANE, CASSANDER.

ROXANE.

Je vous cherchois, Seigneur, vous en estes surpris,
Mais nous devons quitter l'aigreur & le mépris,
Nos esprits inquiets en avoient l'un & l'autre,
Mon cœur en estoit plein aussi-bien que le vostre,
Dans un péril pressant nous devons les bannir,
Et de grands interests nous doivent réünir,
Je rends à vos vertus un tribut légitime,
Voyons, si vous voulez meriter mon estime.

CASSANDER.

Je feray tout, Madame, & pour la meriter,
Que faut-il...

ROXANE.

Un dessein qu'il faut executer.
Le fier Leonatus nous brave, nous menace,
Et déja Ptolomée assiege cette Place,

Il aproche

Il aproche, on l'a veu du haut de nos Remparts
Faire contre nos Murs marcher ses Etendarts ;
Nous pourions d'un seul coup prévenir la tempeste,
Il ne faudroit, Seigneur abatre qu'une Teste,
Punir Leonatus de sa témérité....

CASSANDER.

Contre luy vostre cœur seroit-il irrité,
Madame, & pouriez-vous m'assurer d'une haine...?

ROXANE.

De ma haine, Seigneur, Dieux ! elle est trop certaine,
Roxane contre luy n'en a point à demy,
Je hay Leonatus en mortel Ennemy,
Luy qui prétend nous faire une sanglante guerre ;
Qui contre nous soûleve & le Ciel & la Terre,
Leonatus, enfin, que je veux desormais....
Pourquoy me demander, Seigneur, si je le hais ?

CASSANDER.

Hé bien ? à vous servir ma main est toute preste ;
Mais, Madame, osez-vous me demander sa Teste ?

ROXANE.

De qui ?

CASSANDER

D'un Ennemy qui vous est odieux,
Qui vient....

ROXANE.

Ce n'est pas là, Seigneur, ce que je veux :
Mais je veux l'attaquer par un autre luy-même,
Et ne veux le punir que dans l'objet qu'il aime ;
Il nous faut ébloüir, & tromper Perdiccas,
Immolons en secret les funestes appas
Pour qui Leonatus....

CASSANDER.

Je vous entens, Madame ;
Vous voulez que je preste un crime à vostre flâme ;

Et que mon propre bras à mon amour fatal,
Perde vostre Rivale, & serve mon Rival ;
Bien loin de le haïr, son amour vous outrage ;
Et vous en soûpirez de douleur & de rage ;
Faites mieux. Punissez qui vous ose outrager,
Et donnez à mon bras le soin de vous vanger :
Vous l'aimez, & l'Ingrat peut-il en aimer d'autres ?
Peut-on estre touché d'autres yeux que des vostres ?
Madame, si ce Prince adoroit vos attraits,
Tout mon Rival qu'il est, je luy pardonnerois ;
Mais pour luy pardonner vous n'avez point d'excuse ;
Je luy veux arracher ce cœur qu'il vous refuse,
Et pour voir aujourd'huy ses crimes expiez,
Vous l'apporter sanglant & le mettre à vos pieds.

ROXANE.

Je ne veux point, Seigneur, de pareilles victimes,
Un soûpir seul pourroit expier tous ses crimes,
Vous m'aimez, je vous plains, je ne puis rien de plus,
à part. Ah Dieux ! que Cassander n'est-il Leonatus ?
Ou que Leonatus changeant de cœur & d'ame,
N'a-t'il de Cassander les transports & la flâme.

SCENE V.

HESIONE, ROXANE, CASSANRER,

HESIONE.

MAdame, Statira n'est plus dans ce Palais,
On vient de l'enlever par des ordres secrets,
Plusieurs Gardes gagnez ont fait cette surprise,
Mais on ne connoît point l'Autheur de l'entreprise.

ROXANE.

Il périra le Traistre. Allons, sortons, Seigneur ;

Empêchons.....

CASSANDER.

Demeurez, J'en puniray l'Autheur;
Mais peut-estre qu'aussi par de fausses allarmes....

HESIONE.

Non, Seigneur, Perdiccas a déja pris les armes,
Et par un grand combat prés de la Porte....

ROXANE.

Helas!
Seigneur, allez, courez soûtenir Perdiccas,
Prenez ma Garde encor, & joignez-y la vostre,
Partez....

CASSANDER.

Vostre interest n'est que trop joint au nostre,
Reposez-vous sur moy, Madame, & demeurez,
J'y cours.

ROXANE

Rendez le calme à mes sens égarez;
Sur tout, si vous m'aimez, Seigneur, quoyqu'il arrive,
S'il se peut en ces lieux ramenez ma captive.

SCENE VI.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

LEonatus sans doute a formé ce dessein,
Ce grand coup, Hesione est party de sa main;
Ils s'aiment, avec elle il est d'intelligence,
Et tantost sa fierté marquoit son assurance,
Ciel! avec quelle audace il nous a demandé
Ce que déja luy-même il s'estoit accordé?

Et ce Prince content & fier de sa tendresse,
Parloit en Amant seur du cœur de sa Maîtresse ;
Mon amour en partant cent fois m'a sçeu tenter,
Contre le droit des Gens, de le faire arrester,
Mais il m'a prévenuë, & son ardeur fatale
Avec tout mon espoir m'enleve ma Rivale ;
Cependant on combat, Hesione, & je crains
Peut-estre qu'avec luy Perdiccas est aux mains ;
Peut-estre que.... Sortons, car je n'ose me dire....

HESIONE.

Madame, Perdiccas va de tout vous instruire,
Le voicy.

SCENE VII.

PERDICCAS, ROXANE, HESIONE.

PERDICCAS.

Sçavez vous que je viens d'arrester
Un cruel attentat prest à s'executer ?
J'ay repris Statira, Madame.

ROXANE.

Quelle joye !
Quoy, vous avez repris une si belle proye ?

PERDICCAS.

Oüy, Madame, & la Reine estoit preste à sortir,
Lorsqu'un Garde fidele est venu m'avertir :
Aussi-tost j'ay couru, suivy de quelque Escorte,
Quand l'infidele Arbate a fait ouvrir la Porte.
Là plusieurs Gens armez apuyant ses desseins,
Ont avancé vers nous, & sont venus aux mains ;

Mon amour a rendu ma fureur occupée,
Arbate est le premier tombé sous mon Epée ;
Mais certain Inconnu, qui le Casque abaissé,
A travers mille Dards vers moy s'est élancé,
Glaçant tous nos Soldats de ses cris redoutables,
S'est fait jour parmy nous par des coups effroyables,
La Porte se referme ; alors de toutes parts
On tourne contre luy les Piques & les Dards ;
Les siens envelopez de tous costez succombent,
Mais luy seul soûtient tout quand tous les autres tombent :
Aussi-tost j'ay couru reprendre Statira,
Qui toute en pleurs...

ROXANE.

Mais Dieux ! l'Inconnu périra,
Seigneur ?

PERDICCAS.

Non, non, Madame, & j'ay dit qu'on l'emmeine,
De cette trahison il recevra la peine ;
J'en veux sçavoir l'autheur, j'en veux estre éclairçy,
Sur tout j'ay commandé qu'on l'amenât icy,
Vous l'allez voir, A moins qu'un coup trop légitime
N'ait deja fait payer la peine de son crime,
Il estoit tout couvert de sang.

ROXANE.

Ciel ! que d'effroy ?
Je tremble, je frissonne, & je ne sçay pourquoy ;
Mais, Hesione, helas ! d'où vient que j'en soûpire ?
Il est couvert de sang, & peut-estre il expire,
N'en faut plus douter ; ah ! regrets superflus !
Seigneur, vous avez fait périr Leonatus.

PERDICCAS.

Seroit-ce luy, Madame ?

ROXANE.

Oüy, Seigneur, c'est luy-mesme ;
Statira, son amour, cette valeur supréme,
Tout me dit que c'est luy qu'on a trop sçeu punir :
Enfin cet Inconnu tarde trop à venir,
Il faut pour dissiper mes mortelles allarmes,
Chercher cet Ennemy qui me coûte des larmes.

PERDICCAS. *Elle sort.*

Ah Dieux ! d'un tel dessein je demeure surpris ;
Seroit-ce mon Rival enfin qui seroit pris ?
Suivons Roxane, allons penétrer ce mystere ;
Et voir ce que le Sort ou l'Amour ont pû faire.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Cleone, en cet instant, quel espoir m'est permis?
Leonatus est seul contre mille Ennemis;
Pressé de tous costez, à mille traits en butte,
Quel secours, ou quel Dieu peut retarder sa chûte?
Cassander l'a trahy sans doute, & Perdiccas
M'enferme en ce Palais, & vole à son trépas;
Son brâs & sa valeur l'ont trop fait reconnoistre,
On l'attaque, on le presse, il succombe peut-estre:
Quelle horreur se répand dans mes sens éperdus?
Mon Amant est Captif, ou peut-estre il n'est plus,
Son desespoir marquoit sa trop funeste envie,
Il ne combatoit plus pour défendre sa vie,
Et si-tost qu'il a veu Perdiccas m'enlever,
Il a voulu la perdre, & non pas la sauver.
Dieux! le nombre l'accable, & c'en est fait sans doute;
Voila ce qu'aujourd'huy sa tendresse luy coûte;

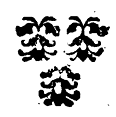
Cleone, chaque inſtant redoubles mon effroy,
Les traits qui vont à luy ſemblent tomber ſur moy :
C'eſt moy qui l'ay perdu, malheureuſe Princeſſe,
Pourquoy Leonatus eut-il tant de tendreſſe ?
Sans mes coupables yeux il n'eut rien entrepris ;
Faut-il qu'il en reçoive un ſi funeſte prix ?
Que ſon ame ait eſté pour moy trop enflâmée ?
Il n'auroit point péry, s'il m'avoit moins aimée.

CLEONE.

Non, Madame, les Dieux prendront ſoin de ſes jours;
J'ay veu voler de loin Roxane à ſon ſecours,
Son cœur (n'en doutez point) dans ce péril extréme,
L'entraîne, & la conduit pour ſauver ce qu'elle aime;
Elle ſçaura calmer la fureur des Soldats,
Et derober ſa vie au fer de Perdiccas ;
Oüy, Madame, eſpérez....

STATIRA.

Eſpérance fatale ?
Quoy, mon Amant devroit la vie à ma Rivale ?
Ciel, en me raſſurant, tu redoubles ma peur,
Et pour me conſoler tu me perces le cœur.
Cruelle, voy mon ame également atteinte,
Frémir de l'eſperance autant que de la crainte,
L'une & l'autre m'accabler, & me fait ſoûpirer ;
Helas ! que dois-je craindre, ou que dois-je eſperer ?
Mais je voy Perdiccas, & je crains de l'entendre,
Il vient à nous.



SCENE II.

PERDICCAS, STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Seigneur, que venez-vous m'aprendre !
Avez-vous assouvy vostre injuste fureur ?
Avez-vous immolé, grands Dieux ! mon Defenseur,
Ce Héros qui pour moy...

PERDICCAS.

Vous le pleuriez, Madame,
Il est vivant. Je voy le plaisir de vostre ame,
Et que vous assurant de ses jours, je prévois,
Que vous m'écouterez pour la premiere fois.
Oüy, dans l'heureux instant que je vous ay reprise,
Et qu'il alloit payer sa coupable entreprise,
Que tout couvert du sang de qui l'environnoit,
J'ay connu mon Rival aux grands coups qu'il dônoit,
Madame, je luy dois rendre ce témoignage,
Tout mon Rival qu'il est, j'admirois son courage,
Et prest à le combatre, helas ! j'estois jaloux,
Que tout autre que moy voulut mourir pour vous.
Mais Roxane en ces lieux par l'amour amenée,
A suivy le penchant dont elle est entraînée,
Et malgré mille traits s'estant mise entre nous,
A dérobé sa vie à mon juste courroux ;
Cependant pour ses jours ne soyez plus en peine,
Ils sont en seureté dans les mains de la Reine.
Vous frémissez, Madame, & vostre joye enfin
Se dissipe, & se change en un sombre chagrin.

STATIRA.

Dans les mains de Roxane il a voulu se rendre,
Luy qui de mille bras avoit pû se défendre :
Roxane seule, ah Dieux ! l'a donc sçeu desarmer ?

PERDICCAS.

Par son amour peut estre il s'est laissé charmer,
Et voyant par mes soins son attente trompée,
Dans les mains de Roxane il a mis son Epée,
Qui brisée à demy, marque de sa valeur....

STATIRA.

Il s'en devoit plonger les restes dans le cœur,
Plûtost que de la rendre à Roxane.

PERDICCAS.

Madame,
Ce Prince doit la vie à l'ardeur de sa flâme,
Sans l'amour de Roxane il alloit succomber,
Et sous ce bras peut-estre on l'auroit veu tomber :
Mais il faut qu'il réponde à nostre juste envie,
Qu'il luy donne son cœur pour le prix de sa vie :
Ah Dieux ! vous pâlissez, Madame, à ce discours.

STATIRA.

Est-ce à vous à regler sa fortune & ses jours ?
Quoy, le sang d'Aléxandre est-il donc vostre Esclave ?
Vous nous parlez en Maistre, & vostre orgueil nous brave ;
Et depuis quand, Seigneur, estes-vous nostre Roy ;
Vous n'avez aucun droit ny sur luy ny sur moy,
Sur ses jours cependant vous parlez d'entreprendre,
Vous osez retenir la Veuve d'Aléxandre,
Pour me donner les fers de ceux qu'il a vaincus ?
C'est assez que je sois Fille de Darius,
Et bien que je doive estre indépendante & Reine,
Le sang de Darius estoit né pour la chaîne,
Je le vois.

PERDICCAS.

Non, Madame, il est né pour régner,
Le Trône de la Perse est-il à dédaigner,
Je vous l'offre.... Mais Dieux! je voy qu'on me méprise,
Que de Leonatus vostre ame est trop éprise,
Il n'en faut plus douter, mon Rival est heureux,
J'ay gémy trop long-temps, & j'ay fait trop de vœux,
Je connois vostre amour par vostre jalousie,
Madame, cet amour luy peut coûter la vie,
Il est entre nos mains ce Rival fortuné,
Voyez à quels malheurs il sera destiné,
Il y va d'un Empire, il y va de vous-mesme,
Je suis le malheureux, on me méprise, on l'aime;
Mais si vous dédaignez mes soûpirs & ma foy,
Je puis ensevelir mon Rival avec moy.
Ah! Je voy que pour luy vostre ame est allarmée,
Et la mienne est de rage & d'amour enflâmée.
Roxane va venir: mais sans vous étonner,
Pour luy suivez l'avis qu'elle doit vous donner,
Il faut que vostre cœur desormais l'abandonne,
Et sur tout que dans peu Roxane le couronne.
C'est vous en dire assez. Adieu, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Helas!
Qu'entens-je? que dit-il? quel afreux embaras!
Pour ce Prince, Cleone, à peine je respire,
Que l'on m'aprend qu'il faut.... Ah! mon cœur en soûpire,

Et Perdiccas (d'horreur je me sens frisonner)
Ne luy laisse le jour que pour m'abandonner,
Vous donc à quels malheurs le Destin me condamne,
Verray-je mon Amant couronné par Roxane ?
Verray-je Perdiccas l'immoler.... Que d'effroy !
Mais s'il vit pour Roxane, est-il pas mort pour moy ?

CLEONE.

Ne craignez rien, Madame, il vous sera fidelle,
Ce Prince qui pour vous....

STATIRA.

Helas ! Roxane est belle,
Leonatus a veu pour luy ce qu'elle a fait.
Dieux ! ne l'a-t'elle pas desarmé tout-à-fait ?
Peut-estre qu'ébloüy de l'éclat de ses charmes,
Ce n'est qu'à sa beauté qu'il a rendu les armes :
Peut-estre que touché de son empressement,
Il oublie à ses pieds qu'il estoit mon Amant :
Elle est belle, elle l'aime, ah que de jalousie !
Des mains de Perdiccas elle a sauvé sa vie,
Il peut estre attendry d'un amour si pressant,
Cleone, si son cœur estoit reconnoissant :
Ciel ! de quel souvenir mon ame est combatuë !
Ma Rivale le sauve, & c'est moy qui le tuë,
C'est moy qui l'ay conduit dans cet instant fatal,
Dans les bras d'une Amante, & dans ceux d'un Rival.
Mais Roxane paroît : que j'en suis allarmée !
Elle a l'air trop content pour n'estre pas aimée.

SCENE IV.

ROXANE, HESIONE, STATIRA, CLEONE.

ROXANE.

Vous me devez icy quelque remercîment ;
Madame, j'ay sauvé le jour à vostre Amant ;
Vous voyez de quel air pour vous je m'interesse :
Mais, Madame, d'où vient cette sombre tristesse ?
Estoit-ce pour vos yeux un spectacle plus doux,
De voir Leonatus prest à mourir pour vous ?
Il eut mieux par sa mort signalé sa tendresse :
Mais c'est pousser trop loin vostre délicatesse,
Je vous viens d'épargner de sensibles regrets,
Nous avons un Ostage assuré de la Paix ;
Pour peu qu'à mes desseins sa prudence réponde ;
Nous allons disposer de l'Empire du Monde.

STATIRA.

Madame, je prens part à ce rare bonheur,
Mais avez-vous déja disposé de son cœur ?
Vous estes genereuse, il est vray, je l'avouë,
Ce que vous avez fait merite qu'on vous louë ;
Il vous doit tout enfin ... Mais, Madame, entre nous ;
Vous l'avez conservé moins pour moy que pour vous.

ROXANE.

J'ay fait ce que j'ay dû, mais à parler sans feindre,
Madame, pour ses jours un Rival est à craindre ;
Un Rival méprisé, jaloux, & furieux,
Peut le faire expirer malgré nous à nos yeux :

Je l'ay veu, sa fureur m'a paru sans égale ;
Et pour moy si j'aimois, que j'eusse une Rivale ;
Mon plaisir le plus doux, je ne puis le celer,
Ce seroit à mes yeux de la faire immoler ;
J'entre dans ses transports, & connois sa tendresse ;
C'est pour Leonatus que ma crainte vous presse,
Perdiccas est puissant, Madame, & vos refus
Vont faire malgré nous périr Leonatus.
Je ne répons de rien dans sa fureur extréme.

STATIRA.

Moy, je répons de tout, puisque Roxane l'aime ;
Il est entre vos mains, Madame, c'est assez,
Il est en seûreté plus que vous ne pensez.

ROXANE.

Non, ce n'est pas assez pour assurer sa vie,
Il faut qu'à Perdiccas Statira soit unie.

STATIRA.

Moy, Madame ?

ROXANE.

Oüy, vous. C'est l'unique moyen
De retenir son bras aussi-bien que le mien ;
Sans balancer, Madame, il faut qu'il vous épouse,
Perdiccas est jaloux, & Roxane est jalouse ;
Mais ce n'est pas assez : je viens vous avertir
Qu'aux yeux de vostre Amant il y faut consentir ;
J'attens Leonatus, & c'est en ma présence
Qu'il vous faut accepter une telle alliance,
Qu'il faut le recevoir avecque un air glacé,
Qu'avec luy le présent démente le passé ;
De concert avec moy Perdiccas sçait l'instruire
Que vostre cœur consent à l'Hymen qu'il desire ;
Il va venir sans doute, inquiet, allarmé,
Mais il faut que par vous cet Hymen confirmé...

STATIRA.

Quoy ? je pourois pour luy....

ROXANE.

Du moins il faut le feindre ;
Pour luy, pour vous, pour moy, vous avez tout à craindre ;
Vous m'entendez, songez qu'en ce fatal moment
Vous allez décider du sort de vostre Amant ;
Vous avez dans vos mains vostre vie & la sienne,
Celle de Perdiccas aussi bien que la mienne,
Et si nous n'avons pas ce que nous chérissons,
Nous pourons perdre moins ce que nous haïssons ;
Songez par des froideurs à préparer son ame,
A changer comme vous & d'objet & de flame,
Ou tremblez....

STATIRA.

Hé, mon cœur pouroit-il obeïr ?
Mes yeux & mes soûpirs, tout sçaura me trahir,
Dois-je faire à mes feux l'indigne violence ?...

ROXANE.

Vos feux, de Perdiccas armeront la vangeance ;
Mais croyez-moy, feignez, il y va de vos jours.

STATIRA.

Cruelle, faudra-t-il que je feigne toûjours ?

ROXANE.

Peut-estre que sa mort sçaura moins vous contraindre;
Et Perdiccas....

STATIRA.

Hé bien ? Il faut tâcher de feindre ;
Dieux ! il vient ; ah sortons.

ROXANE.

Madame, demeurez,
Et songez bien sur tout à ce que vous direz.

SCENE V.

LEONATUS, ROXANE, STATIRA, HESIONE, CLEONE, GARDES.

LEONATUS.

Je ne suis point, Madame, accablé de ma chûte ;
A de plus grands malheurs je vois mon ame en bute,
Je pers la liberté, c'est un leger revers ;
Mais, Madame, on m'aprend de plus, que je vous pers.
Vous me voyez surpris d'une étrange nouvelle,
Elle vient cependant d'une bouche fidelle,
Perdiccas me l'assure, & c'est luy dont je tiens
Que l'Hymen doit unir vos feux avec les siens ;
J'auray peine à le croire, à moins que vostre bouche
Ne confirme elle-mesme un Arrest qui me touche :
Parlez, qu'en dites-vous ?.. Vous ne répondez pas,
Madame.... Juste Ciel ! croiray-je Perdiccas ?

STATIRA.

Sans trop vous expliquer icy ce que je pense,
Vous devriez, Seigneur, entendre mon silence.

LEONATUS.

Je ne l'entens que trop ce silence odieux,
Mon Rival a charmé vostre cœur & vos yeux.
Ah ! tantost j'en fremis ; avec quelle tendresse
A-t-il volé luy-mesme auprés de sa Maistresse ?
De quel feu son visage estoit-il enflamé !
Il combatoit trop bien, pour n'estre pas aimé.
Quoy, Madame, ses soins pendant ma longue absence
Ont-ils... Garderez-vous ce funeste silence,
Madame ?

STATIRA,

STATIRA.

Helas !

ROXANE.

Seigneur, elle a d'autres desseins ;
Il faut qu'elle aime ailleurs ; vous l'aimez, je vous (plains.

LEONATUS.

Je vous entens, Madame, & la Reyne infidelle
Me sacrifie aprés ce que j'ay fait pour elle.
Quand on se taist, helas ! c'est parler à demy :
Dieux ! elle me préfere un mortel Ennemy,
A son cœur Perdiccas malgré moy peut prétendre,
Moy qui n'eus autrefois pour Rival qu'Aléxandre :
A moy-mesme pour vous je l'avois préferé,
Cependant vostre cœur en avoit soûpiré,
Et ces tendres soûpirs, où mon espoir se fonde,
Me rendoient plus heureux que le Maître du Monde:
Il m'en souvient helas ! mais vous en soûpirez,
Que vois-je, justes Dieux ! Madame, vous pleurez,
Pourquoy me cachez-vous ces larmes que j'adore ?
Mais quel est ce mistere, & faut-il que j'ignore....
Un secret...

STATIRA.

Non, Seigneur, ne vous y trompez pas,
Au nom des Dieux, croyez que j'aime Perdiccas.

LEONATUS.

Ah ! ç'en est trop, cruelle, & cet aveu funeste
Arrache de mon cœur tout l'amour qui luy reste.
à Roxane.
Et, Madame, tantost pourquoy vostre secours
Vous fist-il épargner de si malheureux jours ?
On ne m'a conservé, (quelle pitié cruelle !)
Que pour voir aujourd'huy ma Princesse infidelle ;
Et l'on prétend encor par un Hymen fatal
M'atacher en triomphe au Char de mon Rival ;

Au lieu de m'acabler d'une importune vie,
Rendez-moy cette mort que vous m'avez ravie.

ROXANE.

Le jour que de ma main vous devez accepter,
Ne vous fust pas rendu, Seigneur, pour vous l'oster.

STATIRA.

Non, sans doute la vie a pour vous trop de charmes,
Vous la devez à qui vous rendîtes les armes.

LEONATUS.

Madame, mon amour desesperé, jaloux,
Ne m'a rendu Captif que pour l'estre avec vous;
J'avois fait mes efforts pour briser vostre chaîne,
Je n'ay pû. J'avois crû qu'une mort plus certaine
M'afranchiroit du moins des maux que j'ay soufers;
Mais n'ayant pû mourir, j'ay partagé vos fers,
Et trouvois prés de vous, perdant toute espérance,
L'esclavage, ou la mort, moins cruels que l'absence.
Mais je vous parle en vain, & j'ay beau protester,
Ciel! vous ne voulez pas seulement m'écouter,
Cependant vous pleurez, oüy, Madame, & je doute...

STATIRA.

Croyez tout, & tremblez que je ne vous écoute.

LEONATUS.

Hé bien, je croiray tout, puisque vous le voulez;
Aux feux de Perdiccas les miens sont immolez,
Vous haïssez la Reyne. Ah! si j'osois, Madame,
Vous donner à ses yeux & mon cœur & mon ame,
Si ce cœur méprisé ne l'estoit pas de vous...

STATIRA.

Que faites-vous, Seigneur, dans ce transport jaloux?
Et n'entendez-vous pas un langage si tendre?
Mais que dis-je, grands Dieux! je me fais trop entendre:
Düssay-je cependant irriter son esprit, (*à part.*
Seigneur, ne croyez rien de tout ce que j'ay dit.

Elle sort.

SCENE VI.

LEONATUS, ROXANE.

LEONATUS.

DIeux! que veut-elle dire? & quelle est sa cõtrainte?
Est-ce une verité, Madame, est-ce une feinte?
Elle dit devant vous qu'elle aime Perdiccas,
Mais ses pleurs, ses soûpirs, ne me le disent pas;
De grace, expliquez-moy cet étrange mistere.

ROXANE.

Elle n'a que trop dit ce qu'elle devoit taire,
Et lors que vostre cœur a trop sçeu l'écouter,
Ses pleurs & ses soûpirs pouront vous en coûter.
Mais, Seigneur, il est temps que Roxane s'explique,
La fiere Statira détruit ma politique;
Si ma haine contre elle a pû vous étonner,
J'aime, j'adore.... un Fils que je veux couronner:
Elle prétend, Seigneur, régner dans Babylone,
Elle est contre mon Fils, ma Rivale à ce Trône,
Nos desseins sont pareils, nos intérests égaux;
Mais le Trône, Seigneur, ne veut point de Rivaux,
Je ne la puis soufrir, je la hais, & je tremble....

LEONATUS.

Ah! Madame, je vais vous réünir ensemble,
J'y feray consentir tous nos Chefs avec nous,
Rendez-moy Statira, Babylone est à vous.

ROXANE.

Vous la rendre, Seigneur? Avant que m'y résoudre,
On verra ce Palais & Babylone en poudre;

Trahirois-je un Amy qui me preste son bras ?
Ce seroit me trahir, que trahir Perdiccas ;
Il aime Statira quand Roxane l'abhorre ;
Elle ne vit qu'autant que Perdiccas l'adore,
Il prend mes intérests, je dois prendre les siens,
Et sans doute ils me sont aussi chers que les miens.

LEONATUS.

Madame, j'avois crû que cédant Babylone,
Vous borniez vos desirs à l'espoir de ce Trône :
Mais quoy ? de Perdiccas les intérests trahis
Vous seront-ils plus chers que ceux de vostre Fils ?

ROXANE.

Seigneur, à ce discours faut-il que je réponde ?
Un cœur m'estoit plus cher que l'Empire du Monde ;
Vous m'entendez... mais non, vous ne m'entendez pas ;
Vos yeux cherchent l'objet des feux de Perdiccas ;
Egarez & distraits, il vous souvient à peine
Que je suis devant vous, que je suis vostre Reyne ;
Il est vray, j'oubliois & ma gloire & mon Fils,
Pour le seul Perdiccas mon cœur les a trahis :
Mais soûtenons le nom de Veuve d'Aléxandre.
A ce grand souvenir Roxane doit se rendre,
Et pour placer son Fils au Trône de Cyrus,
Achevons d'immoler le sang de Darius.

LEONATUS.

Eh ! contre Statira quelle fureur extréme ?
Vous ne la haïssez que parce que je l'aime ;
Faisant tomber sur elle un injuste couroux,
C'est moins elle que moy qu'on veut percer de coups,
Vostre haine pour moy fust toûjours sans égale...

ROXANE.

Oüy, je te hais, Ingrat, autant que ma Rivale :
Mais que dis-je, grands Dieux ! en ce fatal moment.
Quand on hait la Rivale, est-ce haïr l'Amant ?

Mais, enfin, devant toy Roxane s'est trahie,
Perdiccas est hay, j'aime, & je suis haïe :
Je vais voir ton Rival : avant la fin du jour,
Si nous n'espérons plus du costé de l'Amour,
Ayant entre nos mains la vangeance certaine,
Du moins nous joüirons des fureurs de la haine.
Gardes, qu'on le remeine à son Apartement.

LEONATUS.

De grace, helas ! Madame, arrestez un moment :
Elle fuit. Je vois trop sa fatale tendresse...
Ciel ! pers-moy si tu veux, mais sauve ma Princesse.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.



UY, Seigneur, Cassander m'envoye auprés de vous,
Pour appaiser Roxane, & fléchir son courroux;
On sçait qu'Antipater vient avecque une Armée,
Et qu'ils pouroient tous deux se joindre à Ptolomée;
Mais il aime Roxane, & son cœur incertain
Ne peut contre elle encor former aucun dessein;
Cependant Seleucus, Eumenes, & mille autres,
Prenant ses intérests, peuvent quitter les vostres.

PERDICCAS.

Je le sçais, Peucestas, & le Ciel en courroux
Dans le mesme malheur nous envelope tous:
Aléxandre luy-mesme avoit sçeu le prédire,
Et s'il n'a pas reglé le destin de l'Empire,
Ou s'il n'a pas osé nommer un Successeur,
C'est qu'il n'en pût trouver digne de cet honneur;

Il l'avoit bien préveu, par des crimes celebres
On luy va préparer d'étranges jeux funebres,
Quand tous nos Chefs rangez, de diferens Partis,
Du monde chancelant vont hâter le débris :
Nous y travaillons tous, en vain tu t'en étonnes,
Le Ciel ordonne ainsi du destin des Couronnes.

PEUCESTAS.

Les Barbares, Seigneur, pouroient bien profiter
Des troubles dangereux qui vont vous agiter,
Ils pouroient assembler des Troupes effroyables,
Telles que Darius....

PERDICCAS.

Ces Troupes innombrables,
Qui tant & tant de fois porterent nos liens,
N'ont jamais étonné les Macédoniens :
Les Barbares, croy-moy, ne peuvent plus nous nuire,
Nous seuls pouvons nous vaincre, & pouvons nous détruire:
Mais j'abandonne icy le soin de ma grandeur,
Statira, je l'avouë, occupe tout mon cœur,
C'est le seul intérest où Perdiccas s'aplique,
Un Amant en fureur est mauvais Politique,
Et négligeant la guerre en ce funeste jour,
Je ne suis occupé que des soins de l'amour.
Mon Rival est aimé, ma fatale victoire
Ne tourne qu'à ma honte, & ne sert qu'à sa gloire,
Roxane apuye en vain mes projets & les siens,
Mais il va décider de ses jours & des miens :
Roxane pour servir sa flame & ma tendresse,
Voudroit sans balancer m'unir à la Princesse,
Et je voudrois aussi par un hymen fatal
Unir en ce moment Roxane à mon Rival.
Ah ! sans plus nous gesner d'une indigne contrainte,
Au defaut de l'amour, servons-nous de la crainte,

Ils voudront se sauver l'un & l'autre à leur tour,
Et leur amour tremblant peut servir nostre amour,
Statira doit venir. J'ay sçeu luy faire entendre
Que dans peu son Amant en ce lieu se doit rendre,
Je consens qu'il la voye, & vais l'y préparer,
Mais ils ne se verront que pour se séparer.
Je la vois, elle vient dans une douce attente.

SCENE II.

STATIRA, CLEONE, PERDICCAS.

STATIRA.

Ah! Seigneur, se peut-il que Roxane consente
A souffrir que je voye un Prince malheureux?

PERDICCAS.

Oüy, Madame, il est vray, vous vous verrez tous deux,
Cette entreveuë à vous, à nous, est nécessaire,
Il vous en faut icy découvrir le mistere;
Roxane vous permet un si doux entretien,
Mais c'est pour ménager vostre sort & le sien;
Vos feux ont rallumé tous les feux de la guerre,
Madame, nous estions les maîtres de la Terre:
Vous voyez cependant pour vous ce que je pers,
Vostre amour aujourd'huy me coûte l'Univers;
Vous nous faites verser & du sang & des larmes,
Nous sommes incertains du succés de nos armes,
Le temps presse, & du moins par un dernier effort
Il faut Roxane & moy terminer nostre sort,
Roxane est irritée, elle est vostre ennemie,
Vous aimez mon Rival, & ma flame est trahie:

Avant

Avant que Ptolomée ait pû le secourir,
Il faut le couronner, ou le faire périr,
Son salut ou sa mort dépend de sa responce;
Madame, en vous voyant, faites qu'il y renonce,
Roxane méprisée en cet instant fatal
Est plus à craindre encor que le bras d'un Rival,
Il faut sans balancer les unir l'un & l'autre,
Ou que je perce un cœur qui m'arrache le vostre.

STATIRA.

Ah! Seigneur, arrestez, dûssay-je me trahir,
A Roxane irritée il nous faut obéïr;
Quand je devrois sur moy faire tomber la foudre,
Qu'on le fasse venir, & je vais l'y résoudre:
Oüy, pour tourner son cœur à ce funeste choix,
Laissez-moy luy parler pour la derniere fois.

PERDICCAS.

Hé bien, vous le verrez, mais songez l'un & l'autre
A regler nostre sort aussi-bien que le vostre;
Vous pleurez mon Rival, ah que j'en suis jaloux!
Helas! qu'a-t'il à craindre? il est aimé de vous,
Et quoy que ma fureur de la mort le menace,
Madame, en ce moment que ne suis-je en sa place?
Que n'ay-je ses périls & son sort aujourd'huy?
Haï de vous, je suis plus à plaindre que luy,
Vous l'allez voir, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Ah! funeste entreveuë!
Je le verray, Cleone, & ce penser me tuë,

E e

Quoy donc ? ma propre bouche en ce triste moment
Va prononcer ma mort pour sauver mon Amant,
Ma flâme va parler pour éteindre la sienne,
Et ma bouche.... il en faut une autre que la mienne,
Et je vais le prier aux dépens de ses jours
De haïr ma Rivale, & de m'aimer toûjours.
Mais Dieux ! s'il ne l'épouse, il va cesser de vivre ;
Helas ! s'il estoit mort, je n'aurois qu'à le suivre :
Tantost malgré Roxane & mes sens éperdus,
Il a veu mes soûpirs qu'il a trop entendus,
Il connoît que je l'aime, & malgré ma contrainte
Il a trop penétré l'artifice & la feinte,
Mais je vais maintenant luy parler sans témoins ;
Quand il verra mes pleurs, m'en aimera-t'il moins ?
Je connois trop son cœur & le mien en frissonne,
Il me sera fidele, & périra, Cleone ;
Je me flate peut-estre, il ne périra pas,
Roxane l'a sauvé, Roxane a des appas,
Et quand je luy diray de n'estre plus fidelle,
S'il m'alloit obéïr, & soûpirer pour elle ?
Ciel ! que vais-je luy dire ? ah Dieux ! il doit venir ;
Quel funeste sujet de nous entretenir ?
On vient, Cleone, on ouvre, on entre, & c'est luy-mê-
(me.

SCENE IV.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

LEONATUS.

MAdame, quel plaisir de voir ce que l'on aime !
Je n'osois esperer, mais puisqu'il m'est permis,
Je veux pardonner tout à nos fiers Ennemis ;

Dans un moment si doux partagez-vous ma joye ?
Roxane & Perdiccas souffrent que je vous voye,
Quel Dieu les a fléchis ? ma Princesse, & vos pleurs
Auroient-ils attendris ces barbares Vainqueurs ?
Nous pouvons à present nous parler sans contrainte,
Et que n'ay-je tantost démeslé vostre crainte ?
Vous m'auriez épargné de mortels déplaisirs,
Si j'avois reconnu vos pleurs, & vos soûpirs ;
Roxane estoit presente, & redoutant sa rage,
Il falloit me tenir ce funeste langage ;
Pouvons-nous pas loin d'elle oublier nos douleurs ?
Mais, Madame, je voy vos yeux baignez de pleurs,
On diroit à vous voir que mon abord vous gêne,
Il semble que ma joye augmente vostre peine,
Parlez.

STATIRA.

Il faut, Seigneur....

LEONATUS

Quoy ?

STATIRA.

Cruel souvenir !
Il faut....

LEONATUS.

Que faut-il donc ?

STATIRA.

Me quitter, ou périr.

LEONATUS.

Qui moy, Madame, on veut que je vous abandonne ?

STATIRA.

Perdiccas vous menace, & Roxane l'ordonne,
Tout le veut, elle est belle, & peut-estre, Seigneur,
Vous le voudrez bien-tost aux dépens de mon cœur.

LEONATUS.

Quel étrange discours ! & depuis quand, Madame,
Voulez-vous de Roxane authoriser la flâme ?
Pouriez-vous luy ceder mes soûpirs & ma foy ?
Quoy ? parlez-vous pour elle, ou parlez-vous à moy ?
Roxane veut en vain que je vous abandonne,
Mais Perdiccas le veut, & c'est luy qui l'ordonne,
Il vous aime, Madame, & peut-estre aujourd'huy
Vostre cœur agit moins pour elle que pour luy.

STATIRA.

Et depuis quand, Seigneur, en voyant mes allarmes,
Expliquez-vous si mal le langage des larmes ?
Ne l'entendez-vous plus, & mes soûpirs, helas !
Ingrat, vous disent-ils que j'aime Perdiccas.

LEONATUS.

Eh ! pardonnez, Madame, un peu de jalousie,
Oubliez Perdiccas autant que je l'oublie ;
Nos cruels Ennemis en de si chers momens
Doivent-ils partager nos tendres sentimens ?
Je vous vois, il suffit, & mon ame contente
Dédaigne de songer que Roxane est Amante,

STATIRA.

Ah! quãd de Perdiccas mon cœur craint le courroux,
Je pense moins à luy que je ne pense à vous :
Aprenez les horreurs de l'effroy qui me tuë,
Sçavez-vous les raisons d'une telle entreveuë ?
Nous nous voyons, Seigneur, on nous le souffre, mais
C'est pour mieux nous résoudre à ne nous voir jamais.
Dans une heure, Seigneur, Perdiccas vous cõdamne
A choisir ou la mort ou l'hymen de Roxane ;
Malgré moy faites-vour un genéreux effort,
Et choisissez plûtost Roxane que la mort.

LEONATUS.

Moy, Madame ?

STATIRA.

Oüy, vous. Songez à vostre vie,
Roxane vous rendra le maistre de l'Asie,
Oubliez-moy, Seigneur, laissez-moy dans les fers;
Un Héros tel que vous se doit à l'Univers;
Et si vous périssiez par une mort si prompte,
L'Univers de vos jours me demanderoit conte.

LEONATUS.

Ciel! que m'osez-vous dire? helas! si je vous pers,
Madame, & que m'importe à moy de l'Univers?
Dois-je vivre un moment, si vous m'estes ravie?
Je cede à Perdiccas & la Perse & l'Asie;
Le Trône est-il l'objet de mes vœux les plus doux,
Et soûpiray-je enfin pour l'Empire, ou pour vous?
Helas! sans vous mon cœur dans une paix profonde
Verroit tranquilement la conqueste du monde,
Je l'abandonne à qui peut en estre vainqueur,
Mais je disputeray celle de vostre cœur.

STATIRA.

Et songez-vous, Seigneur, que la triste conqueste
D'un cœur comme le mien vous peut coûter la teste?
Ne vous souvient-il plus de ce jour douloureux,
Où les feux d'Aléxandre éteignirent nos feux,
Quand vous-mesme chargé de son funeste homage,
Vous parûtes, la mort peinte sur le visage,
Et fistes pour ma gloire un genereux effort?
Mais helas! aujourd'huy que je crains vostre mort,
Que je crains Perdiccas & Roxane en furie,
J'en veux faire un pareil pour sauver vostre vie;
L'amour fait vostre crime, on presse, on vous attend,
Si vous ne m'aimez plus, vous serez innocent,
C'est ce cruel amour, Seigneur qui vous accable,
Etoufez-le,...Mais non, soyez toûjours coupable;

Que dis-je ce n'est plus Roxane & Perdiccas,
C'est moy, c'est Statira qui vous mene au trépas;
Vous verrois-je périr; non, soyez infidele,
Allez, sortez plûtost, & soûpirez pour elle,
Je ne puis demeurer aprés un tel effort,
Chaque instant prés de vous va haster vostre mort,
Et mon perfide cœur qui se plaint, qui soûpire,
Si je vous vois encor, sçaura trop m'en dédire.

LEONATUS.

Quoy? vous m'abandonnez en cette extrémité,
Et de grace, Madame, un peu de fermeté!
Je méprise Roxane, & ma tendresse extréme
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime;
Je déteste Roxane, & je veux....

SCENE V.

ROXANE, LEONATUS, STATIRA, CLEONE, PEUCESTAS, GARDES.

ROXANE.

Achevez;
Et voyez de plus prés l'objet que vous bravez;
J'ay trop bien entendu ce qui peut vous confondre,
Ingrat, dans un moment je vais vous y répondre;
Qu'on redouble ma Garde, & sur tout Peucestas,
Qu'on ferme dans ces lieux l'entrée à Perdiccas.

LEONATUS.

Madame, quel dessein?....

ROXANE.

Ma vangeance & ma honte,
De mes justes desseins pourront vous rendre conte.

Grace aux Dieux ! je ſuis libre, & vais tranquilement
Immoler ma Rivale aux yeux de ſon Amant.
Je mépriſe Roxane, & ma tendreſſe extréme
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime ;
Ce diſcours vous charmoit, Madame, & ſes ſoûpirs
Aux dépens de Roxane ont flâté vos deſirs :
Loin de moy devant vous, c'eſt donc moy qu'on déteſte ?
Mais vous allez payer un plaiſir ſi funeſte.

LEONATUS.

Madame, au nom des Dieux écoutez....

STATIRA.

Non, Seigneur,
Laiſſez, laiſſez agir librement ſa fureur ;
Depuis un ſi long-temps de mon ſang alterée,
A toutes ſes fureurs mon ame eſt préparée.
à Roxane. Fille de Cohortan, acheve tes deſſeins,
Dans le ſang de tes Rois oſe tremper tes mains,
Frape.

ROXANE.

Dans un moment vous ſerez obéïe,
Aprochez-vous. *Elle parle bas à un Garde.*

LEONATUS.

Ah Ciel ! que je crains pour ſa vie !
Calmez voſtre couroux, Madame, au nom des Dieux,
Qu'ordõnez-vous helas ! quel trouble dans vos yeux !
Madame c'eſt ſur moy, ſur ma coupable teſte,
Que doit icy tomber l'éclat de la tempeſte,
Mon amour fait ſon crime, il le faut expier,
Et mon ſang répandu peut la juſtifier.

ROXANE.

Oüy, Barbare, il eſt vray, ton amour fait ton crime,
Cependant ma Rivale en ſera la victime,

On me deteste, on l'aime, & l'on m'ose outrager,
Mais enfin grace au Ciel, j'ay sur qui me vanger.
Pour goûter la douceur à ma vangeance offerte,
Préparons à tes yeux l'apareil de sa perte;
Pour t'en faire sentir l'amertume à longs traits,
Ma fureur à pas lents va servir mes souhaits.
Ne croy pas cependant au transport qui m'entraîne,
Que l'amour... Non, Ingrat, je n'ay que de la haine,
Il faut la satisfaire, & Roxane le peut,
Politique, raison, seureté, tout le veut;
Oüy, perdons Statira...mais malgré mon envie,
Leonatus, un mot luy peut sauver la vie.

STATIRA.

Vostre refus dût-il me coûter le trépas,
Ce mot qui m'est si cher, ne le prononcez pas.

LEONATUS.

à St. Je crains vostre tendresse autãt que sa vãgeance,
à R. Ce n'est point Statira, c'est moy qui vous offence;
Ah! Madame, arrestez, & détournez sur moy
Ces regards menaçans qui me glaçent d'effroy:
Le Ciel nous est témoin que tantost elle-mesme,
En renonçant pour vous à ma tendresse extréme,
Elle a voulu....mais quoy, mon amour m'a trahy.

ROXANE.

Et pourquoy vostre cœur n'a-t'il pas obéy?
Je ne dis plus qu'un mot, & veux estre obéïe;
Tu sçais bien qu'un coup d'œil luy peut coûter la vie,
Veux-tu la voir périr, veux-tu la conserver?

LEONATUS.

Que ne feray-je point helas! pour la sauver?

ROXANE *à un Garde.*

Qu'on cherche Perdiccas, il faut que toute à l'heure
Ton Rival à tes yeux l'épouse, ou qu'elle meure.

STATIRA.

Epouser Perdiccas !

LEONATUS.

Pour calmer son courroux,
Oubliez-moy, Madame, & ne songez qu'à vous,
Donnez à Perdiccas....

STATIRA.

Vostre amour m'y condamne,
Et vous ne voulez pas vous donner à Roxane ?

ROXANE.

Ils sont également ardens à m'offencer,
Ah ! perdons-les tous deux, mais par qui commencer ?
Oüy, je vais....

LEONATUS.

Ah ! Madame, il faut prendre ma vie,
Avant que de remplir cette funeste envie ;
Tout desarmé sans-doute, & tout seul que je suis,
Mon desespoir poura bien plus que je ne puis.

SCENE VI.

PERDICCAS, GARDES, ROXANE, LEONATUS, STATIRA.

LEONATUS.

Venez, venez, Seigneur, secourir la Princesse.

PERDICCAS *à Roxane.*

Madame, vous sçavez jusqu'où va ma tendresse,
Retenez....

ROXANE.

Perdiccas, ton cœur va te trahir,
Je ne sçay plus aimer, je ne sçay que haïr ;

Pour éteindre une ardeur à nos desseins fatale,
Je te rends ton Rival, donne-moy ma Rivale.

PERDICCAS.

Si vostre cœur, Madame, en ce funeste jour
A de la haine, helas! le mien a de l'amour,
Jusqu'au dernier soûpir je défendray sa vie.

LEONATUS.

Vous estes genereux, & je vous la confie,
C'est assez qu'un Rival luy donne du secours.

PERDICCAS.

Tout haï que je suis, j'auray soin de ses jours;
Mais quand vous serez libre, en lieu pour vous défendre,
J'iray la disputer en Rival d'Aléxandre.
à Statira. Allons, Madame. *Il sort.*

STATIRA.

Helas!

LEONATUS.

Je ne crains plus sa mort,
Vous pouvez maintenant ordonner de mon sort,
Je l'attendray, Madame. *Il rentre.*

SCENE VII.

ROXANE *seule.*

Ah! quelle vive atteinte!
Je puis à ton amour redonner de la crainte,
J'ay perdu le moment si propre à me vanger,
Rapellons Cassander. L'espoir peut l'engager:
Qu'importe? son amour poura servir ma haine;
Hastons-nous, attaquons Perdiccas & la Reine,
A qui n'a point d'espoir, tout le reste est permis:
Perissons, mais du moins perdons nos Ennemis.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE

Le triomphe, Hesione, & n'ay plus de tendresse,
De ce Palais, enfin, Roxane est la maistresse,
Je dois ce grand effort aux soins de Peucestas,
Et Statira n'est plus aux mains de Perdiccas:
Graces à Cassander, elle est en ma puissance,
Et j'ay dans son amour une seure défense:
Mais il faut prendre un temps si propre à nous vāger,
Il faut punir l'Ingrat qui nous ose outrager.
J'ay connu j'ay trop veu sa tendresse fatale:
Occupé tout entier des feux de ma Rivale,
Je luy faisois en pleurs l'offre de mon appuy,
A peine a-t'il songé que je parlois à luy:
Mon trouble, en vain mes yeux luy marquoient ma tendresse,
Pour réponse, il m'a dit d'épargner sa Princesse;

J'avois beau par mes feux animer mon discours,
L'Ingrat par ses soûpirs m'interrompoit toûjours ;
Mais quoy ? sur Statira je vais me satisfaire,
Je le puis, je le dois, je sçay ce qu'il faut faire,
Je dois ce sacrifice aux soins de ma grandeur,
L'amour n'a plus de part aux trâsports de mon cœur,
La jalousie enfin n'est plus ce qui m'anime,
A mon ambition je dois cette victime,
Et lorsque je l'immole en ce funeste jour,
C'est au Trône, à mon Fils, & non pas à l'Amour.

HESIONE.

Que vous connoissez peu l'ardeur qui vous entraîne ?
Vous croyez vous livrer toute entiere à la haine ;
Ah ! que vous vous trompez, Madame, à vostre tour,
Quand on a tant de haine, on n'est pas sans amour.

ROXANE.

Moy ? j'aurois de l'amour, & tu pourois le croire ?
Mon cœur pouroit trahir Aléxandre & ma gloire ?
Pardonne, grand Héros, si pour Leonatus
J'ay soûpiré ; j'ay crû qu'il avoit tes vertus ;
J'ay crû que quelque jour pour Roxane sensible,
Son cœur comme le tien n'estoit pas invincible ;
Mais Dieux ! il porte ailleurs ses soûpirs & sa foy,
Et ne sens pas l'ardeur que tu sentis pour moy.
Ah ! pour vanger ma gloire, il faut tout entreprendre,
Il faut que tout regrete & tout pleure Aléxandre,
Je l'ay trahy. Je veux reparer mon forfait,
Et dans ce jour fatal faire plus qu'il n'a fait.
Quoy ? l'on veut partager ses Veuves, son Empire ?
Il vainquit l'Univers, & je veux le détruire ?
Avec plaisir j'ay veu brûler Persopolis,
Donnons le mesme sort à l'orgueil de Memphis ;
Remplissons tout d'horreur, & que toute l'Asie
Aprenne en frémissant que Roxane est trahie.

SCENE II.

STATIRA, ROXANE, CLEONE, HESIONE.

STATIRA.

Madame, Perdiccas par de puissans efforts,
Déja de ce Palais a gagné les Dehors.
Sauvez Leonatus, & contre sa furie
Allez défendre encore une si chere vie,
On me croit immolée, & le fier Perdiccas
Sur ce que vous aimez vangera mon trépas;
Envoyez du secours, enfin le péril presse,
Malgré vostre fureur je voy vostre tendresse;
Conservez ce Héros qui vous a sçeu charmer,
S'il ne vous aime pas, il poura vous aimer.
Madame, allez... mais quoy? vous estes infléxible,
Helas! à ses périls estes-vous insensible?
Vous détournez les yeux, & ne répondez rien.

ROXANE.

C'est vostre Amant, Madame, & ce n'est pas le mien,
Qu'il périsse.

STATIRA.

Quoy donc? vous souffrez qu'il périsse!

ROXANE.

A Roxane irritée il faut ce sacrifice;
Quand j'ay sauvé l'Ingrat, il fait un autre choix,
J'en ferois un Ingrat une seconde fois.

STATIRA.

Madame, je répons de sa reconnoissance.

ROXANE.

Et qui me répondra de son obéïssance ?

STATIRA.

Pouriez-vous vous résoudre à ne le voir jamais ?
Où poura t'il tenir contre tant de bienfaits ?
Madame, le temps presse, & Perdiccas peut-estre,
De luy, de ce Palais, va se rendre le Maître :
Helas ! qu'est devenuë une si belle ardeur ?
Pour le prix de ses jours j'abandonne son cœur.
Madame, allez....

ROXANE.

En vain le vostre l'abandonne;
Vous ne pouvez donner ce cœur s'il ne se donne :
Et si j'en crois encor un mouvement jaloux,
Pouroit-il estre à moy, quand il est tout à vous.

SCENE III.

CASSANDER, ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

CASSANDER.

Madame, il faut quitter les Murs de Babylone;
Et sortir du Palais que le Peuple environne :
Perdiccas irrité l'anime contre nous,
Mais j'ay tous mes Amis prests à périr pour vous;
Antipater approche, allons joindre une Armée,
Qui sera par vos yeux & mes feux animée,
Et là pour soûtenir l'honneur de vos appas,
Je puis avec mon cœur offrir cent mille bras :
Au moindre ordre de vous, le panchãt qui m'entraîne,
M'a fait courir, voler pour servir vostre haine.

Ne pourrez-vous jamais par un heureux retour,
Oubliant vostre haine écouter mon amour.

ROXANE.

Seigneur, je dois beaucoup à ce zele sincere
Qui m'offre le secours de vous, de vostre Pere.
Mais que fait Perdiccas ?

CASSANDER.

Il vient de vous vanger
De l'Ingrat dont l'amour osoit vous outrager.

STATIRA.

Helas !

ROXANE.

Que dites-vous ?

CASSANDER.

Oubliez-le, Madame,
Cet Ingrat dont l'orgueil méprisoit vostre flâme,
Et croyez que les Dieux ont souffert son trépas,
Puisqu'il a pû vous voir & ne vous aimer pas.

ROXANE.

C'est assez, & dans peu je m'apreste à vous suivre;
Préparez tout.

CASSANDER.

J'y cours. Si pour vous j'ose vivre,
Je vais vous préparer un destin glorieux,
Ou bien j'auray l'honneur de mourir à vos yeux.

Il sort.



SCENE IV.

ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

ROXANE.

AH ! Madame, je sens qu'en de telles allarmes
Malgré moy, comme à vous il m'échape des larmes ;
Helas ! il est donc mort ?

STATIRA.

Quoy, sans le secourir,
Vous le pleurez, Cruelle, & le laissez périr ;

ROXANE.

Ah ! je ne sens que trop le feu qui me devore,
Je croyois le haïr, & je l'aimois encore ;
Mais ce n'est pas assez, en de si grands malheurs,
Il faut verser du sang, c'est trop peu que des pleurs.
Madame il vous aimoit, n'oseray-vous le suivre ?
Moy, j'en estois haïe, & ne puis luy survivre :
Ouy. J'atteste les Dieux que par un noble effort
Dans peu je me rendray Maîtresse de mon sort.
Mais quoy ? de Perdiccas serez-vous la victime,
L'objet de son amour, & le fruit de son crime,
Et pourez-vous passer dans ce cruel moment
En des bras degoutans du sang de vostre Amant ?
Vangeons Leonatus sur vous & sur moy-mesme,
Il faut que tout périsse en perdant ce que j'aime.
Madame, en cet instant, voyons qui de nous deux
Osera le vanger, & qui l'aime le mieux.

N'en

STATIRA.

N'en doutez point, Madame, en cet instant funeste,
La Mort est le seul bien, ou l'espoir qui me reste;
A mes sens éperdus est-il rien de plus doux ?
C'est l'unique faveur que j'attendois de vous;
Mais sans avoir besoin de vous pour l'entreprendre,
Je feray mon destin en Femme d'Aléxandre.
J'entre. Dans un moment je reviens prés de vous;
Et vous allez joüir d'un spectacle si doux.

SCENE V.

ROXANE, HESIONE, CLEONE.

ROXANE.

QUe vois-je? Justes Dieux! où va-t'elle, Hesione?
Son grand cœur me surprend, sa fermeté m'étonne;
Tandis que je la vois courir sans s'étonner
Au devant du trépas que je veux luy donner,
Elle ne peut survivre au Héros qu'elle adore.
Quoy? je l'aimois plus qu'elle, & je respire encore?
Elle est venuë helas! dans ce triste moment
Me demander en pleurs les jours de son Amant;
Barbare que je suis! ma noire jalousie
A cet Amant si cher laisse perdre la vie?
Oüy, mon amour devoit encor le conserver,
Et dût-il estre ingrat je devois le sauver.
Que dis-je? ma pitié m'auroit esté fatale,
Je l'aurois conservé, pour qui? pour ma Rivale:
N'importe? Je devois ...Ah regrets superflus!
Je l'aurois veu du moins, & ne le verray plus.

FF

Je ne le verray plus, & j'ose luy survivre ?
Ma Rivale m'aprend le chemin qu'il faut suivre ;
Pleine de son amour son cœur tranquilement
Sçait mesurer sa vie aux jours de son Amant.

HESIONE.

Madame, elle revient.

SCENE VI.

STATIRA, ROXANE, HESIONE, CLEONE.

STATIRA.

O Serez-vous me suivre ?
Quand on perd ce qu'on aime, il faut cesser de vivre ;
Je suis, graces aux Dieux, Maîtresse de mon sort.
Imitez-moy.

ROXANE.

Madame, un si cruel effort
M'étonne, me surprend, redouble mes allarmes :
Je vous vois, je frémis, & je verse des larmes,
Je sens mon ame en proye à toutes les horreurs,
Et vostre amour enfin surpasse mes fureurs ;
Mais ce n'est pas assez que ma vie & la vostre,
Pour vanger vostre Amant il nous en faut un autre,
Reposez-vous sur moy du soin de mon trépas,
Mais j'y veux, s'il se peut entraîner Perdiccas ;
Et ma douleur qui veut que ma main se retienne,
Ne retarde ma mort que pour haster la sienne.
Oüy, contre Perdiccas j'armeray Cassander,
Et je vais avec luy rejoindre Antipater.

Je veux estre aujourd'huy le flambeau de la Guerre,
Le Ciel va par mes mains conduire le Tonnerre,
Diviser tous nos Chefs par leurs prétentions,
Et redoubler le feu de leurs divisions,
Les enveloper tous, détruire l'un par l'autre,
Pour vanger vostre Amant, mon Epoux, & le vostre,
Et donnant un champ libre à ma juste fureur,
Faire de l'Univers un Théatre d'horreur.
Vous n'aurez pas encor bien du temps à m'attendre,
Je vous suivray, Madame, en Femme d'Aléxandre,
Et si mon triste amour a sçeu vous outrager,
Voila, voila le Bras qui sçaura vous vanger,
Je vous suivray de prés, Madame.

SCENE VII.

STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Elle est partie.
Madame, au nom des Dieux songez à vostre vie.
Il en est encor temps, & par un prompt secours
On peut....

STATIRA.

Laisses finir mes déplorables jours.
Je sens qu'à ces malheurs le Ciel m'a condamnée,
Et tu voudrois en vain tromper ma destinée,
Pouvois-je faire mieux ? Aléxandre n'est plus,
J'ose encore aprés luy pleurer Leonatus,
Et puisque j'ay perdu dans ce moment funeste
Un Epoux, un Amant, que m'importe du reste ?

CLEONE.

Peut-estre cet Amant a-t'il un sort plus doux,
Peut-stre que....

STATIRA.

Non, non, Perdiccas est jaloux,
Le Cruel a couru sans-doute à sa défaite,
Mais s'il vivoit encor, je mourrois satisfaite,
Je le verrois du moins, Cleone, & plût aux Dieux
Que ce fidele Amant me vint fermer les yeux.
Mais veux-tu, n'ayant plus cette douce esperance,
Que du fier Perdiccas je sois la récompense,
Que je sois dans les fers de ceux dont autrefois
Nous avons dédaigné de devenir les Rois?
Aux malheurs attachez à ma triste famille,
Tu dois de Darius reconnoistre la Fille;
Mais, grace au Ciel, je sens la mort qui pas à pas
S'avance lentement, & ne m'étonne pas,
De mes derniers momens je feray le partage,
Aléxandre & mon Pere ont mon dernier homage;
Et si j'ose à ta foy confier mes desirs,
Leonatus, Cleone, a mes derniers soûpirs.

SCENE VIII.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Ciel! je le vois, Madame, & contre vôtre attente.

STATIRA.

Il est vivant, Cleone, & je mouray contente.
Sur tout, cache tes pleurs; helas! son triste cœur
Ne sera que trop tost instruit de son malheur.

LEONATUS

Madame, mon amour trembloit pour vostre vie,
Mais enfin, je vous vois, & Roxane est partie ;
Cassander, pour tromper Roxane & Perdiccas,
Luy-même a fait semer le bruit de mon trépas,
Sa feinte a réüssy, vous n'avez rien à craindre,
Ils sont hors de ces murs, & sans plus nous cõtraindre,
Rendons graces aux Dieux d'avoir sauvé des jours
Dont la perte des miens auroit borné le cours ;
Mon cœur de Perdiccas ne crains plus la furie,
Il poura, s'il le veut, attenter sur ma vie,
La vostre en seureté....

STATIRA.

Mes vœux sont exaucez,
Je vous vois, vous vivez, Seigneur, & c'est assez.

LEONATUS.

Ah ! Madame, songez à bannir vos allarmes ;
Mais justes Dieux ! pourquoy Cleone toute en larmes?

CLEONE.

Ah ! Seigneur....

STATIRA.

Je croiray tous mes malheurs finis,
Lorsque vous n'aurez plus à craindre d'Ennemis.

LEONATUS.

Madame, quel discours....

STATIRA.

J'ay quelque inquiétude
Qui demande, Seigneur, un peu de solitude.
Craignez de Perdiccas quelque nouvel effort,
Vous vivez, & je suis contente de mon sort.
Je ne puis avec vous demeurer davantage,
Mes yeux appesantis se couvrent d'un nuage.
J'entre, vous aprendrez le reste en peu de temps ;
Mais ne me suivez pas, & je vous le défens.
Adieu, Seigneur.

SCENE IX.

LEONATUS *seul.*

QUoy donc? que me fait-elle entendre?
Et quel est ce secret que je ne puis comprendre?
Elle craint pour ma vie, & par un doux transport,
M'ose assurer qu'elle est contente de son sort.
De quel sort, juste Ciel! peut-elle estre contente?
Elle me croyoit mort, & contre son attente,
Elle me voit encor à ses pieds....Mais, grands Dieux!
Quel desordre, quel trouble ay-je veu dans ses yeux?
Quel affreux changement marquoit sur son visage.....
Je commence à percer ce funeste nuage,
Et ses yeux, & son teint, & sa sombre pâleur,
Tout semble sur son front écrire mon malheur.
Roxane, quoy Roxane auroit-elle.... Je tremble,
J'entrevoy les malheurs que mon destin assemble.
Allons, sortons, il faut ... Mais quand je veux sortir,
Un long frémissement dont je me sens saisir,
Dans mes esprits glacez venant à se répandre,
M'arreste, & me dit trop ce que je n'ose aprendre.



SCENE DERNIERE.

PERDICCAS, LEONATUS.

PRDICCAS.

Remply de desespoir, de fureur & d'amour,
Seigneur, je vous cherchois pour vous ravir le jour,
Et je me vois chargé du soin de vostre vie.

LEONATUS.

Quoy, Seigneur?

PERDICCAS.

La pitié succede à ma furie,
J'en ay pour vous sans-doute, & par un juste effroy
Dans un moment peut-estre en aurez-vous pour moy.

LEONATUS.

Ciel: je tremble.

PERDICCAS.

Incertain du sort de la Princesse,
Je la cherchois rempl y de crainte & de tendresse;
Je l'ay trouvée. Ah Dieux! elle estoit dans les bras
De Cleone. J'ay veu.... quel changement helas!
Ses beaux yeux presqu'éteints sous leur foible paupiere;
A peine joüissoient d'un reste de lumiere.
Elle m'a reconnu, quand par un juste effort
Le soin de vostre vie a retardé sa mort,
Et par quelques soûpirs a d'une voix tremblante
Tiré ces derniers mots de sa bouche mourante,
Je meurs a-t'elle dit, vos soins sont superflus;
Seigneur, si vous m'aimez, sauvez Leonatus,
Empêchez.... A ces mots.... mes soûpirs & ma rage;
Mon desespoir....

LEONATUS.

Ah Dieux ! quel funeste langage ?
Quoy, Statira n'est plus !

PERDICCAS.

Par un poison fatal
Vous n'avez plus d'Amante.

LEONATUS.

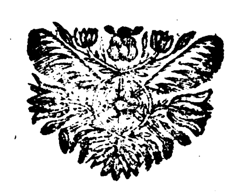
Et vous plus de Rival.
Je veux périr, il faut que la mort nous assemble.

Il se veut jetter sur l'Epée de Perdiccas.

PERDICCAS.

Oüy, Seigneur, périssons, mais périssons ensembe,
Je viens pour la vanger, & moutir avec vous.
Mais perdons Cassander & Roxane avec nous.

FIN.



REGULUS,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

REGULUS ATTILIUS Consul, Commandant l'armée des Romains devant Cartage.

METELLUS, Proconsul de l'Afrique, pere de Fulvie.

FULVIE, fille de Metellus, promise à Regulus.

Le jeune ATTILIUS, fils de Regulus, amené dans le Camp par son pere.

PRISCUS, Chef de deux Legions envoyé à Regulus par le Senat.

MANNIUS, Tribun militaire, ennemy caché de Regulus, & son rival.

LEPIDE, Gouverneur du jeune Attilius.

FAUSTINE, Confidente de Fulvie.

MARCELLE, autre Femme de la suite de Fulvie.

La Scene est dans le Camp des Romains devant Cartage.



REGULUS, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS,

METELLUS.



SEIGNEUR, je suis charmé devous voir prés de nous,
Regulus considere un Romain tel que vous,
Dans peu vous le verrez, il doit icy se rendre;
Cependant vous pouvez me parler & l'attendre.

PRISCUS.

Ouy, Seigneur, le Senat qui m'envoye en ces lieux,
Croit que de Regulus le bras victorieux,

Secondé par vos soins & par vostre courage
Doit se rendre bien-tost le maître de Cartage ;
Et pour mieux asservir ces fieres Nations
J'amene dans ce Camp encor deux Legions.
Nous esperons dans peu voir ce grand Capitaine
Sur ces superbes murs planter l'Aigle Romaine ;
Les Salantins défaits & rangez sous nos loix,
Préludes glorieux de ses autres exploits,
Tant de Peuples soûmis, l'Isle de Corse prise,
En moins de quinze jours la Sardaigne conquise ;
Font croire à l'Univers par ses faits éclatans,
Que Cartage à son tour ne tiendra pas long-temps ;

METELLUS.

Jusqu'icy Regulus n'à rien eu de contraire,
Ce qu'il a fait répond de ce qu'il sçaura faire,
Mais Rome ne sçait pas encor par quels combats
Ce Héros dans l'Afrique a signalé son bras ;
Pour l'aprendre au Senat, il faut vous en instuire ;
A peine croira-t'on ce que je vais vous dire.
Les Soldats éfrayez de nostre embarquement
Sembloient nous menacer d'un grand soûlevement ;
Tous les Romains saisis d'une terreur panique
Redoutoient & les Mers & les Monstres d'Afrique,
Le Tribun Mannius authorisoit leurs cris,
Regulus s'avança sans paroistre surpris,
Et l'épée à la main, & d'un air intrépide
Aborde le Tribun, le saisit, l'intimide,
Jusques sur un vaisseau l'entraîne, & sur ses pas
On vit sans murmurer marcher tous nos Soldats.
Nos vaisseaux firent voile, & les vents favorables
Faisoient voir sur ses bords nos armes redoutables,
Quand un Serpent affreux, d'une énorme grandeur
Et dont les sifflemens répandoient la terreur,

Parût, étincelant de fureur & de rage,
Et voulut contre nous défendre le rivage ;
Le Soldat étonné n'ose entrer dans le port,
Le Monstre y fait trouver une infaillible mort,
Le Romain éfrayé, redoutant sa colere,
Le croit des Africains le demon tutelaire,
Tout le monde pâlit : Regulus à l'instant
Avec un fier soûris sur le Monstre avançant,
Luy lance un javelot dont la mortelle atteinte
Rend bien-tost de son sang toute la plaine teinte ;
Il siffle, il se debat, on le voit se rouler
Dans son sang qui boüillonne, & qu'on voit s'écouler,
Mais d'un dernier effort qui l'éleve & l'entraîne
Il bondit, & demeure étendu dans la plaine ;
Percé du trait fatal qu'il ne peut arracher,
Il meurt, mais nos Soldats qui n'osoient l'aprocher
Admirent Regulus, & par des cris de joye
Celebrent le bonheur que le Ciel nous envoye.

PRISCUS.

Ce prodige, Seigneur, ce succés surprenant
A l'Afrique, aux Romains, doit paroître étonnant,
Mais d'un si grand Héros nous devons tout attendre.

METELLUS.

Ouy, contre sa valeur rien n'a pû se défendre,
Contre elle on a tenté d'inutiles secours,
Le Fort de Clypea n'a duré que trois jours ;
Cette rapidité de conqueste en conqueste
Sans qu'il ait rien trouvé jusqu'icy qui l'arreste,
Trois cens Villes ou Forts en peu de temps conquis,
Dont les uns sont gardez, & les autres détruits
Ont conduit nos Soldats jusques devant Cartage ;
Asdrubal, Xantipus, semblent perdre courage,
Leurs escadrons batus & toûjours dispersez,
Et jusques dans leurs murs si souvent repoussez

N'osent plus contre nous hazarder de sorties,
A l'abry de ces murs leurs troupes rallenties
Ayant abandonné déja tous leurs travaux,
N'attendent que l'effort de nos derniers assauts.

PRISCUS.

Ces nouvelles, Seigneur, font un plaisir extréme,
Mais j'en attens de vous & d'un autre vous-même,
De vostre Fille enfin, dont le cœur tout Romain
De son Pere a suivy le genereux dessein,
Seigneur, Rome l'admire, & Regulus l'adore,
Fille de Metellus que le Senat honore....

METELLUS,

Rome a donc à la fin penetré mon secret,
Et j'ose devant vous l'avoüer sans regret;
Lorsque je fus nommé Proconsul de l'Afrique
Pour maintenir les droits de nostre Republique,
Fulvie avec ardeur voulut suivre mes pas,
Je l'aime, elle est ma Fille, & n'y resiste pas,
Clypea fust d'abord sa premiere retraite,
Je fus icy blessé, sa tendresse inquiéte
L'amena dans ce Camp, & pour me secourir,
Partagea les périls où je semblois courir;
Elle n'a point encor voulu quitter son Pere,
Regulus qui l'adore, & n'en fait plus mystere,
Espere celebrer sur les bords Africains
Un hymen qui fera triompher les Romains;
Je me fais un honneur des feux de ce grand homme,
Qui serviront sans doute à la gloire de Rome,
Le Consul Scipion s'en tient fort honoré,
A peine pour sa fille il se fust declaré
Que Regulus dans Rome épousa Thermantie,
Mais bien-ost par la mort elle luy fust ravie,
Vous le sçavez; elle eut le jeune Attilius
De qui toute l'armée admire les vertus,

Il est avec ma Fille, & malgré son jeune âge
Il a voulu venir dans le Camp de Cartage,
A peine a-t'il encor deux lustres accomplis,
Que déja de son Pere il est le digne Fils.

SCENE II.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS.

PRISCUS *à Regulus.*

JE viens remplir le choix dont Scipion m'honore,
Seigneur, je viens marcher sous un chef qu'il adore,
Ranger mes Legions sous vos drapeaux heureux,
Et partager enfin vos travaux glorieux;
Mais souffrez que mon cœur fasse éclater sa joye,
Et qu'à vos yeux....

REGULUS.

Priscus, quand Rome vous envoye,
Je dois vous recevoir comme un de ses enfans,
Qu'elle honora toûjours d'emplois tres-importans;
Icy nostre valeur va haster la victoire,
Vous allez partager nos périls, nostre gloire;
Mais parlez-nous de Rome & du grand Scipion,
A-t'il dans le Senat rétably l'union?

PRISCUS.

Ouy, Rome réünie est pour vous sans allarmes,
Scipion attend tout de l'effort de vos armes,
On fait pour leurs succés des vœux aux immortels;
Et l'encens en tout lieu fume sur leurs Autels.

REGULUS.

Il faudra, s'il se peut seconder ce beau zele;
Jusqu'icy la fortune à nos armes fidele,
Prés de nous en esclave a paru s'attacher,
Mais il est des revers qu'elle peut nous cacher.
C'est aujourd'huy qu'il faut achever cet ouvrage,
Je periray, Priscus, ou je prendray Cartage,
Et je ne puis souffrir que le Peuple Romain
Soit jaloux plus long-temps de l'Empire Africain;
Rome en veut à Cartage où son espoir se fonde,
Rivalles toutes deux pour l'Empire du Monde,
L'une a des Amilcars, l'autre des Scipions:
Dont l'Univers a veu les grandes actions,
Et dont les noms fameux au Temple de memoire
De Rome & de Cartage éternisent la gloire.

METELLUS.

On attend vostre nom aprés de si grands noms;
Regulus peut marcher avec les Scipions.

REGULUS.

Un discours si flateur a dequoy me confondre;
Seigneur, & si j'osois, je pourois vous répondre
Que déja Metellus par cent exploits fameux
A signalé son nom pour le moins autant qu'eux;
Mais tandis qu'Amilcar est encor en Espagne,
Hastons-nous de finir cette heureuse Campagne,
Il amene son fils, c'est le jeune Annibal
Qui doit estre (dit-on) aux Romains si fatal,
Ouy, ce jeune Héros éloigné de l'Afrique,
En naissant ennemy de nostre Republique,
Par l'ordre d'Amilcar nous jura dans ces lieux
Une haine éternelle à la face des Dieux;
Et si l'on croit l'augure, & ce qu'on en publie,
Il sera quelque jour l'effroy de l'Italie.

Prévenons cet augure, & hastant nos desseins,
Dans Cartage faisons triompher les Romains.
Heureux ! si quelque jour mon fils pouvoit prétendre
D'éteindre un feu naissant qui doit tout mettre en cendre,
Et que l'on vit combatre avec quelques vertus
Contre un jenne Annibal un jeune Attilius.
Prés de moy de la guerre il fait l'aprentissage,
Il murmure déja de la lenteur de l'âge,
Et le fils d'Amilcar qui sert à l'exciter,
Luy fait prendre le fer qu'il a peine a porter ;
Il cherche les périls, il aime les allarmes,
Souvent mes yeux de joye en ont versé des larmes ;
Mais, Seigneur, pardonnez ce transport trop humain
D'un pere pour un fils digne du sang Romain.

METELLUS.

Seigneur, avec plaisir on voit la noble audace
De ce jeune Héros qui suivra vostre trace.

REGULUS.

Je ne sçay d'où me vient cet importun soucy,
Mais souvent je voudrois qu'il ne fust point icy:
Allez vous reposer, Priscus, dans vostre tente,
Nous allons (s'il se peut) rendre Rome contente,
Et quand il sera temps, nostre zele & nos soins
N'en prendront aujourd'huy que vos yeux pour témoins.

SCENE III.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

CArtage nous fournit une illustre matiere
Pour finir avec gloire une illustre carriere :
Seigneur le Monde entier attentif & jaloux
Dans ce siege fameux fixe les yeux sur nous ;
Tout semble maintenant flater nostre esperance,
La moitié de l'Afrique est sous nostre puissance,
Preparons à Cartage un assaut general,
Il faut que ce grand jour luy devienne fatal,
Mesme avant qu'Amilcar puisse revoir ses portes ;
Conduisons à ses murs nos plus braves cohortes ;
Si nous tardons encor il peut les secourir,
C'est aujourd'huy qu'il faut triompher ou périr :
Mais avant que d'aller où l'honneur nous convie,
Eloignons de ce Camp & mon fils & Fulvie.

METELLUS.

Il ne tiendra qu'à vous de les faire partir,
Seigneur.

REGULUS.

Malgré mes feux il y faut consentir.
Tous les jours vostre fille augmente nos allarmes,
A nos moindres périls elle donne des larmes ;
Que seroit-ce, grands Dieux ! si de pressans malheurs
Meritoient quelque jour de plus justes douleurs ?

Mon fils (vous le sçavez) veut me suivre sans cesse,
L'un & l'autre à son tour m'arreste, m'interesse,
Et je sens mon penchant & l'amour paternel
Qui livrent à mon cœur un combat éternel;
J'en rougis, & j'en fais un aveu trop sincere,
J'ay le foible souvent d'un Amant & d'un pere,
Loin d'eux j'irois tranquile affronter les hazards,
Je n'aurois point pour moy de si tendres égards,
J'ay peut-estre pour eux trop de soin de ma vie,
Et Rome, Metellus, n'en est pas mieux servie.

METELLUS.

Hé quoy ? dés qu'au combat on vous voit attacher,
Des murs des ennemis il vous faut arracher;
Seigneur dans nostre Camp je n'ay souffert Fulvie
Que pour charger ses yeux du soin de vostre vie,
Pour moderer l'ardeur qui vous mene trop loin,
Pour ménager un Chef de qui Rome a besoin,
Et j'ay crû vostre fils prés de vous necessaire
Pour aider aux Romains à conserver le pere.

REGULUS.

Ah! Seigneur, dés ce jour il faut les écarter
Ces objets trop touchans pouroient nous arrester,
Au fort de Clypea renvoyons l'un & l'autre,
C'est l'interest de Rome, & le mien, & le vostre.

METELLUS.

Seigneur, il en est temps, je voy trop qu'il le faut;
Que feroient-ils icy dans le jour d'un assaut ?
Allez trouver Fulvie en ce peril extréme,
A ce depart, Seigneur, disposez-la vous-mesme,
Pour résoudre son cœur par l'amour agité,
La douceur fera mieux que mon authorité.
J'iray voir vostre fils, & d'un front moins severe
Je luy veux expliquer les ordres de son pere,

Il n'est pas temps encor qu'il hazarde des jours
Qui nous seront dans peu d'un utile secours.

REGULUS.

Ainsi, libres, Seigneur, de ce soin domestique
Avec tranquilité servons la Republique,
Sans qu'aucun interest partage nostre ardeur,
Que Rome toute entiere occupe nostre cœur?
Il est temqs de finir cette grande entreprise,
Il faut qu'à cet assaut la gloire nous conduise,
Le Tribun Mannius doit marcher aujourd'huy,
Et je veux....

METELLUS.

Gardez-vous de combatre avec luy,
Seigneur, laissez-moy faire, & n'allez pas vous-même
Exposer vostre teste à quelque stratagême.
Xantipus ne combat qu'en trompant l'ennemy,
On le sçait, Mannius n'est à vous qu'à demy,
De ce Tribun encor j'ay quelque défiance,
Je doute de sa foy: si j'en croy l'apparence,
Tous vos plus grands succés il les voit à regret,
Rien n'est plus dangereux qu'un ennemy secret;
L'affront que vostre bras luy fit sur le rivage,
Avant l'embarquement destiné pour Cartage,
Peut encor dans son cœur n'estre pas oublié.

REGULUS.

Il me semble depuis qu'il s'est justifié,
J'avois un sentiment, Seigneur pareil au vostre,
Mais il fait tous les jours son devoir comme un autre;
Il vient, & son ardeur rassure mes esprits,
Je verray vostre Fille; allez trouver mon Fils.

SCENE IV.

MANNIUS, REGULUS.

MANNIUS.

Tout flate vos desseins, & tout vous favorise,
Seigneur, dans peu de temps Cartage sera prise;
Je viens pour vous donner cet avis important,
Vous devez ménager ce precieux instant,
Vous allez triompher, & je viens vous l'apprendre;
L'endroit que Xantipus prenoit soin de défendre
Vient tout d'un coup, Seigneur, de tomber à nos yeux;
Bien moins par nos efforts que par l'ordre des Dieux;
Ouy, sans aucun secours de nos fortes machines
Il s'est ensevely sous ses propres ruïnes,
Avant que l'ennemy le remette en état,
Allons, Seigneur, courons l'engager au combat;
Ce poste sera pris, si vous voulez paroître.

REGULUS.

Avant que l'attaquer il le faut reconnoître,
Mannius, & je veux que ce soit avec vous
Malgré tous les soûpçons....

MANNIUS.

Seigneur, quelque jaloux
M'auroit-il prés de vous noircy ...

REGULUS,

Pour les détruire;
Combatez prés de moy, c'est assez vous en dire,

Quand de nous dans un Camp on peut se défier ;
Une grande action sçait nous justifier :
Sur vous d'aucun soupçon je n'ay plus l'ame atteinte,
D'ailleurs la défiance est l'effet de la crainte,
Je ne puis un moment douter de vostre foy,
Et crois que tout Romain est Romain comme moy.
Remplissez dignement une si belle attente,
Dans peu vous reviendrez me trouver dans ma tente,
Que la gloire de Rome anime vostre espoir,
Vous m'entendez, Tribun, faites vostre devoir.

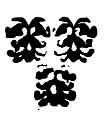
SCENE V.

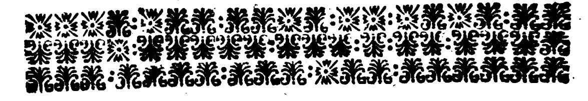
MANNIUS *seul.*

QU'entens-je ? Regulus en moy seul se confie,
Et je pouray trahir mon chef & ma patrie ?
Il ne veut plus douter, m'a-t'il dit, de ma foy,
Cependant Xantipus est d'accord avec moy ;
Si Regulus me suit, sa perte est infaillible,
Avec l'Afrique il perd le titre d'invincible,
Tous ses plus grands succés deviennent superflus,
Mais Dieux ! perdant Fulvie, il perd encore plus.
Pardonnez-moy, grands Dieux ! une telle vangeance,
Fulvie a corrompu mon cœur, mon innocence,
Par toutes les fureurs ce cœur est déchiré,
Je suis amant jaloux, rival desesperé ;
Je sçay trop qu'un secret d'une telle importance
N'admet point en ce Camp la moindre confidence,
Je ne l'ay jusqu'icy confié qu'à ma foy,
Et mon secret demeure entre les Dieux & moy,

C'est donc vous, justes Dieux ! à qui je le confie,
C'est à vous seuls aussi que je me justifie,
Vous avez veu l'affront que Regulus m'a fait,
Et si pour m'en vanger je commets un forfait.
Il osa m'insulter, & menacer ma teste,
Sur la sienne je fais retomber la tempeste,
Cet affront est gravé trop avant dans mon cœur;
Le sang des Mannius ne connoît point la peur,
Regulus, ne croy pas qu'une terreur panique
M'écartât lâchement des costes de l'Afrique;
Mais je ne voulois pas que mon amour caché
Te suivit en triomphe à ton char attaché:
Que dis-je? dans ce jour si tu prenois Cartage,
L'Hymen seroit le prix de ce fameux Ouvrage,
Fulvie, ah Dieux! Non, non, je n'ay plus de remords,
Cet hymen à mes yeux presente mille morts,
Détruisons (s'il se peut) cette belle esperance,
Je le dois à ma flâme autant qu'à ma vangeance;
Allons sans balancer servir nos ennemis,
Et leur tenir enfin tout ce que j'ay promis.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

FULVIE.


Riscus est dans ce Camp, enfin Rome est instruite
Du dessein de mon Pere & de nostre conduite,
De la part du Senat il a veu Metellus,
Rome connoît pour moy l'amour de Regulus;
Pardonne, jusqu'icy si je l'ay voulu taire,
Mais, Faustine, l'amour se plaist dans le mistere;
Je t'ay caché long-temps que mon cœur en secret
A prévenu le choix que mon pere en a fait,
Je n'en dois point rougir, il est temps qu'il éclate,
A Regulus, à toy, je deviendrois ingrate,
Je puis te découvrir mes mouvemens divers
Quand Rome les approuve avec tout l'Univers.
Tu sçais que premier Chef de la guerre punique
Il défist Amilcar sur les costes d'Afrique,

Que

Que Regulus obtint par ordre du Senat.
Les honneurs du triomphe avec le Consulat,
Tu n'estois pas à Rome où je fus amenée,
Je veux te rappeller cette grande journée,
Où je vis ce Héros pour la premiere fois
Vainqueur des Africains, & digne de mon choix.
Ce brillant appareil, cette pompe de guerre,
Ce débris de vaisseaux qu'on traînoit sur la terre,
Spectacle à nos regards surprenant & nouveau,
Où la terre portoit les dépoüilles de l'eau;
Ces lions enchaînez, ces monstres de l'Afrique,
Dont la ferocité dans Rome pacifique
Sembloit s'estre adoucie en quittant leurs deserts,
De leurs rugissements n'osoient fraper les airs;
Mille & mille captifs dans un triste silence
Precedoient le vainqueur, annonçoient sa vaillance;
D'aigles & de faisceaux un mélange confus
Dans toute sa splendeur nous fist voir Regulus.
Ce front majestueux, cet air grand & modeste
Soudain de ma memoire effaça tout le reste:
L'applaudir, l'admirer, fust mon unique employ,
Enfin il triompha de l'Afrique & de moy.

FAUSTINE.

Madame, il me souvient qu'une grande tempeste
Déroba la moitié d'une telle conqueste;
Et qu'en l'Isle de Corse où j'abordois alors,
Tant de vaisseaux brisez parurent dans nos Ports.

FULVIE.

Tu te trompes, la Mer jalouse de sa gloire
Ne fit que rehausser l'éclat de sa victoire;
La tempeste parut favorable aux Romains,
Utile à Regulus, honteuse aux Africains;
Car de tant de vaisseaux toute la Mer couverte
Augmentoit son triomphe & redoubloit leur perte.

Et ce vaste débris flotant de mers en mers,
En étaloit sa pompe aux yeux de l'Univers.
Voila comme je vis ce vainqueur de l'Afrique,
Ce fameux défenseur de nostre Republique ;
J'arrestay sur luy seul mes regards curieux,
Et mon cœur paya cher le plaisir de mes yeux.
Non, il faut l'avoüer à la gloire des armes,
Faustine, les guerriers ont pour nous plus de charmes;
Leur merite à nos yeux brille avec plus d'éclat
Que ceux de qui la pourpre est toûjours au Senat,
On veut voir un Héros qui commande une Armée;
Qui de mille hauts faits remplit la Renommée,
Tout parle en sa faveur, nostre esprit prévenu
Nous donne de luy plaire un desir inconnu ;
Mais lorsqu'un air si grand brille sur son visage,
Que toute sa personne égale son courage ;
Qu'un mortel si parfait comblé de tant d'honneurs
Trouve facilement le chemin de nos cœurs.

FAUSTINE.

Madame, ce Héros répond à vostre attente,
Vostre ame de ses feux doit paroistre contente.

FULVIE.

Te vanter Regulus, t'avoüer mon ardeur,
Puis-je mieux t'expliquer que je regne en son cœur ?
Ouy, ma main est le prix de Cartage conquise,
On couronne nos feux aprés cette entreprise,
Je veux donc que mes yeux allument tour à tour
Le flambeau de la guerre & les feux de l'amour,
Que mes tendres regards témoins de sa victoire
Animent ce Héros, & partagent sa gloire.

FAUSTINE.

On le connoît, Madame, & l'on doit à vos yeux
La moitié de ses faits si grands, si glorieux ;

Mais pourquoy les frayeurs dont vostre ame est atteinte ?
J'ay connu vostre amour en voyant vostre crainte,
Toûjours pour Regulus vostre esprit allarmé....

FULVIE.

Ne craint-on pas toûjours pour un Héros aimé ?
Quand je voy les périls qu'il affronte sans cesse,
Faustine, en rougissant j'avoüray ma foiblesse :
Je voudrois que sensible à mes empressemens
Il moderât l'ardeur de ses grands sentimens,
Qu'aprés avoir tout fait pour luy, pour sa patrie,
Pour moy, pour ma tendresse, il ménageât sa vie ;
Hé que veut-il de plus ? son nom vole en tous lieux,
Regulus est connu presqu'autant que les Dieux,
Il est craint, reveré, l'Afrique, l'Italie
Admirent ses exploits, l'Univers les publie,
Tant de Monstres défaits, tant de Peuples soûmis,
Le rendent la terreur de tous nos ennemis :
Il va prendre Cartage, & remplir nostre attente,
Aprés cela sa gloire en doit estre contente,
Regulus est trop seur de l'immortalité,
Et n'en a que trop fait pour la posterité.

SCENE II.

REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

REGULUS.

NOn, non, je n'ay rien fait si je ne prens Cartage,
C'est par-là que je dois couronner mon ouvrage.

Ce jour va décider, Madame, de mon sort,
Ces murs vont éprouver nostre dernier effort:
Mais dans une action d'une telle impotance
Souffrez que je vous dise icy ce que je pense,
Madame, il faut du Camp vous résoudre à partir,
Pour vous, pour moy, pour Rome, il y faut cõsentir.

FULVIE.

Moy, partir? moy, Seigneur, un tel discours m'étonne?

REGULUS.

Vostre pere le veut, la gloire nous l'ordonne,
L'amour s'accorde mal avec de grands desseins,
Et cette austerité de nos premiers Romains;
Vous ne pouvez au Camp demeurer davantage,
On va bien-tost donner un assaut à Cartage,
Le tumulte, les cris, & l'horreur des combats,
Ce mélange confus d'armes & de Soldats,
Ce terrible appareil vous rendroit trop timide,
Souffrez malgré l'amour que la gloire vous guide,
Madame, au nom des Dieux partez avec mon Fils.

FULVIE.

Quoy? Seigneur, vous allez joindre les ennemis;
Ah! je ne croyois pas que l'heure en fust si proch,
Que je crains pour mon cœur cette fatale aproche?
Mon Pere & mon Amant vont s'exposer tous deux;
Que seroit-ce grands Dieux! si ce jour malheureux
Alloit dans ce combat me ravir l'un ou l'autre,
Differez-le, Seigneur, mon interest.... le vostre....
Non.... Cartage ne peut tenir encor long-temps,
Et sans vous exposer tous deux....

REGULUS.

Je vous entens;
Mais, Madame, est-il temps de parler de tendresse?
De grace cachez-moy toute vostre foiblesse,

Vostre cœur me tient mal ce qu'il m'avoit promis,
Il devroit me presser d'aller aux Ennemis,
S'il m'aimoit en effet prendre soin de ma gloire,
Et haster aujourd'huy ma derniere victoire.

FULVIE.

Hé, ne craignez-vous point, Seigneur, de trop oser?
Est-ce qu'un General doit ainsi s'exposer?
Que dis-je! en ce moment une nouvelle crainte,
De noirs pressentimens dont mon ame est atteinte
Me font pâlir pour vous; c'en est assez, Seigneur,
Vous devez vous fier aux troubles de mon cœur,
Des volontez du Ciel ces muets Interpretes
Présagent nos malheurs par des craintes secretes,
Et ces pressentimens plus seurs que nos Devins,
Nous marquent quelquefois les Arrests des destins.

REGULUS.

Je crains peu du destin le caprice funeste,
Je feray mon devoir, les Dieux feront le reste,
Madame, & je rougis de tarder si long-temps
A remplir un devoir à ma gloire important;
Cartage sera prise, ou bien mes funerailles
Se feront aujourd'huy sur ses propres murailles;
Plaise aux Dieux que ma mort en cause le débris!

FULVIE.

Grands Dieux, ne payez pas l'Afrique d'un tel prix!
Y dûssiez-vous encor joindre la terre & l'onde,
Ce seroit trop payer la conqueste du monde.

REGULUS.

Au nom des Dieux, partez, éloignez-vous de nous;
Le fort de Clypea sera plus seur pour vous:
Retournez-y, Madame, & par l'ordre d'un pere,
Par les vœux d'un Romain à qui vous estes chere,
Vos jours sont exposez dans un Camp.

FAUTINE.

Non, Seigneur,
Dissipez pour mes jours cette injuste terreur,
Auprés de Regulus je n'ay point ces foiblesses,
Vostre Camp est plus seur que mille forteresses,
Je seray plus tranquile auprés de vostre bras,
Que dans Rome, Seigneur, où vous ne serez pas.

REGULUS.

Madame....

FULVIE.

Si ma crainte a trop osé paroistre,
D'un premier mouvement un cœur n'est pas le maistre,
Foible comme je suis dans ces périls pressans,
Si je n'ay pas gardé d'empire sur mes sens,
Pardonnez-moy, Seigneur. Courez à la victoire,
J'ay de quelques momens retardé vostre gloire;
C'est un crime, il est vray, que mon cœur a commis,
Il estoit le plus grand de tous vos ennemis,
Pour l'en punir partez, oubliez sa tendresse,
Et que la gloire soit vostre unique maîtresse.

SCENE III.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

REGULUS.

AH! Seigneur, servez-vous de vostre authorité,
Je ne puis rien gagner sur son cœur agité,

Mon fils partira seul, & malgré nostre envie....

METELLUS.

Vostre fils veut partir encor moins que Fulvie,
J'ay parlé, mais en vain j'ay voulu préparer
Son cœur à ce départ qui l'a fait soûpirer,
Protestant que plûtost il cessera de vivre,
Loin de partir, Seigneur, il s'apreste à vous suivre.

REGULUS.

Il ne veut point partir : je l'avois pressenty,
Et son cœur, grace au Ciel, ne s'est point démenty,
Puisqu'il veut demeurer, Seigneur, je vous avoüe
Qu'un pareil sentiment merite qu'on le loüe,
Il est digne de moy, qu'il demeure; mais Dieux!
Conjurez-là, Seigneur, d'abandonner ces lieux,
J'adore sa vertu, je cheris sa tendresse,
Je cours où mon devoir m'appelle, & je vous laisse,

à Lepide.

Adieu, Madame. Vous, prenez soin de mon fils.

SCENE IV.

METELLUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

METELLUS.

HE' quoy? donc nous serons tous deux desobéïs;
Regulus vous parloit à ma seule priere,
Ma fille, & vous dictoit l'ordre de vostre pere;
Mais je veux qu'en ce jour mes ordres soient suivis
Ne prenez pas pour vous d'exemple sur son fils,

Il a charmé mon cœur osant me contredire ;
Nous devons de bonne heure à la guerre l'instruire ;
Et lorsque dans ce Camp tout doit le retenir,
De contraires raisons vous en doivent bannir.

FULVIE.

Le fils de Regulus ne quitte point son pere :
Je suis auprés de vous, Seigneur, puis-je mieux faire?
Et quand Attilius fait voir un cœur si grand,
Me croyez-vous, Seigneur, plus foible qu'un enfant ?

METELLUS.

Ne soyez plus, ma fille, à mes desseins contraire ;
Partez dés ce moment, si vous voulez me plaire,
Le Tribun Mannius s'offre à vous escorter,
De l'armée aujourd'huy je voudrois l'écarter.
J'ay mes raisons. Allez, je vous donne ma garde ;
Et sans plus réflêchir sur ce qui vous regarde,
Croyez que je travaille à vostre seureté.

FULVIE.

Seigneur, je sçay pour moy quelle est vostre bonté ?
Mais si j'osois encor vous faire une priere,
Sans blesser le respect que je dois à mon pere,
Sensible à mes desirs souffrez au nom des Dieux,
Pour admirer vos faits que je sois dans ces lieux :
D'ailleurs, à ce refus Mannius m'authorise,
Veut-on qu'à Clypea ce Tribun me conduise,
Luy que j'ay veu toûjours envieux & jaloux....

METELLUS.

Si vous le haïssez, nous le haïssons tous ;
Je l'honore, il est vray, mais c'est par politique ;
Ah ! que n'est-il plûtost à Rome qu'en Afrique ;
Sous l'apas specieux de conduire vos pas,
Je voudrois qu'en ce Camp Mannius ne fust pas,

Qu'il

Qu'il fust à Clypea quand nous prendrons Cartag
Je l'ay mesme tantost sondé sur ce voyage,
Et bien qu'il m'ait paru quelque temps agité;
Il a reçeu cette offre avec avidité.

FULVIE.

Seigneur, si vous m'aimez, épargnez-moy des larmes.

METELLUS.

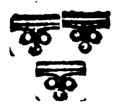
Ma fille ignorez-vous le caprice des armes?
Sans attendre du sort l'evenement douteux,
Allez à Clypea pour nous faire des vœux.

FULVIE.

Exilée, incertaine, importune à moy-mesme,
Quel Dieu puis-je implorer dãs ce desordre extréme!
Ce n'est point par des vœux qu'il faut vous secourir,
Je dois prés de vous vivre, ou prés de vous mourir.

METELLUS.

Puisque vous faites voir un si noble courage,
Demeurez, vous verrez l'attaque de Cartage;
Mais de cette vertu ne vous démentez pas,
Encore un coup, songez au destin des combats,
De ses evenemens le caprice est extréme,
Quoyqu'il arrive enfin soyez toûjours la méme;
Mannius doit venir pour vous prester la main,
Dites-luy que pour vous j'ay changé de dessein:
Adieu, mais oubliez toute vostre foiblesse.



SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

Ciel ! que ne dois-je point à sa juste tendresse,
Nous ne partirons point, nous serons les témoins....
Mais pourquoy Mannius prend-il de nouveaux soins?
Pourquoy pour m'escorter s'offre-t'il à mon pere ?
Pourquoy ?.... mais j'en sçay trop penetrer le mistere.

SCENE VI.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

Madame, tout est prest si vous voulez partir ;
A ce juste depart vous devez consentir,
Les craintes, les périls....sur tout l'amour d'un pere
M'ont honoré d'un choix....

FULVIE.

Il n'est pas necessaire,

Je demeure en ce Camp, & n'en veut point partir,
Mon pere a la bonté d'y vouloir consentir:
Mais vous, quand tout s'apreste, & que pour la patrie,
Chacun avec ardeur court exposer sa vie,
Par quel motif, Seigneur, bizarre ou genereux
Prenez-vous un dessein si contraire à mes vœux?
Lorsque de tous costez le fer commence à luire,
Vous voulez vous charger du soin de me conduire?
Certes, un tel employ qui cherche le repos,
Dans cette occasion sied mal aux grands Héros:
Que vos empressemens cessent de me contraindre?
Où mon pere est, Seigneur, je ne vois rien à craindre;
Je sçauray partager les périls avec luy:
Allez à Clypea nous attendre aujourd'huy.

SCENE VII.

MANNIUS *seul.*

AH! sans aller si loin, vous iriez à Cartage,
Vous qui m'osez tenir ce superbe langage?
Justes Dieux! je touchois au bien-heureux moment,
Où j'allois enlever la Maîtresse & l'Amant:
Du jaloux Metellus la haine & la prudence,
Avecque mon amour estoient d'intelligence;
Il me livroit Fulvie en voulant m'éloigner,
Et j'allois mettre aux fers qui m'ose dédaigner:
Mais du moins assurons ma premiere entreprise,
Regulus qui m'attend la flate & l'authorise,

Tandis que pour l'assaut il donne ordre aux soldats,
Il faut vers Xantipus que je guide ses pas ;
Ouy, ce poste qu'il veut avec moy reconnoître,
Luy va coûter le jour, ou luy donner un maître.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.



Est-il donc vray, Priscus?

PRISCUS.

Vous en estes surpris;
Mais il n'est que trop vray que Regulus est pris,
Xantipus est vainqueur, & par son artifice
Il a fait à Cartage un si grand sacrifice,
J'ay peine à rassurer tout le Camp étonné,
Le soldat est confus, abatu, consterné:
Xantipus laissoit voir un endroit de Cartage,
Dont il avoit exprés fait tomber tout l'ouvrage:
Il estoit découvert, facile, & malgardé,
Regulus pour le voir de prés s'est hazardé,
(Vous sçavez que luy-même il veut tout reconnoître)
Il défend qu'on le suive, & l'on n'ose paroître:

Enfin par le conseil du Tribun qui le perd,
Il avance pour voir ce poste à découvert;
A peine ont-ils marché, que la terre s'entrouve,
Par des lieux soûterrains l'ennemy se découvre;
A chaque instant la terre enfante des soldats,
Qui courent tous en foule au devant de ses pas,
Regulus est surpris du nombre qui l'acable;
C'est en vain qu'il se sert de son bras redoutable,
Quand le destin jaloux contraire à son grand cœur
Fait briser son épée & trahit sa valeur,
(A combien d'Africains eut-elle esté funeste?)
Seigneur, il est aisé de deviner le reste,
Au cry des ennemis nous avons fait alors,
Pour sauver Regulus d'inutiles effors;
Mais enfin on connoît leur fatal artifice,
Aussi-tôt qu'on avance on trouve un précipice;
Tout s'ébranle, tout tombe, & s'ouvre sous nos pas;
Et nous aurions trouvé mille & mille trépas,
N'estoit que pour garder ce qu'il venoit de prendre,
Xantipus a gagné ces murs sans nous attendre;
Cependant Mannius s'est sauvé de ses mains,
Et seul est revenu dans le Camp des Romains.

METELLUS.

Qu'entens-je Dieux cruels! la prise d'un tel homme
Va faire le destin de Cartage & de Rome;
J'attendois nouvel ordre à marcher sur ses pas,
J'y disposois les cœurs des Chefs & des soldats,
Quand je me preparois à combattre, à le suivre,
Aux mains des ennemis la fortune le livre?
Pour ce Heros, pour nous, quel étrange revers?
Sa chûte entrainera celle de l'Univers.
Toy demon des combats qui des armes decides,
Dans un abysme affreux toy-mesme tu le guides?

Cartage est aux abois, & tu veux la sauver,
Abaisser les Romains pour la mieux relever;
Quel retour impréveu pour nous, pour sa famille?
Que deviendra son fils? que deviendra ma fille?
Et quand ils apprendront cet accident affreux,
Ah! Priscus j'en soupire & pour nous & pour eux.

PRISCUS.

Seigneur, j'ay défendu, sur peine de la vie,
Qu'aucun n'en annonçât la nouvelle à Fulvie;
Elle est triste, inquiete, & semble pressentir
Les malheurs que son cœur sçaura trop ressentir.

METELLUS.

De quels maux sa douleur va-t'elle estre suivie?
Mais Dieux? j'en entrevoy de grands pour la patrie;
Que ferons-nous, Priscus, tentons un autre assaut,
Pour vanger cet affront tout est prest, il le faut;
R'animons les soldats; & courons à leur teste;
Pour chasser loin de nous la prochaine tempeste,
Et l'épée à la main, bien loin d'estre vaincus,
Mourons devant Cartage où sauvons Regulus.

PRISCUS.

Seigneur, voicy Fulvie, ah! cachons luy de grace
Du sort de Regulus la cruelle disgrace,
D'un funeste recit épargnons luy l'éclat.



SCENE II.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS, PRISCUS.

FULVIE.

Seigneur, apprenez-moy le succés du combat,
Je cours pour m'en instruire, & n'en puis rien apprendre,
Ma voix impose à tous le silence & l'effroy,
On n'ose me répondre, on s'éloigne de moy;
Mais quoy? mon pere mesme évite ma presence,
Seigneur de tant d'horreurs que faut-il que je pense?
Qu'est-il donc arrivé de funeste pour nous,
Et pourquoy Regulus n'est-il pas avec vous?

METELLUS.

Ne me demandez rien, cessez de nous contraindre,
Laissez-nous, pour ses jours vous ne devez rien craindre,
Allons Priscus.

FULVIE.

Souffrez que je suive vos pas,
Seigneur.

METELLUS.

Non, demeurez, & ne me suivez pas,
Ce qu'exige aujourd'huy le sort de ce grand homme,
Tout ce qu'attend de nous & le Senat & Rome
Demande un prompt conseil à nous seuls reservé,
Ma fille, où le secret sur tout soit observé.

FULVIE.

Ah ! je n'entend que trop ce secret qu'on veut taire ;
Il ne l'est que pour moy, j'en perce le mistere ;
Envain vous rassurez mes timides esprits,
Je voy la verité sur vos fronts interdits,
Pour m'épargner des pleurs vostre tendresse exige..?
Ah ! Regulus est mort ?

METELLUS.

Il est vivant vous dis-je ;
Rassurez-vous ma fille ;

FULVIE.

Il est vivant Seigneur ;
Devant moy, cependant, vous changez de couleur ;
Si vous me dites vray, s'il faut que je vous croye,
Dés ce mesme moment souffrez que je le voye,
N'attestez point icy les hommes & les Dieux,
Mon cœur n'en croira plus desormais que mes yeux ;

METELLUS.

Vous le verrez dans peu, nous allons dans sa tente ;
Soyez moins inquiete, ou soyez plus constante,
Ayez pour Regulus moins de crainte & d'ennuy,
Montrez-vous à nos yeux aussi ferme que luy ;
Je sors, & vous défens ma fille, de nous suivre.



SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

Mon pere de ces lieux me défend de sortir,
De cet ordre cruel que dois-je pressentir ?
Fortune, je ne vois aux lieux où tu me guides
Que des yeux égarez, des visages timides
Où regne la pâleur, le silence, & l'effroy ;
Tu trahis Regulus, c'en est fait, je le voy,
Mon pere affecte envain des dehors de Constance,
Et Priscus a paru moins ferme en ma presence,
Pour épargner mes pleurs, ah ! mortels déplaisirs,
On me cache ou sa mort, ou ses derniers soupirs ;
Mais on m'ordonne envain de paroistre constante
Faustine, allons, suivons mon pere dans sa tente,
Le respect ne peut rien sur un cœur plein d'effroy,
Si Regulus est mort, tout est perdu pour moy.

FAUSTINE.

Non, de trop de douleur vostre crainte est suivie,
Metellus & Priscus répondent de sa vie,
A cette vaine erreur pourquoy vous attacher ?

FULVIE.

Et s'il estoit vivant pourquoy me le cacher ?
On nous trōpe, te dis-je, allons, courons nous rendre...
Mais je voy Mannius, que venez-vous m'apprendre
Mannius.

SCENE IV.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

DEs malheurs où je n'ose penser,
Et je tremble, Madame, à vous les annoncer,
Pour Regulus enfin vostre tendresse est vaine,
Et nous venons de prendre un si grand Capitaine.

FULVIE.

Il est mort, me trompais-je, helas!

MANNIUS.

Il n'est pas mort,
Madame.

FULVIE.

Où donc est-il, parlez, quel est son sort?

MANNIUS.

Guidé par son grand cœur il alloit reconnoître
L'endroit qui de Cartage eut pû le rendre maître,
Quand un piege fatal dont il s'est vû surpris,
L'a fait tomber vivant aux mains des ennemis.

FULVIE.

Regulus n'est pas mort, Faustine, je respire,
Il est vivant encor pour nous, & pour l'Empire?

MANNIUS.

Cessez de vous flater malgré tous nos souhaits,
Nos cruels ennemis ne le rendront jamais;
De sa prise, Madame, ils sçavent l'importance,
Pour le rendre aux Romains, ils ont trop de prudence,
Et vos vœux & vos pleurs pour luy sont superflus,
Il n'y faut plus penser.

Je ne le verray plus ?

FULVIE.

Ah justes Dieux !

MANNIUS.

Je sens le coup qui vous accable ;
Mais sa perte pour vous n'est pas irreparable,
Il est tant de Romains dont le sang, les vertus,
Pouroient encor, Madame....

FULVIE.

Arrestez, Mannius
Qu'osez-vous avancer? d'où vous vient tant d'audace?
Hé quoy ? sans respecter sa nouvelle disgrace,
Couvrant adroitement vos insolens propos,
Vous osez comparer quelqu'un à ce Héros ;
Je sçay que de tout temps une maligne envie
A tâché de noircir tout l'éclat de sa vie,
Qu'il est quelques Romains jaloux de sa grandeur ;
Sans estre compagnons de sa haute valeur....
Mais où sont ces Romains dõt le nom peut me plaire?

MANNIUS.

Ouy, Madame, il en est de race Consulaire,
Du sang des Scipions, du sang des Manlius,
Qui ne cederoient pas au sang d'Attilius.
Je vous entens, Seigneur, il est d'illustres races,
Mais quand leurs décendans s'écartent de leurs traces;
Que du sein du repos il faut les arracher,
Qu'il faut dans le péril les contraindre à marcher,
(Pardonnez-moy, Seigneur, si ma juste memoire
De semblables Romains me rappelle l'histoire,)
Mais quand de ses ayeux on n'a pas les vertus,
C'est en vain que l'on sort du sang des Manlius ;
En vain vous vous parez de cet honneur suprême,
Non, Tribun, il faut estre illustre par soy-même,
Sans se mettre à l'abry de ces noms glorieux,

Il faut compter ses faits, & non pas ses ayeux.

MANNIUS.

Madame, c'en est trop, & mon ame agitée....
Mais on doit excuser une Amante irritée,
Dont les premiers transports toûjours impetueux;
Forment ces sentimens fiers & tumultueux;
Ainsi, sans repousser un si sanglant outrage,
J'en remets la vangeance aux armes de Cartage,
Je sens, comme je dois ces mépris éclatans,
Et vous me connoîtrez, Madame, avec le temps.

SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

LAsche pour te punir d'une telle insolence,
Les plus sanglans mépris serviront ma vangeance;
Quand tu vois Regulus des Dieux abandonné,
Aux fers des Africains ce Héros enchaîné;
Perfide, tu prétens en tirer avantage,
Quand pour luy la fortune a changé de visage,
Sa disgrace affermit, mes sermens & ma foy,
Et redouble aujourd'huy l'horreur que j'ay pour toy;
Ah! Lepide, parlez, dites, que fait mon Pere?
Que dois-je craindre, helas! que faut-il que j'espere?

SCENE VI.

LEPIDE, FULVIE, FAUSTINE.

LEPIDE.

AH! Madame, esperez que dans peu les Romains
Reprendront Regelus des mains des Africains,
On va mettre en usage & le fer & la flâme,
Nous entreprendront tout. Mais aprenez, Madame,
Qu'un Heraut est venu de la part d'Asdrubal,
Qu'on l'a fait avancer en suite du signal,
Qu'il est dans le Conseil.

FULVIE.

Ah! je tremble, & je n'ose
Esperer....

LEPIDE.

On ne sçait encor ce qu'il propose.

FULVIE.

Plaise aux Dieux qu'en ce jour il propose la paix;
Lepide, ce sont là mes plus ardens souhaits!

SCENE VII.

METELLUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

METELLUS.

POur épargner vos pleurs & vostre ame étonnée,
J'avois de Regulus caché la destinée,

Ma fille, il estoit pris, mais calmez vostre effroy,
Regulus est vivant, & revient sur ma foy.

FULVIE.

Il revient? pour son fils, & pour nous que de joye!

METELLUS.

Asdrubal prés de nous dans ce Camp le renvoye,
Dans peu nous l'y verrons, rassurez vos esprits;
Allez, & portez-en la nouvelle à son fils.

FULVIE.

J'obéïs.

METELLUS *à Lepide,*

Laissez-nous.

SCENE VIII.

METELLUS, PRISCUS,

METELLUS.

Mon ame est allarmée;
Regulus sur sa foy vient rejoindre l'armée,
Mon cœur en est content & chagrin tour à tour,
J'ay pleuré de sa prise, & je crains son retour.
Tout le Camp est charmé de revoir ce grand homme;
Mais li en va coûter à la gloire de Rome;
Et sans plus reflêchir sur mon premier dessein,
J'estime Regulus, Mais je parle en Romain;
Ouy, malgré nos projets & le nœud qui nous lie,
Que faudra-t'il donner pour le prix de sa vie?
Et bien qu'il ait pour luy mes plus tendres souhaits;
Il faudra la payer d'une honteuse paix,

Il faudra qu'il en coûte à nostre Republique
Pour prix de sa Rançon la perte de l'Afrique ;
Asdrubal en vainqueur ne nous doit imposer
Que des conditions qu'on ne peut refuser :
Ah ! Seigneur, aujourd'huy que de prises de Villes ?
Que de combats donnez, que d'assauts inutiles ?
Xantipus à son gré va nous donner des loix,
Et l'on perd en un jour l'ouvrage de six mois ;
Ainsi, sans regarder ny moy, ny ma famille,
Ny mon propre penchant, ny celuy de ma fille,
J'avoüe en ce moment que je suis combatu
Par ces grands interests & ceux de ma vertu,
Je payerois de mon sang une si belle vie,
Pourveu qu'elle coutât moins cher à ma patrie.

PRISCUS.

Ces sentimens, Seigneur, dignes de Metellus,
Me font vous admirer & plaindre Regulus ;
Pardonnez si je suis d'un sentiment contraire.
Quoy qu'on fasse pour luy, l'on n'en sçauroit trop faire,
Rome pour sa rançon ne doit rien refuser,
Si l'Afrique est son bien, il en peut disposer ;
S'il faut aux ennemis remettre quelques Villes,
Quelques forts, leurs desseins par là sont inutiles ;
Renvoyant dans ce Camp Regulus à ce prix,
Ils nous rendent le bras qui les avoit conquis,
De leur tout accorder on ne peut se défendre,
Et si nous rendons tout, il sçaura tout reprendre.

METELLUS.

Non je ne doute point de ses faits éclatans,
Mais il faut du bon-heur, des troupes & du temps ;
J'ay le mesme penchant pour luy qui vous entraîne ;
Vous parlez en soldat, je parle en Capitaine ;

Mais

Mais dans l'art de la Guerre, il faut tout déferer
A l'interest public que l'on doit reverer ;
Je cheris ses vertus, & je parle pour Rome,
Quelque soit ce Heros, un Heros n'est qu'un homme;
Priscus, & quelques soient ses genereux desseins,
Le doit-on préferer au reste des Romains ?
J'ignore cependant le dessein qui l'ameine,
Mais s'il parle de Paix nostre honte est certaine :
Il faut rendre l'Afrique, & recevoir des loix
De Xantipus vaincu, de Cartage aux abois,
Voir triompher de nous la fortune & l'envie ?
Ceder au temps, & voir nostre gloire flétrie.

PRISCUS.

Ah ! pour la relever, Seigneur, aveeque éclat,
Souffrez-moy de parler, & d'agir en soldat:
Enfin sans balancer r'animons nostre audace,
Par un dernier effort emportons cette Place,
Attaquons à l'instant ses plus forts bastions,
J'entreprens cette attaque avec mes legions :
C'estoit vostre dessein, il en est temps encore,
Le soldat fera tout pour un Chef qu'il adore,
Remplissons les destins qui nous furent promis,
Arrachons Regulus des mains des ennemis ;
Il faut ne rendre rien, & hazardant nos testes,
Conquerir ce Heros pour garder ses conquestes.

METELLUS.

J'y souscrirois, Seigneur vos genereux avis
Secondez par nos bras seroient bien-tôt suivis :
Mais j'ay donné parole, & la tréve est concluë,
Il nous faut dans ce Camp en attendre l'issuë,
Regulus la demande & l'exige de nous,
Il faut le voir, l'entendre, & suspendre nos coups :
De mille mouvemens je sens mon ame atteinte
De joye & de douleur ; d'esperance & de crainte,

Je crains pour luy, pour Rome,& j'aime tous les deux;
Pour l'un & l'autre enfin je partage mes vœux,
Mon sentiment, Seigneur, s'accorde avec le vostre,
Et je voudrois donner mes jours pour l'un & l'autre.

SCENE IX.

LEPIDE, METELLUS, PRISCUS.

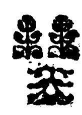
LEPIDE.

SEigneur, Regulus vient, j'ay dû vous avertir
Que des murs de Cartage on l'avoit vû sortir;
Sur sa foy l'Afriquain prend tant de confiance,
Que seul & sans escorte on le voit qu'il s'avance,
Il marche vers ces lieux,

METELLUS.

Faisons nostre devoir,
A la teste du Camp allons le recevoir.

Fin du trosiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MANNIUS.

QUEL retour impréveu, j'ay peine à me connoître,
Devant moy dans ces lieux Regulus va paroître;
Quel dessein le rameine? Et d'où vient qu'Asdrubal
Renvoye en nostre Camp son enemy fatal?
On va tenir conseil, il faut que je m'y rende,
J'y verray Regulus? Dieux! que je l'apprehende?
N'aura-t'il point sur moy jetté quelque soupçon
Du trait de Xantipus & de ma trahison?
Abandonnons le Camp & fuyons dans Cartage:
Non.... il faut demeurer sans changer de visage,
Je découvrirois tout à mon fier ennemy,
Ce seroit le sauver que le perdre à demy,
Xantipus me rassure, & me sera fidele,
Hé! qui pourroit douter de ma foy, de mon zele?
Il faut m'abandonner en aveugle à mon sort,
Je perds Fulvie, helas! & je cherche la mort.

SCENE II.

LEPIDE, MANNIUS.

LEPIDE.

Seigneur, quand tout le Camp marque tant d'allegresse,
Qu'à revoir Regulus tout le monde s'empresse,
Que le moindre soldat de chaque legion
Court luy marquer son zele en cette occasion,
Je vous trouve vous seul triste & melancolique,
Qui semblez dédaigner l'allegresse publique.

MANNIUS.

Chacun a ses raisons, ainsi que ses chagrins:
Mais quoy de son retour que disent les Romains?

LEPIDE.

De son retour, Seigneur, c'est la paix qu'on espere.

MANNIUS.

à part.

La paix? ah justes Dieux!....mais non, je dois me taire.
Vous estes peu Romain, Lepide, je le voy,
Vous n'en penetrez pas les suites comme moy,
Et c'est estre ennemy de nostre Republique,
De parler d'une paix qui coû'eroit l'Afrique.

LEPIDE.

Pour sauver Regulus nous la souhaitons tous,
Et nous sommes Romains, Seigneur, autant que vous.

MANNIUS.

Quoy ? ſouhaiter à Rome une paix ſi honteuſe ?

LEPIDE.

A Rome elle ne peut eſtre que glorieuſe,
Puiſqu'une telle paix va luy rendre aujourd'huy
Son plus grand défenſeur & ſon plus ferme apuy,
Le bras qui l'agrandit par plus d'une victoire,
L'auteur de ſon triomphe, & celuy de ſa gloire.

MANNIUS.

Vous eſtes bien zelé, mais tous les vrais Romains
Auront peine à ſouſcrire à de pareils deſſeins.

LEPIDE.

Seigneur toute l'armée eſt preſte d'y ſouſcrire,
Et vous ſerez le ſeul qui l'oſe contredire,
Nous le verrons bien-tôt, & déja Metellus....

MANNIUS.

Juſte Ciel ! il avance avec Regulus.

SCENE III.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS, LEPIDE, MANNIUS.

REGULUS.

LA fortune, Romains, vient de changer de face,
On en doit fierement ſoûtenir la diſgrace ;
Si vous voyez en moy par un bizarre effort
Un exemple fameux des caprices du ſort ;
Si mon bras a manqué la priſe de Cartage,
C'eſt dãs un grand revers qu'on voit un grãd courage,

Mille & mille succés sembloient m'avoir promis
Que je devois dompter tant de fiers ennemis,
Les entraîner un jour au pied du Capitole,
Vous me voyez captif; mais ce qui me console,
J'ay remply mon devoir, & si je suis vaincu,
C'est la faute du sort & non de ma vertu.
Apprenez donc icy le sujet qui m'ameine,
Si l'on ne fait la paix ma disgrace est certaine;
Xantipus la demande & l'exige de moy,
Asdrubal me renvoye en ce Camp sur ma foy?
Si la paix dans ce jour avecque eux n'est concluë,
Par eux à mon retour ma mort est resoluë,
Il n'en faut point douter, j'en ay vû les aprêts,
Mais sçachez à quel prix ils veulent cette paix.
D'un coup d'œil vous voyez tout ce qu'ils nous demandent,
Et vous ne doutez pas de tout ce qu'ils pretendent;
Le Fort de Clypea par nos armes conquis,
De mes jours malheureux doit devenir le prix:
Que dis-je, ils reprendront pour garantir ma teste
L'Afrique qui se voit déja nostre conqueste;
Ils demandent encor pour fruit de cette paix
Tant d'illustres captifs que sur eux on a faits;
En vain j'ay demandé qu'on députât un homme
Pour avoir les avis du Senat & de Rome;
Ils veulent que le Camp, & non pas le Senat,
Decide en cet instant d'un point si delicat;
Et comme ils estoient prêts d'entrer en esclavage,
Ils veulent que l'armée abandonne Cartage;
Voila ce qu'on propose & ce qu'on veut de nous:
Que pensez-vous Romains que j'exige de vous?
Ils demandent la paix, qu'on leur fasse la guerre,
Que la flâme & le fer desolent cette terre,

Et quoy qu'à Regulus il en puiſſe couter,
Continuez la guerre, il vient vous y porter.
Romains, je vous l'avouë en ce peril extrême,
Pour vous perſuader je ſuis venu moy-meſme,
La paix plus que la mort m'a donné de l'effroy,
J'ay tremblé des bontez que vous auriez pour moy;
Ainſi je vous défens de racheter ma vie
Par cette paix honteuſe & pleine d'infamie.

METELLUS.

Je ne ſuis point ſurpris de cette fermeté
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté,
Seigneur, depuis long temps voſtre ame accoûtumée
A ſoutenir l'éclat de voſtre renommée,
Vous impoſa toûjours les plus auſteres loix,
Et c'eſt un vray Romain qu'en vous je reconnois;
Mais, Seigneur, il y va de l'intereſt de Rome,
De conſerver toûjours pour elle un ſi grand homme;
Je ne puis, ſans fremir, ſeulement écouter
La perte qu'aux Romains l'Afrique doit couter;
J'en répons, le Senat malgré la noire envie,
Ne veut point la payer d'une ſi belle vie,
Je ſuis ſeur de la paix.

REGULUS.

Metellus, arreſtez;
Et parlez autrement ſi vous vous conſultez;
Un homme tel que vous, un homme Conſulaire
Doit parler en Romain ſans fart & ſans miſtere,
L'amitié ſur l'état ne doit point prevaloir,
Vous ſçavez en ſecret que je fais mon devoir,
Vous m'en applaudiſſez dans le fonds de voſtre ame,
Et ſans donner les mains à cette paix infame,
Quoy que vous m'impoſiez une contraire loy
Metellus, j'en ſuis ſeur, vous feriez comme moy.

METELLUS.

Rendons-les prisonniers, ou qu'ils soient vostre ostage
Tant d'illustres captifs sont là la fleur de Cartage,
Ces braves Africains.....

REGULUS.

Non, je vous le défens,
Ce seroit leur laisser de braves combatans,
Des Chefs dont la valeur peut servir contre Rome,
Et Perdant Regulus, vous ne perdez qu'un homme.

PRISCUS.

Un homme tel que vous dans l'ardeur des combats,
Sçait conduire, animer plus de cent mille bras :
Enfin nous perirons plûtôt que de vous rendre,
Que l'adroit Xantipus vienne icy vous reprendre?
Qu'Asdrubal de nos mains vienne vous arracher?
Cette prise, Seigneur, leur poura couter cher.

REGULUS.

Non, je retourneray malgré vous dans Cartage,
J'ay donné ma parole, elle est mon seul ostage :
Je la tiendray, Priscus, ainsi que j'ay promis,
Et je vais me livrer aux mains des ennemis.

LEPIDE.

Quoy? de tant de vertus mesme en nostre presence,
Une cruelle mort seroit la recompense?

REGULUS.

Il faut tranquillement obeïr à son sort,
Voir d'un visage égal & la vie & la mort,
Et l'on doit préferer le trépas à la vie,
Aussi-tost qu'il devient utile à la patrie.

PRISCUS.

Hé quoy? Seigneur, faut-il qu'un lâche Xantipus....

REGULUS.

REGULUS.

Parlez-en mieux, sans doute il a quelques vertus ;
Ouy, la finesse & l'art de ce grand Capitaine
Egalent la valeur & la force Romaine ;
Une ruse est permise, on doit en profiter,
Il s'en est pû servir, je devois l'éviter ;
Et me voyant surpris avec tant d'avantage,
J'ay cedé sans murmure au destin de Cartage.

METELLUS.

Ah ! Seigneur, demeurez, commandez les Romains.

REGULUS.

Non, le commandement a passé dans vos mains ;
Dans ces fidelles mains Regulus le dépose,
C'est sur vostre valeur que mon cœur se repose :
Continuez la guerre, & remplissez mon rang,
Je vais en cimenter la gloire de mon sang ;
Et puisque je ne puis achever cet ouvrage,
De servir ma patrie, & de prendre Cartage,
Du moins par mes conseils & vostre noble effort,
Je détruiray Cartage encore aprés ma mort.

METELLUS.

O vertu sans exemple ! ô courage heroïque !

REGULUS.

Il n'en coûtera pas la perte de l'Afrique ;
Sans vous embarasser du sort de Regulus,
Pressez, pressez Cartage, & ne differez plus ;
Je l'ordonne en Consul pour servir ma patrie,
C'est le commandement, le dernier de ma vie.

LEPIDE.

Nous n'obeïrons point à ce Commandement ;
Seigneur nous perirons...

REGULUS.

Ecoutez un moment;
Qu'on cache mon départ sur tout, & que l'armée
De mes secrets desseins ne soit pas informée,
Serez toûjours bien Rome,& laissons faire aux Dieux
à Mannius.
Enfin, en vrais Romains recevez mes adieux.
Pour vous Tribun, dont l'art, l'esprit & la prudence
Gardent dans ces momens un si profond silence,
Vous estiez comme moy par tout envelopé,
Comment des ennemis estes-vous échapé?

MANNIUS.

J'ay long-temps combatu, Seigneur par un miracle;
Contre un nombre inégal... mais trouvant peu d'obstacle,
Ils vous ont reconnu, tous sont tombez sur vous,
Et mon bon-heur à sçeu me soustraire à leurs coups.

REGULUS.

Dans un pareil discours qu'on a peine à comprendre,
On s'accuse souvent en voulant se défendre.

MANNIUS.

Quoy? Seigneur.

REGULUS.

Mannius, soyez un peu moins fier;
Il seroit dangereux de vous justifier;
C'est vous....quoy qu'il en soit, allez, je vous pardonne,
A vos propres remords mon cœur vous abandonne.

MANNIUS.

Moy, Seigneur? je pourois...

REGULUS.

Ne me répondez plus;
Allez, & qu'on me laisse avec Metellus.

SCENE IV.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

SEigneur, nous sommes seuls, & je puis sans contrainte
Vous confier les maux dont mon ame est atteinte.
J'ay fait ce que j'ay dû pour Rome, & pour l'Etat,
Vous en pourez un jour rendre compte au Senat;
Je puis donc maintenant vous parler de Fulvie,
Luy donner les momens les derniers de ma vie,
Et sans vous déguiser le desordre où je suis,
Donner en mesme temps quelques pleurs à mon fils;
De Fulvie aujourd'huy, les craintes veritables
M'avoient marqué des Dieux les ordres redoutables;
Elle a tout pressenty, quoy que l'on fasse enfin,
On ne peut éluder les Arrests du destin.
De mon fils, de Fulvie, évitons la rencontre,
Ce n'est point à leurs yeux qu'il faut que je mõtre;
Leurs soûpirs & leurs pleurs ne pouront m'arrester,
Et j'en verse pour ceux que je leur vay coûter.

METELLUS.

Seigneur, dans cét estat je ne sçay que vous dire,
Pere, amant, je vous plains, Romain je vous admire;
Je suis charmé, je pleure, & je sens dans mon cœur
Un mêlange confus de joye & de douleur;
Vous allez acquerir une immortelle gloire,
Vaincu vous remportez une illustre victoire;

Je ferois comme vous, & tant de fermeté
Consacre vostre nom à la posterité ;
Mais lorsque je regarde & vous & ma famille,
Que je vois vostre fils aussi bien que ma fille,
Que je sçais à present vostre fatal dessein,
Je ne suis plus Consul, je ne suis plus Romain,
Pour vous, pour eux, pour moy, je sens mon ame atteinte
Du moins autant que vous de douleur & de crainte,
Et connoissant que rien ne peut vous détourner,
Je n'ay que des regrets, Seigneur, à leur donner.

REGULUS.

Evitons-les, partons, fuyons cette entreveuë,
Mon ame en ces momens paroîtroit trop émeuë ;
Mais dois-je m'imposer de si barbare loix ?
Pourquoy ne les pas voir pour la derniere fois ?
Non, pour leur épargner de mortelles allarmes,
Il faut fuir, ne point voir leurs soûpirs & leurs larmes ;
Qu'on ne leur parle point de départ ny de mort,
Et vous-mesme ayez soin de leur cacher mon sort.

METELLUS,

Hé Seigneur ? ils verront sur mon triste visage
De quelque grand malheur l'infaillible présage,
Retiendrais-je des pleurs qu'ils viendront m'arracher ?
Et je devrois songer moy-mesme à me cacher.

REGULUS.

Seigneur déguisons mieux toute nostre tristesse,
Et tâchons d'épuiser icy nostre foiblesse ;
Il faut pour achever un si noble dessein
Reprendre le visage & le cœur d'un Romain ;
Vostre fille pourroit disputer la victoire,
Je craindrois d'oublier ma patrie & ma gloire,
Je dois la fuir, Seigneur, aussi bien que mon fils,
Elle paroît, tâchez de calmer ses esprits. *Il sort.*

SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS.

FULVIE.

OÙ donc est Regulus, Seigneur, toute l'armée,
De son heureux retour & surprise & charmée,
Avecque impatience espere de le voir;
Pourquoy tarde-t'il tant à remplir cét espoir?
Aux Dieux de Rome, helas! que de graces à rendre?
Que de larmes sans eux nous allions tous répandre?
Si nostre heureux destin ne nous l'avoit rendu,
Ou s'il avoit esté plus long-temps attendu,
D'une infaillible mort je devenois la proye,
Mais je ne dois verser que des larmes de joye;
Pardonnez-moy, Seigneur, ces transports innocens,
Vous daignez partager les plaisirs que je sens?
Mais je lis dans vos yeux de nouvelles allarmes,
Vous poussez des soûpirs, vous me cachez vos larmes.

METELLUS.

Non, je n'en verse point, & qu'aurois-je à pleurer?
Je suis tranquille, & rien ne me fait soupirer;
Regulus à vos yeux ne peut encore paroître,
J'en connois les raisons.

FULVIE.

Faites-les moy connoître
Ces raisons... ah! Seigneur, ne me déguisez rien:
Ciel! que dois-je augurer de ce triste entretien;
Parlez, expliquez-vous.

METELLUS.

Les interests de Rome,
Avec ceux de Cartage, occupent ce grand homme,
Il medite un dessein si grand, si genereux...
Non, jamais il ne fut plus digne de vos feux;
Aujourd'huy ce Heros met le comble à sa gloire?
Qu'à jamais l'avenir en garde la memoire?

FULVIE.

Quelle gloire Seigneur? de grace aprenez-moy...

METELLUS.

Quelle grande victoire il remporte sur soy?

FULVIE.

Ah! j'y dois prendre part, & quand sa gloire brille....

METELLUS.

Helas! vous n'y prendrez que trop de part ma fille;
Mais si vous m'en croyez, faites-vous cet effort,
Ne vous informez plus, ma fille, de son sort.

SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

QUe veut-il dire, ah Ciel! je passe de la joye
A de mortels chagrins où mon ame est en proye,
Je croy voir Regulus au devant de mes pas,
Et lors que je le cherche, il ne me cherche pas;
Mon pere est interdit, son discours nous menace,
Il veut me preparer à quelque autre disgrace?

De quoy me parle-t'il ? quel projet aujourd'huy
A conceu Regulus de si digne de luy ?
Quelle victoire, ah Dieux ! quelle gloire nouvelle
Redouble dans mon cœur une crainte mortelle ;
Faustine, explique-moy les pleurs de Metellus,
Pourquoy dans ces momens se cache Regulus ?
Mais que me veut Priscus qui paroît tout en larmes ?

SCENE VII.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

PRISCUS.

Ah ! Madame, je viens augmenter vos allarmes,
De Regulus peut-estre ignorez-vous le sort,
Il veut partir, Madame, & courir à la mort.

FULVIE.

Quoy ? Seigneur, Regulus...

PRISCUS.

Il veut quitter l'armée,
Sa vertu va remplir toute la renommée,
Il retourne à Cartage, & malgré nos souhaits,
Victime de la guerre, il refuse la paix :
Il fuit son fils & vous, par tout il nous évite,
Et tâchant de cacher le moment de sa fuite,
Il a voulu sortir du Camp : mais les soldats
Malgré luy sont venus au devant de ses pas,
Instruits de son dessein par le brave Lepide,
Tous se sont opposez à l'ardeur qui le guide,

En bataillons serrez sans observer de rang,
Ils ont alors fermé le passage du Camp ;
Ce spectacle nouveau le surprent & nous touche,
Il nous a regardez avec un œil farouche ;
Et d'un visage austere, en s'adressant à moy,
Quoy? vous voulez d'un Chef sans hõneur & sans foy
(M'a-t'il dit) laissez-moy dégager ma parole
Priscus, soûtenons mieux l'honneur du Capitole ;
Mais tous l'interrompant par des cris douloureux,
Ont protesté cent fois de mourir à ses yeux,
Plûtôt que de souffrir son retour dans Cartage :
Alors il est rentré, mais son air, son visage
Nous menace... empêchez ce funeste retour,
Parlez, faites agir la nature & l'amour,
Allez trouver son fils, unissez-vous ensemble,
Peut-estre en vous voyant tous deux...

FULVIE.

Helas! je tremble,
Pourons-nous empêcher un si cruel départ ?
Allons... mais que je crains de luy parler trop tard.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

REGULUS, LEPIDE.

REGULUS.


UOY? l'on me veut livrer à la noire infamie,
Qui poura démentir tout le cours de ma vie?
Je trouve nostre Camp soûlevé contre moy!
On veut aux Africains que je manque de foy?
On s'oppose à mes pas, on veut ternir ma gloire
On m'arrache en un mot ma plus grande victoire,
Et leur fausse tendresse, & leur fausse pitié,
Des transports que je sens redouble la moitié;
Ah Dieux! si de ce Camp on ne m'ouvre un passage,
Si dans quelques momens je ne suis dans Cartage,
Je periray sans doute, & de mes propres mains
J'iray vanger ma gloire aux yeux des Africains;
Mais s'en'est trop, Lepide, il faut nommer le traitre
Qui doit avoir instruit...

LEPIDE.

Vous voulez le connoître ;
C'eſt moy, Seigneur, c'eſt moy, qui viens de vous trahir ;
Et qui jure à vos yeux de vous déſobeïr,
Pour vos precieux jours ayant l'ame allarmée,
J'ay pris ſoin contre vous de ſoûlever l'armée ;
Mais voſtre fils en pleurs eſt venu me trouver,
Et je n'ay plus ſongé, Seigneur, qu'à vous ſauver ;
Aprés m'avoir commis le ſoin de ſon enfance,
J'ay dû ſauver en vous ſon unique eſperance ;
Traitez mon zele ardant du plus noir des forfaits,
D'un tel crime mon front ne rougira jamais,
Pour ne pas reveler voſtre cruel miſtere,
Aurois je vû perir & le fils & le pere ?
Non, & ſi je ſçavois quelque ſecours plus fort
Pour attendrir voſtre ame ou changer voſtre ſort,
Ma foy s'en ſerviroit, & ſi je ſuis un traitre ;
Ah ! Seigneur, à ce prix je fais gloire de l'eſtre.

REGULUS.

Aprés t'avoir comblé de biens, d'honneurs, d'emplois,
Eſt-ce là donc ingrat le prix que j'en reçois,
Lorſque j'ay confié mon fils à ta prudence,
Et quand tu dois l'armer d'une noble conſtance,
Tu l'inſtruis à gemir, à craindre, à s'étonner,
Sont-ce là les leçons que tu dois luy donner ?
Mais enfin Metellus me ſera plus fidelle,
Il ſçaura ramener tout ce Camp ſi rebelle,
Et par mon artifice... ah ! qu'il tarde long-temps ?
Cartage attend la paix, c'eſt la mort que j'attens ;
Dieux ! lorſque Mannius fit ſoulever l'armée,
Qu'elle eſtoit contre moy de fureur animée,

Un coup d'œil me fit craindre & me fit obeïr,
Et pour sauver mes jours vous osez me trahir
Cruels, qui m'empéchez de courir à Cartage?
Vous vous repentirez d'un si sanglant outrage,
Vous attaquez ma gloire empeschant mon retour,
Je vous pardonnerois si vous m'ostiez le jour

SCENE II.

PRISCUS, REGULUS, LEPIDE.

PRISCUS.

Seigneur, ayez pitié de la triste Fulvie,
Vostre cruel départ luy va couter la vie,
Un mortel desespoir sur son visage est peint,
Une sombre pâleur qui regne sur son teint
Nous fait trembler, Seigneur, & pour vous & pour elle.

REGULUS.

Que dites-vous Priscus?

PRISCUS.

Que sa frayeur mortelle
Par des pleurs, des sanglots souvent entrecoupez,
Nous marque la douleur dont ses sens sont frapez,
Intrepide, tremblante, elle marche avec peine,
Elle vous cherche.

REGULUS.

Ah Dieux! Fuyons. Mais on l'ameine.

Lepide sort.

SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE, REGULUS, PRISCUS.

FULVIE.

Ne croyez pas, Seigneur, que pour vous attendrir,
Je pousse devant vous quelque indigne soupir;
Je connois vostre cœur, vostre vertu farouche,
Je sçay que les soupirs, les pleurs, rien ne vous touche,
Je viens vous aplaudir de vostre grand dessein,
Vous estes, il est vray, veritable Romain,
Je seray comme vous veritable Romaine:
Partez, Seigneur, allez où la gloire vous mene,
Vous aurez à mes yeux un cœur prest à percer,
Et j'auray comme vous du sang prest à verser.

REGULUS.

Dieux! que me dites-vous? je fremis, ah! Madame,
Quel chemin prenez-vous pour ébranler mon ame,
N'estoit-ce pas assez...

FULVIE.

Non, j'ay pris mon party,
Et mon cœur à vos yeux ne s'est point démenty:
Je marche sur vos pas, l'amour & la patrie
Feront verser le sang de la triste Fulvie:
Ce seul nœud vous retient sans doute, allez, Seigneur,
Je réponds de mon bras, je réponds de mon cœur.

REGULUS.

Et moy, je ne réponds de rien. Qu'allez-vous faire ?
Epargnez une vie, helas ! qui m'est si chere :
Pourquoy me cherchez-vous ? qui vous amene icy ?
Et que vous ay-je fait pour me traiter ainsi ?
Mais, quoy ? consolez-vous, genereuse Fulvie,
Avant que d'estre à vous, je suis à ma patrie :
J'ay donné la parole, & je dois la tenir,
Regardez d'un œil ferme un illustre avenir.

FULVIE.

Fidelle aux Africains, à Fulvie infidelle,
Vous osez la quitter, & vous brûlez pour elle ;
Vous m'abandonnez donc & gardez vostre foy.
A nos fiers ennemis, Seigneur, plutost qu'à moy.

REGVLVS.

Il falloit servir Rome, & je la sers, Madame,
Elle a dû l'emporter sur vous & sur ma flâme :
Ne me regardez plus comme amant, comme époux,
Un malheureux esclave est indigne de vous :
Aujourd'huy cependant envisagez ma gloire
Esclave, je remporte une grande victoire,
Et je mouray contant en songeant que mes fers
Pouront aprés Cartage enchaîner l'Univers.
Mais, Madame, vos pleurs ébranlent ma constance,
Je tâchois d'éviter vos yeux, vostre presence,
Je sens que ma vertu dans le trouble où je suis
Pouroit.. sortons: mais Dieux ! l'on m'ameine mon fils ;
Voila le dernier trait que me gardoit Lepide.

SCENE IV.

Le jeune ATTILIUS, LEPIDE, REGULUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

Le jeune ATTILIUS.

SEigneur, où courez-vous ? quel dessein parricide
Vous fait fuir sans pitié, vous fait m'abandonner;
Et chercher une mort que vous m'allez donner.
Avez-vous oublié pour moy vostre tendresse,
Et qui prendra le soin d'élever ma jeunesse ?
Que ferais-je sans vous, si je ne vous voy pas,
Qui sçaura donc m'instruire à marcher sur vos pas;
Qui poura me tracer le chemin de la gloire ?
Vous ne partirez point, non, je ne le puis croire,
Mon Pere....mais helas ! vous détournez les yeux;
Et j'attendois de vous de plus tendres adieux;
Pourquoy me cachez-vous vostre auguste visage,
Mon Pere, au nom des Dieux, n'allez point à Cartage;
Vous refusez d'entendre une timide voix,
Du moins embrassez-moy pour la derniere fois.

REGULUS.

Eloignez cet enfant, Lepide, & qu'on me laisse;
Justes Dieux ! ah ! mon fils !

FULVIE.

Seigneur, tant de tendresse
Ne peut-elle toucher ?

SCENE V.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, PRISCUS, LEPIDE, Le jeune ATTILIUS, FAUSTINE.

REGULUS.

Ciel ! je voy Metellus,
Je respire, Seigneur, ne me retient-on plus ?
L'artifice ?....

METELLUS.

Ouy, Seigneur, & tout vous est propice ;
Je vous rends à regret ce funeste service,
Vous pouvez retourner.

REGULUS.

Ah ! que ne dois-je pas
A ces soins genereux ? quel funeste embaras ?

Un peu plus tard.....ah Dieux! auriez-vous pû le croire,
Vous me rendez la vie en me rendant la gloire,
Maîtresse, fils, Romains je ne vous connois plus,
Et ne vois de Romain icy que Metellus.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere?

FULVIE.

Vous partez.

REGULUS.

Il en est temps Madame;
Il est temps de marquer la grandeur de vostre ame:
Armez-vous de vertu, sans plaindre Regulus,
Montrez vous aujourd'huy fille de Metellus,
Imitez sa constance, & si je perds la vie,
Songez qu'il me regarde avec des yeux d'envie

à son fils.

Mon fils, rassurez-vous, soyez digne de moy,
Faites-moy voir un cœur incapable d'éfroy,
Sans vous acoutumer à répandre des larmes,
Dissipez devant moy ces indignes allarmes,

à Metellus.

Je mets entre vos mains sa jeunesse, Seigneur,
Dés ce jour servez-lvy de pere, de tuteur:
Ce gage m'estoit cher & je vous le confie,
Qu'il demeure toûjours fidelle à sa patrie:
Et qu'il songe avec vous, remplissant mes desseins,
Bien moins à me vanger qu'à servir les Romains,

à son fils.

Respectez Metellus. Puissent les destinées
Vous accorder, mon fils, de plus longues années:

Ou

Ou s'il les doit finir par quelque coup du ſort,
Qu'il prenne pour modelle & ma vie & ma mort.

Il ſort avec Priſcus.

FULVIE.

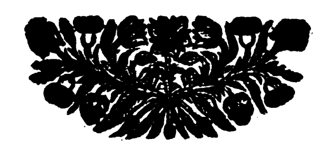
Fauſtine, ſoûtiens-moy.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere, il faut vous ſuivre,
Je vous perds pour jamais, pourois-je vous ſurvivre;

METELLUS.

Lepide, retenez cet enfant dans ces lieux,
Demeurez, attendez la volonté des Dieux:
Je reſſens vivement ma douleur & la vôtre,
Il court où ſon devoir l'appelle, & nous au nôtre.
Eſperez cependant, Priſcus, moy, les Romains,
Nous allons l'arracher aux cruels Africains.



SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE, Le jeune ATTILIUS, LEPIDE,

FULVIE.

QUel espoir, justes Dieux!

Le jeune ATTILIUS.

Ah! sans verser de larmes,
Le fils de Regulus doit recourir aux armes,
Pourquoy m'arrestez-vous? un Romain, quoy qu'enfant,
Ne doit-il pas apprendre à combatre en naissant?

LEPIDE.

Ah! Seigneur.

Le jeune ATTILIUS.

Est-ce ainsi que vous devez m'instruire,
Vous devez au combat vous-mesme me conduire,
Je suivray Metellus, marchant à son costé,
à Fulvie.
Je combatray, Madame, en pleine seureté;
Mais helas! vous pleurez. Ah! genereux Lepide,
He quoy? n'est-il pas temps que la vertu me guide?

Et que mon pere enfin puisse voir aujourd'huy,
Qu'il laisse à sa patrie un fils digne de luy.

LEPIDE.

Hé bien, Seigneur, allons, il faut vous satisfaire,
Ah! trop genereux fils d'un trop malheureux pere!

SCENE VII.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

MOn pere & Regulus me quittent, quel effroy!
Il retourne à Cartage, & luy garde sa foy,
Pour conserver à Rome une fatale terre,
Par le prix de sa vie il achete la guerre,
Et reffusant la paix qu'il arrache à mon cœur,
De l'Afrique en mourant il veut estre vainqueur.

FAUSTINE.

Rassurez-vous, Madame, on va tout entreprendre
Du bras de Metellus vous devez tout attendre;
Priscus & les Romains, le jeune Attilius,
Tous veulent s'immoler pour sauver Regulus,
Vous devez esperer....



SCENE VIII.

MARCELLE, FULVIE, FAUSTINE.

MARCELLE.

Ah ! Madame, apprenez le plus grand des forfaits
Que l'on vient de punir au gré de nos souhaits ;
Le traitre Mannius vouloit fuir dans Cartage,
On a vû son dessein sur son triste visage,
Et les yeux égarez, & le cœur agité
Il sortoit, nos soldats l'ont soudain arresté ;
Voyant que son départ faisoit tout reconnoître,
Hé bien, leur a-t'il dit, venez punir un traître,
Par mon funeste amour j'ay trahy Regulus,
Et livré ce Heros au cruel Xantipus.

FULVIE.

Qu'entens-je justes Dieux ! Faustine, le perfide,
A-t'il pû concevoir ce dessein parricide ?

MARCELLE.

A ces mots mille bras luy servant de boureaux,
L'ont presque en un moment déchiré par morceaux,
Pour vanger Regulus chaque soldat avide
Vouloit teindre son bras du sang de ce perfide,
Ils ont marqué leur joye & leur juste douleur,
De connoître le crime, & d'en punir l'autheur.

FULVIE.

Ce n'est point Mannius qui trahit sa patrie,
C'est le fatal amour de la triste Fulvie :
Ah ! Seigneur, qu'a-t'on fait ? & Regulus enfin ;

SCENE DERNIERE.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE. MARCELLE.

PRISCUS.

DU plus grand des Heros aprenez le destin.
Voyant que tout le Camp luy fermoit le passage,
Metellus pour servir sa gloire & son courage
Vient par son ordre apprendre au soldat mutiné
Que Regulus enfin estoit empoisonné ;
Qu'Asdrubal, Xantipus redoutant ce grand homme
Pour le rendre inutile au service de Rome,
S'il manquoit une paix utile aux Africains,
Avoient d'un poison lent avancé ses destins,
Que leur zele par là demeuroit inutile ;
Alors toute l'armée interdite, immobile
Par un triste silence accompagné de pleurs,
Promet en soupirant de vanger ses malheurs.
Regulus s'est servy de ce noble artifice,
D'un crime glorieux vostre pere complice,
Trompe toute l'armée, & conduit Regulus
Jusqu'aux murs de Cartage auprés de Xantipus ;
A peine ce Heros a-t'il gagné leurs portes,
Que se tournant alors vers nos tristes cohortes,

J'ay dégagé ma foy, Romains, s'en est assez,
Achevez les projets que je vous ay tracez,
(A-t'il dit) aussi-tost nous plantons des échelles,
Chacun prend de l'ardeur & des forces nouvelles,
On saute sur les murs, & l'épée à la main
On presse, & l'on est prest de forcer l'Africain;
Le jeune Attilius amené par Lepide,
Porté par des soldats montre un air intrepide,
Et pour sauver son pere affrontant les hazards,
Sçait nous servir de Chef, d'aigles & d'étendarts;
Mais Ciel! dans cet instant Xantipus l'ame émeuë,
Presente Regulus mourant à nostre vûë,
Il fait voir ce Heros déchiré, tout sanglant,
Tout le Camp est frapé d'un long saisissement;
L'horreur & la pitié nous glace, nous arreste,
Nous ressentons les coups qui tombent sur sa teste,
Et ces cruels lassez de le percer de coups,
Semblent dans leur fureur moins le fraper que nous;
De nos tremblantes mains on voit tomber les armes,
Loin de verser du sang nous répandons des larmes;
Cependant ce grand homme en ces derniers momens
Sembloit nous animer par ses regards mourans,
Et prodigant pour Rome & son sang & sa vie,
Il meurt tranquillement pour sa chere patrie.

FULVIE.

Helas!

PRISCUS.

Dans cét instant tout le Camp des Romains
Pousse des cris affreux contre les Africains;

Les soldats animez par ce touchant spectacle,
A leur premier effort ne trouvent point d'obstacle
Et du haut des ramparts le cruel Xantipus
Est tombé sous les traits du brave Metellus;
Cartage est aux abois. Vostre pere, Madame,
M'a confié le soin de rassurer vostre ame,
Craignant un desespoir.... Mais venez qu'à vos yeux
Nous vangions Regulus à la face des Dieux.

FULVIE.

Hé bien? cruel destin, acheve ton ouvrage,
Je Cours m'ensevelir sous les murs de Cartage;
La mort de Regulus luy poura coûter cher,
Qu'elle nous serve au moins à tous deux de bucher?

FIN.

SCIPION L'AFRICAIN,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

SCIPION, ſurnommé l'AFRICAIN, Conſul & General de l'Armée des Romains.

ANNIBAL, General de l'Armée des Cartaginois.

LUCEJUS, Prince des Celtiberiens, Amant d'Iſperie, Niéce d'Annibal.

ISPERIE, Niéce d'Annibal, promiſe à Lucejus, Priſonniere dans le Camp de Scipion.

ERIXENE, Fille d'Hannon, ennemy d'Annibal, priſonniere dans le Camp de Scipion.

AURILCAR, Envoyé d'Annibal vers Scipion.

SEXTUS, Capitaine de l'Armée de Scipion.

CELSUS. Romain, amy de Lucejus.

ERMILIE, Confidente d'Iſperie.

BARCE', Confidente d'Erixene.

GARDES.

La Scene eſt dans le Camp de Scipion, prés de Zama.



SCIPION L'AFRICAIN, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LEPIDE, AURILCAR.

LEPIDE.



SEIGNEUR, en attendant que Scipion vous voye,
Je me tiens honoré de l'ordre qu'il m'envoye,
De vous entretenir pendant quelques momens,
Nous sçaurons d'Annibal les secrets entimens,
C'est vous qui dans ce Camp annoncez sa venuë,

AURILCAR.

Oüy, Seigneur, Annibal souhaite une entreveuë,
Je viens la demander, c'est son intention
Que de voir aujourd'huy le fameux Scipion;
Aux plaines de Zama nous sommes l'un & l'autre,
Nôtre Armée est campée assez prés de la vôtre;
Mais Annibal prétend avec luy conferer,
Et je viens en ce Camp pour en déliberer,
Avant que de rien faire & de rien entreprendre.

LEPIDE.

Sans doute qu'on ne peut refuser de l'entendre;
Nous verrons aujourd'huy ces deux grands Citoyens,
Tous deux de leur païs la gloire & les soûtiens,
Donner ce peu de tréve à cette longue guerre,
Pour décider entre-eux du destin de la terre,
Et de leur conference on attend desormais
Le jour de la bataille, ou celuy de la paix.

AURILCAR.

Je ne m'explique point des desseins de mon Maître,
Il paroîtra luy-même & les fera connoître,
Il marche sur mes pas: mais que d'heureux succés,
Seigneur, de Scipion ont remply les projets?
La victoire en tous lieux à son bras enchaînée
Semble de l'Univers faire la destinée;
Jeune encor, on a vû ses grandes actions
Suivre, & même passer celle des Scipions,
Et digne rejeton de cette illustre race,
A vingt ans on l'a vû commander en leur place;
Il nous chassa d'Espagne aprés quatre combats,
Où Rome triompha par l'effort de son bras,
Le voicy dans l'Afrique étonnée, affoiblie,
Il arrache Annibal du sein de l'Italie.

Et contraint ce Heros de voler en ces lieux,
Pour défendre à son tour sa patrie & ses Dieux.

LEPIDE.

S'il acheve, Seigneur, cette heureuse campagne,
Dans l'Afrique il fera ce qu'il fit en Espagne :
Un des plus puissans Rois qui fût dans l'Univers,
L'infidelle Syphax a pery dans ses fers,
Asdrubal & Xantus ont perdu trois batailles,
Cartage va nous voir au pied de ses murailles,
Cette superbe ville est contrainte aujourd'huy
D'appeller Annibal pour luy servir d'appuy,
Scipon la menace, & l'on voit ce grand homme
Luy rendre tout l'effroy qu'Annibal fit à Rome.

AURILCAR.

Il vient de ses succés interrompre le cours,
Et promet à l'Affrique un fidele secours.
Son nom seul raffermit des Provinces craintives ;
Mais puis-je m'informer des illustres captives
Que Zama pris d'assaut vit tomber dans vos fers?
La Niéce d'Annibal les a-t'elle souffers ?
Et la Fille d'Hannon, la superbe Erixene,
S'est-elle accoûtumée à porter une chaîne ?

LEPIDE.

Que leur chaîne, Seigneur, est facile à porter ?
Elles ont des vertus qui les font respecter,
Au Camp de Scipion elles sont souveraines,
Il les traite bien moins en esclaves qu'en Reines,
Il n'a plus de fierté si tôt qu'il est vainqueur,
Sa bonté, sa clemence égalent sa valeur ;
Oüy, son bras aux vaincus ne fut jamais funeste,
La victoire ne sert qu'à le rendre modeste,
Egal dans sa fortune & dans l'adversité,
Il n'est jamais superbe en la prosperité.

La Niéce d'Annibal, l'adorable Isperie,
Fit briller tant d'éclat & tant de modestie
Qu'il en fut ébloüy : mais enfin sa beauté
Porte un charme secret dont on est enchanté.
Au Prince Lucejus elle se vit promise,
Il devoit l'épouser quand Zama fut surprise;
Ce jour infortuné si funeste pour eux
Sépara ces Amans sur le point d'estre heureux:
Elle ignore où ce Prince a sçû porter ses armes,
Et souvent ses beaux yeux pour luy versent des larmes.
Mais, Seigneur, Erixene en ce lieu doit venir,
Scipion luy permet de vous entretenir,
Je vois qu'elle s'avance, & vous laisse avecque elle.

SCENE II.

ERIXENE, BARSE', AURILCAR.

ERIXENE.

ON nous vient annoncer une grande nouvelle,
Annibal en Afrique est enfin de retour.

AURILCAR.

Vous le verrez, Madame, avant la fin du jour.

ERIXENE.

Je sçay que dans l'Etat où l'Afrique est reduite,
Elle n'espere plus qu'en sa seule conduite;
Ne me déguisez rien sur ces nouveaux projets,
Je prévois Aurilcar qu'il tendent à la paix.

AURILCAR.

Vous avez penetré ce que veut sa prudence,
Une paix de Cartage est l'unique esperance ;
Mais, Madame, que dit, & que fait Scipion ?
Son jeune cœur n'a-t'il que de l'ambition ?
Les charmes d'Erixené, ou les yeux d'Isperie
N'ont-ils pû rendre encor sa grande ame attendrie ?
Pardonnez...

ERIXENE.

Apprenez un secret important,
Sans doute Scipion n'est plus indifferent.
Depuis peu dans son Camp sa flâme est allumée,
Bien que sa passion dans son cœur renfermée
Prenne soin à nos yeux toûjours de se cacher,
Qu'il fasse des efforts en vain pour l'arracher,
J'ay connu cependant, même par sa contrainte,
Que d'un feu violent son ame étoit atteinte.

AURILCAR.

Il faut d'un tel secret qu'Annibal soit instruit,
Sa prudence pouroit en tirer quelque fruit ;
Car si de Scipion on fléchit le courage,
Il pouroit s'adoucir en faveur de Cartage.
Hé quoy ? si de l'amour il ressentoit les coups ?
Et s'il étoit charmé d'Isperie, ou de vous,
Sans doute que la paix en seroit plus facile.

ERIXENE

A connoître les cœurs je ne suis pas habile ;
Mais j'ay cru démesler dans son trouble secret,
Qu'il aime une des deux, & qu'il l'aime à regret ;
Plus j'observe pour nous ses yeux & sa conduite,
Plus je vois qu'il nous cherche alors qu'il nous évite ;
Quand il nous voit ensemble il demeure interdit,
Il rougit quelquesfois de honte & de dépit

Et quand il s'apperçoit du trouble de son ame ,
Il semble s'indigner de sa naissante flâme ,
Il fremit de sentir l'amour qu'il veut dompter,
Et que tout son courage a peine à surmonter.
Voila le plan d'un cœur difficile à connoître ;
Mais pour aprofondir qui peut en estre maître ,
Je sçay trop qu'Isperie a des charmes puissans ,
Que sa beauté d'abord peut enchanter les sens ,
Mais à son chair amant elle est trop attachée ,
Et par nul autre objet n'en peut estre arrachée ,
Scipion le connoît.

AURILCAR.

Madame , & plût aux Dieux !
Que ce vainqueur sentit le pouvoir de vos yeux ?

ERIXENE.

Je ne m'en flatte point , mais sans estre trop vaine ;
Scipion sans rougir pouroit porter ma chaîne ,
Que dis-je ? ce Heros , le plus grand des mortels ,
A qui Rome déja consacre des Autels ,
D'un cœur tel que le mien peut devenir le maître ,
Et s'il n'est mon amant , il est digne de l'estre.
Peut-estre j'en dis trop , & j'avouë à regret
Un foible , dont mon cœur me faisoit un secret ;
Mais quoy ? si l'on faisoit la paix avec Cartage ,
Plût au Ciel ! que l'amour en ébauchât l'ouvrage ,
Et du moins je voudrois pour flater ma fierté ,
Que l'heureuse Erixene eût part à ce traité.
Adieu , Scipion vient , & vous allez l'entendre.



SCENE III.

SCIPION, LEPIDE, AURILCAR.

SCIPION.

EST-il donc vray, Seigneur, ce qu'on vient de m'apprendre,
Que le grand Annibal cherche à m'entretenir?

AURILCAR.

Seigneur, sur ce sujet je viens vous prévenir,
Occupé tout entier du soin de sa patrie,
Annibal, par ma bouche aujourd'huy vous en prie;
Une telle entreveuë utile à son païs,
Et même necessaire à tous les deux partis,
Pouroit en ce grand jour décidant de la guerre,
Donner un plein repos au reste de la terre.

SCIPION.

Annibal me surprend par ce nouveau dessein,
Je ne le croyois voir que le fer à la main,
Et seur de sa valeur & de sa renommée,
Je l'attendois toûjours en tête d'une Armée.

AURILCAR.

Elle approche de vous, & marche sur ses pas;
Avant que de tenter le destin des combats,
Il a crû pour le bien de chaque Republique,
Qu'il devoit avec vous en sage politique,
Examiner à fonds les divers interests
Qui troublent nos Etats par des ressorts secrets,

Et les ayant tous mis dans la juste balance,
En peser à loisir les raisons, l'importance,
Pour garder à chacun & sa gloire & son rang;
Souvent une entreveuë épargne bien du sang,
Ainsi pour Annibal je la demande encore.

SCIPION.

Hé bien? pour luy marquer à quel point je l'honnore
J'accepte l'entreveuë, & veux bien differer
La bataille où j'ay crû devoir me préparer;
Pour lever tout ombrage & toute défiance,
Qu'il choisisse un lieu propre à cette conference,
Je m'y rendray, Seigneur, au jour qu'il nommera,
Et ne seray suivy qu'autant qu'il le fera.

AURILCAR.

Il pretend dans ce Camp venir bien-tôt luy-même.

SCIPION.

Quoy! luy-même en mon Camp, ma surprise est extrême?
Mais quel ôtage encor exige-t'il de moy?
Que demande-t'il qui puisse...

AURILCAR.

Vôtre foy.

SCIPION.

Hé quoy donc? Annibal ne veut point d'autre ôtage?

AURILCAR.

Il veut de Scipion la parole pour gage,
Hé quel ôtage peut remplacer Annibal?

SCIPION.

Je sçay qu'il n'en est point pour un tel General
Et puisqu'il se confie en ma seule parole,
Je jure par les Dieux appuis du Capitole,
Qu'il peut en seureté se fier à ma foy,
Il n'aura dans mon Camp pour ôtage que moy.

AURLLCAR.

Seigneur, c'en est assez.

SCIPION.

Allez, je vais l'attendre,
Je me fais un plaisir de le voir, de l'entendre,
Mais pressez l'entreveuë où j'ay dû consentir,
Et voyez Isperie avant que de partir.

SCENE IV.

SCIPION, LEPIDE.

SCIPION.

Lepide, que crois-tu de cette conference
Qu'Annibal me demande avecque tant d'instance ;
Son invincible bras la terreur des Romains,
Son grand cœur, sa conduite, & ses vastes desseins
Avoient mis l'Italie aux bords du précipice,
Long-temps de la fortune il fixa le caprice ;
De Trebie, & sur tout de Cannes le malheur,
Monumens éternels de sa rare valeur,
Sur les deux Scipions sa derniere victoire,
Tout enfin a servy de trophée à sa gloire :
Cependant ce vainqueur aprés tant de combats
Envoye à Scipion, & fait les premiers pas,
Il dément la fierté de son ame hautaine.
Que me vient proposer ce fameux Capitaine ?
Dieux ! seroit-ce la paix ? mon esprit agité
Fremit en ce moment du seul mot de traité.

LEPIDE.

S'il demande la paix, n'estes-vous pas le maître
D'accepter, d'imposer.

SCIPION.

Apprens à me connoître;
Si dans cette entrêveuë il propose la paix,
Ma gloire me défend d'y consentir jamais.
Quelques conditions que j'impose à Cartage,
Quand Rome la verroit reduite à l'esclavage,
Je ne fais rien pour moy, si dans un jour fatal
Scipion n'est vainqueur de l'illustre Annibal:
Voila donc l'interest le premier de ma gloire;
J'en ay d'autres secrets que tu ne pouras croire,
Je ne sçay si mon cœur se seroit démenty,
Je sens ce que jamais je n'avois ressenty.

LEPIDE.

Vous, Seigneur?

SCIPION.

Je te veux ouvrir toute mon ame;
Je ne sçay si je dois donner le nom de flâme
A ce trouble mortel dont je suis agité;
Qu'on l'ignore à jamais dans la posterité?
Que toy seul sois témoins de ma foiblesse extrême?
Lepide, quelquefois j'ay pitié de moy-même,
Je combats, mais en vain un rapide penchant,
Qui de tous mes efforts est toûjours triomphant;
Je rougis d'en sentir les mortelles atteintes,
J'ay voulu te cacher mon desordre, mes craintes;
Mais il faut t'avoüer mon foible avec douleur.
La prise de Zama coûte cher à mon cœur.

LEPIDE.

Je vous entends, Seigneur, des atteintes si vives
Sont de l'amour...

SCIPION.

Ecoute, une de mes captives,
Je tremble seulement d'en prononcer le nom,
A soûmis, a vaincu le cœur de Scipion;
Pourois-je t'en tracer une assez vive image?
Un charme ébloüissant brille sur son visage,
Un air plein de grandeur, une noble fierté,
L'éclat & la douceur jointe à la majesté,
Mille & mille vertus, une grace infinie...
Enfin ne dois-tu pas reconnoître Isperie.

LEPIDE.

Hé? qui pouroit la voir sans en estre surpris,
Seigneur, avec raison vous en estes épris,
Ses yeux...

SCIPION.

Ne flates point mon penchant, ma foiblesse,
Et loin de me laisser languir dans la molesse,
Contre un feu si fatal prête-moy du secours;
Sauve-moy, s'il se peut, de l'abîme où je cours;
D'Isperie, il est vray, je redoutois la veuë,
Je sentois à ses yeux mon ame trop émeuë,
J'ay voulu l'éviter, vaine précaution!
Par l'absence j'ay cru vaincre ma passion,
J'ay tenu quelque temps contre de si doux charmes;
Mais enfin je la vis, elle versoit des larmes,
C'estoit pour son amant, & j'en fus offensé,
D'un mouvement jaloux je me sentis pressé,
Et ses pleurs, ses soûpirs, sa langueur, sa tristesse,
Me firent vivement ressentir ma foiblesse,
Je n'en suis plus le maître, & malgré mes efforts
Je succombe, Lepide, à de si doux transports.

LEPIDE.

Il est vray qu'elle est belle, & digne d'estre aimée.

SCIPION.

Plus je resiste, & plus j'en ay l'ame charmée,
L'effort que je me fais irrite mes desirs,
Prés d'elle je contrains, j'étouffe mes soûpirs :
Mais Dieux ! elle est sans cesse en de tristes allarmes,
Je me vois aujourd'huy la cause de ses larmes,
Ma fatale victoire a trahy ses desseins,
Elle doit me haïr, Lepide, & je le crains.

LEPIDE.

Vous pourriez voir, Seigneur, vôtre flâme trompée ;
Du Prince Lucejus elle est préocupée,
Vous l'avez enlevée aux bras de cet époux.

SCIPION.

Il l'épousoit ? ah Ciel ! que son sort étoit doux ?
Qu'il alloit estre heureux ? & qu'Isperie est belle ?
Est-il dans l'Univers rien qui soit digne d'elle?
Mais que veut Annibal ? quel accord, quel traité ?
Voudra-t'il de sa Niéce avoir la liberté ?
Est-ce pour Lucejus, pour elle, ou pour Cartage
Qu'il vient... dure à jamais plûtôt son esclavage !
Apprens que Scipion ne le rendra jamais,
Elle est seule un obstacle invincible à la paix ;
Ainsi donc plus d'accord, ny même d'entreveuë.

LEPIDE.

Mais vous l'avez promise, & dans peu la venuë
D'Annibal en ce Camp.

SCIPION.

Il est vray, j'ay promis
D'entendre le plus fier de tous nos ennemis ;
Mais je dois pour ma gloire oublier Isperie,
Je dois la regarder en mortelle ennemie,

La Niéce d'Annibal tenteroit ma vertu ?
Le plus grand ennemy que jamais Rome ait eu ?
Non, Lepide, aujourd'huy je dois briser ma chaîne.

LEPIDE

Seigneur, portez vos vœux du costé d'Erixene.
Elle est fille d'Hannon ennemy d'Annibal,
Dans Cartage ce Chef fut toûjours son rival.
Toûjours dans le Senat à ce Héros contraire,
Dans Rome il n'eut jamais de plus grand adversaire;
Et s'opposant sans cesse à ses justes desseins,
Il paroissoit plûtost l'allié des Romains;
Aux charmes d'Isperie exposez Erixene,
Et prenez un amour conforme à vostre haine,
Elle peut balancer vos desirs à son tour,
Et mesme elle pourroit répondre à vostre amour.

SCIPION.

Erixene !

LEPIDE.

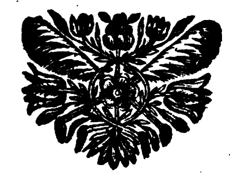
Oüy, Seigneur, & j'ay cru le connoître;
Toute sa fierté tombe en nous voyant paroître :
Quand on parle de vous, il le faut avoüer,
Elle prend du plaisir, Seigneur à vous loüer,
Et lorsque vos regards tournent vers Isperie,
Dans son dépit secret on lit sa jalousie;
Elle voudroit bien voir ses charmes effacez,
Elle la hait enfin, en est-ce pas assez ?

SCIPION.

Elle hait Isperie, ah Ciel ! quelle injustice ?
Par quelle jalousie, ou plûtost quel caprice,
Malgré tant de beautez cette Erixene hait
Ce que la main des Dieux forma de plus parfait.
Je m'égare, Lepide, & tu vois ma foiblesse,
C'est en vain que je veux déguiser ma tendresse;

Aprenons cependant ce qu'Aurilcar a fait,
Peut-estre qu'Isperie aura sçeu quel projet
Annibal peut former, & quelle est sa conduite,
De ses desseins sans doute elle doit estre instruite.
Je veux sonder son cœur, je veux estre éclaircy
Des secretes raisons qui l'amenent icy.

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

LANGUIRAIS-je toûjours en des craintes mortelles ?
Du Prince Lucejus on n'a point de nouvelles,
Aurilcar m'a parlé sans m'avoir rien appris
Qui puisse redonner le calme à nos esprits ;
Il m'apprend qu'Annibal, ce Héros que j'honore,
Viendra ; mais Lucejus ne paroît point encore :
Devoit-il pas aller au devant de ses pas ?
Le joindre dans son Camp, y mener des soldats ?
Que fait-il ? en quels lieux avec indifference,
Depuis deux mois entiers souffre-t-il mon absence ?
Il n'ose rien tenter, il n'a rien entrepris,
Sans doute que mon cœur est d'un trop foible prix :
Et ne devoit-il pas au péril de sa teste,
Ravir à Scipion une telle conqueste ;
Il n'a rien fait encor pour me prouver sa foy,
Je ne merite pas qu'il s'expose pour moy.

ERMILIE.

Eh ? pouvez-vous douter que ce Prince vous aime,
Madame, rappellez son desespoir extréme,
Quand Zama pris d'assaut le separa de vous :
Ce malheureux Amant dans son juste courroux,
Guidé par sa fureur s'alloit ôter la vie,
Je desarmé son bras au seul nom d'Isperie,
Et peut-estre....

ISPERIE.

Dequoy viens-tu m'entretenir ?
Pourquoy me rappeller ce triste souvenir ?
O nuit ! qui preceda la fatale journée
Qui devoit éclairer un heureux hymenée !
Au lieu de me livrer au malheur qui me suit,
Que n'es-tu devenuë une éternelle nuit ?
Lorsqu'on vint nous donner de si vives allarmes,
Que tout retentissoit de l'affreux bruit des armes,
Que le fer à la main je vis tant de soldats
En foule en mon Palais précipiter leurs pas ;
Il t'en doit souvenir, dans tes bras, Ermilie,
Je demeuray long-temps immobile & sans vie,
Scipion m'aperçût, son zele officieux
Me prêta du secours, me fit ouvrir les yeux,
A son air, à son port je connus ce grand homme,
La terreur de Cartage & la gloire de Rome,
Et sans qu'il eut besoin qu'on prononçât son nom,
Son front majestueux découvrit Scipion,
Depuis de mille soins je luy suis redevable ;
Cependant aujourd'huy c'est luy seul qui m'accable,
Il fait couler mes pleurs malgré tant de vertus,
Et sans luy je serois encor à Lucejus.

ERMILIE.

Madame pouvez-vous murmurer de sa chaîne ?
Ce Héros vous regarde & traite en souveraine,
Vostre nom dans Zama seroit moins respecté,
Vous estes dans son Camp en pleine liberté,
Sans gardes, sans témoins, il met toute sa gloire
A vous faire oublier cette triste victoire,
Et si je m'en rapporte à des regards plus doux,
Le seul respect n'est pas tout ce qu'il sent pour vous.

ISPERIE.

Helas ! trop attentive à mon destin funeste,
Je songe à mon Amant, & neglige le reste,
Tous les autres objets me touchent foiblement,
Qu'un cœur est malheureux d'aimer si tendrement ?
Mais ce Prince m'oublie, & j'en suis outragée,
Il n'y faut plus penser pour en estre vangée,
Dans un lâche repos s'il est ensevely,
Il merite ma haine, ou plûtost mon oubly;
Me laisser si long-temps languir dans l'esclavage ?
Est-ce faute d'amour, ou faute de courage ?
Tous deux également me donnent de l'effroy,
S'il manque de courage est-il digne de moy;
Ce penser contre luy me revolte, m'indigne,
Et s'il manque d'amour en sera-il plus digne ?
Mais que vois-je ? est-ce luy ? grands Dieux !...

SCENE II.

LUCEJUS, ISPERIE, ERMILIE, CELSUS.

LUCEJUS.

N'En doutez plus,
Madame, & connoissez aujourd'huy Lucejus :
Le fidele Celsus fut captif de mon pere,
Il le renvoya libre, & j'en ay le salaire,
C'est luy qui ma conduit prés de vous en ces lieux,
Je viens briser vos fers, ou mourir à vos yeux.

ISPERIE.

Ciel! qu'entens-je ?

LUCEJUS.

Voila le sujet qui m'amene,
Mes soldats sont cachez dans la forest prochaine,
Jusqu'au prés de ce Camp nous sommes parvenus
Par des lieux écartez, des chemins inconnus,
Je n'ay pris avec moy que des troupes d'élite,
Indibilis m'attend, il en a la conduite,
Avec un Camp volant Mandonius le suit,
Nous devons attaquer ce quartier cette nuit;
Je n'ay fié qu'à moy le soin de reconnoistre,
En quel endroit du Camp vos tentes pouvoient estre;

Je le sçais à present, & j'en rends grace aux Dieux,
Il faudra profiter & du temps & des lieux,
Et si le Ciel répond à ce que je projete,
Tout le Camp d'Annibal nous offre une retraite,
Il n'est pas loin d'icy : mais j'ay voulu sans luy
Tenter ce grand effort que je fais aujourd'huy ;
Je craignois qu'Annibal par sa lente prudence
Ne servit mal ma flâme & mon impatience :
Ainsi sans differer.... Madame, vous tremblez,
Vos sens sont interdits, vos esprits sont troublez,
Vous ne répondez rien, & vous versez des larmes.

ISPERIE.

Que je ressens pour vous de mortelles allarmes ?
Qu'allez-vous entreprendre ? & qui peut m'assurer
Du succés....

LUCEJUS.

Oüy, Madame, il faut tout esperer,
A quiconque aime bien il n'est rien d'impossible,
L'ardeur de vous servir doit me rendre invincible,
Si le sort me trahit, ou si je meurs au moins,
Madame, vos beaux yeux en seront les témoins,
J'auray fait mon devoir, s'il m'en coûte la vie,
Du moins je la perdray pour sauver Isperie.

ISPERIE.

Et c'est ce que je crains, que pourez-vous? ah Dieux
Vous allez attaquer un Camp victorieux,
Vous perirez, Seigneur, & tout me le fait croire,
Vous allez contre vous irriter la victoire,
Je vous verray sanglant, & tout percé de coups,
Tomber peut-estre....

LUCEJUS.

Helas ! que mon sort sera doux
Si je puis....

ISPERIE.

Non, Seigneur, gardez-vous d'entreprendre ;
Si je l'ay souhaité, je dois vous le défendre ;
Loin de vous j'accusois vôtre trop de lenteur,
J'allois jusqu'à douter même de vôtre cœur ;
Pardonnez-moy, j'étois injuste criminelle,
De soupçonner ce cœur genereux & fidelle :
Mais enfin, grace au Ciel, je vous vois de retour,
Et je retrouve en vous un Heros plein d'amour,
C'est assez.

LUCEJUS.

Non, Madame, il faut tantôt me suivre,
Ou choisir de me voir dans peu cesser de vivre,
Dissipez vos chagrins, & n'ayez point d'effroy,
Cette entreprise est digne & de vous & de moy.
Hé quoy donc Scipion vous peut voir à toute heure,
Vous le souffrez helas ! quand il faut que je meure,
Il joüit des momens qui m'estoient destinez,
Je traîne loin de vous des jours infortunez,
Vous le voyez souvent, pardonnez-moy, Madame,
L'éclat de sa grandeur pouroit toucher une ame,
Il a trop de vertus, & mon transport jaloux...

ISPERIE.

Il a tout le respect que j'attendrois de vous,
Sa bonté, sa clemence, enlevent mon estime,
Je ne m'en défens point puisqu'elle est legitime ;
Mais enfin Scipion n'est point vôtre rival,
Il n'aime que la gloire, & ne hait qu'Annibal.

LUCEJUS.

Moy, je hay ce Romain dont vous portez la chaîne,
Et pour luy mon estime est égale à ma haine ;
Mais, Madame, songez qu'il fait tous nos malheurs,
Vous devez le haïr, il vous coûte des pleurs.

Il nous a séparez, & je suis à la gêne,
De vous voir dans son Camp encor porter sa chaîne.
Non, non, & cette nuit il en faudra sortir,
Ou j'iray...

ISPERIE.

Non, Seigneur, je n'y puis consentir,
Annibal vient bien-tôt, attendons sa venuë,
Aprenons le succés d'une telle entrevûë,
Il va parler de paix, j'auray la liberté,
Et nous serons tous deux compris dans le traité;
Peut-estre sans risquer une si chere vie
Demain en liberté vous verrez Isperie,
Ne précipitez rien, Seigneur, retirez-vous,
Je tremble qu'en ces lieux quelq'uun ne vienne à nous;
Si vous tardez long-temps on peut vous y surprendre;
Sur tout, au nom des Dieux, avant que d'entreprendre,
Si j'ay sur vôtre cœur de veritables droits,
Je prétends vous parler une seconde fois;
Seigneur suivez Celsus en qui je me confie,
Il poura dans sa tente assurer vôtre vie,
Attendez quelque temps.

LUCEJUS.

Madame j'obéis.
Mais enfin, si vos vœux & les miens sont trahis
Vous partirez.

ISPERIE.

Seigneur, je promets de vous suivre,
Et même de mourir si vous cessez de vivre.

Il sort avec Celsus.

SCENE III.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

A Present je respire ! il a remply mes vœux,
Cet Amant que je vois fidele & genereux,
De tant de mouvemens dont j'avois l'ame atteinte,
Il ne me reste plus que l'amour & la crainte :
Mais helas ! quelle est vive & sensible à mon cœur ?
Je sens mille transports de joye & de douleur,
Il est digne de moy, je dois trop le connoître ;
Mais il va s'exposer, & périra peut-estre :
Que dis-je, son amour va tenter un effort
Qui luy fera trouver Scipion & la mort ;
Justes Dieux ? détournez ce funeste présage !
Inspirez Annibal pour la paix de Cartage !
C'est ma seule esperance en cette occasion,
Et sur tout portez-y le cœur de Scipion :
Il vient, que me veut-il ?



SCENE

SCENE IV.

SCIPION, ISPERIE, ERMILIE.

SCIPION.

Je vous cherchois, Madame ;
Mais quel trouble nouveau frape & saisit vostre ame ?
Etonnée, interdite à mon premier abord,
Je vois combien pour moy vous vous faites d'effort.

ISPERIE.

Seigneur, ne croyez pas...

SCIPION.

Ma presence vous gêne,
Et je seray toûjours l'objet de vostre haine,
Je la merite peu cependant.

ISPERIE.

Moy, Seigneur ?
Vous haïr ? mon respect vous répond de mon cœur,
Et j'ay pour vos vertus une si haute estime....

SCIPION.

Madame, vous croyez la haine legitime,
La prise de Zama vous a coûté des pleurs,
Du Prince vostre Amant j'ay causé les malheurs,
Et vous vous en plaignez du moins sans vous contraindre,
est d'autres malheurs dont on n'ose se plaindre.

ISPERIE.

Seroit-il des malheurs comparables aux siens ?
Tout prêts à nous unir par les plus beaux liens,
Ce jeune Prince helas ! attendoit la journée
Qui devoit couronner un pompeux hymenée,
Pardonnez-moy, Seigneur, ce triste souvenir,
De ma memoire encor je ne puis le bannir,
C'est vous qui luy causez les malheurs de sa vie,
Errant, infortuné, separé d'Isperie,
Il nourit loin de moy d'inutiles regrets,
Peut-estre ses tourmens ne finiront jamais ;
Si vous aimiez, Seigneur, vous sçauriez par vous-même
Dans quel afreux tourment est un cœur quand il aime,
Et qu'il est separé de l'objet de ses vœux ;
Helas ! qu'il est à plaindre, & qu'il est malheureux ?
Que son triste destin ....

SCIPION.

Qu'il est digne d'envie !
Peut-on rien ajoûter au bonheur de sa vie ;
Lucejus est choisi pour estre vostre époux,
Il vous aime, & de plus il est aimé de vous.
Mais c'en est trop, il faut combatre dans vostre ame,
Et bannir pour jamais cette inutile flâme.

ISPERIE.

Moy, Seigneur ?

SCIPION.

Ouy, pour vous Rome a d'autres desseins,
Et puisqu'il est enfin ennemy des Romains
Cet Amant, qu'il combat contre la Republique,
Tout s'oppose à ses vœux, raison, & politique,

Pouroit-elle souffrir qu'il devint vostre époux ?
Et d'ailleurs cet hymen est-il digne de vous.

ISPERIE.

Lucejus est né Prince.

SCIPION.

Et fut-il Roy, Madame ;
Il ne merite point une si belle flâme ?
Que vous connoissez peu le prix de vostre cœur ?
Vous ignorez encor jusqu'à quel point d'honneur.....
Non, à vostre merite il n'est rien qui réponde,
Il est trop au dessus de tous les Roys du monde,
Et pour mieux soûtenir l'honneur de vostre choix,
Il faut un des vainqueurs, un des maistres des Rois.
En un mot, un Romain.

ISPERIE.

La grandeur, la fortune
Peut faire impression sur une ame commune ;
Mais quoy ! tout son éclat mis dans son plus beau jour
N'éblouït point un cœur éclairé par l'amour.

SCIPION.

Quoy ? vous pouriez, Madame ?..

ISPERIE.

Eh ! Seigneur, que m'importe
Que ces vainqueurs des Rois..... mais helas ! je m'emporte,
Je dois les respecter, & je suis dans leurs fers ;
Qu'à leur gré les Romains gouvernent l'Univers,
Tout doit fléchir sous eux ? Mais encor à quels titres
Veulent-ils de nos cœurs devenir les arbitres ?

SCIPION.

Il faut justifier, Madame, leurs desseins,
Et vous aprendre icy l'interest des Romains ;

Pour rendre sa puissance & sa gloire affermie,
Rome ne peut souffrir d'alliance ennemie,.
Syphax, ce Roy superbe a payé cherement
La fatale douceur d'un tel engagement :
Il estoit nostre amy ; mais de dangereux charmes
Luy firent contre nous soudain prendre les armes,
Sophonisbe luy plût, il devint son époux,
(Madame elle estoit belle, & moins belle que vous)
La fille d'Asdrubal a donc sçeu le détruire,
Et vient de luy coûter la vie avec l'Empire ;
D'un Chef Cartaginois, du fameux Hierbal
Isperie est la fille, & niéce d'Annibal,
Plus charmante cent fois, plus redoutable encore ;
Et Rome souffriroit quand Luccjus l'adore,
Qu'il unit à Cartage avec de tels liens
Tout le peuple nombreux des Celtiberiens ;
Si Sophonisbe seule a coûté trois batailles,
Combien coûteriez-vous de sang, de funerailles ?
Vous pouriez soûlever vingt Rois nos ennemis,
Unir Mandonius avec Indibilis,
Et suscitant à Rome une éternelle guerre,
Vos yeux pouroient contr'elle armer toute la terre.

ISPERIE.

Mais si la paix, Seigneur, par de plus doux projets
Pouvoit unir un jour....

SCIPION.

Madame, point de paix,
Point d'accord, c'est en vain en former l'esperance ;
Il faut de Rome, il faut poursuivre la vangeance,
Onme l'a confiée, & j'en dois prendr e soin,
Et si j'en croy mon cœur je la porteray loin,
Madame, vous pleurez.

ISPERIE.

Il faut bien que je pleure,
Puisque par cet Arrést vous voulez que je meure,
Vous serez satisfait, cet ordre rigoureux
Dans peu fera périr deux Amans malheureux,
Nous avions dans la paix encore quelque esperance,
Mais vous voulez de Rome achever la vangeance.
Achevez-là, Seigneur, mais du moins le trépas.
Au défaut de la paix ne nous manquera pas.

SCENE VI.

SCIPION *seul.*

ELle sort, juste Ciel! & ses yeux pleins de larmes
Attendrissent mon cœur, m'arrachent les armes,
Je suis prêt d'oublier ma gloire, mes projets,
Et presqu'en ce moment je consens à la paix;
Ouy, puisqu'elle le veut, il faut finir la guerre,
Et rendre un plein repos, un plein calme à la terre:
Mais quel triste penser me frape en ce moment?
Elle ne veut la paix que pour voir son Amant,
Que pour combler ses vœux d'un heureux hymenée,
Et j'en avancerois la fatale journée;
C'est donc pour Lucejus qu'elle aspire à la paix:
Qu'elle l'aime grands Dieux! grands Dieux! que je le hais?
Mais pourquoy son nom seul me fait-il de la peine?
D'où vient que Lucejus est l'objet de ma haine?

D'où vient que contre luy je me trouve animé ?
Dieux par quelles raisons Lucejus est aimé ?
Les voila ces raisons ? & mon ame saisie...
Ah ! je te reconnois, affreuse jalousie,
Tu viens porter la haine & le trouble en mon cœur,
Et tu me fais sentir que l'amour est vainqueur,
Dans quel temps ? dans le temps qu'Annibal va paroître,
Et que de mes transports je dois estre le maître,
Je pousse des soûpirs, je m'égare, ah ! du moins
De mes égaremens je n'ay point de témoins ;
Mais dois-je succomber au panchant qui m'entraîne,
Punissons Isperie en voyant Erixene,
Méprisons ses attraits, & peut-estre en ce jour
Qu'Erixene sçaura détruire cet amour :
Je veux rendre un hommage éclatant à ses charmes,
Abandonnons des yeux toûjours noyez de larmes,
Tout le veut, la raison, la gloire, l'équité,
Il faut par d'autres fers me mettre en liberté.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, BARCE'.

BARCE'.

TANDIS que Scipion fait ranger son armée,
Que pour en soûtenir l'éclât, la renommée,
Il en veut étaler la pompe à son rival,
(Spectacle digne enfin des regards d'Annibal)
En attendant qu'icy nous le voyons paroistre,
De grace, aprenez-moy si ce superbe maistre,
Ce fameux Scipion qui marchoit sur vos pas
A rendu les respects qu'il doit à vos apas ;
Ouy, son front desarmé de la fierté Romaine
Sembloit le préparer à porter vostre chaîne ;
Loin de vous par respect je n'ay pas entendu
Assez distinctement cet homage rendu :
Mais helas ! je vous vois les yeux pleins de tristesse,
A cacher vos chagrins vous mettez vostre adresse,
Vous ne répondez rien, vous devorez vos pleurs,
Madame, & ce silence...

ERIXENE.

Aprens tous mes malheurs,

Barcé, puisque tu veux que je t'en rende conte,
Aprens ma passion, ma douleur, & ma honte;
Que les yeux d'une Amante helas! sont clair-voyans,
J'ay vû de Scipion les feux les plus ardens,
Il m'est venu trouver pour m'en faire un homage,
Mais que son cœur ah Dieux démentoit son langage!
A son discours confus, son air embarassé,
J'ay vû qu'il me rendoit un homage forcé;
Au nom de Lucejus toute sa jalousie
Me l'a fait voir remply des charmes d'Isperie,
Il la cherchoit encore en voulant me parler,
Il découvroit un feu qu'il tâchoit de celer,
Et son aveu pour moy d'une flâme fatale
M'a fait voir seulement qu'il aimoit ma rivale.

BARCE'.

Que dites-vous? ah Ciel!

ERIXENE.

Tout ce que j'ay trop vû,
Ce que mon triste cœur avoit déja prévû,
Ouy, j'ay de mes malheurs l'affreuse certitude,
Et n'ay plus la douceur de mon inquiétude;
Ce n'est pas qu'il n'ait fait d'inutiles efforts
Pour s'arracher luy-même à ses premiers transports:
Je voyois qu'il tâchoit de me rendre les armes,
Qu'il vouloit tout entier se livrer à mes charmes,
Qu'il combatoit en vain contre un cœur mutiné
Qui suivoit malgré luy son panchant ostiné:
En parlant d'Isperie, un dédain legitime
Affectoit un mépris qui marquoit son estime,
Il vouloit à mes yeux rabaisser ses attraits,
Mais les siens me sembloient égarez & distraits;

Il nommoit Isperie, il nommoit Erixene,
Il montroit de l'amour, il marquoit de la haine,
Il s'efforçoit, Barcé, d'aimer & de haïr,
Et son cœur en suspens refusoit d'obéïr.

BARCE'.

Mais, Madame, aprés tout s'il adore Isperie,
Son ame d'un tel feu doit estre assez punie,
Elle aime Lucejus, & leurs cœurs embrasez
Puniront Scipion de vos feux méprisez,
Sa tendresse....

ERIXENE.

Et pourquoy sans dessein de luy plaire
Me ravit-elle un cœur à ses vœux si contraire?
Ou pourquoy ce Héros s'est-il laissé charmer
D'un objet qui ne peut & ne doit pas l'aimer?
Quand il voit aujourd'huy la superbe Erixene
Soûpirer, & courir au devant de sa chaîne:
Isperie est aimée? ah jalouse fureur!
De mon cruel destin vois-tu toute l'horreur?
Il faut pour me vanger d'une ardeur si fatale,
Qu'il en coûte des pleurs, du sang à ma rivale,
Et mon cœur irrité sera plus satisfait,
Si je puis la punir du vol qu'elle m'a fait:
Mais pourquoy la punir d'un crime involontaire?
C'est sans doute à regret qu'elle a trop sçû luy plaire,
Pourois-je l'accabler de mon inimitié,
Quand son sort & le mien sont dignes de pitié:
On l'adore, & sa flâme est ailleurs allumée,
Et moy, j'aime un ingrat sans espoir d'estre aimée.

BARCE'.

Que vostre cœur si fier rappelle sa raison,
Madame soûtenez l'éclat de vostre nom,

SCENE II.

LEPIDE, ERIXENE, BARCE.

LEPIDE.

ANnibal dans ces lieux à l'inſtant va ſe rendre,
Scipion ſuit mes pas, Madame, & vient l'attendre,
J'ay dû vous avertir...

ERIXENE.

Lepide, c'eſt aſſez.
Barcé, retirons-nous.

SCENE III.

SCIPION, LEPIDE.

SCIPION.

MEs deſirs empreſſez
Seront bien-toſt remplis, & ſuivant mon attente
Je vais voir Annibal, Lepide, en cette tente,
J'ay pour le recevoir fait ranger mes ſoldats,
Sextus va par mon ordre au devant de ses pas,

Je rends tous les honneurs qu'on doit à ce grand
homme,
Et je vais soûtenir les interests de Rome:
Il faut reprendre icy toute ma fermeté,
Oublier les transports de mon cœur agité,
J'en ay rougis cent fois, & j'y fus trop sensible,
A l'aspect d'Annibal je dois estre infléxible,
Et je veux aujourd'huy plein d'une noble ardeur
Malgré ma passion luy découvrir le cœur
D'un Romain, d'un Consul, de qui la politique
Ne songe qu'à sa gloire & qu'à la Republique.

LEPIDE.

Sur vous de l'Univers vous attachez les yeux,
Seigneur, & vos succez vous font des envieux,
Qui ne peuvent souffrir sans quelque jalousie
Le cours trop éclatant de vôtre illustre vie,
Je n'ose qu'à regret en prononcer le nom,
Mais j'y compte, Seigneur, Fabius & Caton,
Qui souvent contre vous animez d'un faux zele
Fatiguent le Senat d'une plainte éternelle.

SCIPION.

Je le sçay trop, Lepide, & toûjours Fabius
A tenté contre moy des efforts superflus,
Il vouloit empêcher mon voyage en Afrique,
Mais c'est l'esprit jaloux de chaque Republique,
Qui craint ses citoyens dés qu'ils sont trop fa-
meux,
La vertu des Heros est un crime chez eux,
Et lorsqu'on s'agrandit avec trop de courage
L'éclat des Conquerans leur donne de l'ombrage:
Caton & Fabius en ont conçû pour moy,
Et peut-estre en secret jaloux de mon employ,

A me nuire au Senat l'un & l'autre s'aplique ;
Mais il faut terminer cette guerre d'Afrique ,
C'est à moy de remplir la gloire de mon sort ,
Je n'écoûteray rien si l'on parle d'accord ,
Il faut que par mon bras Cartage soit punie ,
Il faut vaincre Annibal , & la guerre est finie ,
Il vient , que son abord inspire de respect ,
aux Gardes.
Allez.

SCENE IV.

SCIPION, ANNIBAL, AURILCAR, LEPIDE, Gardes.

ANNIBAL *regarde quelque temps Scipion sans parler.*

Si j'ay paru surpris à vostre aspect ,
Et si quelques momens j'ay gardé le silence ,
Seigneur , accusez-en vostre auguste presence :
On ne peut regarder sans admiration
L'éclat , la majesté du fameux Scipion ,
Et mon étonnement est qu'en un si jeune âge ,
Vous ayez fait trembler Annibal pour Cartage :
Il s'assiet.
Ouy, Seigneur je l'avoüe , aprenant vos exploits
Pour elle j'ay pâly pour la premiere fois ;
J'ay quitté l'Italie encore toute fumante ,
Et dont pendant seize ans mon nom fit l'épouvante ;

J'avois compté pour peu tant de fiers Generaux
Qui furent si long-temps mes trop foibles rivaux,
Et les jours de Trebie & ceux de Trasymene,
Qui me firent raison de la fierté Romaine
M'avoient accoûtumé d'en estre le vainqueur,
Tant de prosperitez devoient m'enfler le cœur;
Mais, Seigneur, vous venez d'un courage heroïque
Délivrer l'Italie en attaquant l'Afrique,
Sans m'avoir combatu je vois avec regret
Que vostre bras détruit ce que le mien a fait:
Mon retour en ces lieux est vostre grand ouvrage,
Vous avez sauvé Rome allant droit à Cartage,
Et pour elle aujourd'huy par de justes projets
Vous voyez Annibal vous demander la paix.

SCIPION.

Je ne m'attendois pas qu'un si grand Capitaine
Vint icy desarmé de colere & de haine,
Qu'Annibal si long-temps couronné de lauriers,
Le modele & l'effroy des plus fameux guerriers,
Nourry presque toûjours au sein de la victoire,
Pût rallentir en luy le desir de la gloire,
Et qu'un Héros illustre aprés tant de hauts faits
Pût jamais se resoudre à demander la paix.

ANNIBAL.

Je le veux, je le dois: la fortune éclatante
Qui fut assez long-temps pour moy ferme & constante,
Ne m'a point ébloüy; ses inégalitez
M'ont fait voir quelquefois ses infidelitez,
Et bien qu'elle ait paru s'attacher à mes traces,
Ses faveurs m'ont instruit bien moins que ses disgraces.

Pour vous, Seigneur, je crains qu'un éternel bonheur
Du dessein de la paix n'éloigne vostre cœur,
Jusqu'icy la fortune à vos vœux fut fidelle,
Vous n'avez point encor esté trompé par elle,
Commandant dans un âge où l'on doit obeïr
Mille & mille succez ont dû vous ébloüir?
La vertu, la valeur vous fut hereditaire,
Vous vangeâtes d'abord vostre oncle & vostre pere,
(Illustres monumens de vostre pieté)
Cette même valeur avec rapidité
Arracha de nos mains, reconquit les Espagnes,
L'Afrique à vostre bras a coûté deux campagnes,
Je viens d'y voir perir deux freres genereux;
Qui rehaussent l'éclat de vos exploits heureux:
Vous avez de Syphax conquis le vaste Empire,
L'Univers étonné vous craint & vous admire,
Mais dans ce haut degré de gloire & de splendeur
Scipion, redoutez vostre propre grandeur,
La fortune est volage, il ne faut qu'un caprice,
Un seul jour, un instant nous mene au precipice,
Le sort de Regulus effraya l'Univers,
Du plus haut point de gloire il tomba dans nos fers,
Et n'eût pas éprouvé tant d'affreuses miseres
S'il eût donné la paix que demandoient nos peres:
Le sort d'une bataille est toûjours incertain,
Mais celuy de la paix est tout en vostre main,
Pour Scipion, pour Rome étant pleine de gloire,
Elle aura plus d'éclat pour vous qu'une victoire:
Pour Cartage, j'avouë avec sincerité
Qu'elle aura moins d'honneur & plus d'utilité:
Mais j'aime mieux encor pour la cause commune
Suivre icy la raison que l'aveugle fortune;

Souffrez donc que j'en vienne aux termes d'un accord,
Dont les conditions regleront nôtre sort.
Et si nous vous cedons tous nos droits sur l'Espagne,
Vous quittant la Sicile ainsi que la Sardaigne ;
Si nous abandonnons tant de païs conquis,
Qui furent de la guerre & la cause, & le prix,
Si nous nous resserrons en d'étroites limites,
Qui par l'ordre des Dieux nous võt être prescrites,
Pourrons-nous à la fin obtenir une paix
Qui va presque nous mettre au rang de vos sujets?
Mais je lis dans vos yeux qu'aprés tant de batailles
Vous voulez de Cartage attaquer les murailles,
C'est là vôtre dessein, je le vois & je viens
Ménager un accord pour mes concitoyens ?
Jusquà vous en prier je fléchis mon courage,
Mais j'immole ma gloire au salut de Cartage,
Et je croy faire plus pour l'éclat de mon nom,
Que si j'avois soûmis & Rome & Scipion.

SCIPION.

Souffrez que je démesle avant que de répondre
De pressants interêts qu'on ne doit pas confondre,
Et je dois balancer avecque un soin égal
Le mien, celuy de Rome, & celuy d'Annibal ;
Pour le vôtre, Seigneur, je souffrirois sans peine
Que Rome par la paix pût éteindre sa haine ;
Je connois vos vertus, j'admire vos exploits,
Mais pour ma gloire il faut vous cõbattre une fois ;
Si Fabius acquit une immortelle gloire
D'éviter Annibal, & de fuir la victoire,
Si Rome l'aplaudit de n'estre pas vaincu,
En triomphant de vous quelle gloire eut-il eu ?

Je n'ose m'en flater, je serois temeraire,
Mais du moins, il est beau de tenter de le faire,
D'essayer de vous mettre au nombre des vaincus ;
Et d'aller aujourd'huy plus loin que Fabius.

ANNIBAL.

Peut-être ferez-vous un effort inutile ?
Scipion, le chemin en sera difficile,
Je le rendray penible, & sans doute fatal
A quiconque voudra triompher d'Annibal.

SCIPION.

Et c'est là ce qui doit en rehausser la gloire.

ANNIBAL.

J'ay bien prévû, Seigneur, qu'ardant à la victoire
Vous pouriez dédaigner celle de Fabius,
Mais regardez le sort du fier Minutius ;
Ce Chef impetueux par un esprit contraire,
Emporté d'une ardeur boüillante & temeraire
Accusoit Fabius de crainte & de lenteur,
J'eus bien-tost rallenty son inutile ardeur,
Quand le prudent Consul m'évitant par sagesse,
Avec cette lenteur fatigua mon adresse,
Et toûjours devant moy ce grand homme ployant ;
Rétablit sa patrie & sçut vaincre en fuyant.

SCIPION.

Je m'accommode peu de pareille victoire,
Et laisse à Fabius sa lenteur & sa gloire,
Rome qui veut de moy de plus puissants efforts ;
Est dans un autre état qu'elle n'étoit alors ;
Mais Cartage, Seigneur, & perfide, & cruelle
Et indigne aprés tout que vous parliez pour elle ;
Nos Alliez pour elle indignement traitez
Croyant estre à l'abry sur la foy des traitez,
Ont senty les premiers toute sa perfidie,
Vos combats trop heureux l'ont depuis enhardie,

Les Mamertins vaincus, les Sagontins défaits,
L'Italie embrasez aprés tant de succés,
Nos Consuls terrassez, Rome presque assiegée,
Tout cela veut que Rome à la fin soit vangée.

ANNIBAL.

Vous ferez plus pour elle en accordant la paix,
La victoire toûjours ne suit pas nos souhaits;
De plus, considerez qu'en l'état où nous sommes
Je me vois à la tête encor de cent mille hommes,
Que je fais avancer & camper à vos yeux,
Nous combatrons, le reste est en la main des Dieux;

Ils se levent tous deux.

Elle sçaura regler vostre sort & le nostre,
Mais songez que la paix est encor en la vostre.
J'ay négligé, Seigneur, de vous parler d'abord
D'un lien qui pouroit cimenter un accord;
Jusqu'icy vous n'avez aucun nœud qui vous lie:
Si ma Niece, Seigneur, si l'heureuse Isperie
A ce suprême honneur meritoit d'aspirer...
Mais le cœur d'un Romain ne sçait pas soûpirer,
Et le vostre trop fier & trop inexorable...

SCIPION.

Je respecte Isperie, elle est toute adorable,
Elle pouroit fléchir le plus superbe cœur,
Mais pour la meriter il faut être vainqueur,
Et ce seroit pour moy le comble de la gloire,
Que l'hymen d'Isperie aprés une victoire,
Je ne m'en défens point j'adore ses vertus,
Cependant vous l'avez promise à Lucejus,
Et vostre foy Seigneur....

ANNIBAL.

Cette promesse est vaine,
Ce lien est rompu par sa nouvelle chaîne,

Elle est vôtre captive & ne peut être à luy,
Et pouroit être à vous, Seigneur, dés aujourd'huy.

SCIPION *à part.*

Dieux !

ANNIBAL.

Heureux ! si mon sang avoit cet avantage
De cimenter la paix que demande Cartage,
Je réponds d'Isperie, elle y doit consentir,
J'attens vôtre réponse avant que de partir,
En attendant souffrez que je parle à ma Niéce.

SCIPION.

Seigneur, vous le pouvez.

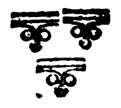
SCENE V.

SCIPION *seul.*

Connoît-il ma tendresse ?
Ah Ciel ! que m'a-t'il dit ! il prévient mon ardeur,
A-t-il lû dans mes yeux le secret de mon cœur ?
Lorsque je veux éteindre une servile flâme,
Il vient la rallumer dans le fonds de mon ame ?
Il me donne Isperie ? ah ! quel saisissement
Vient de fraper mon cœur dans ce fatal moment ?
Ayant mal dans mon Camp déguisé ma tendresse,
Il est par Aurilcar instruit de ma foiblesse,
Et ce grand politique autant que grand guerrier
M'a sans doute gardé ce trait pour le dernier ;

Mais pourquoy refuser l'accord qu'il me demande ?
Qu'y s'opose à mes vœux ? qu'est-ce que j'aprehende ?
Quoy pour Rome la paix est-elle à dédaigner ?
Que de pleurs ? que de sang nous pouvons épargner ?
Le Senat m'a remis une pleine puissance
De faire les Traitez de paix & d'alliance,
Et ménageant sa gloire avec ses interêts,
Rome sçaura souscrire à tout ce que je fais ?
A Cartage d'ailleurs cette paix est honteuse
A Rome elle ne peut être que glorieuse,
Annibal a fléchy, son orgueil a plié,
Et par là n'est-il pas assez humilié ?
Que faire cependant en ce desordre extrême ?
Dois-je accorder la paix & m'oublier moy-même ?
Dieux ! soûtenez ma gloire, & versez dans mon sein
Un conseil salutaire à l'Empire Romain.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISPERIE, ERMILIE.

ERMILIE.

OUY, Madame, Annibal par l'éclat de vos charmes
Du fameux Scipion a suspendu les armes;
On dit qu'il a d'abord rejetté fierement
Jusqu'au moindre projet d'un accommodement;
Mais qu'à la fin quittant son superbe langage,
De Rome il a connu la gloire, l'avantage;
Qu'il a vû que la paix qu'il tenoit en sa main
Etoit avantageuse à l'empire Romain,
Qu'il pouvoit accorder l'amour, la politique,
Et suivant son panchant servir la Republique;
Vos yeux ont captivé cet illustre Vainqueur.

ISPERIE.

Annibal veut qu'il soit le maître de mon cœur
Juste Dieux! de la paix je seray la victime,
Ou si je la refuse il va m'en faire un crime,
Il va parler en maître, Aurilcar a voulu
Déja me preparer à cet ordre absolu;

Je ne le vois que trop, sa fiere politique
Veut me sacrifier au repos de l'Afrique ?
Que fera Lucejus helás ! contre Annibal ;
Lorsque dans Scipion il rencontre un rival,
Ce Prince infortuné, dont j'expose la vie,
Il va venir, ah Dieux, que luy dire, Ermilie ?
Mais toy-même, va, cours au devant de ses pas ;
Va direà Lucejus qu'il ne paroisse pas ;
Qu'il parte de ce Camp, qu'il m'évite, qu'il fuye
Les regards d'Annibal & les yeux d'Isperie,
Que c'est moy qui l'ordonne, & qu'enfin je prétens
Qu'il m'obéïsse... Ah Ciel ! il vient ; il n'est plus
temps.

SCENE II.

LUCEJUS, ISPERIE, ERMILIE.

LUCEJUS.

HE' bien, aprenez-moy quelle est ma destinée ?
Madame, est-elle heureuse ? est-elle infortu-
née ?
Que jay souffert, grands Dieux ! attendant ce
moment ?
Mais qu'a-t'on resolu ? quel accommodement ?
Quel accord Annibal a-t'il fait ? ...

ISPERIE.

Ciel ! je tremble ?
Partez, Seigneur, je crains qu'il ne vous voye en-
semble,

Sçavez-vous quels perils vous courez en ces lieux!
Pour la derniere fois recevez mes adieux.

LUCEJUS.

Je ne partiray point, & de grace, Madame
Parlez, expliquez-moy le trouble de vôtre ame.

ISPERIE.

On veut que de la paix je sois le nœud fatal,
C'est vous en dire assez.

LUCEJUS.

Hé quoy donc Annibal...

ISPERIE.

Me donne à Scipion.

LUCEJUS.

Barbare politique!
Malgré tant de sermens voila la foy punique!
Je m'en étois douté; quoy? malgré vostre foy,
L'aveu d'un pere helas! qui vous donnoit à moy,
Le cruel vous engage en une autre alliance,
Je veux le voir, je veux courir à la vangeance,
Laissez-moy luy parler, & j'y vais...

ISPERIE.

Arrestez,
Aprenez les malheurs que vous vous aprestez;
Fuyez, Seigneur, fuyez de ce Camp redoutable,
Où vous venez chercher un destin déplorable,
Vous n'y pouvez trouver que la mort ou les fers.

LUCEJUS.

Et qu'ais-je à ménager encor si je vous perds,
Annibal, Scipion, je cherche l'un, ou l'autre,
Je veux percer un cœur qui m'arrache le vostre;
Encor pour Scipion, s'il vous aime aujourd'huy,
Madame, en vous voyant qui feroit moins que luy,
Je dois luy pardonner une tendresse extrême,
Il n'a pû l'éviter, j'en juge par moy-même,

Vos yeux me répondoient qu'il seroit mon rival,
Mais je dois me vanger du perfide Annibal,
C'est sur luy....

ISPERIE.

Moderez cette vaine colere,
Attendez tout de moy quand tout vous est contraire;
Je ne trompray jamais le serment solemnel
Que m'impose un lien qui doit être éternel,
Ny Scipion, ny Rome, & toute sa puissance
N'obtiendront point de moy de lâche obéïssance,
Je réponds de mon cœur, répondez-moy de vous,
Mais de grace évitez Annibal en courroux,
Partez, car je fremis, & tout mon sang se glace
Dans un si grand peril de vous voir tant d'audace;
Si vous m'aimez, Seigneur, partez au nom des Dieux;
Sauvez-vous au plûtôt de ces funestes lieux;
Mais n'entreprenez rien pour la triste Isperie
Pour le prix de sa foy conservez vostre vie,
Peut être Scipion quoyque vostre rival,
Sera bien moins pour vous à craindre qu'Annibal,
Il va venir, Seigneur, évitez sa colere.

LUCEJUS.

Et je demeurerois tranquille pour vous plaire?
J'attaqueray ce Camp, Madame, avant la nuit,
Quand une mort certaine en deviendroit le fruit;
Permettez seulement si les Dieux me secondent,
Si d'un heureux succez à mes vœux ils répondent,
Si je puis penetrer jusqu'à vous dans ces lieux,
Que mon bras vous arrache à ce Camp odieux,
Madame, ou si le sort trahit mon entreprise,
Conservez-moy la foy que vous m'avez promise,

Honorez de vos pleurs un Amant, un époux,
Et si je meurs, du moins, songez que c'est pour vous!
Adieu, Madame.

SCENE III.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

HElas! que va-t'il entreprendre!
Il va périr, c'est tout ce que j'en dois attendre?
Détournez ce malheur, guidez ses pas, grands Dieux!
Donnez à cet Amant un destin plus heureux,
Qu'il regagne son Camp, & qu'enfin il revienne
Soûtenir dignement & sa gloire & la mienne?
Dieux! Annibal paroist....



SCENE

SCENE IV.

ANNIBAL, ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

J'Embrasse vos genoux
Seigneur, que vos bontez....

ANNIBAL.

Madame, levez-vous.

ISPERIE.

Seigneur, si vous usez par un ordre severe
Du pouvoir que sur moy vous a donné mon pere,
Qu'Hyerbal en mourant remit à vostre foy,
Si vous n'avez pitié du trouble où je me voy,
Et si vous violez une sainte promesse,
Sur qui mon cœur soûmis a reglé sa tendresse....

ANNIBAL.

Non, ne m'oposez point de frivoles ardeurs,
L'amour ne regle pas le destin des grands cœurs,
Il le faut immoler au bien de la patrie,
Et songez que Cartage aujourd'huy vous en prie.

ISPERIE.

Et pourquoy cette paix, Seigneur, n'avez-vous pas
Cent mille hõmes encor dont les cœurs & les bras....

ANNIBAL.

Ouy, je me voy encor une nombreuse Armée,
Mais Dieux! elle n'est plus à vaincre accoûtumée;

Madame, je n'ay plus d'intrepides soldats,
Leurs cœurs sont affoiblis aussi bien que leurs bras;
Fatalles voluptez, délices de Capoüe!
Vous nous coûtâtes cher, il est vray je l'avoüe,
Nous avions triomphé dans les adversitez,
Et nous fûmes vaincus par les prosperitez,
Et ce repos des miens molissant le courage,
Capoüe a sauvé Rome, & menace Cartage.

ISPERIE.

Si le cœur des soldats au vôtre est inégal,
Ils retrouvent en vous le même General;
Seigneur, vôtre valeur & vôtre renommée...

ANNIBAL.

Qu'on me fasse trouver aussi la même Armée?
Annibal répondant de semblables succés
Ne seroit pas reduit à demander la paix;
Mais il me reste peu de troupes aguerries,
Dans le sein du repos celles-cy sont nouries,
J'ay Scipion en teste avec trop de vertus,
Et je n'ay plus à faire à des Flaminius.
Madame, à cet aveu j'ay bien voulu descendre,
Pour marquer l'interest que vous y devez prendre;
Il faut donc en ce jour épouser ce Heros,
Pour rendre aux Africains la gloire & le repos,
Il faut que de la paix vous soyez un seur gage,
Vôtre hymain va sauver & l'Afrique & Cartage,
Quel triomphe avez-vous en vous laissant fléchir?
Ce n'est plus moy, c'est vous qui pouvez l'affranchir.

ISPERIE.

Moy, Seigneur?

ANNIBAL.

N'ais-je pas sacrifié ma gloire?
J'ay demandé la paix, ah Ciel! qui l'eust pû croire?

Madame, & cet effort a cent fois plus coûté
A l'orgueil d'Annibal, à toute sa fierté,
Qu'il n'en poura jamais coûter à vôtre flâme,
J'en ay donné l'exemple, imitez-moy, Madame.
Il faut sacrifier vos feux à vôtre tour.

ISPERIE.

J'immoleray ma vie & non pas mon amour,
A la perdre, Seigneur, me voila toute prête,
Ordonnez de mon sort, disposez de ma tête,
Je l'immole à Cartage, & ne puis rien de plus;
Mais je conserveray mon cœur à Lucejus.

ANNIBAL.

A Lucejus? ah Ciel! quand Scipion vous aime,
Ce Heros revêtu d'une gloire suprême,
Se peut-il que le Chef des Celtiberiens
Ose luy disputer l'honneur de vos liens?
Et lorsque vous voyez dans vos fers ce grand homme
Qui va mettre à vos pieds la puissance de Rome,
En vous faisant un sort qui soit digne de vous,
Songez-vous que l'honneur en rejallit sur nous:
Ah ma Niéce! pour vous croyez en ma tendresse,
Icy pour vôtre gloire Annibal s'interesse,
Secondez aujourd'huy de si justes desseins,
Et prenez pour époux le plus grand des Romains.

ISPERIE.

Me faisant souvenir que je suis vôtre niéce,
A soûtenir ce nom ma gloire s'interesse,
Je suis Cartaginoise, & fille d'Hyerbal,
Et pour dire encor plus la Niéce d'Annibal;
Seigneur, j'ose ajoûter que je suis Africaine,
Et que mon cœur dédaigne enfin d'estre Romaine.

ANNIBAL.

Je voy que c'est en vain employer la douceur
Pour fléchir ou pour vaincre un si superbe cœur.

Mais il faut étouffer cette vaine tendresse,
Je ne dis plus qu'un mot, Madame, & je vous laisse;
Tournez vers Scipion vôtre cœur & vos vœux,
Vous l'allez voir; sur tout songez que je le veux.
Il sort.

ISPERIE.

Cruel? à Lucejus mon cœur sera fidelle,
Et je seray toûjours à cet ordre rebelle,
Il faut dans ces momens par un noble couroux;
Montrer que nôtre cœur ne dépend que de nous,
J'aperçois Scipion, armons-nous de courage
Et soûtenons le nom, la gloire de Cartage.

SCENE V.

SCIPION, ISPERIE, ERMILIE.

SCIPION

On veut que vous soyez le gage d'une paix,
Qui sans doute n'est pas conforme à vos souhaits;
Mais, Madame, aujourd'huy je croirois faire un crime
De souffrir qu'Annibal vous en fit la victime;
J'honore vos vertus, j'adore vos apas,
Mais sans contraindre un cœur s'il ne se donne pas,
Loin d'en être tyran j'en abhorre le titre,
De vôtre sort, du mien, je vous laisse l'arbitre,
Vous avez ou la paix, ou la guerre en vos mains,
Le destin de l'Afrique & celuy des Romains.

ISPERIE.

Que dites-vous, Seigneur ? ah Ciel ! pourois-je croire
Qu'un cœur tel que le mien meritât tant de gloire,
Que le sort de l'Afrique & celuy des Romains
Fust par vous aujourd'huy remis entre mes mains ?
Lorsque du mien, Seigneur, je ne suis plus maîtresse,
Qu'engagée à tenir une sainte promesse...

SCIPION.

Je vois trop...

SCENE VI.

SEXTUS, LEPIDE, SCIPION, ISPERIE, ERMILIE.

SEXTUS.

Pardonnez si je vous interromps,
Seigneur de Lucejus on voit les escadrons,
J'ay dû vous avertir qu'il paroît à leur tête,
Et que vers nôtre Camp à marcher il s'aprête,
Qu'avec ses étendarts on voit ceux des deux Rois.

ISPERIE *à part.*

Ah ! je respire enfin pour la premiere fois.

SCIPION.

C'en est assez, Sextus, allez le reconnoître,
J'attens vôtre retour. Lucejus va paroître,
Madame, & je vois bien que pour vos interêts
Nous aurons un combat, & non pas une paix ;

Sans doute que ce Prince avance & vient lui-même
Pour rejoindre Annibal..... Dieux ! quel desordre extréme ?
Vous en estiez instruite, il vient vous secourir ;
Mais je vais le combattre & veux le conquerir,
Je vois par la frayeur dont vôtre ame est atteinte....

ISPERIE.

Non, Seigneur, je commence à dissiper ma crainte,
Malgré tous mes malheurs je reprends quelque espoir,
S'il vient me secourir il remplit son devoir.

SCENE VII.

SCIPION, LEPIDE.

SCIPION.

IL remplit son devoir. Ah ! quelle confiance ?
Son amant luy redonne une fiere assurance ?
Elle s'en promet tout. Vos vœux trop empressez
N'en sont pas, Isperie, encore où vous pensez ?
J'y mettray quelque obstacle, & ce ferme courage....
Ah ! je sens redoubler & ma haine, & ma rage,
Il faut combattre, il faut rompre ce nœud fatal ;
Ce Prince étoit sans doute attendu d'Annibal,
Sous pretexte de paix, ce Chef adroit peut-être
N'est venu dans mon Camp que pour le reconnoître,
Que pour gagner du temps sur l'espoir d'un traité ?
Dieux ! de quel mouvement je me sens agité !
Par ces projets pompeux de paix & d'alliance,
Il tâchoit d'endormir mes soins, ma vigilance,

Tout m'eſt ſuſpect en luy, Lepide, je le voy,
A bien d'autres qu'à nous il a manqué de foy,
Il vient, je ne dois plus le tenir en balance..

SCENE VIII.

ANNIBAL, AURILCAR, SCIPION, LEPIDE.

ANNIBAL.

Ne me ſoupçonnez pas d'aucune intelligence,
Seigneur, quand Lucejus vient pour ſes interêts,
Les armes à la main s'oppoſer à la paix,
On a vû ſes drapaux, & ma juſte colere...

SCIPION.

Ce Prince ne fait rien que ce qu'il devoit faire,
Qu'il eſt heureux? il ſert ſa gloire & ſon amour,
Seigneur, il vient groſſir vôtre armée en ce jour,
Vous attendiez ſans doute encor cet avantage.

ANNIBAL.

Seigneur, qu'oſez-vous dire? un tel ſoupçon m'outrage.

SCIPION.

J'oſe dire, Seigneur, ce que j'ay dû penſer.

ANNIBAL.

Vous en dites aſſez enfin pour m'offenſer.

SCIPION.

Vous êtes dans mon Camp, Seigneur, je vous reſpecte,
Mais la foy de Cartage aux Romains eſt ſuſpecte.

ANNIBAL.

Ah ! c'en eſt trop, il faut...

SCIPION.

Seigneur, n'en parlons plus ;
Et quittons des ſoupçons incertains & confus ?
Il faut que vôtre ardeur à la mienne réponde,
Nous devons decider de l'empire du Monde,
Annibal, ſi les Dieux ont mis entre nos mains
Le deſtin de l'Afrique, & celuy des Romains,
Il faut dans ce grand jour ſans tarder davantage,
Faire triompher Rome, ou délivrer Cartage,
Il faut voir l'une ou l'autre, ou libre, ou dãs les fers ;
Et donner un ſeul maître enfin à l'Univers.

ANNIBAL.

Vous faites voir un cœur trop avide de gloire
Et déja vous croyez courir à la victoire,
Scipion, mais je veux ſeconder vos ſouhaits ;
Vous m'avez ſoupçonné, je renonce à la paix,
Ouy, j'accepte aujourd'huy la bataille, & j'eſpere
Vous mettre au même état où j'ay mis vôtre pere ;
Je me rends à ma haine, il faut remplir mon ſort,
J'ay promis de haïr Rome juſqu'à la mort,
En naiſſant j'ay juré la guerre au Capitole,
Juſqu'au dernier ſoûpir je luy tiendray parole.

Il ſort.

SCIPION.

A la fin d'Annibal j'ay piqué la fierté,
J'ay rompu grace au Ciel cet indigne traité :
Et vous, Dieux ! protecteurs du ſacré Capitole,
Il faut dans ce combat vous vanger, & j'y vole :
Rome, vous attendez cette grande action,
Qu'Annibal ſuive un jour le char de Scipion.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

Ne m'abandonne point, viens, ma chere Ermilie,
Partager les frayeurs dont mon ame est saisie,
Quel combat ? quelle horreur ! quelle confusion !
Lucejus est aux mains avec Scipion,
Il a joint Annibal ; ah ! fatale journée
Qui va de mon Amant faire la destinée ;
Je ne dis point la mienne, ah Dieux ! vous sçavez bien
Que je n'auray jamais d'autre sort que le sien !
As-tu vû comme moy ce Héros intrépide,
Animé par l'amour qui luy servoit de guide,
Pousser de Lelius les escadrons épars,
Et déja prés de nous planter ses étendars,
Quand le fier Scipion est venu plein de rage
De son Camp ébranlé ranimer le courage.
Je l'ay vû tout d'un coup fondre sur Lucejus,
J'en ay pâly grands Dieux ! & n'ay rien vû de plus :
Tout s'est mélé pour lors, le tumulte des armes,
Les périls d'un Amant m'ont fait verser des larmes,

Que je tremble pour luy malgré ses grands efforts ?
Helas ! il est tombé peut-estre entre les morts.

ERMILIE.

Rassurez-vous, Madame, ayez quelque esperance,
La valeur d'Annibal met le sort en balance,
Ce Héros qui combat fera voir son grand cœur
Sans doute, & Scipion n'est pas encor vainqueur,
Les Dieux pouront.... Mais quoy ? j'aperçois Erixene.

SCENE II.

ERIXENE, BARCE', ISPERIE, ERMILIE.

ERIXENE.

Madame, c'en est fait, nôtre esperance est vaine,
Annibal est vaincu, Scipion est vainqueur;
Tout succombe, tout cede à sa rare valeur;
Bien qu'Annibal ait fait un effort incroyable
Paur rallier les siens d'un soin infatigable,
Tout son Camp par avance estoit saisi d'effroy,
Tout fuit, & j'en pâlis & pour vous & pour moy;
Scipion triomphant va nous parler en maître,
Nos fers sont redoublez, & son amour peut-estre...
Vous fremissez, Madame.

ISPERIE.

Hé que fait Lucejus ?
Aprenez-moy son sort; peut-estre il ne vit plus.

ERIXENE.

J'ignore son destin, ny quelle est sa conduite,
Mais avec Annibal les deux Rois sont en fuite.

Peut-estre qu'avec eux cherchant un pareil sort....

ISPERIE.

Il ne fuit point, Madame, & sans doute il est mort;
Quoy? Luccejus fuiroit en perdant ce qu'il aime,
Je connois sa valeur & son amour extréme,
Il aura combatu jusqu'au dernier soûpir,
Madame, il a voulu me sauver ou périr.
Dieux! que je suis en proye à mon inquiétude?
Je ne puis demeurer dans cette incertitude,
Sortons, allons le joindre, & je veux aujourd'huy
S'il est parmy les morts expirer avec luy.

SCENE III.

ERIXNE, BARCE.

ERIXENE.

O Fortune! ô journée à toutes deux fatale!
Mais je dois envier le sort de ma Rivale;
Je ne sçaurois la plaindre, & malgré ses douleurs
Pour un Amant fidele elle verse des pleurs;
Du moins, ou s'il est mort, elle n'a qu'à le suivre;
C'est le moindre des maux que de cesser de vivre;
Que vais-je devenir? quel doit estre mon sort?
Pour moy, de tous costez je ne voy que la mort;
Ouy, trop cruel amour il faut que je te dompte,
Retournons dans Cartage ensevelir ma honte,
On la doit assieger, j'y finiray mes jours,
J'attends de Scipion ce funeste secours;
Je l'aperçois, parlons.

SCIPION, LEPIDE, SEXTUS, ERIXENE, BARCE.

SCIPION *à ses Gardes.*

QU'on observe Isperie,
Qu'on la suive, & sur tout ayez soin de sa vie.

ERIXENE.

Enfin je vous revoy vainqueur & triomphant,
Seigneur, & vostre nom encor plus éclatant
Par cette memorable & derniere victoire
Vous met en ce grand iour au comble de la gloire:
Vous estes genereux, daignez briser mes fers,
Je les ay sans regret à ma honte soufferts:
Nous vous allons bien-tost voir assieger Cartage,
Souffrez que ma presence anime son courage,
L'amour de ma patrie allumant mon ardeur,
Je veux y terminer ma vie & mon malheur.

SCIPION.

Qu'un pareil sentiment me touche, & m'interesse?
Ouy, de vostre destin je vous rends la maîtresse,
Soyez libre, Madame, & d'un cœur affermy
Allez ioindre Annibal mon illustre ennemy;
Ma victoire n'a fait qu'enfler sa renommée,
Luy seul a combatu dans toute son Armée,
J'ay malgré sa défaite admiré sa valeur,
Il n'a jamais esté plus grand qu'en ce malheur;

Vous pourez aujourd'huy le revoir dans Cartage,
Contre moy je luy donne un puissant avantage ;
Cependant vous pouvez partir, allez, Sextus,
Et rendez les honneurs qu'on doit à ses vertus.

ERIXENE.

Je n'attendois pas moins d'un héros magnanime,
Et j'emporte de vous une si haute estime,
Que mon cœur penetré d'un si noble dessein,
Me fera reverer toûjours le nom Romain.

Elle sort.

SCENE V.

SCIPION, LEPIDE.

LEPIDE.

Ainsi vous l'envoyez secourir sa patrie :
Mais, Seigneur, qu'allez-vous ordonner d'Isperie ?
Maître de son destin dans ce fatal moment,
Vous avez dans vos mains la Maîtresse & l'Amant ;
Qu'allez-vous decider de leur sort ?

SCIPION.

Ah ! Lepide,
Je tremble que l'amour ne me serve de guide,
Je ne suis plus Romain, je suis foible, & je sens
Que contre ma vertu se revoltent mes sens ;
La gloire, la pitié, l'amour, tout me déchire,
Que je souffre grands Dieux ! j'en rougis, j'en soûpire,

Qu'il me faut rendre encor de terribles combats ?
Annibal est vaincu, mais l'amour ne l'est pas.

LEPIDE.

Hé ? Seigneur, profitez des droits de la victoire ?
Pouroit-on refuser un Heros plein de gloire ?
Cartage va tomber, & le soldat Romain
Vous honore déja du titre d'Africain,
Seigneur vous pouvez tout, & vous êtes le maître.

SCIPION.

En flatant mon amour que me fais-tu connoître ?
Ouy, si j'en consultois les transports de mon cœur,
Peut-être deviendrois-je un superbe vainqueur:
Elle viendra bien-tôt cette tendre Isperie,
De son heureux Amant me demander la vie;
Elle ignore son sort que je luy fais cacher,
Envain parmy les morts elle le fait chercher:
Mais helas! ce qui rend sa gloire plus parfaite,
Il contraint son vainqueur d'envier sa défaite,
Tantost dans le combat j'ay connu son grand cœur,
J'ay senti redoubler mon amour, ma fureur;
Il tâchoit de sauver une amante fidelle,
Je voyois à regret qu'il étoit digne d'elle:
Il étoit des momens où malgré mon couroux
Je trouvois Annibal moins digne de mes coups:
Mais que fait cet amant ? a-t-il la même audace ?
De quel œil maintenant reçoit-il sa disgrace ?

LEPIDE

Indigné d'avoir fait un inutile effort,
Il nous a conjurez de luy donner la mort:
Quel soin cruel, dit-il, prenez-vous de ma vie ?
Scipion est vainqueur, & je perds Isperie;
Lelius le console, & d'un soin genereux....

SCIPION

Non, s'en est fait, il faut qu'il étouffe ses feux;

Je veux que Lucejus abandonne Isperie,
A ce prix je mettray sa liberté, sa vie,
C'est à luy d'obéïr.... Mais quel est mon dessein ?
Suis-je encor Scipion ? ou suis-je encor Romain ?
Justes Dieux ? est-ce ainsi que je suis les Exemples
Des Héros à qui Rome a consacré des Temples ?
Est-ce ainsi que je suis la noble austerité
Qui les rendra fameux à la posterité ?
Etouffons un amour.... Ah Dieux ! que vais-je faire ?
De ma victoire un autre aura-t'il le salaire ?
Mais je vois Isperie, ah ! j'ay mal combatu,
A ses yeux j'ay besoin de toute ma vertu.

SCENE VI.

ISPERIE, ERMILIE, SCIPION, LEPIDE.

ISPERIE.

Ah! Seigneur, tirez-moy du plus cruel martyre,
De grace, & m'aprenez si Lucejus respire ;
On me refuse helas ! de m'aprendre son sort,
Ce Prince malheureux a-t'il trouvé la mort ?
Puis-je me retracer l'épouvantable image
D'un champ couvert de morts & remply de carnage ?
Ces cadavres sanglants tous pâles, tous glacez,
Qui n'offroient à mes yeux que des traits effacez,
Ah ! Seigneur, concevez mon desespoir extréme,
Dans toutes ces horreurs je cherchois ce que j'aime.

SCIPION.

Ne craignez plus pour luy, dissipez vostre effroy,
Lucejus est vivant, & plus heureux que moy.

ISPERIE.

Il eſt vivant, mais quoy vous en eſtes le maître !
Vous pouvez diſpoſer de ſon ſort, & peut-eſtre
La haine d'un rival qui vous a combatu...
Mais je ſoupçonne à tort, Seigneur, voſtre vertu,
Songez que dans vos fers il n'a pour toutes armes
Que mes triſtes ſoûpirs, & que mes foibles larmes.

SCIPION.

Et c'eſt ce qui me tuë. Il cauſe vos douleurs
Ce trop heureux Amant, il fait couler vos pleurs;
Il coûte des ſoûpirs qui ſont dignes d'envie,
Madame, & je voudrois les payer de ma vie.

ISPERIE.

Pardonnez-moy, Seigneur, ſi dans mes déplaiſirs
Je pouſſe devant vous d'inutiles ſoûpirs:
Vous détournez les yeux.

SCIPION.

Eh! détournez les voſtres:
Et puiſque leurs regards ſont deſtinez pour d'autres
Laiſſez-m'en éviter l'éclat imperieux;
Vous voyez les combats que je rends, juſtes Dieux!
Que dois-je faire enfin? je frémis quand j'y penſe,
Madame, j'ay beſoin de toute ma conſtance;
Mais c'en eſt trop, malgré tant de vœux ſuperflus
Que l'on faſſe venir le Prince Lucejus?

ISPERIE.

Quel eſt voſtre deſſein? qu'en devons-nous attendre,
Seigneur?

SCIPION,

Dans un moment vous le pourez aprendre.

ISPERIE

Que dois-je croire, ah Dieux! dans cette extremité?
Quand d'un trouble ſi grand je vous vois agité,

Que

Que vos regards sur moy ne tombent qu'avec peine,
Deviendrois-je, Seigneur, l'objet de vostre haine!

SCIPION.

Madame, & plût aux Dieux que l'on pût vous haïr?
Que je m'épargnerois un mortel déplaisir!
Si malgré moy j'évite une fatale veuë,
Un objet tel que vous porte un charme qui tuë.

SCENE DERNIERE.

LUCEJUS, CELSUS, SCIPION, LEPIDE, ISPERIE, ERMILIE.

LUCEJUS.

SEigneur, ne croyez pas que la peur de la mort
Me fasse repentir d'un genereux effort,
Je vous ay voulu perdre, & ce bras temeraire
S'il estoit libre encor tâcheroit de le faire;
Vous estes mon rival, vous m'avez tout ôté,
Vous devez m'immoler à vostre seureté,
Je suis vostre captif aussi bien qu'Isperie,
J'en frémis; mais de grace immolez une vie
Qui deviendroit funeste à vos jours glorieux,
J'irois les attaquer à la face des Dieux,
Prevenez par ma mort mon desespoir, mon crime,
Perdant ce que je perds tout seroit legitime.

SCIPION.

Je pardonne aisément à ce transport jaloux,
Si j'estois Lucejus je l'aurois comme vous,
Vous m'avez dû haïr, & ce n'est point un crime;
Prince pour un Rival la haine est legitime,
Je le suis, je l'avoüe, ah Dieux! vous le sçavez
De quels feux j'ay brûlé, mais de grace, achevez

Un triomphe immortel dont la gloire semée
De tout ce que j'ay fait passe la renommée,
Pour laisser un exemple à la posterité
Rare, mais cependant qui puisse estre imité :
Ouy, Madame, aujourd'huy je veux quoyqu'il m'en coûte ;
Enseigner aux mortels cette nouvelle route,
Leur montrer comme on peut dompter sa passion,
Et vainqueur d'Annibal vaincre encor Scipion :
Prince, rassurez-vous, je vous donne la vie,
Je fais plus, de ma main recevez Isperie.

LUCEJUS.

Ah ! Seigneur, permettez qu'embrassant vos genoux
Je rende à vos vertus....

SCIPION.

Non, Prince, levez-vous.

ISPERIE.

Quelle grace, Seigneur devons-nous pas vous rendre?
Mais du grand Scipion nous devions tout attendre.

SCIPION.

Retournez à Zama couronner vostre foy,
Elle est un present digne & de vous & de moy ;
Je ne demande icy pour toute recompense,
Pour le prix & le nœud d'une étroite alliance,
Prince, que vous soyez en luy donnant la main
Amy de Scipion & du peuple Romain ;
Je vais me preparer au Siege de Cartage,
Par sa prise je dois achever mon ouvrage,
Et j'espere dans peu la rangeant sous mes loix
Triompher d'Annibal une seconde fois.
Adieu, vivez heureux.

LUCEJUS.

Admirons ce grand homm
Le plus parfait Héros qu'ait jamais produit Rome.

FIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le vingt-uniéme Mars 1697. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE FEVRE. Il est permis à THOMAS GUILLAIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer vendre & debiter *le Recueil des Tragedies du Sieur* PRADON,, pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elles seront achevées d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des presentes; pendant lequel temps tres-expresses inhibitions & deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter desdites Tragedies conjointement ou separément, d'autre Edition que de celles de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payable sans déport par chacun des Contrevenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de la Ville de Paris, le 26. Mars 1695.

Signé P. AUBOUYN, Syndic.

Ledit Sieur GUILLAIN à cedé son droit de privilege à PIERRE RIBOU, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu des presentes le 18. May [illegible]



